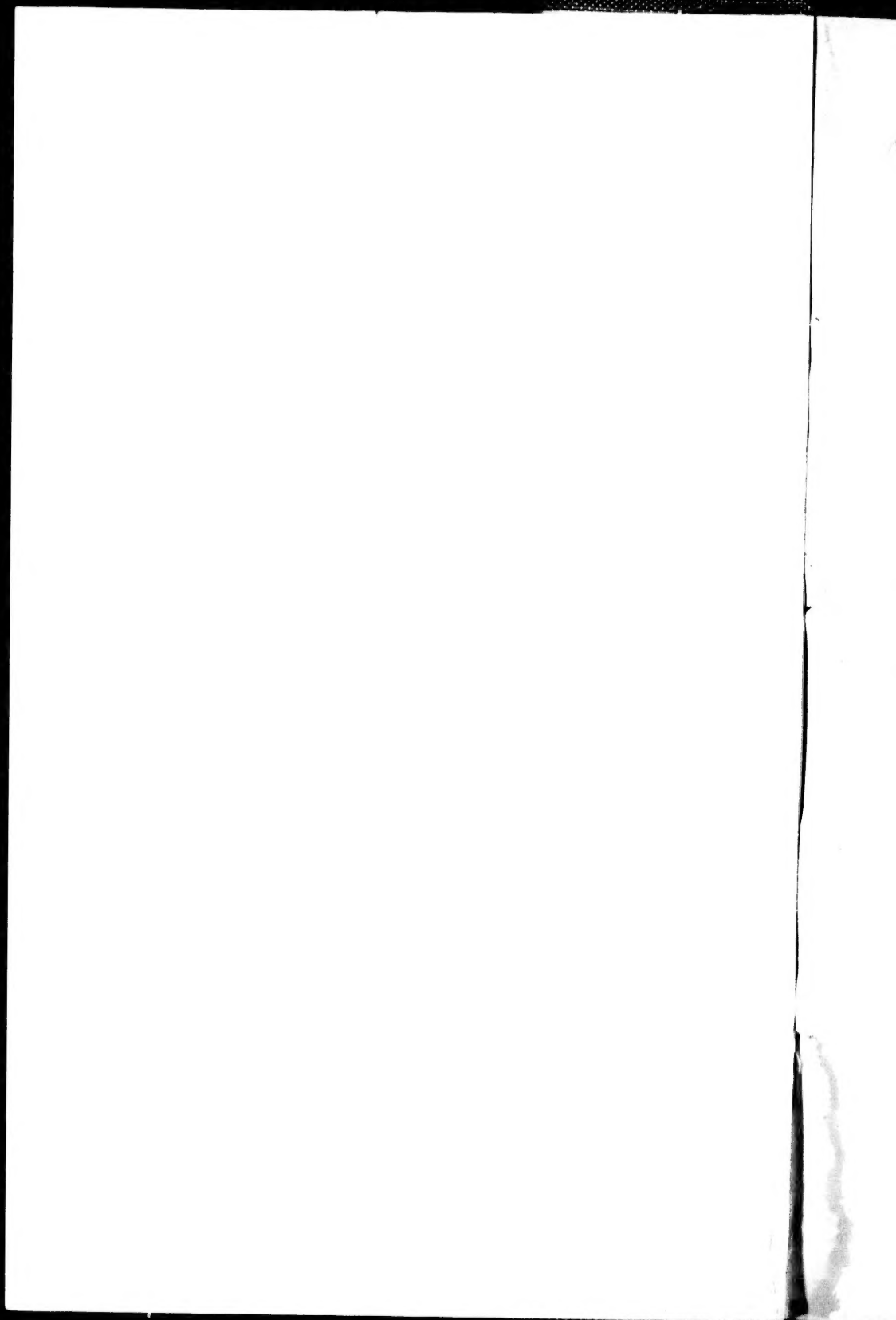




2 Vols.
H 2 50

RELATION

DU

SECOND VOYAGE

2

E

RELATION
DU
SECOND VOYAGE

FAIT A LA RECHERCHE

D'UN PASSAGE AU NORD-OUEST

Par sir John Ross

Capitaine de la marine royale, chevalier de l'ordre du bain, etc.

**ET DE SA RÉSIDENCE DANS LES RÉGIONS ARCTIQUES PENDANT LES ANNÉES
1829 A 1833**

Contenant le rapport du capitaine de la marine royale sir James Clarck Ross
et les observations relatives à la découverte du Pole Nord

OUVRAGE TRADUIT SOUS LES YEUX DE L'AUTEUR

PAR A.-J.-B. DEFAUCONPRET

Traducteur des OEuvres de Walter Scot, etc.

Accompagné d'une carte du voyage

1

BRUXELLES

WOUTERS ET C^e, IMPRIMEURS-LIBRAIRES

D, rue d'Assaut

1844

F 5959

R 6814

1844

V.1

tête
con
pla
du
dan
pla
C
celu
der
oue
pou
l'Ar
M
ce s
les a
actu
pren
qu'il
soit
revu
des
esqu
allon
d'abo
J'a
de P

INTRODUCTION.

Il est naturel que le public s'attende à trouver une introduction en tête d'un voyage qui a excité un intérêt général ; mais ayant placé au commencement de la relation qui va suivre tout ce qui a rapport au plan de l'expédition, aux arrangements pécuniaires, à l'équipement du navire, et au choix des officiers et de l'équipage, j'ai fait entrer dans l'ouvrage même la plupart des réflexions qui auraient pu trouver place ici.

Cependant un grand nombre de mes amis, et particulièrement celui qui a toute ma confiance, ont pensé qu'en rendant compte du dernier voyage entrepris pour la découverte d'un passage au nord-ouest, je devais du moins donner une idée des efforts qui ont été faits pour découvrir ce passage en tournant les côtes septentrionales de l'Amérique.

Mais tant d'ouvrages ont été publiés, tant d'auteurs ont écrit sur ce sujet, longtemps avant mon premier voyage, et surtout pendant les années qui se sont écoulées depuis cette époque jusqu'au moment actuel, que je ne puis m'empêcher de croire que tous ceux qui prennent intérêt à cette question doivent la connaître aussi à fond qu'ils peuvent le désirer. Les lecteurs de ce journal ont peut-être puisé soit dans les voyages intermédiaires, dans les journaux et dans les revues, soit dans l'ouvrage de Barrow, publié il y a déjà longtemps, des connaissances assez exactes, pour rendre inutile une pareille esquisse. Elle ne pourrait être qu'une compilation abrégée, qui allongerait un ouvrage déjà beaucoup plus long que je ne l'avais d'abord prévu.

J'ai donc pensé qu'il valait mieux renvoyer le lecteur aux ouvrages de Purchass, d'Harris, de Churchill, de Barrington et autres, toujours

faciles à se procurer, et surtout à l'*Histoire chronologique* de Barrow, publiée en 1818. Ils y trouveront les renseignements les plus détaillés. Cependant, ne voulant pas laisser tout à fait dans les ténèbres ceux à qui ce genre de lecture ne serait pas familier, ou qui éprouveraient quelque difficulté à se procurer ces ouvrages, je placerai ici une courte notice de ces voyages, suffisante pour en donner une idée générale, et tirée des auteurs que je viens de citer. Il deviendra par là plus facile à ceux qui désirent approfondir cette question, de consulter tel auteur ou tel voyage que bon leur semblera, quoique, à mon avis, l'esquisse tracée par Barrow suffisse pour satisfaire la plupart des auteurs.

C'est dans le ix^{e} siècle que ce problème paraît avoir été proposé pour la première fois; et la première expédition par mer vers le nord que nous connaissons, est celle d'Othervie, qui fit voile de Drontheim vers la mer Blanche. L'Islande fut découverte vers la même époque; et des navigateurs partis de cette île découvrirent le Groenland en 970.

1496. Jean Cabot fit, dans les mêmes parages, un voyage qui n'eut pas de succès.

1498. Sébastien Cabot fit voile vers la côte occidentale du Groenland, et atteignit la latitude de 56° , mais sans réussir dans l'objet qu'il avait particulièrement en vue.

1500-1502. Gaspard et Michel Cotréal firent deux voyages au Groenland, et assurèrent avoir atteint le 60° degré de latitude. Ils découvrirent le détroit de Gaspard, plusieurs îles, et un autre détroit qu'ils nommèrent Anian.

1508-1535. Jacques et Aubert Cartier firent plusieurs voyages pour découvrir un passage conduisant aux pays d'où l'Espagne tirait ses trésors, et ils découvrirent le golfe de Saint-Laurent.

1524. Estevan Gomez fut chargé par l'Espagne d'une semblable entreprise, mais elle ne réussit pas, et il n'arriva qu'au Labrador.

1527. Robert Thorne, de Bristol, mit à la voile, est-il dit dans le recueil de voyages d'Hakluyt, pour découvrir le pôle arctique; mais il n'existe aucune relation de cette expédition.

1542. Mendoza Coronata chercha à trouver le prétendu détroit d'Anian; mais il ne découvrit rien qui pût en prouver l'existence.

1553. Sir Hughes Willoughby partit d'Angleterre, et découvrit, dit-on, la Nouvelle-Zemble; mais, à son retour, il périt de froid dans la Laponie, avec tout son équipage.

1555-1557. Steven Burrough et Richard Chancellor firent deux voyages dans lesquels ils atteignirent l'île de Weigats et la Nouvelle-Zemble, mais sans découvrir un passage au nord-est, objet qu'ils avaient en vue.

1576. Martin Frobisher fit son premier voyage, et découvrit le détroit qui porte son nom, et qu'on supposa quelque temps diviser ou couper une partie de l'ancien Groenland. Mais cette conjecture se trouva fausse, et l'on croit aujourd'hui que ce passage imaginaire n'est probablement qu'une des baies qui se trouvent sur la côte occidentale du détroit de Davis.

1577. Le même navigateur fit un second voyage, et nomma le mont Warwick au sud de ce qui a été appelé ensuite le détroit de Frobisher.

1578. Le troisième voyage du même navigateur ne réussit pas mieux. Deux frères portant le même nom en entreprirent un autre pour découvrir un passage au nord-ouest; mais ils ne revinrent jamais, et l'on ne put savoir quel fut leur destin.

1579. Édouard Fenton partit pour découvrir un passage au nord-ouest par la mer Pacifique; mais il revint presque aussitôt, de crainte d'être pris par les Espagnols.

1580. Mercator, Pet et Jackman essayèrent, sans succès, de pénétrer à travers le détroit de Weigats, et revinrent avec beaucoup de difficulté.

1583. Sir Humphrey Gilbert, en voulant découvrir un passage au nord-ouest, arriva à Terre-Neuve.

1585. Jean Davis fit son premier voyage, et découvrit le détroit qui porte son nom. Sur la côte orientale de cette mer, si mal à propos nommée détroit, il découvrit un cap, qui a conservé le nom qu'il lui donna le cap de la Désolation, et, sur la côte occidentale, le mont Raleigh, le cap Walsingham, la baie d'Exetet, et quelques autres places qui portent encore les noms qu'il leur donna.

1586. Dans son second voyage, ce marin entreprenant et plein de persévérance examina la côte occidentale du détroit entre l'île de Cumberland et la latitude de $69^{\circ} 1/2$.

1587. Sans se laisser décourager par son manque de succès, ce navigateur fit un troisième voyage, et il assure qu'il atteignit le 73° degré de latitude. Il examina la côte qu'il avait déjà vue, donna des noms à quelques autres places, mais ne réussit pas à résoudre le problème

qu'il avait en vue. Cependant les découvertes qu'il fit dans ses trois voyages furent d'une grande importance commerciale, car la pêche de la baleine lui doit plus qu'à aucun des navigateurs qui l'ont précédé ou suivi. On ne doit donc pas prononcer son nom avec légèreté. Sous le rapport du talent, il n'a pas eu beaucoup de rivaux; et c'est probablement l'ignorance plutôt que l'ingratitude qui fait qu'il n'obtient pas toute la reconnaissance que lui doit le commerce britannique.

1588. Le voyage de Maldonado est un tissu d'impostures tellement notoires, que si je le comprends dans cette liste chronologique, c'est uniquement pour ceux qui peuvent avoir entendu parler de son voyage et non des justes critiques qui en ont été faites. Il ne trouva pas, comme il le prétend, un passage au nord-ouest, et je n'ai pas besoin de dire tout ce qu'il supposa qu'il avait fait en outre.

1592. Jean de Fuca fut envoyé à la recherche du prétendu détroit d'Anian. D'après sa relation, il suivit la côte jusqu'à ce qu'il eût trouvé une ouverture; et lorsqu'il y eut pénétré, il vogua dans diverses directions pendant vingt jours, après quoi il entra dans la mer du nord. Trouvant alors que le détroit avait une largeur de trente à quarante lieues, il en conclut que c'était réellement le passage qu'il cherchait, et s'en retourna convaincu de s'être acquitté de sa mission.

1594-1596. William Barentz, accompagné de trois autres navigateurs, fit trois voyages, dans le dernier desquels il périt avec la moitié de son équipage; mais tous ces voyages avaient pour but la découverte d'un passage au *nord-est*, et il n'alla pas plus loin que le détroit de Weigats et l'extrémité nord-ouest de la Nouvelle-Zemble.

1602. George Weymouth fit voile d'Angleterre, mais il n'atteignit que le 64° degré de latitude, et par conséquent il ne fit aucune découverte.

1605. James Hall entreprit un voyage au Groenland avec deux navires; il suivit la côte jusqu'au 63° degré de latitude, et revint sans avoir obtenu du succès.

1606-1607. Le même navigateur fit deux autres voyages à la même côte: mais il ne passa pas la latitude de 66°.

1606. John Knight partit pour découvrir ce passage au nord-ouest, qui semble avoir été l'objet des rêves de la moitié des navigateurs et des marchands de tous les temps; mais il ne fit qu'atteindre la côte du Labrador, et il renonça à son entreprise.

1607. Le premier voyage d'Henri Hudson fut à la côte orientale du Groenland, et il en revint par le Spitzberg et l'île Cherry.

1608-1610. Dans cet intervalle, ce navigateur, dont le nom a eu la bonne fortune d'être immortalisé par les résultats qui donnèrent naissance à l'opulente compagnie de commerce qui porte son nom, et sous la domination de laquelle un territoire si immense est tombé, fit deux autres voyages. Il découvrit alors la baie qui porte encore son nom; mais il ne fit pas d'autre découverte.

1611. Pendant son quatrième voyage, son équipage se révolta, et il perdit la vie, après avoir pénétré jusqu'au 73° degré de latitude.

1609-1611. James Poole fit deux voyages, et atteignit le même degré de latitude dans le détroit de Davis. On ne s'était pas encore autant approché du pôle, jusqu'à cette époque.

1611. Sir Thomas Button fit un voyage pour découvrir un passage au nord-ouest; mais il n'obtint pas le succès qu'il en attendait. La relation n'en a pas été publiée.

1612. James Hall fit un quatrième voyage pour tenter la même découverte. Il arriva à Ramelsford dans le Groenland, et y fut tué par un sauvage. Celui qui prit après lui le commandement du navire jugea à propos de retourner en Angleterre, sans faire aucun effort pour pénétrer plus avant.

1614. Le capitaine Gibbons alla à la recherche d'un passage; mais, se trouvant engagé dans les glaces, il se réfugia dans une crique, sous la latitude d'environ 57°. Après y être resté cinq mois, il réussit à en sortir, non sans avoir éprouvé beaucoup d'avaries, et retourna en Angleterre.

1615. Dans ce voyage, Robert Bylot commandait le navire, William Baffin en était le contre-maître et pilote. Ils n'obtinrent pas un grand succès, car ils n'atteignirent que le 65° degré de latitude. Ils examinèrent la côte du détroit de Davis, la suivirent jusqu'à l'île de la Résolution, et, renonçant alors à leurs projets, ils retournèrent en Angleterre en septembre.

1616. Bylot et Baffin mirent encore à la voile, et ils côtoyèrent la baie qui porte le nom du dernier, jusqu'à une autre baie à laquelle ils donnèrent le nom de sir James Lancaster. La relation de ce voyage est fort imparfaite, et elle renvoie à une carte que Purchass ne donne pas, et qui, du moins à ma connaissance, ne se trouve nulle part à présent. Il existe pourtant des cartes qui présentent ces décou-

vertes probablement telles qu'elles étaient établies sur celle de Baffin. Mais, comme j'aurai occasion de le remarquer à la fin de cette introduction, Baffin quoique assez exact sur les latitudes, l'est très-peu sur les longitudes; et les conséquences de ces erreurs sont d'une importance telle, que j'ai cru devoir en faire l'objet d'une critique détaillée.

1614-1616. Fotherby entreprit sans succès un voyage pour la découverte d'un passage au nord-ouest.

1619. Jans Munk entra dans la baie de Baffin, visita celle de Thorfield, et ne fit rien de plus.

1630-1631. Luc Fox, communément appelé Fox du nord-ouest, essaya de pénétrer dans la mer du Nord, par la baie d'Hudson; mais il n'y réussit pas, et n'ajouta rien aux anciennes découvertes.

1631. James fit voile de Bristol, et prétendit avoir découvert l'île maintenant bien connue, à laquelle il donna son nom. Depuis mon voyage en 1818, il s'est élevé des doutes sur cette île de James; et c'est un sujet si intéressant et, en même temps, si compliqué, que j'attendrai la fin de cette introduction pour tâcher de jeter du jour sur cette question géographique assez difficile, et j'espère pouvoir le faire avec quelque succès.

1633. Sept marins russes, qui paraissent avoir fait naufrage sur la côte du Spitzberg, y passèrent un an.

1636. Les Russes découvrirent le Léna et d'autres rivières dans le nord de l'Europe et de l'Asie. Le détail s'en trouve dans le recueil de voyages de Churchill.

1640. Bernarda, Espagnol, dit que, dans un voyage le long des côtes, il entra de la mer Pacifique dans un détroit, où il avança jusqu'à un isthme qui sépare les mers orientale et occidentale près de la baie de Baffin, et que du haut d'une montagne il vit ces deux mers.

1646. Quarante-deux individus firent naufrage sur la côte du Spitzberg, et y restèrent un an.

1719-1722. Knight, Barlow, Vaughan et Scroggs firent des voyages pendant ces quatre années; mais tout ce qu'on sait de ces navigateurs, c'est que leur but était de découvrir un passage au nord-ouest. Comme on n'en eut jamais de nouvelles, il est à présumer qu'ils firent naufrage.

1719. Jean Munk entreprit un voyage de découverte au nord;

mais tous les hommes de son équipage moururent , à l'exception de deux.

1722. Behring découvrit le détroit qui porte son nom. Il fit ensuite naufrage sur l'île de Behring et il y mourut.

1741. Christophe Middleton fit voile vers la baie d'Hudson pour découvrir un passage au nord-ouest. Il ne réussit pas, et il en résulta entre lui, Dobbs et l'amirauté, une contestation dans laquelle je n'ai pas besoin d'entrer ici.

1743. Six marins russes furent laissés dans le Spitzberg , et y restèrent six ans.

1740-1746. Le gouvernement russe employa plusieurs officiers à tracer par terre presque toute la côte de l'Europe et de l'Asie, entre la Nouvelle-Zemble et le détroit de Behring.

1746. William Moor et Francis Smith firent un essai malheureux pour trouver ce passage tant cherché, par la baie de Répulse. C'était une de ces idées dont l'exécution a été de nouveau tentée de notre temps, et, comme chacun le sait , sans aucun succès.

1769-1772. Hearne découvrit la rivière qui porte son nom , dans un voyage par terre , dont il a été trop parlé pour que personne puisse l'ignorer.

1773. Phips , ensuite lord Mulgrave , firent une tentative infructueuse pour atteindre le pôle. Ce voyage est également connu , et il est souvent cité, peut-être à cause du style de l'ouvrage et du nom du navigateur.

1776. Le capitaine Cook, si justement célèbre, qui avait déjà fait deux voyages autour du monde, essaya de découvrir le passage au nord-ouest, par le détroit de Behring. Accompagné du capitaine James Clerke, il y entra en août 1779, et avança jusqu'à une pointe qu'il nomme le cap des Glaces sous la latitude de $70^{\circ} 27'$, et la longitude de $198^{\circ} 20'$. Là il trouva une glace impénétrable , formant une masse solide de dix pieds d'épaisseur , et s'étendant jusqu'à la côte de l'Asie, où elle était échouée sur une profondeur de vingt-sept toises. Il retourna ensuite aux îles Sandwich, et, comme on le sait, il perdit la vie dans une querelle avec les naturels.

1780. Les capitaines Clerke et King firent une autre tentative infructueuse du même côté, mais ils ne purent pénétrer au delà de $70^{\circ} 33'$ de latitude, et 194° de longitude ouest.

1776. Le lieutenant Pickersgill fut envoyé par la baie de Baffin à

la rencontre du capitaine Cook. Il atteignit $68^{\circ} 10'$ de latitude, et revint, sans succès, par le Labrador.

1777. Le lieutenant Young fut chargé de la même mission, mais il retourna en Angleterre sans avoir pu pénétrer plus avant que les îles des Femmes, sous la latitude de $72^{\circ} 45'$.

1786-1787. L'amiral danois Lowenorn mit à la voile pour « redécouvrir » comme on dit, le Groenland oriental ; mais la glace ayant endommagé ses vaisseaux, il retourna en Danemarck sans y avoir réussi.

1789. Alexandre Mackenzie, qui fut ensuite créé chevalier, fit un voyage par terre, découvrit la rivière qui porte son nom, et la suivit jusqu'à la mer glaciale. Sa relation, lourdement écrite, a été lue par quiconque prend intérêt aux voyages par terre ou par mer.

1790. M. Duncan reconnut la baie de Chesterfield. Son équipage s'étant insurgé, il revint sans avoir obtenu de succès.

1815-1818. Le lieutenant Kotzebue, sur un navire, nommé *le Rurik*, frété pour faire des découvertes, aux frais du comte Roumanzoff, doubla le cap Horn pour chercher un passage au nord-ouest par le détroit de Behring ; il le traversa et entra dans la mer qui baigne la côte septentrionale du continent de l'Amérique. Il découvrit aussi la baie qui porte son nom, et qui avait échappé aux observations du capitaine Cook ; mais il n'atteignit pas le but qu'il s'était proposé, et il n'arriva même pas au cap des Glaces.

1818. Je fis le tour des côtes de la baie de Baffin, et par ce moyen je rétablis sur nos cartes, d'où on les avait effacées, les découvertes précieuses de ce grand navigateur, corrigeant seulement les erreurs qui étaient la suite de l'imperfection de ses instruments, erreurs peu importantes en comparaison de ce qu'il avait fait. Je n'ai pas besoin de parler ici des autres résultats, relativement au commerce, qu'eut ce voyage, qui fut mon premier dans ces mers.

1818. Buchan fit une tentative infructueuse pour atteindre le pôle ; mais des difficultés qu'il ne put surmonter l'empêchèrent d'y réussir, et il fut obligé de revenir par suite des avaries que son vaisseau avait souffertes.

1819-1820. Parry, dans son premier voyage, entre la latitude de 74° et la longitude de 113° , découvrit l'île Melville et la Géorgie du Nord, maintenant appelées îles Parry, et le détroit du Prince-Régent. Il fut le premier qui passa l'hiver dans ces régions.

1820-1821. Franklin, dans son premier voyage par terre, partit

de la baie d'Hudson, et suivit la côte de l'Amérique entre la rivière de Hearne et le cap Turnagain.

1821-1822. Parry, dans son second voyage, découvrit la terre qu'il nomma la péninsule de Melville, et le détroit auquel il donna le nom de ses vaisseaux, *la Furie* et *l'Hécla*.

1822-1823. Franklin dans son second voyage, suivit la côte de l'Amérique entre la rivière de Mackenzie et le cap Buck. Le docteur Richardson, qui s'était séparé de lui dans ce dessein, reconnut la côte située entre les rivières de Hearne et de Mackenzie.

1822-1825. Parry, dans son troisième voyage, descendit le détroit du Prince-Régent jusqu'à la latitude de $72^{\circ} 30'$ et la longitude de 91° . *La Furie* fit naufrage, et il fut obligé de revenir.

1823-1826. Beechy, dans un voyage qui occupa tout ce temps, passa le détroit de Behring, et essaya d'avancer à l'est. Il pénétra jusqu'à la latitude de $71^{\circ} 23' 1/2$, et la longitude de $156^{\circ} 23' 1/2$, ne laissant qu'environ cent cinquante milles de côtes à reconnaître entre ses découvertes et celles de Franklin.

1827. Parry fit un effort infructueux pour arriver au pôle nord. On s'était imaginé qu'on pourrait trouver de ce côté un passage libre vers l'équateur.

Les résultats de tous ces voyages prouvent que la découverte et la reconnaissance des côtes, entre le Groenland et l'Asie, avaient fait des progrès graduels; de sorte que, lorsque j'entrepris mon dernier voyage, en 1829, il ne restait à reconnaître que 150 milles à l'occident, du côté du détroit de Behring, et 500 à l'orient entre le cap Garry et le cap Turnagain. On peut dire que la première tentative vraiment importante pour la découverte d'un passage fut faite par Davis et la seconde par Baffin. Ce dernier ne se trompa point en fixant les latitudes, mais il s'en fallut de beaucoup qu'il en fût de même pour les longitudes. C'est sans doute ce qui porta à supposer injustement que toutes ses observations étaient inexactes, et que tout ce qu'il avait dit était fautif. De là vint qu'on effaça de nos cartes l'île de James; mais on alla plus loin encore, car on fut assez peu charitable et assez injuste pour en effacer également la baie qui avait si longtemps, et avec tant de raison, porté son nom; comme si ce grand navigateur n'eût rien vu ni rien fait. Ce n'est pas en agissant ainsi qu'on portera les hommes à sacrifier leur temps, leur fortune et leur vie au service du genre humain. Mais si la renommée doit être accordée ou refusée par qui-

conque voudra s'ériger en juge, que les hommes habiles et entreprenants se retirent de la lice, à moins qu'ils ne soient doués de cet esprit supérieur qui trouve sa récompense dans l'approbation de la conscience.

Si le nom de Baffin fut remplacé à la hauteur qu'il devait occuper, comme je me flatte qu'il le fut par mon voyage de 1818, je puis maintenant faire remarquer que les résultats de ma dernière expédition consistent dans la découverte de la terre du roi Guillaume, de l'isthme et de la péninsule de la Boothia-Felix, du golfe de la Boothia, de la mer occidentale du Roi-Guillaume et de la position véritable du pôle nord ; et que quant à la question d'un passage au nord-ouest, il a été complètement prouvé qu'il n'en existe aucun par le détroit du Prince-Régent, ni au sud de la latitude de 74°. Ce voyage a fait aussi connaître beaucoup de faits importants et intéressants, relatifs au magnétisme, à l'histoire naturelle, et à d'autres branches des sciences. Les bancs de l'Isabelle et de l'Alexandre furent rétablis à leur ancienne place sur la carte ; la ligne de la côte fut complètement examinée, et plusieurs havres furent reconnus et découverts.

Il reste donc encore à reconnaître les 150 milles à l'ouest ; et, du côté de l'est, l'espace contenu entre le cap Turnagain et la côte vue par sir Édouard Parry, ce qu'on peut évaluer à 400 milles.

On ne sait pas généralement que la question d'un passage au nord-ouest, qu'on avait laissée dormir depuis le voyage du capitaine Phips, fut réveillée en 1817 par M. William Scoresby, navigateur plein de talent qui commandait alors un bâtiment baleinier sur les côtes du Groenland, et qui est maintenant un utile et respectable membre de l'Église d'Angleterre à Exeter. Dans une lettre très-bien écrite qu'il adressa à sir Joseph Banks, il représenta qu'un si grand changement avait eu lieu dans les saisons et dans la situation des glaces aux régions arctiques, que le moment était probablement arrivé de pouvoir résoudre une question agitée depuis si longtemps.

Son but était sans doute d'être employé à ce service difficile, pour que celui qui avait proposé l'entreprise en partageât la gloire. J'ignore pourquoi il ne le fut pas ; mais je suis autorisé par lui-même à dire « qu'il aurait accepté, dans une expédition semblable, toute place qu'un homme d'honneur aurait pu occuper. » Cependant on ne peut lui ôter le mérite d'avoir donné le mouvement à toutes les tentatives qui ont été faites depuis ce temps. Sir Joseph Banks appuya fortement

sa proposition ; le gouvernement la prit en considération, et une circulaire fut envoyée pour savoir quel officier de marine était le plus au fait de ces sortes de voyages. En attendant, on acheta des navires ; et non-seulement ils étaient presque équipés avant que j'eusse été choisi pour les commander, mais tous les officiers en sous-ordre étaient nommés. Le munitionnaire et mon neveu, qui n'avait alors que 17 ans, furent les seuls dont j'eus le choix.

Je crois qu'il n'existe aucun exemple qu'un officier ait été chargé du commandement d'une telle entreprise, sans qu'il eût été consulté sur les navires qu'il devait conduire. Il en fut tout autrement en cette circonstance. Quand j'arrivai à Londres, je découvris avec regret que les navires qui étaient alors à demi équipés, n'étaient nullement propres à ce genre de service. Mais nos remontrances venaient trop tard, et l'on me dit que si je n'en acceptais pas le commandement, quelque autre l'accepterait. J'avais quitté *le Driver*, et par conséquent c'était la seule chance d'avancement qui me restât. Je dois pourtant remarquer ici que je ne cherche à jeter aucun blâme sur les membres qui composaient alors le bureau de l'amirauté. Ils avaient consulté, avant de me choisir, des hommes fort en état de leur donner toutes les informations nécessaires, mais qui avaient des bâtiments à vendre et à réparer, et qui trouvèrent dans un gain de six à sept mille livres sterling, une tentation suffisante pour faire pencher la balance ; tandis que moi seul, chargé de toute la responsabilité, j'étais condamné à en souffrir. La vérité de mon assertion se trouve complètement prouvée par la relation de mon premier voyage, et par le parti qu'on prit ensuite d'employer à de pareilles expéditions des navires d'une classe toute différente. Comme marins et comme navigateurs, tous les officiers étaient certainement très-instruits, mais aucun d'eux n'avait passé l'hiver au milieu des glaces, et n'avait beaucoup d'expérience d'une navigation semblable, et c'est pour cette raison qu'on nomma des maîtres et des contre-maîtres qui la connaissaient, et dont l'opinion avait nécessairement plus de poids. Mais si j'avais eu le choix des officiers, j'en aurais trouvé qui auraient joint aux connaissances de leur profession l'expérience des glaces, et même une expérience plus complète que la mienne, et j'aurais certainement employé M. Scoresby. Comme les résultats de mon premier voyage sont depuis longtemps sous les yeux du public, et qu'il y sera fait allusion dans le cours de la relation qui va suivre, je me bornerai à remarquer

qu'il prouve, de même que ceux qui ont eu lieu entre ce voyage et mon dernier, que le succès de nos humbles efforts dépend entièrement de la Providence, qui nous a sagement laissé moins de pouvoir dans ce genre de navigation que dans tout autre. Indépendamment des inconvénients que je viens de mentionner, il en existait d'autres auxquels nous ne pouvions remédier, et qui semblaient se liguier contre le succès de l'entreprise. Le désappointement fit naître des préventions contre le commandant de l'expédition, qui n'eut à y opposer que la conviction intime qu'il avait toujours fait son devoir. Je suivis des yeux avec une grande attention toutes les expéditions qui eurent lieu après mon premier voyage, afin de rectifier les erreurs, de quelque cause qu'elles pussent naître; et je découvris bientôt que les vaisseaux qui y avaient été employés depuis 1817 étaient beaucoup trop grands; car tandis qu'ils n'avaient à porter en provisions pour leurs équipages, que ce qui aurait pu tenir à bord d'un navire de moitié plus petit, ils avaient l'inconvénient de tirer beaucoup plus d'eau, c'est-à-dire dix-huit pieds au lieu de huit. Il en résultait que leur navigation était moins sûre. *La Furie* souffrit des avaries parce qu'elle tirait plus d'eau que la glace. Il fallut la décharger pour la relever; et pendant cette opération, qui dura plusieurs jours, elle fit naufrage. *La Victoire*, au contraire, toucha le fond, chargée de toute sa cargaison; lorsque la marée était basse, elle était à sec, car elle ne tirait que sept pieds d'eau, et l'on put boucher ses voies d'eau. De même que *la Furie*, elle portait des provisions pour deux ans et demi, et de plus du charbon pour mille jours; et si les chaudières et d'autres parties de la machine à vapeur n'eussent été hors de service, il n'y a nul doute que nous eussions pu faire en quinze mois, pour ce qui concerne la navigation, ce qu'il nous fallut quatre ans et demi pour exécuter. Le bâtiment de Baffin, quoiqu'il ne fût que du port de trente tonneaux, convenait beaucoup mieux à ce service que *l'Isabelle*, *la Furie* ou *l'Hécla*. Les deux voyages de sir Édouard Parry dans cette mer, et celui que fit par terre sir John Franklin, vers la mer polaire, avaient attiré tous les regards du monde savant sur le détroit du Prince-Régent; et à l'exception de feu le major Rennell, tous ceux avec qui je conversai sur ce sujet, pensaient que, si l'on ne trouvait pas un passage entre le cap Garry et le cap Turnagain, c'est qu'il n'en existait aucun. Le major était d'avis qu'il n'y en avait pas dans ce détroit et ses raisons étaient bien fondées. Cependant il était

évident qu'en entreprenant ma seconde expédition, il était de mon devoir de décider d'abord cette question, et ensuite de chercher un passage plus au nord. Un fait extraordinaire, c'est que la première découverte que nous fîmes fut que la baie de Creswell s'étendait en profondeur au moins trente milles au delà de l'endroit où l'on avait placé la terre sur la carte du voyage précédent, quoique, pendant plusieurs jours, on eût vu la terre, tant du rivage qu'à bord du vaisseau. Ce ne fut qu'après en avoir fait le tour que nous fûmes certains qu'il n'existait pas de passage de ce côté. Ce fait prouve combien sont trompeuses les apparences qu'offre la glace dans une baie ou dans un détroit, puisque les officiers de *l'Hécla* et de *la Furie*, après une expérience de huit ans, y furent trompés précisément comme je l'avais été moi-même, ainsi que les pilotes de *l'Isabelle*, en 1818. Néanmoins je résolus de suivre mon premier plan, qui fut approuvé par le commandant Ross et M. Thom, commandants en second et en troisième de cette expédition. Le lecteur verra toutes les mesures que je pris, dans la relation qui va suivre, et qui aura la forme d'un journal, que j'ai tenu moi-même jour par jour. Le navire avait été équipé avec tout le soin imaginable ; il réunissait toutes les améliorations qui avaient été faites jusqu'alors ; les provisions dont il était chargé étaient de la meilleure qualité ; et quoique malheureusement la machine à vapeur ait été bien loin de nous être utile, ce n'en était pas moins le meilleur bâtiment qu'on eût jamais employé à ce genre de service.

Notre voyage, depuis le commencement jusqu'à la fin, offrit une série étonnante de circonstances qui ne peuvent être attribuées qu'à la Providence, et il fournit une preuve évidente que ceux qui naviguent sur les abîmes de l'Océan, ont besoin plus que personne du secours du ciel, et sont en même temps les hommes dont la vue est la plus bornée. Et il ne doit pas être moins manifeste que si ceux qui placent leur confiance en l'Être qui ne peut errer, veulent seulement faire usage des moyens que sa miséricorde met en leur pouvoir, il n'y a point de difficultés qu'ils ne puissent surmonter, point de situation qui doive être appelée désespérée.

Il est inutile d'entrer ici dans une discussion en forme sur la probabilité qui reste encore de trouver un passage au nord-ouest, au nord du 74° degré de latitude. Les remarques que j'ai eu occasion de faire à ce sujet se trouveront dans le cours de la relation qui va suivre ; et quand même j'aurais à dire quelque chose de plus sur cette

grande question, une dissertation semblable serait rendue superflue par celle de sir Édouard Parry, à laquelle je renvoie bien volontiers le lecteur.

Que personne ne s'imagine que je n'apprécie pas autant que qui que ce soit au monde le mérite de cet officier, tant comme écrivain que comme navigateur. Nous avons fait une fois ensemble la même recherche, nous avons couru les mêmes dangers et éprouvé les mêmes inquiétudes ; nous avons ensuite séparément fait la même guerre à l'Océan et aux glaces, affronté les mêmes fatigues et les mêmes tempêtes, en poursuivant le même objet et la même renommée ; si nous avons été rivaux, c'était une rivalité qui ne pouvait connaître ni jalousie, ni inimitié. Autant vaudrait supposer que la mémoire de Cook était odieuse à La Peyrouse, ou que le marin anglais, s'il avait vécu, aurait porté envie aux succès du navigateur français, aussi hardi qu'intelligent. Frères dans le même service, nous l'avons été aussi dans la carrière des découvertes. S'il y a des gens pour qui c'est un plaisir d'imaginer ou d'exciter de la jalousie ou de l'inimitié parmi ceux qui poursuivent un même objet, leur juste châtiment sera de savoir qu'ils n'y ont pas réussi.

Mais quoique je ne trouve pas nécessaire de discuter maintenant la question de ce passage, je puis consigner ici quelques remarques qui ne se présenteraient probablement pas à l'esprit de mes lecteurs, du moins de ceux à qui des lectures préalables n'ont pas rendu familier ce problème en géographie.

Avant mon départ d'Angleterre pour ma dernière expédition, on faisait diverses conjectures sur l'endroit où pouvait se trouver le passage tant cherché. Toutes étaient plus ou moins plausibles, plus ou moins soutenables, comme doivent toujours l'être les conjectures, quand elles ne prétendent pas être quelque chose de plus, et que les raisonnements sur lesquels elles sont appuyées ne sont pas des preuves. Quant à moi, je n'avais jamais attaché aucune importance aux indices prétendus ou imaginaires d'un tel passage, dans une direction ou dans une autre, quoiqu'il me fût disposé à écouter tout le monde, et surtout à laisser à chacun la liberté de se livrer à ses idées et à son imagination.

Mais si je n'avais alors formé moi-même aucune conjecture à ce sujet, je crois pouvoir dire maintenant en toute sûreté, que je n'ai acquis, pendant ce voyage, aucune connaissance qui puisse me mettre

en état d'en former une, et encore moins de proposer un nouveau plan pour la découverte d'un passage au nord-ouest. Relativement au passage espéré ou imaginé possible par le détroit de Lancaster en remontant vers les îles Melville, je n'en sais pas plus que ce qu'on savait déjà auparavant, et je n'ai à offrir à ce sujet ni conjectures, ni espérances, ni doutes que je puisse ajouter à ce qui a déjà donné lieu à d'amples discussions. Nous n'approchâmes jamais de cette partie du pays, d'abord parce que le plan que j'avais résolu de suivre me conduisait dans une autre direction; et ensuite, parce que nous ne pûmes jamais nous tirer de l'endroit où nous avions été détenus, je pourrais dire, depuis le premier jour que nous nous étions confiés à cette côte barbare.

De même, soit que l'impossibilité d'effectuer un passage au nord par le pôle ait été reconnue ou non, depuis le manque de réussite de la tentative hardie de Parry, c'est encore une question sur laquelle le cours de ma navigation ne me permit de former aucune nouvelle conjecture.

Mais si l'entreprise que j'ai faite, et qui, comme le public le sait déjà, n'a pas réussi en ce qui concerne la découverte d'un passage à l'ouest, ne m'a fourni aucune nouvelle hypothèse à offrir, aucun nouveau plan à proposer, du moins le résultat négatif est-il d'un grand prix sur cette question, indépendamment des connaissances géographiques et autres qui ont été acquises dans ce voyage laborieux, quelque honneur, chèrement obtenu, qu'on puisse lui accorder, ou peut-être lui refuser.

Le point sur lequel se fit notre tentative était un de ceux sur lesquels se fondait le plus d'espérance. C'était dans cette direction, et avec un espoir vague, mais naturel, de réussir, que Parry avait fait ses deux derniers efforts, mais d'après un autre plan, et en suivant une marche toute différente de la mienne. On sait aujourd'hui comment il échoua dans l'un et dans l'autre par suite de causes que toute la prudence humaine ne pouvait ni prévenir ni détourner; l'espoir et la possibilité restaient donc encore.

Cet espoir n'existe plus aujourd'hui, et s'il est vrai que, dans toutes les circonstances de la vie, comme dans cette occasion, ce soit un gain que de perdre des espérances qui ne sont que des illusions, le mérite de ce résultat appartient du moins à notre dernier voyage. Nous avons examiné la seule partie de ces terres où le passage en

question aurait pu se trouver, et, par le moyen de nos excursions sur terre, cet examen a été rendu complet.

On en trouvera la preuve dans mon journal, et la carte qui y est jointe le démontrera encore plus clairement. Ce résultat est donc très-intéressant en lui-même, quoiqu'il n'ait pas produit la découverte d'un passage problématique. Il fut cependant pour nous une source de dépit, et, je puis le dire, de mortification. Il est dur en effet de se condamner à tant de travaux et de souffrances, bercés par un espoir qui se présentait si souvent ; et, quand nous pensions toujours être sur le point de faire la découverte qui nous indemniserait de toutes nos fatigues en les couronnant de succès, de trouver que nous avions manqué cette récompense, non pour nous être livrés à des espérances absurdes et sans fondement, non pour avoir eu à lutter contre des obstacles dont la nature insurmontable pouvait nous consoler de notre désappointement ; de trouver enfin que nous avions été en vue de notre but, sans qu'il nous fût plus possible de l'atteindre que si des montagnes se fussent élevées entre ce point et nous.

On verra, par mon journal et par la carte, que la langue de terre qui sépare le détroit du Prince-Régent de la mer du Nord d'Amérique vers l'ouest, à l'endroit où nous fîmes nos recherches, est non-seulement fort étroite, mais occupée en grande partie par des lacs qui réduisent à trois milles l'espace de terre qui sépare les deux mers. Combien peu d'efforts a donc faits la nature en cet endroit pour empêcher la jonction ! Combien a-t-elle été près d'en permettre la réunion ! et quelqu'un peut-il être surpris que nous nous soyons souvent livrés à l'espérance que ce point d'union existait ?

Ce fait est une sorte de justification des hypothèses de ceux qui s'étaient attendus à trouver un passage dans cette direction, quoiqu'ils n'eussent aucun motif pour en indiquer la place probable. On ne doit pourtant pas me supposer la prétention d'avancer que, quand même nous eussions trouvé un passage à travers cette langue de terre basse et étroite, c'eût été véritablement « un passage au nord-ouest » dans le sens strict de ces mots ; et qu'il eût jamais pu donner la moindre facilité aux communications et au commerce. L'état des détroits par lesquels nous y arrivâmes, et la nature des mers par lesquelles sir Édouard Parry aurait pu y pénétrer, s'il avait été plus favorisé par la fortune, prouvent, comme lui et moi nous l'avons démontré, qu'on ne pourrait espérer de tirer aucune utilité d'un tel passage,

non-seulement à certaines époques, mais dans aucun temps.

Tout ce qui me reste donc à dire, puisque je n'ai pas besoin d'insister plus longtemps sur ce sujet, c'est que depuis que le résultat de mon voyage a détruit toutes les hypothèses et toutes les espérances, à l'exception de celles que peuvent laisser le détroit de Lancaster et le pôle, s'il reste encore un partisan à cette dernière route, on doit être moins tenté que jamais de faire de nouvelles recherches pour résoudre ce problème.

Cela est du moins vrai en ce qui concerne une communication véritable et pratique autour de la côte septentrionale de l'Amérique; et bien plus encore aujourd'hui que lorsque cette question fut proposée, je ne dirai pas par les anciens navigateurs, mais par ceux qui s'en occupèrent de nouveau avant mon premier voyage en 1818, et qui travaillèrent à la résoudre pendant tant d'années successives et à si grands frais.

Il ne fallait rien de plus que mon premier voyage; et à peine était-il même nécessaire, pour prouver qu'on ne pourrait jamais tenter aucune opération commerciale de ce côté, quand même une bonne fortune extraordinaire aurait fait voir que le continent américain ne s'étendait pas plus au nord que le détroit de l'Hécla et de la Furie, ou se terminait même encore plus au sud, et quand même quelque heureux navire aurait effectué une traversée par ce passage. Il est très-vrai que les commerçants s'exposent souvent à de grands risques: mais ils ne sont pas dans l'habitude de hasarder leur fortune contre les avis du bon sens, et au mépris de l'expérience et des probabilités. Ils ont un baromètre pour diriger leur jugement dans tous les cas de cette nature, et ce baromètre se trouve dans le café de Lloyd, où chacun peut le consulter. A quelles conditions pourrait-on y faire assurer un bâtiment qui entreprendrait un pareil voyage? quelle prime d'assurance exigerait-on, même dans les circonstances favorables que je viens de supposer? Et cependant on trouverait très-certainement des commandants qui entreprendraient un pareil service; car, grâce au ciel, l'Angleterre n'a jamais manqué de pareils hommes, et j'espère qu'elle n'en manquera jamais. Quant à nos marins, il n'y a rien qu'ils ne soient prêts à entreprendre; ou du moins, dans ma jeunesse, il n'y avait rien qu'ils n'eussent entrepris, laissant, suivant leur coutume, les soucis et les inquiétudes à celui qui les commande. Puisse-t-il en être de même dans ce siècle éminemment progressif!

Mais il faudrait quelque chose de plus que tout cela , et je crois très-sincèrement qu'on ne pourrait jamais l'obtenir.

A l'égard de toute tentative future de cette nature , je présume qu'on verra aisément quelle est mon opinion , d'après la teneur générale de mon journal , les diverses remarques que j'ai faites lorsque j'en ai trouvé l'occasion , et les réflexions que je viens d'émettre , puisque les conclusions qu'on doit en tirer sont trop évidentes , pour qu'il soit nécessaire de les énoncer catégoriquement.

S'il n'y a plus d'espoir de trouver un passage qui puisse avoir un but utile , et cet espoir devrait avoir cessé d'exister il y a longtemps , je sais que ce serait un motif de juste fierté pour l'Angleterre , si ses navigateurs , qui ont déjà tant fait pour la géographie , pouvaient compléter la reconnaissance des côtes septentrionales de l'Amérique. Ce serait un objet aussi désirable que glorieux , puisque c'est à leur esprit entreprenant et à leurs talents que le monde doit presque tout ce qu'il sait encore sur ce problème obscur et difficile de géographie. Certainement il convient aussi que cet esprit d'entreprise ne languisse pas faute de moyens pour le développer ; que les talents , l'expérience et le savoir ne s'engourdissent pas , ou ne cessent pas d'être cultivés , faute d'objets capables d'exciter l'ambition , et d'occupations propres à porter les hommes à s'élever au rang qu'ils peuvent atteindre , ou à s'y maintenir , quand on leur en procure les moyens.

Lorsqu'on met l'économie dans la balance auprès de telles considérations , c'est une pitié sans doute , quoique cette fausse économie ne soit que trop devenue le principe d'un siècle qui a fait de notre pays jadis libéral , et magnifiquement libéral , une Grande-Bretagne toute différente de ce qu'elle était autrefois. Pourquoi ne peut-on voir combien est misérable la soif d'amasser de l'argent et d'épargner de l'argent , et combien l'homme s'avilit quand il n'a d'autre but que de satisfaire cette passion ; quand toutes ses idées de conduite morale se renferment dans le vil code du « Bonhomme Richard » de Franklin , pour produire les effets qu'il a causés dans le pays où il a prêché sa « religion , » puis-je dire , et non simplement sa morale ! Tel n'est pas l'esprit de l'ami magnanime auquel le monde est maintenant redevable des résultats de ce dernier voyage : puisse son exemple apprendre aux Anglais ce qu'ils peuvent encore être , car les Anglais ont été ce qu'il est.

Qu'on excuse une remarque qui m'a été inspirée par la reconnais-

sance et la justice, autant que par une admiration pure et désintéressée ; et je terminerai ces observations par les suggestions qu'on trouvera développées au commencement de ma relation. Si j'ai été mal servi par mon bâtiment à vapeur, ce n'est pas la faute du plan que j'avais adopté ; c'est celle du navire ; et pourtant non ; ce n'est pas la faute du navire, ni celle de sa construction ; c'est celle de la misérable et honteuse machine à vapeur qu'on y avait adaptée. Du reste, mon opinion n'a pas changé : un bâtiment destiné à faire des découvertes dans ces régions ne doit pas tirer plus de dix pieds d'eau ; il doit être aussi solidement construit que l'était le nôtre, offrir toutes les facilités possibles pour les manœuvres, et avoir une machine à vapeur, pour s'en servir quand l'occasion l'exige. On en verra les raisons au commencement de la relation qui va suivre.

Dans ces différentes remarques sur la question d'un passage au nord-ouest, je n'ai pas donné un aperçu complet de mes découvertes géographiques, comme j'aurais peut-être dû le faire, puisque je n'ai pas eu l'occasion de le placer dans mon journal, et qu'il serait difficile aux lecteurs de s'en faire une idée bien distincte, à moins qu'ils ne connussent préalablement ce sujet, et surtout les découvertes déjà faites dans cette partie du globe, tant par moi que par mes successeurs.

Il est impossible de le faire complètement par écrit, et sans avoir recours à une carte, tableau de faits qui épargne bien des explications, et qui rend visible à l'œil ce que le langage ne peut jamais suffisamment faire comprendre. Que le lecteur veuille donc bien consulter la carte ci-jointe ; et, avec cette aide, quelques mots suffiront.

On y verra que le point le plus éloigné que sir Édouard Parry ait pu atteindre dans le détroit du Prince-Régent fut le cap Garry, et que par conséquent mes découvertes peuvent être regardées comme commençant en cet endroit. Si elles ne s'étendent pas sur un très-grand espace, elles sont exactes et détaillées. La manière extraordinaire dont nous avons été si longtemps détenus sur un isthme si étroit nous rendait impossible de les pousser plus avant, dans un pays où il était si difficile de voyager par terre, par suite des montagnes et des rochers dont il était couvert, et surtout de la neige et de la glace qu'on y trouvait éternellement, et où la marche n'était possible que pendant quelques semaines de l'année. Nous avons certainement porté ces détails et cette exactitude plus loin que le sujet ne l'exigeait ; c'est donc nous attribuer peu de mérite que de dire que nous avons sur-

passé en cela tout ce qu'a jamais fait aucun navigateur. Dans la Nouvelle-Galle du sud, un pareil travail aurait eu un prix que ne put jamais avoir ce que nous fîmes sur la côte septentrionale de l'Amérique ; mais nous n'avions guère autre chose à faire, et ce soin superflu ne produisait du moins aucun mal.

La carte fera voir qu'à partir du cap que je viens de nommer, notre reconnaissance de cette côte atteignit jusqu'au 69° degré de latitude, entre les longitudes de 89° et 99° ; et qu'elle se termine à la pointe à laquelle j'ai donné le nom de Franklin. De là elle s'étendit à travers cette partie de l'Amérique septentrionale, de manière à donner une idée correcte de l'intérieur du pays, et des lacs et des rivières qui s'y trouvent, sur un espace qu'il faut voir sur la carte, puisqu'il est impossible de l'indiquer verbalement. Arrivés ainsi sur la côte occidentale de l'isthme auquel j'ai donné le nom de Boothia, nous avons déterminé cette partie de la côte qui se trouve entre les latitudes de 72° 30', et 69°, et sous les longitudes de 89° à 99°.

On voit donc par là ce que notre voyage a fait pour la géographie de cette partie du continent américain ; mais je dois en outre faire remarquer en quoi ces découvertes sont utiles à la solution du problème général, qui, du moins, ne le cède en intérêt qu'à celui d'un *passage au nord-ouest* ; je veux parler de la reconnaissance complète de la ligne des côtes de l'Amérique septentrionale, depuis le détroit de Behring jusqu'à la baie de Baffin, ainsi qu'elle a été déterminée par les différents navigateurs qui y ont été employés dans des voyages soit anciens soit modernes.

Dans la liste de voyages par laquelle j'ai commencé mon introduction, j'ai mentionné les points isolés et éloignés les uns des autres qui avaient été vus par des voyageurs, comme Hearne et Mackenzie, et les portions des côtes qui avaient été examinées sur une plus grande étendue de terrain, tant par ceux qui les avaient précédés, en arrivant à l'est par le détroit de Behring, que par les navigateurs qui, depuis mon premier voyage, ont entrepris des expéditions du même genre, notamment Parry, Franklin et Beechy ; je puis donc maintenant dire quelle est la ligne des côtes de l'Amérique septentrionale dont on doit la connaissance à leurs travaux réunis. La carte suffit pour le faire voir, mais les explications suivantes pourront être de quelque utilité à ceux pour qui l'examen d'une carte et le calcul des distances qu'elle présente est un travail sérieux, et qui trouveraient

surtout de la difficulté à déterminer la proportion entre un certain nombre de milles et les degrés de longitude dans ces contrées septentrionales.

A partir du détroit de Behring et du cap Barrow de Beechy, la côte a été déterminée, quoique ce ne soit que par des reconnaissances nautiques, qui sont nécessairement loin d'être détaillées, et qui ne peuvent toujours prétendre à beaucoup d'exactitude, jusqu'à la Pointe Back de Franklin. De là jusqu'à l'embouchure de la rivière de Mackenzie, qui est la seule découverte de ce voyageur, elle a été suivie par le docteur Richardson, qui en a continué la reconnaissance jusqu'à l'embouchure de la rivière des Mines-de-Cuivre, seule découverte faite par Hearne. De ce point jusqu'au cap Turnagain sont les découvertes de Franklin; après quoi, du côté de l'est, jusqu'à la Pointe Jane de Franklin, il se trouve une lacune d'environ 222 milles, qui, comme je l'espère, sera remplie par le capitaine Back ¹. Si cet espoir se réalise, les découvertes que je viens de rapporter brièvement rejoindront les nôtres, et tout ce qui manquera alors pour compléter la connaissance des côtes septentrionales de l'Amérique, sera l'espace entre la terre de Banks de Parry et la Boothia Felix. Ainsi la réunion de ces différentes découvertes nous conduit au cap Turnagain, qui est le point le plus rapproché vers lequel nous ayons dirigé nos recherches; et il résulte de là que le blanc qui reste encore sur la carte entre ce cap et la terre la plus occidentale où nous ayons touché, ou que nous ayons vue, en en calculant la distance d'après la méthode ordinaire d'observation, est d'environ 500 milles d'Angleterre. J'ai dit ailleurs combien je regrettais que le commandant Ross, dans les expéditions dont je l'ai chargé, n'ait pu assez avancer à l'ouest pour compléter la reconnaissance de cette partie de côte, ce qui n'aurait

¹ Parti d'Angleterre, il y a maintenant plus de deux ans, pour aller à la recherche du capitaine Ross dans les mers polaires, en y entrant du côté du détroit de Behring. Les frais de ce voyage ont aussi été faits par des souscriptions particulières; cependant le gouvernement anglais y a contribué pour une somme de 2,000 livres sterling. Tandis que le capitaine Back traversait l'intérieur du nord de l'Amérique pour gagner les bords de la mer glaciaire, il apprit la nouvelle du retour du capitaine Ross en Angleterre; mais comme le but secondaire de son expédition était de chercher à faire des découvertes dans cette mer, il n'en continua pas moins son voyage. On n'en a pas reçu de nouvelles depuis la lettre dans laquelle il annonçait cette détermination, et on en attend avec beaucoup d'impatience.

(Note du Traducteur.)

laissé à reconnaître à l'avenir, depuis ce cap jusqu'au détroit de Behring, que les autres espaces dont j'ai déjà fait mention. Mais tout en convenant des obstacles qu'y opposait la difficulté de transporter des provisions ou de s'en procurer, encore plus que la nature du pays et du climat, je ne puis m'empêcher de regretter que nous n'eussions pas à notre disposition les moyens de remplir une si courte lacune, et de tracer ainsi sur notre carte une ligne continue : la seule satisfaction qu'on aurait jamais pu en tirer eût peut-être été de voir sur un morceau de papier une ligne noire au lieu d'un espace blanc. Mais le bonheur humain se compose bien souvent de plaisirs imaginaires ; et qu'importe, puisqu'il faut encore moins que cela, la description anatomique d'une patte de mouche, ou tout autre chose, pour rendre l'homme heureux et fier de lui-même ?

Je n'ai rien à dire sur ce qui reste encore inconnu des côtes de l'Amérique, à partir du point le plus septentrional que j'aie atteint, sur cette rive occidentale qui était le but de mon voyage ; car je n'avais pas entrepris de reconnaître et de décrire cette ligne encore incertaine. On peut consulter la carte pour voir ce qui reste depuis ce point jusqu'au détroit de Lancaster. Je présume qu'on ne peut guère douter de la continuité de cette côte, qui semble établie par celle des rives orientales que sir Édouard Parry et moi nous avons examinées. Je n'ai pas le moindre droit de parler de la nature extrêmement incertaine et obscure de cette terre, nommée les îles Melville ; et quoique j'aie fait le tour de la baie de Baffin dans mon premier voyage, et rendu ainsi à cet homme habile et extraordinaire l'honneur dont on avait essayé de le dépouiller, je n'affirmerai pas qu'il n'existe point une ou même plusieurs ouvertures au nord de cette baie ; et par conséquent, je ne ferai aucune conjecture sur la nature de l'espace qui s'étend depuis les îles Melville jusqu'au Groenland ; sur la question de savoir si c'est une île ou si ce sont des îles ; quelle en est l'étendue, le caractère et la position relative ; enfin si, comme on le présume, elles forment un groupe assez restreint et assez resserré pour laisser une grande mer libre autour du pôle septentrional de la terre, sinon *un bassin polaire*, suivant une des conjectures bien connues qui ont été formées à ce sujet.

Mais les résultats de mon dernier voyage, la comparaison du premier avec celui de Baffin, comparaison que je n'aurais pu faire alors avec la même confiance qu'aujourd'hui, et quelques nouvelles re-

cherches faites sur ce sujet, auxquelles je ne pouvais me livrer alors, et dont je n'aurais pas la hardiesse de parler aujourd'hui, sans les nouveaux motifs que j'ai trouvés depuis ce temps pour appuyer mon opinion, m'ont conduit à quelques conclusions que je vais maintenant développer. Elles me semblent d'une grande importance, non-seulement en ce qu'elles concernent l'exactitude des anciens navigateurs sur les mers en question, mais en ce qu'elles ont rapport à la véritable géographie de ces régions, si longtemps obscures, si longtemps une source d'erreurs pour les voyageurs plus modernes, comme pour les géographes; ce qui a jeté la confusion dans toutes les cartes de ces mers, et dans les formes intrinsèques relatives des terres de cette partie du monde. Si, de quelque manière que ce soit, l'examen et l'analyse que je vais faire peuvent paraître à des ignorants une attaque contre la réputation d'aucun de ceux qui ont fait des découvertes dans un temps moderne, qu'il me soit permis de les assurer qu'une telle pensée ne s'est jamais présentée à mon esprit; et quelque chose que je puisse dire pour défendre les découvertes des anciens navigateurs, mon opinion bien prononcée est que cela ne doit diminuer en rien les droits et les mérites de ceux qui les ont suivis dans la même carrière.

Personne, du moins parmi ceux qui connaissent la théorie de la navigation et les sciences dont elle dépend, ne peut ignorer la difficulté qu'éprouvaient les anciens navigateurs pour déterminer les longitudes. Je n'ai pas besoin de dire combien peu on connaissait alors le magnétisme, même pratique; les faits aussi simples que la variation et l'inclinaison de l'aiguille; et encore moins combien étaient incertains les moyens de déterminer la longitude.

Que Baffin ait eu sa part de cette difficulté générale, c'est ce dont on ne saurait être surpris; et c'est pourquoi j'ai attribué les erreurs qu'il a commises, et que je vais relever, non aux observations qu'il put faire pendant quelques jours qu'il passa à traverser la baie qui porte son nom, mais à la distance qu'il parcourut, et à la longueur du temps qu'occupa son voyage d'Angleterre dans cette baie; le temps de ce voyage ayant été de plusieurs mois, et celui de la traversée seulement de quelques jours.

Par suite de ce fait, car c'est plus qu'un soupçon, puisque ce fut la source indubitable de toutes ses erreurs subséquentes, j'ai commencé par déterminer la vraie longitude de la côte orientale de cette

baie, d'après les méthodes modernes qui permettent à peine la plus légère erreur, et je l'ai prise pour base, ou point de départ de tous les calculs qu'il fit ensuite, et que j'ai entrepris de rectifier.

Ayant d'abord déterminé ce point, et supposant que la distance qu'il a calculée dans son court passage à travers la baie est correcte, puisque je ne vois pas comment il aurait pu commettre une erreur qui eût quelque importance, il doit en résulter qu'il avait vu toute cette terre à l'est des îles Melville, et au nord du détroit de la Furie, que nous avons supposée découverte par nos navigateurs modernes.

Ce fait devient très-remarquable en examinant nos nouvelles cartes. Le détroit de l'Hécla et de la Furie, placé par Parry sur sa carte, devient le détroit de Baffin de cet ancien navigateur ; et la terre que nous avons placée sur la nôtre comme étant à l'est du détroit du Prince-Régent, devient aussi l'île à laquelle James a donné son nom. Plus loin, la terre au sud de cette île, dont nous avons suivi la côte orientale, mais dont nous n'avons pas examiné les baies, se trouvera être « *les trois îles* » de Baffin, et son « *île de Cumberland* ; » et il est à espérer qu'un examen futur prouvera la vérité de ces assertions. D'après les mêmes motifs, notre détroit de Barrow sera la baie de Lancaster de Baffin ; notre Somerset du Nord, ainsi nommé par Parry, se trouvera être ce que Baffin appela la Terre du Prince Guillaume ; et la côte en face, qui a été nommée le Devon du Nord, deviendra également la côte occidentale de l'île de James.

Qu'on suppose à présent que toutes ces conjectures soient dénuées de fondement, et les conséquences qui en résulteront serviront seules à les confirmer. Quoique la longitude de Baffin soit extrêmement fautive quant à la côte orientale de sa baie, qu'il a placée à près de quatre degrés trop à l'est, il a été reconnu qu'en ce qui concerne la côte occidentale, elle coïncidait tellement avec les observations des navigateurs modernes, à l'endroit que je considérais autrefois comme l'entrée de la baie de Lancaster, et que j'ai nommé ainsi dans ma carte de 1818, que le résultat serait de faire disparaître entièrement l'île de James ; ce qu'on ne peut faire sans regarder comme fausse la relation de ce navigateur.

Après cette critique géographique que mes voyages et les conclusions que j'en ai tirées semblent justifier, il faut que je passe maintenant à la partie de ces côtes septentrionales, pour comparer la relation obscure et véritablement embarrassante de Bernarda et de

Juan de Fuca avec les examens ou découvertes, nom qu'on leur a donné assez naturellement, de mes compagnons sur cette partie de la côte septentrionale de l'Amérique, déclarant de nouveau que je n'ai nulle intention de les priver d'un honneur qu'ils ont si bien mérité.

Je crois avoir de bonnes raisons pour supposer que ces premiers navigateurs firent leurs voyages en suivant les côtes, comme c'était l'usage dans des temps encore plus anciens, et notamment du temps des Scandinaves nos ancêtres; sans avoir égard aux observations, se mettant peu en peine d'en faire, et n'en ayant même guère la possibilité. Je crois donc très-possible qu'ils aient passé le détroit de Behring, et continué leur course le long de la côte de l'Amérique jusqu'à l'endroit que j'ai nommé l'isthme de la Boothia; je trouve dans leurs relations une coïncidence suffisante avec celle des navigateurs modernes, pour justifier cette croyance. On peut surtout le remarquer dans le fait que j'ai déjà cité au commencement de cette introduction, que Bernarda avait fait voile vers l'est jusqu'à une certaine longitude, et qu'il était monté sur une terre, à peu de distance du détroit de Davis ou de la baie de Baffin, terre que j'ai regardée, d'après de bonnes raisons, à ce qu'il me semble, comme étant l'isthme de la Boothia. En supposant que le point de vue sous lequel j'envisage les voyages de ces deux navigateurs soit juste, il est clair qu'ils avaient effectué il y a longtemps, jusqu'à un certain point, ce qu'ont fait depuis Kotzebue, Beechy, Hearne, Mackenzie et Franklin, et même encore plus, puisque le dernier point à l'est qu'ils ont atteint était l'isthme que je viens de nommer.

Au reste cette question est tellement difficile, et le jour sous lequel elle se présente ici est si nouveau, que je ne puis que l'abandonner aux mûres réflexions de ceux de nos lecteurs qui voudront prendre la peine de l'étudier.

en
au
De
tiq
que
par
nav
est
circ
est
lieu
que
qui
lem
rait
bris
mar
ren
trou
M
qu'o
com

SECOND

VOYAGE DE DÉCOUVERTES

DANS LES RÉGIONS ARCTIQUES

CHAPITRE PREMIER.

Projet et préparatifs de l'expédition.

Après le retour de l'expédition qui avait essayé d'atteindre le pôle en 1827, je soumis aux lords commissaires de l'amirauté, et ensuite au lord grand amiral, le plan du voyage dont je vais faire la relation. Depuis longtemps j'étais convaincu que la navigation de la mer Arctique serait plus facile à un bâtiment à vapeur qu'à tout navire n'ayant que le secours des voiles ; et les raisons que j'avais pour penser ainsi, paraîtront, je crois, pleinement satisfaisantes à quiconque connaît la navigation de cette mer. Quand les glaces sont ouvertes, et que la mer est navigable, on éprouve un calme, ou le vent est contraire, car cette circonstance est occasionnée par les vents du nord. Le navire à voiles est donc arrêté précisément à l'instant où tout le reste le favorise ; au lieu que le bâtiment à vapeur peut avancer rapidement. Le peu d'eau que tirent ces derniers vaisseaux est encore un avantage. La force qui les fait mouvoir peut aussi les pousser à travers les glaces nouvellement formées, au milieu desquelles un bâtiment à voiles se trouverait complètement arrêté, à moins que sa marche ne fût aidée par une brise fraîche et favorable. Enfin, la facilité avec laquelle on peut les manœuvrer sans le secours du vent, et même en dépit de lui, doit leur rendre comparativement facile d'éviter les masses de glace, et de trouver des lieux de sûreté que ne pourraient atteindre d'autres navires.

Ma proposition ne fut pourtant pas acceptée; mais étant convaincu qu'on pouvait, par ce moyen, s'assurer s'il était possible de trouver, comme on l'espérait, un passage au nord-ouest par le détroit du Prince-

Régent, et de résoudre ainsi cette question, je résolus de ne pas renoncer à mon projet sans faire encore, d'une autre manière, quelques tentatives pour l'exécuter.

Je communiquai donc le plan que j'avais tracé à M. Booth, shérif, ancien et intime ami, dont je connaissais parfaitement l'esprit libéral; mais comme, à cette époque, l'acte du parlement qui promettait une récompense de vingt mille livres sterling à quiconque découvrirait un passage au nord-ouest, était encore en vigueur, il refusa de s'embarquer dans une entreprise que bien des gens auraient pu regarder comme n'étant qu'une spéculation mercantile.

En 1828, je soumis de nouveau mon plan à l'amirauté, et j'y avais fait quelques changements qui le perfectionnaient. La réponse que j'en reçus fut que le gouvernement n'avait plus dessein d'envoyer aucune expédition pour chercher ce passage.

On me conseilla alors de m'adresser à M. Thornton, d'Old-Swan, négociant de Londres bien connu, et je lui fis envisager, comme motifs de tentation, la récompense promise, et la valeur des approvisionnements de *la Furie*, que je ne pouvais manquer de trouver. Il me fit attendre sa réponse pendant trois mois, et au bout de ce temps, je reçus un refus.

Bientôt après, j'appris avec quelque surprise que le parlement avait adopté un bill qui lui avait été présenté pour supprimer le bureau des longitudes, et pour rapporter l'acte qui accordait une récompense pour la découverte d'un passage au nord-ouest.

Quelles que pussent être mes idées à cet égard, cette circonstance eut du moins l'avantage d'écarter les scrupules de M. Booth. Il me donna donc, de la manière la plus libérale et la plus désintéressée, le plein pouvoir de me procurer à son compte tout ce que je jugerais nécessaire pour cette expédition.

Après avoir examiné divers bâtiments à vapeur qui étaient alors en vente, j'achetai à Liverpool *la Victoire*, qui avait auparavant servi de paquebot entre ce port et l'île de Man. J'en remplaçai les anciennes roues à palettes par celles fabriquées par M. Robertson, et qui sont fort supérieures aux premières; et, montant à bord de ce bâtiment, j'arrivai à Londres le 2 novembre.

Là, il fut mis entre les mains de M. Fearnall pour qu'il lui donnât plus de hauteur, et qu'il le fortifiât à la manière ordinaire, que je n'ai pas besoin de décrire. Il était originairement du port de 85 tonneaux; mais

en l'élevant de cinq pieds et demi, il devint en état d'en porter 150, en y comprenant la machine et les approvisionnements nécessaires.

La machine fut faite par Braithwaite et Erickson, qui avaient pris un brevet d'invention, et les roues à palettes étaient construites de manière à pouvoir être élevées hors de l'eau en une minute. Il n'y avait pas de cheminée; au lieu de cela, le feu était maintenu en activité par des soufflets. C'était nécessairement une machine à haute pression, dont les chaudières étaient échauffées par des tuyaux qui les traversaient, par un procédé qui est suffisamment connu aujourd'hui.

Nous prîmes des provisions et du charbon pour mille jours. Les vivres étaient de la meilleure qualité, et il s'y trouvait une proportion convenable de viandes conservées. Tout ce dont l'expérience nous avait appris qu'il était nécessaire de nous pourvoir pour un pareil voyage, nous fut fourni avec la même libéralité.

Nous étions munis de tous les instruments dont nous pouvions avoir réellement besoin. Indépendamment de deux chronomètres qui m'appartenaient, MM. Parkinson et Frodsham nous en prêtèrent un, et M. Murray nous en confia trois autres. J'avais un instrument de transit de trois pieds de rayon, un théodolite de neuf pouces, et un excellent télescope de Tulley, plus cinq sextants, deux altimètres, quatre baromètres, douze thermomètres, deux aiguilles d'inclinaison, et plusieurs boussoles. En outre, le gouvernement de sa majesté m'avait prêté des instruments précieux, et des livres dont on s'était servi dans les expéditions précédentes.

Tous mes préparatifs étant enfin terminés, je fis connaître mes intentions à l'amirauté, et bientôt après je les rendis publiques. Il m'arriva alors de tous côtés des demandes pour servir sous mes ordres dans cette expédition. J'en reçus même d'officiers du même grade que moi, et quelques-uns offraient de supporter une partie des dépenses, tant était puissant l'intérêt inspiré par cette entreprise. Les demandes d'individus qui désiraient servir comme marins ne furent pas moins nombreuses; mais j'avais déjà choisi mes officiers, et la liste des hommes d'équipage fut bientôt complète.

Pour commander en second *la Victoire*, j'avais fait choix de mon neveu, le commandant Ross ¹, qui avait été de tous les précédents

¹ Le rang de commandant, *commander*, dans la marine anglaise, est un grade intermédiaire entre celui de premier lieutenant et celui de capitaine.

(Note du Traducteur.)

voyages dans les mers du nord. M. Thom, qui avait été mon munitionnaire à bord de *l'Isabelle*, s'offrit pour troisième officier. Tous deux consentirent à servir comme moi sans recevoir aucune paye. M. Mac-Diarmid, chirurgien, se joignit à nous peu de temps après.

J'avais pour sous-officiers trois enseignes, et l'équipage consistait en un charpentier et son aide, deux ingénieurs, trois ouvriers pour le service de la machine à vapeur, un intendant, un cuisinier, et neuf matelots. Voici les noms de tous ceux qui composaient l'équipage :

John Ross, capitaine de la marine royale.
 James-Clark Ross, commandant en second.
 William THOM, munitionnaire, troisième officier.
 George MAC-DIARMID, chirurgien.
 Thomas BLANKY, premier enseigne.
 Thomas ABERNETHY, second enseigne.
 George TAYLOR, troisième enseigne.
 Chimhain THOMAS, charpentier.
 Alexandre BRUNTON, premier ingénieur.
 Allan MACINNES, second ingénieur.
 William LIGHT, intendant.
 Henry EYRE, cuisinier.
 Richard WALL, harponneur.
 James CURTIS, id.
 John PARK, matelot.
 Antoine BUCK, id.
 John WOOD, id.
 David WOOD, id.
 Robert SHREEVE, aide charpentier.
 James MARSLIN, armurier.
 James DIXON, ouvrier pour le service de la machine à vapeur.
 George BAXTER, id.
 William HARDY, id.

Le dernier, ayant perdu un bras, fut remplacé à Port-Logan par Bernard Laughy.

Ainsi se complétèrent les arrangements relatifs au navire ; mais ce n'était pas tout encore.

Nous étions dans la nécessité d'emporter des approvisionnements de toute espèce pour plusieurs années. Le pont de notre navire étant insuffisant, j'avais résolu de prendre un bâtiment de conserve pour l'en charger. Je supposais que tout en transportant nos provisions dans le détroit du Prince-Régent, il pourrait, chemin faisant, s'occuper de la pêche, et en outre reporter en Angleterre une partie des approvisionnements de *la Furie*, de manière à indemniser l'homme libéral

qui avait fait les frais de cette expédition, du surcroît de dépenses que pourrait occasionner ce second bâtiment.

On acheta donc à Greenock un bâtiment baleinier, nommé *le John*, construit en teak ¹, et propre, sous tous les rapports, au service qui lui était destiné. Il avait un équipage de cinquante-quatre hommes, et le maître, M. Coomb, qui le commandait, l'avait déjà monté pour la pêche de la baleine. Il fut mis sous les ordres de M. Thom, et on lui donna Loch-Ryan pour rendez-vous. On ne verra que trop tôt dans le journal qui va suivre, le résultat de cet arrangement, qui ne réussit nullement.

Comme il parut convenable d'avoir un second bâtiment de transport que le nôtre pût facilement remorquer, l'amirauté eut la bonté de nous accorder un bâtiment à pont du port de seize tonneaux, qui avait accompagné une des anciennes expéditions destinées pour le pôle arctique, et que nous appelâmes *le Krusenstern* : il nous fut aussi donné deux chaloupes qui avaient servi au capitaine Franklin.

En mars 1829, j'écrivis aux diverses sociétés savantes pour leur annoncer mes intentions, et leur demander en quoi je pouvais leur être utile dans leurs recherches; je reçus de chacune d'elles les réponses qu'elles jugèrent convenables.

Je finis par adresser aux différents ambassadeurs des puissances étrangères la demande d'être considéré comme neutre en cas de guerre, et ils m'accordèrent sans difficulté des passe-ports à cet effet. La trésorerie, de son côté, ordonna la remise des droits sur tous les objets qui seraient embarqués.

Je dois dire ici qu'avant notre départ, *la Victoire* fut honorée de la visite des lords de l'amirauté et de plusieurs personnes non moins distinguées par leur savoir que par leur naissance, et que j'eus l'honneur de recevoir les vœux du roi actuel pour le succès de mon entreprise.

¹ Le teak est un arbre qu'on appelle aussi le chêne des Indes orientales, non qu'il fasse partie de cette famille, mais à cause de la dureté et de la durée de son bois. Il s'en trouve des forêts sur le bord de l'Irrawaddy dans l'empire des Birmans, et le bois en est employé à la construction des navires. (Note du Traducteur.)

CHAPITRE II.

Sortie de la Tamise. — Séjour forcé à l'île de Man. — Accident arrivé à l'ingénieur. — Débarquement à Port-Logan. — Arrivée à Loch-Ryan. — Événements à bord du bâtiment de conserve, le *John*.

Notre départ ayant enfin été fixé au 23 mai 1829, je me rendis à l'amirauté pour prendre congé ; les occupations de lord Melville et de sir George Cockburn ne leur permettant pas de faire une dernière visite au vaisseau, comme ils en avaient eu l'intention. En arrivant à Woolwich, je trouvai à bord de *la Victoire* mon digne ami sir Byam Martin, contrôleur de la marine, et sir John Franklin. Nous eûmes ensuite l'honneur d'y recevoir la visite du duc d'Orléans, actuellement roi de France, accompagné de son fils, portant alors le titre de duc de Chartres, et d'une suite nombreuse.

Si l'inspection des arrangements qui avaient été faits fut une source de satisfaction pour ceux qui vinrent nous voir à bord, mes amis ne furent pas plus contents que moi en voyant se réaliser les inconvénients que j'avais prévus depuis longtemps, quoique sans y attacher toute l'importance qu'ils eurent. Ils devaient être pour nous une cause de tourments et de vexations journalières pendant plusieurs semaines, et nous forcer enfin à renoncer à une de nos principales espérances, sans parler de la perte de temps et d'argent occasionnée par la négligence grossière de ceux qui avaient fabriqué notre machine à vapeur. Elle avait conduit le navire depuis l'extrémité supérieure de Galles' Reach jusqu'à la bouée en face de la gare ; mais notre marche avait été si lente qu'elle ne nous promettait que désappointement, et même dès lors une partie du mécanisme s'était dérangée de manière à devenir encore une cause de délai.

Nous reçûmes en cet endroit les matériaux des chaloupes que le gouvernement nous avait prêtées, et une vergue de misaine de rechange, qui avait été faite pour nous. Nous y fûmes joints aussi par M. Thomas Abernethy, canonnier du *Blossom*, et par M. Chingham Thomas, charpentier de l'*Eurydice*, qui m'avaient offert tous deux

leurs services, le premier la veille, et le second seulement quelques heures auparavant. Abernethy avait été premier matelot dans deux expéditions précédentes, et Thomas était également accoutumé aux mers du nord. Tous deux avaient dû leur avancement à leur bonne conduite. Si j'avais raison de regarder ces deux hommes comme une acquisition précieuse, je dois également de la reconnaissance à l'amirauté pour la manière prompte et obligeante avec laquelle leur congé leur fut accordé sur ma demande. Leurs noms furent enregistrés au bureau de la marine à Woolwich.

A trois heures, mon respectable ami M. Booth vint à bord avec son neveu et deux de ses amis, dans l'intention de nous accompagner jusqu'à Margate, et nous partîmes à six heures, conduisant *le Kru-senstern* à la remorque, après avoir pris notre approvisionnement de poudre à la dernière bouée. Le capitaine Beaufort, hydrographe de l'amirauté, et M. et mistress Fearnall furent les derniers à nous quitter. Nous arrivâmes à Gravesend, à l'aide de la vapeur, à onze heures du soir, et nous y jetâmes l'ancre pour attendre la marée et un pilote. Là, les constructeurs de notre exécrable machine, MM. Braithwaite et Erickson nous quittèrent. Le pilote de la Tamise ayant été congédié, et celui de Gravesend l'ayant remplacé, nous levâmes l'ancre à six heures du matin, avec une légère brise venant de l'ouest. Mais, quoique aidée par la vapeur, elle ne nous fit arriver à Margate qu'en douze heures, notre marche variant de trois milles et demi à quatre milles et demi par heure. A sept heures, notre excellent ami ayant hélé un bâtiment pêcheur, prit congé de nous avec ses compagnons. Il ne prévoyait guère alors la longueur de notre séparation, ni les doutes qui s'élèveraient si nous nous reverrions jamais en ce monde.

Maintenant que nous étions définitivement embarqués pour notre voyage, les craintes et les doutes que m'avaient inspirés les défauts de notre machine à vapeur commencèrent à m'agiter sérieusement. J'y découvris même plus d'imperfections que nous n'avions eu jusque-là l'occasion de le supposer. Les chaudières fuyaient tellement, qu'il fallait travailler sans relâche à la pompe à main qui avait été placée dans la chambre de la machine; et nous n'avions pas assez d'eau fraîche pour réparer cette perte, même jusqu'à notre arrivée en Écosse. D'une autre part, il était impossible à nos hommes de rester longtemps occupés de cette besogne, dans une place où la température

était au-dessus de 90 degrés ¹. Ils y travaillaient sans murmurer ; mais ils se trouvaient bientôt épuisés. J'en eus la preuve complète quand l'un d'eux perdit connaissance et qu'il fallut le porter sur le pont pour qu'il revînt à lui. On verra bientôt que je ne devais pas tarder à en être mieux convaincu, et d'une manière bien plus pénible.

Cependant nous n'avions d'autre ressource que de nous armer de résolution. Vers huit heures, en doublant le cap Foreland, une brise qui s'éleva du nord-est nous détermina à lever nos roues hors de l'eau, et à employer nos voiles. Après avoir passé les dunes avec plusieurs autres bâtimens, nous renvoyâmes le pilote, et nous entrâmes en pleine mer. Mais comme le vent augmentait, et que la mer devenait plus houleuse, nous eûmes bientôt la mortification de reconnaître qu'indépendamment des fâcheux effets causés par notre détestable machine, le navire faisait tant d'eau qu'il fallait constamment faire jouer deux pompes. J'espérai pourtant que ce dernier inconvénient ne serait que temporaire, car c'est ce qui arrive souvent après le doublage des vaisseaux. La même chose était arrivée à l'*Isabelle* dans une autre occasion, et au *Trent* dans l'expédition de 1818, au point qu'il avait été nécessaire de le virer en carène dans les îles de Schetland.

Néanmoins, le vent continuant à être favorable, c'était pour nous une consolation de voir que notre vaisseau, quand le vent était bon, voguait aussi bien qu'aucun des navires qui nous accompagnaient. Dans la matinée, nous étions à la hauteur de Beachyhead, ayant le vent est-nord-est, et la mer assez calme ; ce qui dura jusqu'à ce que nous eussions passé l'île de Wight dans la soirée du même jour. A minuit, à la hauteur du Bill de Portland, le vent avait augmenté à un tel point, et la mer était devenue si houleuse, que nous courûmes quelque risque de perdre le *Krusenstern*, qui était poussé contre les hanches de la *Victoire* quand nous descendions entre deux vagues, dans les parages détestables de Portland-Race, tandis que nous cherchions à l'assurer par le moyen d'un second câble. Cependant, le lendemain soir, nous trouvâmes la mer plus calme à la hauteur de Bolthead, et nous prîmes les mesures nécessaires pour la sûreté de ce bâtiment.

¹ Dans tout cet ouvrage, les degrés de température sont calculés d'après le baromètre de Fahrenheit.

(Note du Traducteur.)

Le vent continuant à souffler du même côté, mais étant plus modéré, nous passâmes près du cap Lizard, doublâmes Rundlestone un peu avant le jour, et avançâmes vers les Longships, le vent nous étant alors directement contraire. L'ingénieur avait employé ces derniers jours à examiner la machine à vapeur, et il avait reconnu qu'une des roues conductrices du piston à tribord était tellement usée, qu'il fallait y sonder une pièce pour lui rendre sa première épaisseur. Il découvrit aussi que les clefs du principal tuyau ne tenaient plus bien. Il était évident que celui qui avait fabriqué la machine connaissait ces défauts, ou devait les connaître; cependant il ne nous en avait pas informés, et rien, suivant moi, ne peut le justifier d'avoir voulu nous cacher sa négligence en ne nous fournissant pas de clefs de rechange, et en ne nous donnant aucun moyen de remédier à l'inconvénient qui nous menaçait, et qu'il connaissait ou devait connaître.

Continuant notre route, nous passâmes le 28 entre les Longships et le rocher du Loup, et, nous dirigeant à l'ouest, nous nous trouvâmes à midi sous la latitude septentrionale de $50^{\circ} 24'$. Le lendemain, une autre observation faite à la même heure nous donna $50^{\circ} 21'$; et comme nous étions à peu près sous la même longitude, nous vîmes que, pendant les dernières vingt-quatre heures, nous avions perdu trois milles en luttant contre un vent constamment contraire. La machine étant jugée en état de servir, nous fîmes agir la vapeur; et comme le vent avait passé à l'est-nord-est, nous commençâmes à avancer vers le nord. Cependant la machine s'arrêta plusieurs fois pendant la nuit, les clefs du principal tuyau s'étant relâchées. Le 30, à 4 heures du matin, la principale du côté de tribord se rompit, et cet accident mit la machine hors de service. Un examen attentif fit reconnaître qu'elle avait été fabriquée avec de mauvais acier; et comme nous n'avions pas à bord un morceau d'acier qui pût nous servir à en faire une autre, nous en fabriquâmes une avec du fer. Comme on pouvait s'y attendre, elle ne tarda pas à se briser; et ce ne fut qu'au bout de deux jours, et après avoir fait trois nouvelles clefs, que nous pûmes espérer d'avoir mis la machine en état de fonctionner.

Nos observations nous firent voir que nous avions gagné vingt milles contre le vent. Dans le cours de la journée, nous parlâmes à un bâtiment pêcheur de Kinsale, de qui nous achetâmes du poisson. Le 30 étant un dimanche, nous en fîmes un jour de repos, et la nature elle-même le voulait ainsi, car il faisait un calme plat. Notre latitude

était alors 50° 43', et notre longitude, d'après le chronomètre, 7 degrés.

Les trois nouvelles clefs de fer étant prêtes, et le temps étant passable, les feux furent allumés, et la machine fut de nouveau mise en mouvement. Mais après environ une heure d'épreuve, elles se brisèrent toutes, et nous fûmes obligés de renoncer à tout espoir fondé sur de tels expédients, et à tout autre tentative pour réparer le mal dans notre situation présente. D'ailleurs la machine fonctionnait d'une manière qui n'avait rien de satisfaisant. Même avec une pression de quarante-cinq livres par pouce, nous ne pouvions jamais obtenir plus de quinze coups par minute; et comme il en résultait que le bord extérieur des roues n'avait pas un plus grand degré de vitesse que cinq milles par heure, il était impossible que le vaisseau en fît plus de trois. D'une autre part, les chaudières continuaient à fuir, quoique nous y eussions mis du fumier et des pommes de terre, d'après l'avis de M. Erickson. Enfin les hommes étaient tellement épuisés par le travail de la pompe supplémentaire nécessaire pour remplir les chaudières, que je pris des moyens pour y faire travailler de dessus le premier pont. Mais, même avec ce changement, le travail était trop pénible pour pouvoir être enduré.

Ce ne furent pourtant pas les seuls efforts presque inutiles que nous fîmes pour remédier aux maux que nous avait occasionnés la honteuse conduite de ceux qui avaient fabriqué notre machine. Trouvant en outre que le condenseur était défectueux, en ce que la pompe à air tirait toujours une certaine quantité d'eau, et que la pompe destinée à remplir les chaudières ne suffisait pas, nous détachâmes tout cet appareil, à l'exception des chaudières, que nous alimentâmes par le moyen d'un robinet; et ayant conduit la vapeur, par le moyen de tubes et de manches, du tuyau d'éduction jusqu'au tillac, nous mîmes la machine en mouvement, et par le moyen d'une pression de quarante-sept livres par pouce, nous obtînmes une vitesse de seize coups par minute, c'est-à-dire un de plus qu'avec le condenseur. Il fut ainsi démontré qu'une partie de la force de la vapeur avait été perdue; ce qu'il fallait attribuer tant à cette portion du mécanisme qu'à la pompe à air. Mais ce changement, tout avantageux qu'il était, n'aurait pu nous être utile en mer, attendu la grande perte d'eau qui en résultait.

Indépendamment de ces changements qui nous furent de peu d'utilité, nous voulûmes voir ensuite quel effet nous produirions en

séparant de la machine les grands soufflets. Nous obtînmes par ce moyen une force considérable, mais qui ne dura guère, car nous vîmes que le petit soufflet était hors d'état de maintenir le degré de chaleur nécessaire; et nous reconnûmes aussi qu'ils s'usaient tous si promptement qu'ils menaçaient d'être avant peu hors de service. Dans le fait tout était imparfait. Les cylindres mêmes étaient trop petits pour remplir les fonctions qu'on devait en attendre. En un mot, si je n'en avais pas déjà été persuadé, j'aurais alors été convaincu que nous avions bien peu de chose à espérer de l'aide d'une machine qui, lorsqu'elle agissait seule, pouvait à peine faire faire à notre navire trois milles par heure tout au plus. Elle était donc tout à fait hors d'état de nous aider à prendre en toute notre bâtiment de conserve, *le John*, comme j'en avais eu le projet en traçant le plan de l'expédition; ou du moins elle ne l'aurait pas fait marcher plus vite que ses propres barques n'auraient pu le faire.

En critiquant le travail et l'exécution de cette machine, je dois pourtant rendre justice au principe d'après lequel elle avait été construite. Il était judicieux, et si l'exécution en avait été soignée, elle nous aurait été fort utile en plusieurs occasions pendant notre voyage. La diminution de poids, et la suppression de la cheminée, qui est un grand inconvénient, étaient deux avantages manifestes, et l'on en trouvait un encore plus grand dans la diminution de la consommation de charbon, résultant du plan de cette machine de nouvelle invention. L'idée de pouvoir lever les roues hors de l'eau, et de les mettre ainsi hors de la portée des glaces qu'on pouvait rencontrer, était excellente, et l'exécution de cette partie du mécanisme était parfaite; car nous pouvions enlever les contre-poids et les tiges conductrices, et diminuer ainsi en même temps le poids et la peine. Les pièces de bois placées, pour empêcher la mer d'entrer, par-dessus et par-dessous le tuyau, réussirent à merveille; mais voyant que les dalots du premier pont ne pouvaient faire sortir l'eau des pompes du navire sans y laisser entrer celle de la mer, nous fûmes obligés d'y remédier en plaçant un tuyau qui allait de la pompe au dalot, ce qui produisit l'effet que nous désirions.

Comme je m'y étais attendu, notre navire faisait alors moins d'eau; et une seule pompe suffisait aisément pour le vider. Mais la machine à vapeur nous étant complètement inutile, comme je n'ai plus besoin de le dire, nous n'eûmes d'autre ressources que nos voiles, et nous

eûmes la mortification de voir, non-seulement que nous avions le vent contraire, mais que nous étions dépassés par tous les navires que nous rencontrions, tant nous étions mauvais voiliers en pinçant le vent. Notre voyage promettait donc d'être aussi long qu'il était pénible. Cependant, le 2 juin, nous vîmes le phare de Small; nous nous trouvâmes le même jour à la hauteur de Wiklow; et le 3, la brise étant fraîche, nous arrivâmes au Calf de Man, assez à temps pour nous y mettre à l'abri du vent dont la violence augmentait.

Dans cette matinée, nous jetâmes l'ancre dans la baie de Douglas, et désirant faire encore une tentative avec notre machine, je m'y procurai les matériaux nécessaires pour faire deux nouvelles clefs, et j'écrivis à Londres et à Liverpool pour qu'on nous en envoyât d'autres de rechange, dans le cas où nous réussirions à transporter cette machine à notre destination. Nous fûmes retenus deux jours dans cette baie, mais sans rien perdre à ce retard, car, pendant tout ce temps, il y eut un ouragan furieux venant du nord-ouest, et cela nous mit à même de faire une provision d'eau, de bœuf et de légumes.

Comme nous avions eu, pendant notre voyage, de bonnes occasions de remarquer ce que nous pouvions attendre de nos agrès, nous trouvâmes que notre méthode actuelle d'arranger les voiles d'arrière était susceptible de quelque amélioration. J'achetai donc quelques pièces de bois, et de la toile à voiles pour remplacer la voile carrée que nous avions perdue pendant le voyage. Nous reçûmes aussi la visite de quelques amis et d'autres personnes, tous prenant plus ou moins d'intérêt au succès de notre expédition. Tout étant prêt dans la soirée du 5, nous attendîmes un changement de temps qui fut amené le lendemain matin par un changement de vent, ce qui nous permit de lever l'ancre à six heures avec une brise de nord-est. Nous nous dirigeâmes vers le Calf de Man; mais le vent perdant de sa force, nous fîmes peu de chemin, quoique la machine à vapeur fût en activité, sans le condenseur, comme nous l'avions déjà essayé. Mais, même avec ce moyen, nous ne réussîmes à obtenir que quinze coups par minute, et ne pouvant travailler, pendant qu'elle était en mouvement, à quelques réparations que nous avions dessein d'y faire, nous fûmes encore une fois réduits à ne compter que sur nos voiles, et avec un vent qui nous était contraire.

Le dimanche, nous étions à la hauteur du havre de Peel. En profitant des marées et en déployant force voiles, nous avançâmes rapide

ment, et nous vîmes bientôt le mull¹ de Galloway sous le vent. Le lundi matin de bonne heure, la machine étant réparée tant bien que mal, nous descendîmes la roue sous le vent, et nous laissâmes l'autre hors de l'eau, espérant trouver quelque avantage à cette mesure. Notre attente ne fut pas trompée, car nous vîmes qu'au lieu de quinze coups par minute, nous pouvions alors aisément en obtenir dix-huit, et, par conséquent, marcher au vent aussi bien qu'aucun des navires qui nous accompagnaient. Nous reprîmes même bientôt sur eux l'avantage qu'ils avaient sur nous auparavant.

Nous nous flattions ainsi de l'espoir d'arriver bientôt à Loch-Ryan; mais un accident aussi malheureux qu'il était imprévu ne tarda pas à détruire le plaisir que nous causait ce succès inattendu. Nous étions près du mull de Galloway, après avoir fait environ trente milles pendant la nuit, la marée nous favorisant, quand, à dix heures du matin, William Hardy, le principal ouvrier employé à la machine, monta sur le tillac, seul et sans assistance, et sans faire une seule plainte, sans pousser une exclamation, nous montra son bras droit cassé au-dessus du coude et presque séparé de son corps. Il paraît que le roulis du vaisseau l'avait fait glisser tandis qu'il examinait une partie de la machine, et qu'en tombant, son bras avait été pris entre le corps de pompe et la roue, et fracassé d'une manière horrible. Non-seulement l'os était brisé, mais les esquilles en avaient percé et déchiré la chair et la peau à un tel point que les deux parties du bras tenaient à peine ensemble. Il n'y avait aucun doute que l'amputation du bras ne fût nécessaire, et autant que mes connaissances chirurgicales me permettaient d'en décider, il n'y avait pas de temps à perdre pour faire cette opération. Malheureusement, nous n'avions pas de chirurgien, M. Mac Diarmid étant à bord du *John*, qui devait être notre bâtiment de conserve. Ce devint donc un devoir pour moi de recourir, dans cette triste circonstance, au peu de connaissances que j'avais pu acquérir sur ce sujet soit par mes lectures, soit en voyant faire des amputations pendant mon service dans la marine. Par bonheur nous avions à bord les instruments de chirurgie, et la caisse aux médicaments, et ayant fait placer le malheureux patient sur un lit, je fis tout ce qui me parut nécessaire, aussi bien que mon manque d'expérience me le permettait. J'appliquai d'abord le tourniquet; je

¹ *Mull*, est un mot écossais, signifiant *promontoire*. (Note du traducteur.)

liai les deux seules artères que je pus trouver , et je coupai les parties mortes de la peau et de la chair, ainsi que celles qui me paraissaient en danger , de manière à laisser de quoi former un moignon convenable. Malheureusement, on ne put trouver la scie à amputer, de sorte qu'il me fut impossible de couper l'os comme il aurait fallu le faire, et je fus obligé d'en laisser subsister l'extrémité rompue , avec les esquilles, sauf au chirurgien , que j'espérais trouver à terre avant que vingt-quatre heures se fussent écoulées, à faire tout ce que le cas exigeait. Pour ne plus revenir sur ce sujet, j'ajouterai que nous arrivâmes à Port-Logan assez à temps pour mettre le pauvre patient entre les mains d'un chirurgien avant qu'il fût survenu une inflammation dangereuse. Ce que je n'avais pu terminer fut accompli sans difficulté; et quoique le moignon qui se forma ne fût pas de nature à faire grand honneur à un chirurgien, il n'est pas pire que cela arrive dans des centaines d'opérations faites sous de meilleurs auspices, et cet accident n'a pas empêché l'ouvrier mutilé de reprendre ses fonctions dans l'établissement qui me l'avait procuré.

Je n'ai pas besoin de dire que j'aurais été beaucoup plus à l'aise en coupant une douzaine de mâts dans une tempête, qu'en ayant à travailler ainsi sur un bras; mais j'éprouvai un vif intérêt et une satisfaction sincère en voyant l'effet que cette circonstance, toute pénible et fâcheuse qu'elle était, produisit sur les hommes de mon équipage. La vue des instruments de chirurgie et des médicaments contenus dans la caisse; l'arrangement et l'abondance des secours à employer dans tous les cas d'accidents ou de maladies, et, comme je l'espère, la conviction qu'il existait une volonté déterminée de les faire servir à leur soulagement, et que cette volonté deviendrait encore plus efficace quand nous aurions été joints par un officier de santé instruit et capable, parurent les convaincre qu'on n'avait rien négligé de ce qui pouvait contribuer à leur bien-être. Leurs sentiments à cet égard furent pour moi une ample confirmation de ce que j'avais lu longtemps auparavant dans l'ouvrage de M. Larrey, sur l'effet que ses excellentes dispositions avaient produites sur les troupes du grand capitaine sous lequel son système médical fut organisé.

Quelque ardent que fût le désir que nous avions d'avancer promptement, la situation de notre malheureux blessé redoubla encore notre impatience, et nous vîmes avec plaisir les progrès que nous faisons à l'aide de notre roue sous le vent. Nous calculâmes que nous pourrions

arriver à Port-Logan, dont nous n'étions alors qu'à environ neuf milles, avant la fin de la marée ; mais à midi les dents qui faisaient tourner la roue du petit soufflet se brisèrent, et ce nouvel accident renversa nos espérances. Elles se rompirent tout à coup avec grand bruit, de sorte que cet instrument fut mis hors de service. Comme la vapeur était alors très-forte, nous espérions que cette circonstance ne produirait pas un grand effet, mais on vint bientôt nous apprendre que les chaudières avaient crevé ; comme s'il avait été décidé d'avance qu'il n'y aurait pas une seule partie de toute la machine qui ne dût devenir pour nous une source de dépit, d'obstacles et de malheurs. Il se trouva pourtant qu'il y avait de l'exagération dans ce rapport ; mais le fait était que quelques joints des chaudières étaient dessoudés, et l'eau sortait par la porte de la fournaise en telle abondance, qu'en dix minutes le feu fut éteint, et la machine s'arrêta.

Pendant ce petit nombre d'heures, la marée nous était devenue contraire, comme le vent l'était déjà, et il ne nous resta aucun espoir de gagner ce jour-là Port-Logan ou quelque autre havre. Cependant, vers la fin de la marée, nous courûmes une bordée vers la côte d'Irlande dans l'espérance que le vent tournerait davantage vers l'ouest ; mais notre attente fut trompée ; nous eûmes la mortification de voir tous les navires que nous avions laissés en arrière, nous dépasser à leur tour, et nous reconnûmes la nécessité de rendre notre vaisseau meilleur voilier en faisant quelque changement dans nos agrès, si toutefois cela pouvait réussir.

Nous parvîmes dans cette matinée à arriver à quatre milles du port, et la marée nous favorisant, nous entrâmes à Port-Logan à huit heures, trouvant assez d'eau à l'extrémité de la jetée, quoique le reflux fût alors aux trois quarts. Ce havre sûr et commode, qu'on appelait autrefois Port-Nessock, fut construit aux frais du colonel Mac Doual, de Logan, et est situé au sud d'une grande baie à neuf milles au nord du mull de Galloway. On le reconnaît aisément à un édifice remarquable placé sur la montagne au nord de la baie, et à un bâtiment surmonté d'un drapeau sur une autre montagne au sud, servant de station aux gardes-côtes. Le mouillage y est bon, et les navires peuvent choisir la profondeur d'eau qui leur convient, car elle varie dans la baie de trois à trente brasses. Elle est à l'abri des vents du sud-ouest, mais elle est ouverte à ceux du nord-ouest. Un grand avantage, c'est que les vaisseaux peuvent gagner la jetée, même à mi-marée ; car,

même à marée basse, l'eau a toujours sept pieds de profondeur ; dans le premier cas elle en a quatorze, et dans les grandes marées, elle monte à dix-huit. Il n'y a nul danger pour y entrer, car tout y est visible ; et comme la marée en sort pendant huit heures du côté du nord, un navire n'éprouve aucune difficulté pour en sortir. C'est décidément, même dans son état actuel, le meilleur port de refuge de toute cette partie de la côte, et il offre un autre avantage par sa proximité du phare du mull de Galloway. On a calculé qu'on pourrait jeter une digue dans la baie pour rompre les eaux, pour une somme de quatre-vingt mille livres sterling : si ce projet s'exécutait jamais, ce port deviendrait le plus sûr et le plus commode de toute l'Écosse.

Avant d'arriver à la jetée, nous reçûmes la visite de M. Harvey, officier des gardes-côtes, qui vint nous offrir ses services. En débarquant, nous nous procurâmes une voiture à ressorts pour transporter notre blessé dans ma maison à Stranraer, où il fut confié aux soins de M. Mac Diarmid, notre chirurgien, de M. Wilson et du docteur Ritchie, qui achevèrent l'opération que j'avais été obligé de laisser imparfaite, et qui ne le quittèrent qu'après son entière guérison. Je ne dois pourtant pas finir l'histoire de ce brave homme, quoiqu'il ne fût pas marin, sans ajouter que, tandis qu'il montait de la chambre de la machine à vapeur sur le tillac, sans assistance et sans se plaindre de ses souffrances, il n'exprimait d'autre regret que de ne plus être en état d'accompagner l'expédition. J'avais moi-même tout lieu de regretter d'être obligé de me séparer d'un pareil homme.

Ayant accompagné Hardy chez moi, pour le voir convenablement placé, j'envoyai chercher M. Thom, à qui j'avais confié le commandement du *John*, et j'eus le désagrément d'apprendre de lui que les officiers et les matelots étaient presque en état de mutinerie. Ils avaient profité du délai que nous avions mis à nous rendre à bord de ce bâtiment, et il nous fut bientôt facile de voir dans les yeux des officiers et des hommes de l'équipage, que le rapport que nous avait fait M. Thom de leur répugnance à accompagner l'expédition, n'était que trop vrai, car les derniers avaient un air négligé et malpropre, et semblaient chercher à se cacher dans tous les coins du bâtiment. Jugant donc nécessaire d'en venir sur-le-champ à une explication, je me rendis à bord du *John*, et j'ordonnai qu'on fit monter tout l'équipage sur le pont. Je leur dis alors que je regrettais d'apprendre qu'il existait du mécontentement parmi eux, mais que, ne voulant pas

supposer qu'il était causé par la crainte, j'espérais qu'une courte explication ferait disparaître toute mésintelligence ; qu'ayant moi-même fait voile de Greenock, j'avais désiré que les marins de ce port partageassent avec moi l'honneur et les avantages de l'expédition, et que ces avantages n'étaient pas douteux avec les connaissances que je possédais, et les plans que j'avais adoptés. Il était vrai que la saison pouvait leur paraître un peu avancée ; mais, indépendamment des avantages que nous donnerait notre machine à vapeur, je savais si bien où trouver du poisson en abondance, qu'on ne pouvait douter du succès que nous obtiendrions. Je leur exprimai donc ma pleine confiance qu'ils rentreraient dans le devoir, et qu'ils ne persisteraient pas dans une conduite qui les déshonorerait, ainsi que le port auquel ils appartenaient.

Il y eut un moment de silence ; les officiers et les hommes de l'équipage échangèrent quelques coups d'œil expressifs, et se dirent quelques mots à l'oreille ; enfin le contre-maître s'avança, et après avoir appelé à lui quelques-uns de ses compagnons, il me dit que la saison était si avancée, qu'ils n'étaient pas disposés à partir sans faire de nouvelles conditions. Lui ayant demandé quelles étaient ces conditions, il me répondit qu'ils ne partiraient qu'autant que je leur assurerais par écrit la même part de profit que s'ils retournaient chez eux avec une cargaison complète. Il aurait été difficile de faire une demande plus déraisonnable, car une promesse semblable leur aurait nécessairement ôté tout motif de faire des efforts pour obtenir du succès dans leur pêche ; je n'hésitai donc pas à répondre à cette absurde proposition, que je leur assurais qu'ils trouveraient du poisson en abondance, mais que c'était leur affaire de le prendre et d'en remplir leur bâtiment. Ils me répliquèrent pourtant que rien ne les satisferait qu'une promesse positive de la valeur de deux cents tonnes d'huile, et une garantie par écrit qu'ils ne seraient pas retenus pour accompagner l'expédition, et qu'ils retourneraient chez eux à l'époque ordinaire.

Je commençai alors à soupçonner que le véritable motif de leur conduite était la crainte d'être retenus au delà de l'été ; mais je fus bientôt convaincu que leurs craintes allaient encore plus loin ; car ce fut en vain que je leur représentai la folie que j'aurais commise en les faisant partir avec des provisions pour six mois, si j'avais eu le dessein de les retenir plus longtemps, et si même j'avais prévu la possibilité

d'un tel événement. Le meilleur parti à prendre me parut alors d'abrégier autant qu'il serait possible notre séjour à Port-Logan, et je me flattai que lorsque nous serions en marche, et qu'ils sentiraient les avantages d'avoir un vaisseau à vapeur pour remorquer leur bâtiment, leur mécontentement se calmerait, et qu'ils rentreraient dans le devoir en exécutant notre première convention.

Je retournai donc à Port-Logan sans perdre de temps, et j'employai le reste de la journée à faire mettre à terre la petite chaudière, et l'appareil destiné à couper la glace, car il était alors évident que notre machine n'avait pas la force nécessaire pour le faire servir. Nous nous débarrassâmes ainsi d'un poids de six à sept tonneaux, et nous les remplaçâmes par trois tonneaux d'eau. Le lendemain (10 juin), je reçus la visite de mon ami, le colonel Mac Doual, accompagné de plusieurs autres personnes, mes amis ou parents; et il ne nous quitta pas sans nous laisser un présent substantiel, pour fournir à notre dîner de Noël : — un des plus beaux bœufs de Galloway, engraisé sur ses propres domaines. A six heures du soir, nous passâmes la jetée, à l'aide des gardes-côtes, nous fûmes remorqués autour de la pointe de Logan avec un léger vent du sud-est. A huit heures, nous eûmes un calme, et nous fûmes obligés d'attendre la marée à la hauteur de Port-Kale, sur notre ancre. Le lendemain matin (11 juin) nous levâmes l'ancre à six heures; mais, quoique nous eussions une légère brise du nord-est, nous ne pûmes doubler la pointe de Corswal, et nous fûmes encore obligés d'attendre la marée comme la veille.

Ces délais nous donnèrent le temps d'examiner la nature de l'accident arrivé à nos chaudières, et dont j'ai déjà parlé. Nous découvrîmes qu'il avait été causé par la mauvaise qualité du ciment de fer employé pour quelques-uns des joints. L'ingénieur n'en avait pas été informé, et l'on ne nous avait pas fourni les matériaux nécessaires pour y remédier en cas de besoin. Le petit soufflet, et le mécanisme qui le faisait mouvoir, avaient besoin d'une réparation complète, et le plus grand en exigeait également une dans quelques parties. Mais on me pardonnera de ne pas appuyer davantage sur un sujet si pénible et qui serait sans fin, et je me bornerai à dire, quant à présent, que chaque jour nous convainquit de plus en plus que nous ne devons compter à l'avenir que sur nos voiles, pour avancer autant que notre bonne fortune le permettrait.

Nous levâmes l'ancre encore une fois à cinq heures et demie du

soir ; nous doublâmes la pointe de Cornwall, et nous nous dirigeâmes vers Loch-Ryan ; mais comme il survint un calme, nous fûmes obligés de jeter l'ancre jusqu'au lendemain matin (12 juin) ; alors, ayant le vent et la marée favorables, nous arrivâmes avec *le John*, en vue de Loch-Ryan, ayant pris M. Thom sur notre bord le soir précédent.

La Victoire ayant alors accosté *le John* bord à bord, et tout son équipage étant rangé sur le tillac, je me rendis une seconde fois sur ce bâtiment. Quand tout le monde fut rassemblé, j'expliquai aux mutins les avantages dont ils jouiraient, et je les assurai que je n'avais pas l'intention de les retenir plus d'une année. Voyant que tout ce que je leur disais ne produisait aucun effet sur eux, je m'adressai aux hommes de mon équipage, en leur disant que les lâches qui montaient *le John* n'étaient pas dignes d'accompagner de braves gens comme eux, même jusqu'à la rencontre des glaces. Cependant, comme il était nécessaire que j'eusse la preuve d'un acte positif de désobéissance, je priai le maître, M. Coomb, d'ordonner à ses gens d'aider les nôtres à transporter le charbon. Ils refusèrent d'obéir, et crièrent à l'équipage de *la Victoire* de se joindre à eux « pour défendre les droits des marins, » comme ils le dirent. Mais, comme je m'y attendais, cet appel fut écouté avec des marques d'indignation. Je repassai sur mon bord, et après avoir donné à mes gens les louanges que méritait leur bonne conduite, tant en cette occasion qu'en plusieurs autres, je leur proposai de partir seuls, et de laisser le lâche équipage du *John* agir comme bon lui semblerait. Cette proposition fut accueillie par trois acclamations, ce qui déconcerta complètement les mutins, qui avaient cru que je ne pouvais me passer de leur aide, et que par conséquent ils pouvaient m'imposer telles conditions qu'il leur plairait.

Il était pourtant nécessaire que je passasse en revue l'équipage du *John*, afin de m'assurer des sentiments de chaque individu, et le maître s'en chargea à ma demande. Il commença par son premier aide, Muirhead, qui déclara qu'il ne tiendrait pas ses premiers engagements, et qu'il ne partirait qu'autant que je garantirais cent cinquante tonnes d'huile, et le retour immédiat du bâtiment. C'était un échantillon du reste de la pièce, et j'en fus d'autant plus surpris qu'il était fils du digne maître du bâtiment baleinier *le Larkins*, qui m'avait autrefois donné des preuves d'amitié et rendu quelques services. Le second aide, Robb, fit la même réponse, et il ne fut pas difficile de voir que le maître était tenu en respect par ces deux hommes. On demanda

ensuite au contre-maître et aux harponneurs s'ils voulaient aider à lever l'ancre ; ils s'y refusèrent, et quelques-uns ajoutèrent à leur refus un ton d'impertinence. En un mot, leur exemple fut suivi par tout l'équipage, à l'exception du cuisinier, du tonnelier et de deux matelots. Ces deux derniers passèrent ensuite sur mon bord, et firent partie de l'expédition.

Une scène honteuse de confusion suivit bientôt, les mécontents faisant des tentatives pour quitter le bâtiment, et le maître s'y opposant, soit pour se concilier mes bonnes grâces par des apparences spécieuses, soit par repentir réel de sa conduite, ce dont il m'est impossible d'être certain. Quoi qu'il en soit, il me proposa de mettre ses barques en mer et de les faire conduire à la remorque jusqu'à la côte, afin d'ôter aux mutins tout moyen de quitter le bâtiment. Mais dès que les barques furent en mer, les mécontents s'en emparèrent, et emportèrent leurs caisses du bâtiment, en y joignant des propos insultants, au milieu des cris d'indignation de l'équipage de *la Victoire*, et des reproches des gardes-côtes, et d'une foule de spectateurs qui s'étaient rassemblés sur le rivage pour voir cette scène. Ils la terminèrent, autant que nous pûmes le voir, en vendant leurs habits pour s'enivrer, et en se battant dès qu'ils eurent mis pied à terre, montrant ainsi que l'esprit de mutinerie ne formait qu'une partie d'un caractère dont nous n'avions rien de bon à attendre. Le nombre de ceux qui quittèrent ainsi *le John* dans le cours de la journée monte à trente-huit ; et il ne resta que onze hommes à bord, en y comprenant le maître, quelques officiers et les apprentis. Pendant le cours de ces désordres, deux barques avaient été coulées à fond, et un homme était tombé à la mer ; mais personne ne perdit la vie, ni ne fut blessé, à notre connaissance.

Tel fut le dénouement de ce drame, si l'on y joint une tentative pour séduire quatre hommes de l'équipage de *la Victoire*, en les engageant à passer à bord du *John* pour les enivrer, tentative qui échoua. Il ne me restait qu'à faire une sommation légale au maître de remplir ses engagements envers moi, et à lui laisser un ordre par écrit de mettre à la voile avant le premier juillet, s'il pouvait trouver un nouvel équipage. Dans le cas contraire, il devait retourner à Greenock et faire la remise du navire à l'agent, M. Oughterson. Je crus aussi nécessaire de rendre compte de cet événement à M. Booth, et j'écrivis en outre à sir Byam Martin, au capitaine Beaufort, et à l'honorable Hughes Lindsay, de crainte qu'après mon départ, les

officiers ou les hommes de l'équipage du *John* ne fissent courir des bruits calomnieux, contraires à mon honneur et à celui de mes officiers, ou injurieux pour l'expédition.

Je ne puis cependant transcrire de mon journal la relation qui précède sans communiquer à mes lecteurs ce qui ne vint à ma connaissance qu'après mon retour de ce long bannissement. Quoi que puissent en penser ceux qui ne sont que trop prêts à prononcer sur cette justice distributive qu'il n'appartient point aux hommes d'exercer, même en imagination, cette circonstance servit à nous convaincre que nous n'avions rien perdu à la défection de l'équipage du bâtiment qui devait nous servir de conserve, et que nous avions peut-être échappé à des malheurs beaucoup plus grands que ceux qui nous assaillirent ensuite. Elle nous apprend aussi que les événements que notre vue bornée nous fait si souvent envisager comme des infortunes, sont quelquefois des bienfaits du ciel.

L'année suivante, le *John*, ayant le même maître, les mêmes officiers et le même équipage, à très-peu d'exception près, fit voile pour la baie de Baffin, pour la pêche de la baleine. Des causes qui n'ont jamais été connues firent éclater une mutinerie à bord, et elle fut accompagnée de la mort du maître, M. Coomb, dans des circonstances qui n'ont jamais été bien expliquées, à ce que je puis savoir. Son aide fut renvoyé du bâtiment sur une barque avec son équipage, et comme on n'en a jamais entendu parler, on suppose qu'ils périrent dans les glaces. Le bâtiment, placé sous le commandement d'un des mutins, fit ensuite naufrage sur la côte occidentale; la plupart des hommes de l'équipage furent noyés; les autres furent sauvés par un bâtiment baleinier qui passait par hasard.

CHAPITRE III.

Départ de Loch-Ryan. — Ouragan et perte du petit hunier. — Première vue du blink de la glace¹. — Entrée dans le détroit de Davis.

Le même jour (13 juin) que nous fûmes débarrassés du *John* et de son équipage de mutins, je retournai à bord de la *Victoire* dont

¹ J'ai conservé l'expression anglaise *blink*, dans tout le cours de cet ouvrage, afin

L'équipage était occupé à transporter sur son navire le charbon et les autres provisions dont *le John* avait été chargé comme devant marcher de conserve avec nous. Cette opération prit la plus grande partie du jour suivant, et à six heures du soir, tout étant prêt, je levai l'ancre et mis en mer avec une légère brise venant du sud-ouest; après avoir pris congé de tous nos amis, conclu les arrangements nécessaires pour les soins à donner au pauvre Hardy, et reçu les adieux du capitaine Sharpe et de ses hommes, dont l'aide et la protection nous avaient été fort utiles pendant les troubles de la veille. Dans la matinée du dimanche (14), nous eûmes un calme. A midi nous avions au nord le mull de Cantyre, et à l'est le Craig d'Ailsa. Une brise fraîche venant du sud-ouest et une marée favorable nous firent alors traverser rapidement le canal du Nord.

Dès le premier moment de repos et de tranquillité que nous eûmes après tous les embarras des jours précédents, j'exprimai à mes officiers et à tout mon équipage ma reconnaissance de l'appui qu'ils m'avaient tous accordé, les assurant de la pleine et entière confiance que j'aurais en eux pendant tout notre voyage, et les remerciant de celle qu'ils m'avaient accordée. Je leur expliquai en même temps, comme mon devoir m'y obligeait, que la défection du *John* devait, comme ils ne pouvaient manquer de le sentir, nuire à leurs intérêts pécuniaires, puisqu'ils ne pourraient avoir aucune part de prise pour la pêche de la baleine, attendu qu'il nous était impossible de nous en occuper, faute de place pour loger l'huile. Comme il était aussi juste que nécessaire de commencer par bien nous entendre relativement à leur paye, je leur proposai de la fixer d'après le taux ordinaire du grade de chacun, et de la même manière que dans les autres voyages de découvertes. Tous y consentirent sans hésiter, et en m'exprimant leur entière satisfaction. Le chirurgien me laissa le soin de régler moi-même l'indemnité qui lui était due pour la même cause.

L'expérience que nous avions acquise pendant notre voyage m'avait déjà convaincu que notre équipage n'était pas assez nombreux, et la défection du *John* me fit encore mieux sentir la nécessité de l'augmenter. Je pris donc à Logan un ouvrier irlandais pour remplacer

d'éviter une longue circonlocution qu'il aurait fallu y répéter plusieurs fois. Ce mot signifie la couleur particulière et brillante que prend l'atmosphère au-dessus d'une grande étendue de glace ou de neige. On l'aperçoit de très-loin, et elle a souvent une teinte jaunâtre.

(Note du Traducteur.)

Hardy, et entretenir le feu de la machine à vapeur, et j'enrôlai encore un homme de l'équipage du *John*, ce qui, avec les deux autres dont j'ai déjà parlé, nous fit une augmentation de trois hommes. Tous s'étaient présentés volontairement, et ils se trouvèrent sur-le-champ dans le meilleur accord avec tout mon équipage.

Dès que nous eûmes passé l'île de Rachlin, nous rencontrâmes de fortes houles arrivant du nord-ouest. Ce semblait être la suite des coups de vent nombreux que nous avions éprouvés tout récemment, et qui étaient venus du même côté, du moins ce fut d'abord notre opinion : mais nous fûmes bientôt détrompés; car c'était l'annonce du plus fort ouragan que nous eussions encore essuyé. Il éclata tout à coup, à l'instant où nous espérions que nous avions enfin surmonté toutes les difficultés. Le vent continuant à augmenter rapidement, nous fûmes obligés de diminuer de voiles sans délai. La voile du mât de hune venait d'être carguée, et deux hommes placés sur la vergue du perroquet étaient occupés à en ferler la voile, quand le haut du mât de misaine se brisa avec un craquement terrible. Heureusement pourtant il ne tomba pas dans la mer, mais il resta suspendu diagonalement au câble, ce qui laissa à nos deux hommes le temps de quitter leur position dangereuse, et nous donna le moyen de prendre des mesures pour sauver les voiles et les agrès. Nous trouvâmes le mât brisé si près du câble, qu'il n'était retenu en place que par les éclats; cependant il paraissait possible de cintrer les haubans et les étais de manière à l'empêcher de tomber à la mer.

Ayant pris cette résolution, nous la mîmes à exécution sans perte de temps, de manière à conserver le mât et les agrès sans discontinuer notre voyage, et nous substituâmes telles voiles que nous pûmes à celles du mât brisé. Rien n'aurait pu excéder les efforts et l'enthousiasme de nos marins, et je ne fais que leur rendre justice en leur donnant des éloges à tous sans exception; mais je dois faire une mention spéciale de l'énergie et de l'activité que déploya mon neveu, le commandant Ross. Il était on ne peut plus satisfaisant pour moi de trouver ainsi dans tous les hommes de mon équipage, dès le commencement de mon voyage, le véritable esprit du marin, et c'était pour moi une garantie que je pouvais compter sur eux en toute circonstance; qu'ils obéiraient promptement et avec joie, et que chacun d'eux ferait des efforts pour se distinguer au-dessus de ses compagnons.

Avant que la nuit fût tout à fait tombée, nous déployâmes les voiles de miséricorde, et pour préserver le *Krusenstern*, nous y attachâmes un câble de plus. A minuit, le phare d'Insterhull nous restait à l'ouest, et celui des Rinns d'Isla presque à l'est, ce qui prouvait que notre accident était arrivé au milieu de ce canal. Le vent parut alors se modérer un peu, mais ce ne fut que pour revenir avec un redoublement de violence, quoiqu'il eût tourné davantage à l'est. La mer était si forte qu'il était évident que nous ne pouvions avancer.

Le vent resta de même le lundi (15 juin), quoiqu'il se modérât par intervalles. Pendant un de ces moments de repos, nous nous hasardâmes à croiser la vergue de hune en place de vergue de misaine, plaçant la voile de hune en y prenant un ris, en place de voile de misaine; notre situation au milieu des îles de cette côte dangereuse nous rendait nécessaire de déployer autant de voiles qu'il était possible. Par ce moyen, quoique nous fussions toujours obligés de manœuvrer le vaisseau avec beaucoup de précaution, attendu que nous avions à la remorque le *Krusenstern*, nous trouvâmes du moins que nous ne perdions pas de terrain. A minuit, la voile du grand foc se déchira. Nous cherchâmes celle du foc de miséricorde pour la remplacer, mais nous n'en trouvâmes que la corde; la voile avait été coupée et volée par quelque pillard avant que nous fussions sortis de la Tamise.

Le mardi (16 juin) l'ouragan fut dans toute sa force, et il nous obligea de rester en panne sous notre grande voile, dont nous primes tous les ris. Mais le vent ayant tourné considérablement au nord-ouest, notre dérive était vers le sud, et de ce côté nous avions une grande étendue de mer entre nous et la côte d'Irlande. Nous fûmes donc en état de nous maintenir le cap à l'ouest. Quelques minutes après midi, le vent commença à tomber. Nous étions alors sous la latitude de $56^{\circ} 23'$, et d'après les chronomètres sous la longitude de $7^{\circ} 1'$. Dans la soirée nous pûmes déployer la voile de misaine, en en prenant les ris; mais comme la mer était houleuse, nous fîmes peu de progrès. Pendant la nuit nous voguâmes au nord, le vent ayant tourné à l'ouest; mais dans la matinée du 17 il passa au nord, et nous mîmes encore en panne. A sept heures nous vîmes les îles Bishop et Tyrey à une grande distance au nord-est.

¹ Les degrés de longitude sont calculés d'après le méridien de Greenwich.

(Note du traducteur.)

Le vent avait diminué peu à peu, mais les vagues continuaient à être très-fortes, et le roulis était tel, qu'il nous empêchait de nous occuper de notre mât brisé. A minuit, nous éprouvâmes un calme, et, le 18, la mer étant devenue moins agitée, nous réussîmes à assurer un peu mieux les agrès du mât de misaine. Le mât de hune qui avait été brisé au-dessus du trou de la clef, qui par conséquent avait perdu de sa hauteur, fut redressé ; et le pied en étant assuré par un cintrage attaché au mât de misaine à environ six pieds au-dessous des agrès, il lui restait assez de force pour porter une voile de perroquet en place de hunier. Mais on ne put placer aucune voile sur le mât à pible, qui était fendu à environ moitié de sa hauteur. A midi, Malin-Head était en vue au sud-est ; la latitude, par observation, était $55^{\circ} 57' 14''$, et la longitude, d'après les chronomètres, $7^{\circ} 40'$. Les charpentiers employèrent cette journée à faire un tuyau pour conduire l'eau des pompes aux dalots, pour les raisons que nous avons expliquées en parlant de notre passage sur la Tamise. Il était satisfaisant de voir qu'une seule pompe avait suffi pour vider l'eau du navire pendant tout le temps que cet ouragan avait duré, quoique nous eussions été obligés de la faire jouer sans relâche : mais comme ce travail devint moins impérieux lorsque le vent se modéra, nous fûmes convaincus que la principale voie d'eau devait être au-dessus de la ligne d'eau.

Le 19, le vent fut encore contraire ; et comme toutes les apparences annonçaient que nous aurions un long voyage, je commençai à songer sérieusement à relâcher à Loch-Swilly, que nous avions alors en vue, et où il nous était possible de toucher, tant pour y prendre un supplément d'eau et de provisions, que pour nous y procurer un nouveau mât de misaine, ou fixer l'ancien sur le premier pont, et y faire ajuster une nouvelle tête de mât. Dans cette intention, je me dirigeai vers le sud, et à midi nous étions à dix-huit milles de Loch-Swilly, étant sous la latitude de $55^{\circ} 32'$ et sous la longitude de $7^{\circ} 55'$. Nous vîmes arriver un bâtiment que nous prîmes pour une barque de pilote, mais c'était un bâtiment pêcheur de Dublin, et nous en obtînmes une bonne provision de poisson frais. Le vent, qui était alors très-variable, tomba tout à fait à six heures du soir, quand nous n'étions plus qu'à dix milles de Loch-Swilly ; mais à neuf heures, une brise fraîche arrivant inopinément du sud-ouest, je changeai de projet, et je fis déployer toutes les voiles pour continuer notre voyage.

Comme il était alors évident que nous n'avions pas assez d'eau et de foin pour nourrir les bœufs que nous avions à bord jusqu'à la rencontre des glaces, nous en fîmes tuer un. A minuit, la brise avait augmenté, et la mer prit aussi plus de force, ce qui continua à mesure que le jour approchait, de sorte que nous avions devant nous une belle perspective. Cependant nous ne pouvions douter que l'état de la mer ne fût occasionné par les derniers ouragans, quoique les vagues, en croisant la direction du vent, causassent un violent roulis. Malgré cette circonstance, et notre marche étant au nord-ouest, le *Krusenstern* ne faisait que très-peu d'eau, ce qui était fort heureux dans la situation où nous nous trouvions. A minuit, étant tout à fait hors du canal, nos cœurs s'épanouirent, et nous nous livrâmes à l'espoir que nos plus grands embarras étaient passés.

Le samedi et le dimanche (21 juin), le vent fut au sud-est, et nous trouvâmes que nous avions fait environ deux cents milles. Le 21 étant un dimanche, nous célébrâmes le service divin à onze heures, et adressant nos actions de grâces à la Providence qui nous avait protégés jusqu'alors au milieu d'une foule d'embarras qui, sans être extrêmes, n'étaient certainement pas peu de chose, nous espérâmes qu'elle les accepterait.

Le lundi (22 juin), le vent passa au nord-est, et fut moins vif. De bonne heure dans la matinée, nous traversâmes l'endroit marqué sur les cartes comme étant celui où Pickersgill jeta la sonde à une profondeur de trois cents brasses. L'état du temps ne nous permettait pas de répéter la même expérience. La distance que nous avions ainsi parcourue, était de cent trois milles, la latitude étant de 56° 52', et la longitude de 19° 3'. Nous vîmes une voile étrangère que nous prîmes pour un bâtiment de la Baltique allant en Amérique.

Le vent étant encore bon, nous fîmes cent treize milles, mais nous ne fîmes aucune observation. Les câbles qui tenaient le *Krusenstern*, paraissant échauffés, nous diminuâmes de voiles pour pourvoir à la sûreté de ce bâtiment, après quoi nous continuâmes notre route. Nous étions entourés de pétrels (*procellaria buffinus*) ; mais les vagues étaient trop fortes pour nous permettre de mettre une barque en mer pour les poursuivre. Le 24, nous pûmes faire des observations, et, nous trouvant au sud de notre estime, nous changeâmes notre marche en nord-ouest quart d'ouest, de manière à marcher ouest-quart nord-ouest. Dans l'après-midi, nous dressâmes notre vergue de misaine, et

nous déployâmes la voile de misaine avec les bonnettes basses et celle des huniers. La mer était devenue beaucoup moins houleuse, et le vent plus modéré.

Nous eûmes un peu de pluie pendant cette journée ; mais la violence du vent et des vagues continua à diminuer ; et les charpentiers s'occupèrent à préparer un dispensaire pour le chirurgien. Les ingénieurs et les charpentiers purent aussi travailler aux réparations de la machine à vapeur et des chaudières, et les soufflets furent mis en aussi bon état qu'il nous fut possible. Nous commençâmes aussi à préparer des voiles pour ceux de nos mâts qui avaient subi quelque changement, afin de ne pas perdre de temps quand nous ignorions combien pouvait durer notre tranquillité présente.

Dans cette matinée (26 juin), il s'éleva une bonne brise fraîche ; mais vers midi le temps devint calme, il survint un brouillard, et nous ne pûmes faire aucune observation. Les charpentiers et les ingénieurs continuèrent leur besogne ; et dans l'après-midi nous pêchâmes une pièce de bois que le commandant Ross, —notre naturaliste, indépendamment de toutes ses autres fonctions,—conserva avec les animaux qui y étaient attachés, ainsi que quelques pétrels que nous réussîmes à tuer.

Une brise favorable s'éleva de nouveau à minuit, et à trois heures et demie du matin (27), nous vîmes un schooner au nord-est. Les chaudières étant enfin réparées, on les remplit d'eau, et nous vîmes qu'elles ne fuyaient plus. Les ingénieurs furent donc mis à l'ouvrage pour joindre la pompe foulante à la machine qui faisait mouvoir les soufflets, dans l'espoir d'épargner à nos hommes la peine qu'ils avaient eue jusqu'alors pour faire marcher ce mécanisme. Le petit esquip fut réparé et fortifié, et le nouveau mât de hune fut fini.

Une brise fraîche nous mit alors en état de porter toutes nos voiles, et nous trouvâmes une forte houle venant du sud-ouest. Nous avions autour du vaisseau quelques pétrels, et des puffins (*fulmar petrel*). C'était la première fois que nous avions rencontré ces derniers oiseaux. Le lendemain dimanche, notre latitude était 57° 7', et notre longitude, d'après le chronomètre, 35°. Tout l'équipage fut rassemblé pour assister au service divin. Le vent était alors variable et tendait à un calme. Vers le soir le peu de brise qu'il avait fait pendant la journée tomba, et la mer devint unie comme une glace. Nous profitâmes donc de cette occasion favorable pour élever notre nouveau

mât de hune en place du mât de fortune que nous avions fait avec les débris de l'ancien ; et en ayant lié et attaché le pied à environ dix pieds au-dessous des agrès d'en bas, nous le trouvâmes d'une hauteur suffisante pour nous permettre d'y mettre la voile convenable, en prenant tous les ris. Ce changement fut donc effectué, et notre voile de perroquet, dont nous nous étions servis depuis notre accident, fut remise à sa place ordinaire.

A peine avons-nous terminé ces arrangements , qu'une bonne brise s'éleva ; mais malheureusement elle ne dura que quelques heures. Nous avons tué quelques-uns des pétrels qui nous avaient accompagnés , et nous résolûmes de voir si cet oiseau n'était pas mangeable, en dépit de sa mauvaise réputation ; car il nous était important d'augmenter à l'avenir nos ressources de cette nature , et de savoir sur quoi nous pouvions compter dans le cas où nous serions obligés de réduire nos rations. Nous les trouvâmes excellents, même en pâté, quoique ce ne soit pas à beaucoup près la meilleure manière d'apprêter une viande de cette espèce ; et nous fûmes charmés de voir que nous pouvions faire usage, sans y être forcés par la faim , d'une nourriture qui mettrait du moins quelque variété dans nos aliments. Je ferai ici une remarque pour l'utilité des navigateurs qui peuvent se trouver dans la situation où nous avons été bien souvent, quelque usage qu'il plaise d'en faire à ceux qui , ne connaissant pas le besoin, pourraient trouver dans les oiseaux de mer une source de variété et même de luxe pour leur table. Personne n'a jamais fait attention que le goût de poisson qu'ont toujours ces oiseaux , ne se trouve que dans leur graisse, dont la totalité est toujours placée immédiatement sous la peau , et principalement sur les hanches. La chair n'a jamais un goût huileux , rance, ou de poisson. Il ne s'agit donc que d'écorcher ces oiseaux , principalement sur le dos, pour faire qu'on ne puisse les distinguer des oiseaux de terre. On peut apprêter de cette manière même le cormoran et le puffin , quelque rances qu'ils soient , sans qu'il soit possible de les reconnaître pour des oiseaux de mer. Dans le fait, cela est également vrai de plusieurs oiseaux de terre : en Suède, où le coq de bruyère et la bécasse se nourrissent des baies du genévrier et du sapin , surtout pendant l'hiver , ces oiseaux sont la plupart du temps à peine mangeables, attendu leur goût de térébenthine , que la même opération fait disparaître, et alors ils deviennent un gibier fort agréable. Je crois pourtant que je dois en excepter le puffin ; car dans

cet oiseau la graisse est tellement mêlée à la chair, que rien ne peut lui faire perdre son goût.

Le jour ayant paru un peu après trois heures (29 juin), un souffle d'air vint du côté de l'est, et nous déployâmes toutes nos voiles. Nous avions vu un faucon d'Islande le soir précédent, et nous vîmes alors deux cachalots allant vers le nord-est. Les charpentiers furent encore occupés à réparer l'esquif et à faire un petit mât d'artimon. Nous n'avions fait que vingt milles pendant ces dernières vingt-quatre heures, et c'était notre plus mauvaise journée depuis que nous avions quitté les côtes d'Irlande; mais, dans la soirée, une brise arriva de l'est; et comme elle dura toute la nuit, elle nous fit grand secours. Au coucher du soleil, il tomba une averse; après qu nous vîmes le *blink* de la glace au nord-est. Nous calculâmes que la côte du Groenland était à environ deux cent vingt milles dans cette direction. Nous vîmes aussi alors beaucoup de ces oiseaux qu'on nomme *contre-mattres*, indépendamment des pétrels et des puffins qui nous avaient déjà accompagnés.

Le 30, nous eûmes de bonnes brises et un temps couvert, avec le vent au nord. Nous déployâmes toutes les voiles, et les charpentiers finirent leur besogne tant à l'esquif qu'au petit mât d'artimon. Cette journée vit la fin de la partie non salée du bœuf que nous avions tué; mais nous résolûmes de conserver le second bœuf, s'il était possible, jusqu'à ce que nous arrivassions aux glaces, parce qu'alors le froid nous fournirait le moyen d'en conserver toute la chair dans un état de fraîcheur. Les chaudières semblaient continuer à garder l'eau; les travaux à la pompe étaient fort avancés; nous avions la perspective de pouvoir employer la vapeur, du moins jusqu'à un certain point, si nous avions besoin d'un autre secours que celui de nos voiles, ce qui ne pouvait guère manquer d'arriver.

Pendant le cours de cette journée (1^{er} juillet), nous découvrîmes que les voies d'eau qui nous avaient obligés à faire travailler aux pompes au moins une heure par chaque quart quand il faisait beau, et sans intermission quand le vent était fort, étaient causées par trois trous de chevilles, à bâbord, vis-à-vis de la chambre de la machine. La plus grande, qui était à environ trois pieds au-dessous de la ligne d'eau, fut aisément bouchée, ce qui diminua beaucoup sur-le-champ le travail de la pompe. Les deux autres, quoique moindres, étaient situées près des têtes des varangues, de sorte que nous ne pouvions

y arriver que lorsque l'occasion se présenterait de faire échouer le navire. Néanmoins, il était satisfaisant d'avoir découvert la nature de ces deux voies d'eau, qui, dans le fait, n'étaient pas de grande importance.

Le changement de couleur que produit dans l'atmosphère le voisinage de la terre était alors très-visible : en effet, nous l'aperçûmes dans la soirée, et nous en conclûmes que c'était le cap Farewell. La latitude de cette pointe est $59^{\circ} 38'$, et sa longitude $42^{\circ} 45'$; et lorsque nous l'aperçûmes, notre latitude était $58^{\circ} 8'$, et notre longitude $42^{\circ} 30'$; de sorte qu'en supposant ces données correctes, nous devions en être à environ trente et une lieues. Pendant cette journée, la température de l'air et de la mer tomba de trois degrés; celle de l'air étant de 46° , et celle de la mer, de 47° , au coucher du soleil.

A compter de ce jour, nous commençâmes à tenir registre, toutes les deux heures, des degrés de température marqués par le thermomètre, quoique nous en eussions malheureusement perdu un par la maladresse d'un des enseignes, dès la première fois que nous voulûmes nous en servir. Le vent était alors à l'est, mais des indices évidents annonçaient qu'il ne tarderait pas à changer.

Nous avions eu alors quinze jours de beau temps, et nous étions venus de Loch-Swilly au cap Farewell. Vers le soir (2 juillet), le vent passa au nord, comme nous l'avions prévu, et il ne nous fut plus possible de voguer dans la même direction. Nous passâmes à l'endroit où l'*Hécla* et le *Griper* s'étaient trouvés le 13 juin 1819, après avoir quitté Belle-Ile le 19 mai, et comme nous étions partis de Loch-Swilly le 18 juin, il s'ensuivait que nous avions gagné onze jours dans cette expédition, en faisant à peu près également treize cents milles.

Nous avions distribué à l'équipage, le 1^{er} juillet, les vêtements convenables au climat que nous allions rencontrer, savoir : une jaquette bleue et des pantalons, une chemise de flanelle, une cravate de laine tricotée, une paire de bas de laine de Wadmal, des pantalons de flanelle, un bonnet de laine du pays de Galles, et une paire de bottes de mer. Les jaquettes des officiers et sous-officiers avaient une légère distinction, de sorte que tout l'équipage offrait une apparence d'ordre et d'uniformité; ces vêtements, à l'exception des bottes, étaient un présent fait à l'équipage, et nous en avions en réserve un double assortiment, pour y avoir recours en cas de besoin.

Notre nouveau petit mat d'artimon était prêt depuis la veille, avec deux baux à la pompe pour le soutenir, et le boute-hors. Après avoir calculé notre marche, nous trouvâmes que nous avions fait 96 milles, mais malheureusement au sud-ouest. Ainsi nous nous trouvâmes le 3 juillet sous la latitude de $57^{\circ} 47'$, et, par calcul, sous la longitude de $46^{\circ} 53'$. A minuit, la température de l'air avait été de 41° , et celle de la mer de 43° . Après avoir couru une bordée au sud-ouest, nous changeâmes de bord à huit heures du soir, et nous voguâmes toute la nuit vers le nord. Le lendemain à midi, notre latitude, par observation, était $57^{\circ} 59'$, et notre longitude $47^{\circ} 31'$. Le temps était nébuleux, et le vent léger et variable.

CHAPITRE IV.

Arrivée à la hauteur du cap Farewell. — Première montagne de glace. — Rivière de Baal. — Sukkertop. — Terre et îles près de Wideford. — Découverte d'un banc de morues. — Montagne appelée le Capuchon de la Vieille-Femme. — Arrivée à un ancrage.

Le 5 juillet était un dimanche, et nous eûmes un calme toute la journée. A dix heures et demie, je passai l'équipage en revue, à l'instant où nous entrions dans le détroit de Davis, étant alors à la hauteur du cap Farewell. Le temps étant froid, et chacun ayant mis ses vêtements d'hiver, nous oubliâmes un instant que nous étions dans le plein cœur de l'été, songeant à peine au contraste de notre situation et de nos sensations actuelles avec celles des amis que nous avions laissés en Angleterre. Après le service divin, il s'éleva une brise, et nous trouvâmes un morceau de sapin qui passait près de nous. C'était un débris de quelque navire, car il était plein de trous de chevilles ; il était couvert de divers animaux marins, et par conséquent ce fut une prise pour le commandant Ross.

A huit heures du soir, nous voguions à raison de 6 milles par heure ; et la vitesse de notre marche s'accrut tellement pendant la nuit, que nous fûmes enfin obligés de diminuer de voiles, principalement à cause du *Krusenstern*, que nous ne pouvions convenablement conduire à la remorque pendant une course si rapide. Nous vîmes alors distinctement la terre, que nous supposâmes être le cap Farewell. Nous en

étions à environ trente lieues, et nous distinguâmes de ce côté plusieurs montagnes de glace que nous avions nord-est quart de nord.

La brise continuant à être favorable (6), nous eûmes la perspective de nous dédommager des deux mauvaises journées précédentes. Nous vîmes plusieurs pièces de bois passer à la dérive près de nous ; mais notre marche était trop rapide pour que nous puissions les prendre au passage. A midi notre latitude était de $59^{\circ} 33'$, et notre longitude, d'après le chronomètre, $50^{\circ} 54'$. La température de l'air était de 48° , et celle de l'eau, de 44° . Nous n'avions plus la terre en vue.

La brise dura encore jusqu'à trois heures après midi (7). A midi, nous trouvâmes, par le loch, que nous avions fait cent trente-huit milles, depuis vingt-quatre heures ; mais le temps couvert ne nous permit pas de faire des observations pour obtenir un résultat de calcul plus exact. Cependant, comme la latitude, qui était de $61^{\circ} 33'$, nous donnait quatre milles de plus au nord en marchant au nord-ouest, nous attribuâmes cette augmentation de marche à l'ouest à une houle venant du sud-sud-est. Par suite de cette circonstance nous fûmes obligés de diminuer de voiles en serrant la grande voile, celle du pic du grand hunier, et celle du grand perroquet. Cependant nous déployâmes cette dernière le lendemain au point du jour, et nous remplaçâmes la grande voile par les bonnettes de chaque côté.

A neuf heures du matin nous avons changé notre marche en nord-est ou demi-nord, vrai méridien, ayant trouvé que c'était le nord-est quart de nord, suivant nos boussoles, qui, en y comprenant la variation et la déviation, différaient, en cette occasion, de quatre points et demi du vrai relèvement. Nous vîmes encore quelques pétrels, et le nombre des puffins augmenta, ainsi que celui des pièces de bois flottant à la dérive. Après trois heures la brise tomba peu à peu ; et à minuit nous ne faisons plus que deux milles et demi par heure, et le temps était un peu couvert.

Pendant toute cette journée (8), nous eûmes de légères brises avec des intervalles de calme, et de petits coups de vent passant peu à peu au nord-est. En conséquence nous nous dirigeâmes vers l'est. Un peu avant midi, nous tirâmes de la mer un arbre ayant vingt et un pieds de longueur, et trois de circonférence près de la racine ; c'était un mélèze parfaitement sain, et n'ayant ni branches ni écorce ; il se trouvait heureusement une courbe naturelle à la racine, ce qui le

rendait précisément ce dont nous avions besoin pour faire le davier d'une barque. Nous en fîmes donc cet usage, ainsi que d'une partie de l'autre extrémité. Avec ces deux daviers, nous vîmes que nous serions en état de porter une autre barque sur la hanche du navire. Nous tuâmes quelques pétrels, et nous prîmes un petit poisson, que nous conservâmes dans de l'esprit de vin, après en avoir fait un dessin pour notre collection d'histoire naturelle. A minuit, la température de l'air était de 39°, et celle de l'eau de 42°.

Le 9, ayant fait une observation pour fixer la latitude, nous trouvâmes qu'elle était de 62° 36', et la longitude, d'après le chronomètre, de 54° 31'. Toute la journée se partagea entre de légères brises et des calmes; mais comme les vagues venaient du sud, nous réussîmes à maintenir le sillage du vaisseau. Le commandant Ross tua une grande quantité de pétrels et de contre-mâtres; il garda les plus beaux pour échantillons, et les autres furent remis au cuisinier. Un pâté d'oie de Bassan fut jugé préférable à la meilleure pièce de bœuf salé que nous eussions, ce qui confirme la remarque que j'ai déjà faite. Le nombre des pétrels augmenta encore, et je puis dire, sans exagération, qu'il était immense. Deux cachalots vinrent aussi près de notre bord; l'un d'eux fut frappé d'une balle de mousquet à l'épaule, mais sans être tué, à ce que nous pûmes croire.

Cette journée (10 juillet) fut un calme continu, à l'exception de quelques légers souffles de vent qui ne durèrent que quelques minutes. La proue du vaisseau était en général au nord et au nord-est, et j'avais alors lieu de regretter que notre machine ne fût pas encore en état de fonctionner, comme je m'en étais flatté quelques jours auparavant. L'arrangement de la pompe foulante avait pris plus de temps qu'on ne s'y était attendu, quoique les ingénieurs et l'armurier y eussent travaillé constamment. Cependant les charpentiers réussirent à placer les nouveaux daviers, et nous levâmes une des barques à six rames sur le passavant de bâbord; nous prîmes aussi cette occasion pour tirer du *Krusenstern* cinq barriques de provisions salées qui y avaient été placées pour lui servir de lest, et un bloc de chêne dont nous avions besoin. Nous tuâmes un grand nombre de pétrels et d'autres oiseaux pour le service de la cuisine; mais, le temps étant fort nébuleux, nous ne pûmes faire aucune observation.

Ce matin (11) le vent souffla de nord quart nord-ouest; par conséquent il nous était directement contraire: aussi commençâmes-nous

à craindre d'éprouver un délai dans notre passage. Nous marchâmes à l'est, et à trois heures nous tirâmes de la mer un morceau de cèdre d'Amérique, parfaitement sain, et pouvant nous servir. Nous tuâmes assez d'oiseaux pour le dîner de l'équipage le lendemain, et nous distribuâmes de la farine pour faire la croûte des pâtés. Nous ne pûmes faire aucune observation à midi, et le vent augmenta ainsi que le froid; la température de l'air et de l'eau étant également à 43° . A dix heures du soir, celle de la mer tomba tout à coup à 38° , ce qui indiquait l'approche de la glace, d'une manière ou d'une autre, et nous nous déterminâmes à changer de bord, et à marcher à l'ouest. Nous avons vu par intervalles la côte du Groenland, ce qui nous laissait peu de doute que nous n'approchassions de la glace tenant à la terre. Le vent était trop fort pour employer la machine à vapeur, quand même elle eût été en état de servir; mais nous espérions que nous pourrions la faire travailler le lundi.

Le dimanche, le temps fut brumeux et la brise fraîche. Au point du jour, nous vîmes à l'est une voile qui paraissait un brick, mais nous en étions trop loin pour pouvoir en juger précisément. La houle était trop forte pour que nous pussions célébrer le service divin, et nous ne fîmes que passer l'équipage en revue. Nous fîmes une observation telle quelle immédiatement après midi, et nous trouvâmes pour latitude $63^{\circ} 15'$, et pour longitude $54^{\circ} 23'$. Nous vîmes autour de nous beaucoup de bois passant à la dérive, et beaucoup d'oiseaux, dont le plus grand nombre étaient des mouettes. De même que le soir précédent, la température de l'eau tomba, mais elle remonta bientôt après, le point le plus bas étant $37^{\circ} 12'$, et le plus haut 43° ; d'où nous conclûmes que nous avions encore approché de quelques glaces. A huit heures du soir nous rencontrâmes un fort courant qui semblait venir du détroit de Davis, et qui causa beaucoup de roulis à notre navire. La température de la mer était alors à 39° et 40° ; mais elle s'éleva ensuite à 41° , quoique nous fussions très-près de la terre à l'orient, n'en étant pas, d'après nos calculs, à plus de cinquante milles.

La nuit précédente, nous avions d'abord marché vers l'est, et ensuite vers l'ouest après minuit, le vent diminuant peu à peu. Le 13, à midi, nous eûmes un calme. Nous avons changé de bord à trois heures du matin, lorsque nous nous étions trouvés dans le courant; et le temps s'étant éclairci vers dix heures, nous calculâmes que nous

étions à quinze lieues de la terre près de l'embouchure de la rivière de Baal. Nous découvrîmes aussi alors la première montagne de glace que nous eussions vue depuis que nous étions entrés dans le détroit. Nous ne pûmes nous empêcher de remarquer comme une coïncidence singulière, si ce n'était rien de plus, que cette montagne se trouvait précisément sous les mêmes points de latitude et de longitude que la seconde que nous avions vue à bord de *l'Isabelle*, onze ans auparavant ; il est presque incroyable que ce fût la même ; cependant, ayant en ma possession un dessin correct de la montagne de glace que nous avions vue alors, il était encore plus singulier que les formes de l'une et de l'autre offrissent une si forte ressemblance.

Nous y envoyâmes une barque pour nous procurer de la glace, qui nous fournirait de l'eau, et au bout de trois heures, elle nous en rapporta trois tonneaux. L'officier nous fit rapport qu'il avait vu plusieurs baleines et un grand nombre de veaux marins, près de cette montagne, qui était couverte d'oiseaux, et qu'il n'avait trouvé aucune difficulté à y aborder. Le brick que nous avions aperçu le dimanche matin, était en vue à neuf milles vers le nord, et quand la brise s'éleva vers cinq heures, nous le vîmes se diriger vers la rivière de Baal, d'où nous conclûmes que c'était un bâtiment danois. Nous vîmes ce jour-là plus d'oiseaux, y compris des guillemots, que nous ne nous souvenions d'en avoir encore vu à la fois. Nous recueillîmes aussi une grande quantité d'herbes marines, parmi lesquelles se trouvèrent plusieurs petits poissons et d'autres animaux marins que le commandant Ross conserva.

Nous recueillîmes encore dans le cours de cette journée un autre grand morceau de cèdre américain, pouvant nous être utile. Les charpentiers s'occupèrent à préparer une nouvelle tête de mât pour le mât de misaine, afin que nous fussions prêts à l'y adapter à la première occasion favorable. L'ingénieur ayant terminé les réparations et améliorations que nous avions résolu de faire à la machine à vapeur, nous l'essayâmes pour nous assurer comment irait la pompe principale, et si nous pouvions nous fier aux chaudières. On reconnut, ou l'on crut avoir reconnu, que la pompe allait parfaitement ; mais quoique la principale voie d'eau de la chaudière fût bien bouchée, il en existait encore une petite. Cependant nous ne fîmes pas usage de la machine, l'arrivée d'une brise l'ayant rendue inutile.

Dans la soirée du même jour, nous étions en face de la rivière de

Baal, et nous dirigeâmes notre course au nord-ouest, afin d'avancer davantage en mer, le vent étant au sud-ouest. Le temps resta couvert toute la journée; et, jugeant d'après la terre, nous pensâmes qu'un courant nous portait vers le nord. Cela nous fut prouvé par nos observations, qui nous donnèrent pour latitude $63^{\circ} 39'$, ou environ neuf milles de plus que nous ne trouvions par le calcul. La brise continua à augmenter, et à minuit nous filions trois nœuds par heure.

Le jeudi (14), au point du jour, qui arrivait alors à environ deux heures du matin, le temps était couvert d'un brouillard. Il se dissipa à huit heures; la brise commença en même temps à tomber, et nous éprouvâmes un calme à six heures du soir. Cependant nous pûmes maintenir le sillage du vaisseau, attendu que de fortes vagues venaient du sud. Nous fîmes une bonne observation à midi, et nous nous trouvâmes sous la latitude de $64^{\circ} 48'$ et sous la longitude de $53^{\circ} 45'$. Nous eûmes une belle vue de la montagne remarquable nommée Sukkertop, ou le pain de sucre, dont je pus faire deux dessins, l'un vu d'est-nord-est, l'autre de plein est. Elle paraissait à environ douze lieues de distance, et s'élevait bien au-dessus des autres montagnes qui l'environnent.

Les charpentiers continuèrent à travailler à la nouvelle tête de mât, et comme nous avions rempli nos tonnes d'eau, nous en fîmes une distribution à chaque homme de l'équipage pour laver leur linge, avec la quantité nécessaire de savon. Vers six heures du soir, il tomba un peu de pluie, et la houle augmenta au point de devenir incommode. Une brise s'éleva aussi du nord-est quart de nord, notre vraie marche étant nord quart nord-ouest. A neuf heures, le ciel s'éclaircit; nous eûmes en vue les magnifiques montagnes de la baie de Cockin, et nous vîmes la terre jusqu'au cap de la Reine-Anne. Nous ne vîmes de toute la journée qu'une seule montagne de glace, encore était-elle très-petite. Nous continuâmes à rencontrer des oiseaux, des herbes marines, et du bois à la dérive. Pendant le calme, la proue du navire étant tournée vers l'est, nous trouvâmes que nous nous étions considérablement approchés de la terre; mais lorsque le vent se fut levé, nous nous en vîmes à environ douze lieues, ayant le Kin de Sael est quart nord-est, et Sukkertop sud-est quart d'est demi-est.

La mer continua toute la nuit à être houleuse, ce qui nous empêcha de mettre en mouvement notre machine à vapeur, qui, d'après

l'essai que nous en avons fait, paraissait enfin en état de servir. Nous avions laissé derrière nous les glaces que nous avions vues dans la matinée, et nous n'en vîmes plus du reste de la journée ; mais, comme à l'ordinaire, nous rencontrâmes beaucoup d'oiseaux, et quelques pièces de bois. Le temps étant clair à midi, nous réussîmes à faire une observation (15 juillet), et nous nous trouvâmes sous la latitude de $65^{\circ} 20'$, et sous la longitude de $54^{\circ} 20'$. A huit heures du matin, la température de l'air et de l'eau était à 48° , et elle monta à 49° à midi. Dans la soirée, le vent tourna vers le nord-ouest, et à dix heures et demie, nous changeâmes de bord et marchâmes vers l'est. Nous croisâmes dans cette journée la route que *l'Isabelle* avait suivie le 30 juin 1818, et nous étions aussi avancés au nord que l'étaient *l'Hécla* et *le Griper* le 2 juillet 1824. Dans la soirée, nous eûmes en vue la belle chaîne de montagnes de cette côte, ayant à dix heures le cap de la Reine-Anne à l'est-nord-est, et voyant la terre à une grande distance. Les charpentiers avaient passé toute la journée à continuer leur ouvrage.

Le vent nous fut contraire toute cette journée (16), et la mer était si forte que nous ne pûmes ni faire agir la machine, ni nous servir de nos voiles. A midi, nous étions sous $63^{\circ} 54'$ de latitude, et $55^{\circ} 21'$ de longitude, d'après le chronomètre. Nous marchâmes à l'est jusqu'à quatre heures du matin, et nous nous trouvâmes à neuf lieues de la terre. Nous avançâmes ensuite vers l'ouest jusqu'à quatre heures du matin, après quoi nous changeâmes encore de bord. Nous perdîmes bientôt la terre de vue par suite d'un brouillard qui survint vers six heures ; mais il se dissipa vers dix ; après quoi nous ne vîmes ni terre ni glace. La température de l'air et de l'eau était à 40° . Nous vîmes quelques pétrels et autres oiseaux de mer, mais nous supposâmes que nous avions mangé la veille notre dernière ration des premiers, car nous avions toujours remarqué qu'ils ne fréquentent pas la mer plus au nord.

Le vent était plus modéré le 17, la mer moins houleuse, et nous pûmes faire travailler la roue de la machine du côté sous le vent. Nous trouvâmes qu'elle accomplissait dix-sept révolutions par minute, et qu'elle nous aidait beaucoup à serrer le vent. Dans le fait, nous pouvions alors pincer le vent d'un point plus près, avec une vitesse de trois milles et demi, au lieu de deux et demi, et sans faire plus de moitié de notre dérive précédente. Pendant le quart du matin, nous

vîmes beaucoup de baleines et de veaux marins, et des troupes nombreuses de pétrels, endormis sur la surface de la mer. Nous vîmes aussi la terre, un peu au nord de celle que nous avions vue la veille, mais seulement pendant quelques minutes, entre sept et huit heures, durant un intervalle du brouillard. A onze heures du matin, quoique la machine n'eût pas fonctionné plus de trois heures, une des chaudières commença à fuir. Le feu fut éteint sur-le-champ, et il fut reconnu que l'autre chaudière n'avait pas une force suffisante pour faire tourner la roue. Tout fut donc arrêté et nous éteignîmes le feu pour chercher encore une fois à réparer le dommage. Après un examen fait avec soin, on reconnut que le plus grand tuyau et celui à bâbord, qui sont placés dans la chaudière, avaient été aplatis, et que les bords extérieurs s'en étaient fendus. Nous vîmes alors comment l'eau s'échappait ; elle sortait à sept endroits du plus grand tuyau, et à trois du plus petit.

Nous nous mîmes sur-le-champ à l'ouvrage pour remplacer le grand tuyau et réparer le petit ; mais nous trouvâmes que c'était une besogne longue et difficile. Les trous des vis ne correspondaient pas les uns aux autres, de sorte qu'il fallut en faire de nouveaux et boucher les anciens. Ce fut ainsi que nous travaillâmes jusqu'à minuit ; et quand nous essayâmes les tuyaux en y faisant entrer l'eau, nous vîmes qu'il fallait y faire de nouveaux changements. Dans le fait, nous eûmes à établir deux nouveaux tuyaux, ce qui nous occupa toute la journée.

Notre latitude à midi, par observation, était $65^{\circ} 37'$ et notre longitude, d'après le chronomètre, 50° ; ce qui prouvait que nous avions avancé de dix milles vers le nord. La température de l'air et de la mer n'avait pas changé ; le vent avait augmenté de force, mais sans augmentation sensible dans les vagues de la mer.

Les ingénieurs et l'armurier continuèrent à travailler à la machine, et mon impatience fit que je restai presque toute la journée dans la chambre qui la contenait ; car je voyais que cette suite de vents contraires pouvait opposer un obstacle sérieux à notre passage aux fles de la Baleine. A midi, nous n'avions fait que quatre milles vers le nord, et ce ne fut qu'à cinq heures après midi qu'on nous avertit que l'ouvrage était terminé. Après une heure de travail pour produire la vapeur, la roue sous le vent fut mise en œuvre ; mais avant qu'une heure se fût écoulée, la principale clef du tuyau se rompit, et nous

fûmes encore une fois obligés de tout arrêter, avec un plus grand besoin de patience qu'aucun de nous ne pouvait en avoir. Il semblait véritablement qu'il n'y aurait pas de fin aux contrariétés que nous faisait éprouver cette maudite machine ; car on reconnut alors que la chaudière à bâbord fuyait aussi. Cependant nous saisismes cette occasion pour visser les cercles qui joignaient les tuyaux, quoiqu'ils fussent encore chauds, et les ouvriers travaillèrent sur-le-champ à faire une nouvelle clef, sans pouvoir espérer cependant qu'elle fût prête pour le lundi suivant. Nous levâmes donc la roue hors de l'eau, et, comme si nous n'avions pas encore eu assez d'embarras, la poulie se rompit, la roue retomba, mais heureusement sans aucun dommage ; et à l'aide d'une nouvelle poulie, nous la tirâmes hors de l'eau.

Pendant toute la nuit il ne survint aucun changement de temps ni de vent, et la température de l'air et de la mer resta la même. Dans la matinée (19), nous eûmes du brouillard ; le vent soufflait du même point, mais avec moins de force, et par conséquent nous fîmes quelque chemin. C'était dimanche, et, comme de coutume, l'équipage fut passé en revue, et le service divin fut célébré. Nous vîmes ce jour-là le premier narval, beaucoup de baleines, et un grand nombre d'oiseaux. Nous nous tîmes à une certaine distance de la terre jusqu'à midi, et alors nous changeâmes de bord ; notre latitude étant 65° 42', et notre longitude 55° 12'. La température de l'air et de l'eau était à 42° à minuit comme dans la journée.

Ce jour commença par un calme qui dura jusqu'à environ huit heures. Alors une légère brise se fit sentir du côté du sud, et nous aidâ à faire quinze milles pendant ces vingt-quatre heures. Tous ceux qui en étaient capables travaillèrent à réparer la machine ; elle pouvait commencer son service dans la soirée, et les chaudières semblaient même devoir fuir moins qu'auparavant. Mais la brise la rendait inutile, et nous différâmes une épreuve qui n'aurait peut-être abouti qu'à un nouveau désappointement.

Nous avons couru des bordées depuis quatorze jours dans une situation peu propre à nous faire faire beaucoup de chemin attendu toutes les contrariétés que nous avons essuyées. J'avais donc résolu, si le vent continuait à être contraire vingt-quatre heures de plus, de chercher quelque bon ancrage sur la côte, où nous pussions jumeler notre mât de misaine, et faire d'autres changements pour nous mettre

en état de porter plus de voiles. Les ancres furent préparées dans ce dessein ; mais la brise qui était survenue suspendit l'exécution de ce projet, et nous fit espérer une meilleure fortune.

Nous jetions alors la sonde toutes les deux heures, et elle nous rapportait des coquillages et de petites pierres sur un fond qui variait de 38 à 50 brasses. La nature du fond et la profondeur de l'eau semblaient annoncer que nous étions sur un banc favorable à la pêche. Nous jetâmes donc nos lignes, et nous prîmes d'excellentes morues et des cabillauds, ce qui fit une agréable diversion à nos provisions salées. Dans la soirée, nous vîmes de très-loin une grande montagne de glace, et un grand nombre de baleines et d'oiseaux. A minuit, la profondeur de l'eau avait diminué, et était de 29 à 35 brasses. Nous continuâmes à sonder et à pêcher pendant toute la nuit.

Le lendemain (21) à quatre heures du matin, nous ne trouvâmes plus que 23 brasses ; après quoi l'eau devint tout à coup si profonde, qu'à six heures, nous ne trouvâmes plus de fond à 70 brasses. Lorsque nous étions sur la partie la moins profonde, nous pensâmes que nous étions dans la latitude du rocher sur lequel le vaisseau de guerre *la Victorieux* toucha, dans la dernière guerre, cette latitude étant de $66^{\circ} 21'$. Nous supposâmes donc que ce bas-fond pouvait être une continuation de la même chaîne ; mais le temps ne nous permettait pas de vérifier ce fait.

On voyait alors la terre et les îles près de Wideford, à environ dix lieues de distance, est quart nord-est ; mais nous n'eûmes pas assez de soleil pour faire une observation. A trois heures du matin, nous passâmes près de la montagne de glace que nous avions vue l'avant veille. Ce n'était que la troisième que nous eussions aperçue depuis notre entrée dans le détroit de Davis. Les charpentiers étaient occupés à préparer une vergue pour notre petit mât d'artimon ; et l'on avait aussi fabriqué les cercles de fer pour la tête du mât de misaine, et tout ce qui était nécessaire pour réparer le dommage qu'il avait éprouvé, dès que nous pourrions trouver un havre convenable. Nous espérions même arriver aux îles de la Baleine dans le cours de la semaine. A midi nous avions à l'est la terre aux environs de Wideford ; mais le vent qui nous favorisait tomba peu à peu dans l'après-midi ; nous eûmes donc recours à la vapeur, et nous marchâmes vers l'est, dans le dessein d'éviter quelques rochers qui se montraient au-dessus de l'eau, beaucoup plus à l'ouest qu'ils ne sont indiqués sur la carte.

Nous avons été poussés vers la côte, soit par la marée, soit par un courant ; mais, à minuit, nous nous étions considérablement écartés de la terre, à l'aide tant de la vapeur que des voiles. Cependant la machine ne nous rendait que peu de service. Attendu l'eau qui s'échappait des chaudières, nous ne pouvions en employer qu'une, et elle ne pouvait nous faire faire plus de chemin qu'un mille par heure. Nous l'arrêtâmes donc à quatre heures pour nettoyer les fournaies. A huit, nous fîmes une nouvelle tentative, et ce fut sans obtenir plus de succès ; par compensation, nous avions l'avantage continuels de voir exercer sans fin notre patience, et quelque peu de mérite qu'on puisse accorder à la pratique de cette vertu, nous y avions certainement des droits bien fondés.

La matinée (22) commença par un calme, et nous continuâmes à employer la vapeur jusqu'à neuf heures. Alors une brise s'éleva du nord-nord-ouest ; nous l'avions précisément en poue, et elle était si forte, que la machine, dans l'état où elle était, ne servait plus à rien : nous cessâmes donc de la faire agir. Nous avions pêché sur le banc tant que le calme avait duré, sur une profondeur qui variait de 14 à 36 brasses ; mais en avançant vers l'ouest, nous en trouvâmes tout à coup cinquante, et ensuite soixante et dix. Comme la machine n'avait pas été en état de faire jouer les soufflets, nos hommes avaient été obligés de se charger, pendant environ douze heures, de cette désagréable besogne, et ils étaient si fatigués, que nous fûmes obligés de leur donner quatre heures de repos. Le vent augmenta dans le cours de la journée ; il survint un brouillard, et nous marchâmes vers l'ouest. A huit heures du soir, nous essayâmes de nouveau d'employer la machine, en ne nous servant que de la roue sous le vent ; mais nous reconnûmes que le taux moyen de ses révolutions n'était que de dix par minute, nul effort de l'intérieur n'ayant pu en obtenir plus de seize, quoique les voiles facilitassent la marche du vaisseau, de manière à diminuer considérablement la résistance que l'eau opposait à la roue.

La quantité de morues et de cabillauds que nous avons pris montait à 453 livres, de sorte que nous fûmes en état d'en fournir une ration de deux livres à chacun des hommes de notre équipage, ce qui opéra dans leur nourriture un changement aussi agréable que salubre. Dans l'après midi, la mer devint si forte que la machine ne put plus servir. Le mouvement en fut arrêté ; la roue fut levée hors de l'eau,

et les ingénieurs prirent cette occasion pour recommencer leurs réparations sans fin. A cinq heures, nous aperçûmes la terre ; et comme nous avions alors une forte brise qui nous était contraire, et qui paraissait devoir continuer, je résolus de chercher un havre où nous pussions réparer nos avaries.

Nous avançâmes donc vers l'entrée d'une grande baie, et quand nous nous en fûmes approchés autant que nous le pouvions sans danger, j'envoyai le commandant Ross sur une barque pour y chercher un ancrage. Pendant ce temps, ayant passé au sud de quelques petites îles, je restai au large avec le navire, attendant avec impatience le signal convenu pour avancer. Cependant je continuai à sonder, et après avoir trouvé trente-cinq brasses, l'eau s'approfondit au point que nous ne trouvâmes pas de fond à soixante et dix. Je ne pus m'assurer positivement si c'était le flux ou un courant qui semblait, en cet endroit, se diriger vers le nord. Nous vîmes une crique à l'entrée d'un détroit entre la terre et une île sur laquelle était un fanal. La terre était remarquable, en ce qu'il s'y trouvait une haute montagne à pic, dont le caractère est tout différent de la contrée qui l'entoure ; on la nomme le Capuchon de la Vieille-Femme, et le havre qu'elle sert à marquer, se trouve porté sur les cartes.

Arrivés à ce point de notre voyage, nous ne pûmes nous empêcher de remarquer encore ce qui nous avait si fortement frappés ; je veux dire la rareté, presque l'absence totale des montagnes de glace ; partout où nous pouvions voir la terre, nulle glace n'y était attachée. Cela nous fit espérer, comme nous l'avions cru probable avant notre départ d'Angleterre, que l'hiver précédent avait été particulièrement doux, et que la tentation à laquelle nous avions cédé en prenant la résolution de ne pas perdre l'été de cette année, quelque tard que nous fussions partis, serait suivie de plus de succès que nous n'avions osé nous en flatter, au milieu des contrariétés que nous avions éprouvées.

CHAPITRE V.

Visite du gouverneur danois de Holsteinborg. — Séjour en cet endroit, et achat d'approvisionnements provenant du bâtiment naufragé le *Rookwood*. — Départ de Holsteinborg.

Dans la matinée du jeudi (23), nous continuâmes à attendre notre barque. Nous l'aperçûmes à une heure, venant au sud de l'île, avec le signal convenu pour nous apprendre qu'elle avait trouvé un havre. Nous allâmes à sa rencontre à toutes voiles, le vent ayant beaucoup diminué. En approchant de la terre, nous trouvâmes presque un calme, quoiqu'il y eût encore une assez forte brise en pleine mer. A deux heures, le commandant Ross vint à bord. Il me fit rapport qu'il avait découvert une anse sur la côte orientale de l'île ; qu'elle paraissait offrir toute sûreté ; qu'il y avait trouvé quatre brasses d'eau, un peu après la haute marée ; et qu'elle était si petite qu'il serait nécessaire d'amarrer notre vaisseau de l'avant et de l'arrière. Admettant que l'eau pût encore baisser d'une brasse, il s'en trouverait assez pour un navire qui en tirait aussi peu que le nôtre : nous résolûmes donc de nous y rendre sur-le-champ.

Avançant de ce côté, nous passâmes d'abord devant une île de forme ronde, et ensuite près d'un rocher presque à fleur d'eau et ressemblant à une baleine morte, situé sur la droite de l'île. Il semblait y avoir un bon canal de chaque côté, et continuant notre route, nous approchâmes de l'île, et nous vîmes qu'elle pouvait avoir cent toises de longueur. C'était entre cette île et l'île à fanal que se trouvait le petit havre où nous voulions entrer. Il était défendu du côté du nord par la terre ferme et par les îles qui en étaient voisines ; et plusieurs îles, situées à diverses distances, le couvraient du côté du sud. Nos barques nous y conduisirent à la remorque ; nous y entrâmes du côté du sud, et nous nous amarrâmes avec des câbles, de poupe et de proue et par les hanches.

Ce fut pendant cette manœuvre que nous vîmes la lune pour la première fois depuis que nous avions quitté les côtes d'Écosse, le 14 juin. Il en était résulté que nous n'avions pu faire une seule

observation lunaire pendant tout ce temps. Elle brillait de tout son éclat ; et vue entre les pics des montagnes hautes et pittoresques de cette contrée, elle produisait l'effet le plus splendide qu'on puisse s'imaginer. Les flancs rocailleux et les cimes de ces montagnes se dessinaient distinctement dans une atmosphère qui semblait n'avoir jamais connu de vapeurs.

A cinq heures la mer avait baissé au point de ne nous laisser que douze pieds d'eau. Nous ne trouvâmes pas d'habitants sur l'île à fanal, mais la vue de trois chiens esquimaux nous assura que nous n'étions pas bien loin de quelque établissement. Étant monté jusqu'au fanal, je vis deux magnifiques bras de mer entourés de montagnes dont le caractère me frappa plus qu'il ne l'avait fait en entrant dans ce havre, la vue que j'en obtins étant plus étendue. N'étant couvertes d'aucune neige, et élevant dans les airs leurs pics pointus et rocailleux, elles offraient un aspect tout différent de celui qu'elles nous avaient présenté lors de notre premier voyage ; car alors, la saison étant moins avancée, non-seulement la neige cachait leurs formes en plusieurs endroits, mais, en les rapprochant des yeux, elle détruisait l'effet de la perspective atmosphérique. C'était véritablement une scène magnifique, digne du pinceau d'un meilleur artiste, et que je dus désespérer de reproduire.

La vue d'un grand nombre de rocs et de brisans tant au nord qu'au midi prouva alors que nous avions choisi le bon passage, ou pour mieux dire le seul qui fût navigable. Notre bonne fortune nous avait guidés en cela, plutôt que des observations que nous n'avions pas le moyen de faire. L'île même offrait un plus bel aspect que ce que nous avions vu dans une saison moins avancée, et peut-être moins favorable sur cette côte glacée, ne nous avait donné lieu d'espérer. Elle nous rappela vivement les côtes bien plus belles que nous n'avions quittées qu'un mois auparavant, et l'été que nous pensions avoir laissé derrière nous. Chaque endroit praticable, tout ce qui n'était pas pierre ou rocher, était couvert de verdure, et une multitude de plantes sauvages, alors en pleine fleur, faisaient un jardin d'été d'une île que nous nous attendions à trouver, comme dans notre précédent voyage, un chaos de montagnes escarpées, de rocs, de neiges et de glaces. Nous ne fûmes donc plus étonnés qu'on eût donné le nom de Groenland¹ à un pays que nous avions longtemps cru, comme beau-

¹ Le mot *Groenland* signifie *Terre-Verte*.

(Note du traducteur.)

coup d'autres, qu'on avait voulu tourner en dérision en le nommant ainsi. C'était bien réellement une terre verte, quant à la portion que nous en avions sous les yeux ; et cette verdure était encore plus attrayante pour des gens qui depuis longtemps n'avaient eu en vue que la mer et le firmament, et dont les idées se fixaient sur des images de désolation causées par les neiges et les glaces dont nous savions que nous étions environnés. Cette île n'était pas même exempt de ce fléau des climats chauds, les moustiques, dont les essaims nous persécutaient avec plus de violence que nous n'en avions jamais éprouvé de leur part, même dans les Indes occidentales.

De retour à bord à huit heures, je trouvai que l'eau avait encore baissé, et nous n'en avions que quelques pouces entre la quille et le fond. Dans le fait, à marée basse, il n'en resta que huit pieds six pouces, quoiqu'elle fût un peu plus profonde sur l'arrière du vaisseau. Mais comme la mer n'était pas agitée, et qu'il n'y avait aucune apparence qu'elle le devînt, nous résolûmes de rester où nous étions.

D'après la situation de l'île, on ne pouvait voir aucune barque avancer dans le bras de mer ; de sorte que, peu après mon retour à bord, nous fûmes bien surpris en voyant arriver un pavillon danois, accompagné d'une multitude de canots. Ils furent bord à bord avec nous presque aussitôt que nous les aperçûmes, et nous vîmes avec plaisir qu'il se trouvait parmi eux deux Européens, car d'abord nous les avions pris tous pour des Esquimaux, attendu qu'ils portaient le costume des naturels du pays. Ils se présentèrent à nous comme gouverneur et pasteur du district de Holsteinborg, et ils nous dirent qu'ils étaient venus pour savoir qui nous étions, et si nous avions besoin de secours. Ils ne nous avaient pas vus arriver, mais ayant remarqué nos mâts par-dessus les rochers, ils avaient supposé que nous avions fait naufrage, n'ayant jamais vu aucun bâtiment dans cette crique.

Ce gouverneur, nommé Kall, avait dans son air et ses manières quelque chose de prévenant ; il paraissait avoir environ trente ans, et il y en avait six qu'il résidait en cet endroit, commandant le district nommé colonie Bestyrère, sous les ordres du gouverneur de Leifly, qui a le rang de major dans la marine danoise. Le pasteur nommé Kiger, paraissait à peu près du même âge, et avait le ton et les manières d'un homme instruit et bien élevé. Il était en ce lieu depuis le même temps avec sa femme et sa petite famille.

Ils nous informèrent que le havre de Holsteinborg, au lieu d'être dans le grand bras de mer au sud de notre position, était dans le plus petit, seulement à trois milles de distance, et ils nous invitèrent à y conduire notre vaisseau, qui y serait plus en sûreté ; ils nous offrirent tous les secours dont nous pourrions avoir besoin en provisions ou autrement, et nous exprimèrent le désir de nous recevoir avec toute l'hospitalité qui serait en leur pouvoir. Ils nous apprirent que le bâtiment baleinier, *le Rookwood*, de Londres, appartenant à M. Mellish, avait touché sur un rocher, près des fles de la Femme, le 4 juin, et était venu dans ce havre pour y réparer ses avaries. Mais il avait été reconnu que la principale quille en était brisée en trois endroits, et le bâtiment avait été laissé dans le havre comme naufragé. Le maître, Flett, en avait débarqué les approvisionnements, en avait vendu une partie au gouvernement danois, et avait laissé le surplus aux soins du gouverneur, avec la carcasse du navire et ses agrès.

Je les informai de la nature et du but de notre entreprise, et je demandai au gouverneur de nous céder une partie des approvisionnements et des agrès confiés à ses soins, qui pouvaient nous être utiles. Il y consentit sans difficulté, et nous assura qu'il prenait beaucoup d'intérêt au succès de notre expédition. Il nous réitéra aussi l'offre de nous fournir de ses propres magasins tout ce dont nous pourrions avoir besoin. Il me vint à l'esprit sur-le-champ que le mât d'artimon du *Rookwood*, qui avait été autrefois un sloop de guerre, nommé *le Ratiler*, devait être à peu près de la taille de notre mât de misaine, et qu'en nous en servant, au lieu de jumeler le nôtre, non-seulement nous gagnerions beaucoup de temps, mais nous aurions un mât plus solide et plus convenable. Dans le fait, nous avions déjà reconnu que ce mât était de deux pieds trop court, et les réparations que nous étions obligés d'y faire l'auraient encore raccourci d'un pied et demi de plus.

Je fis part au gouverneur du désir que j'avais de voir le bâtiment naufragé ; et il m'offrit obligeamment de m'emmener sur sa barque. Je l'accompagnai donc avec le commandant Ross, afin d'examiner le mât en question, et de déterminer ce que nous ferions à cet égard. Chemin faisant, ces messieurs, qui parlaient anglais, nous donnèrent les noms des fles, des rochers, des montagnes et des détroits que nous vîmes en passant, et dont je ferai mention en lieu convenable. Ils ajoutèrent à ces informations utiles les nouvelles les plus agréables

que nous eussions apprises depuis que nous avions quitté l'Angleterre : ils nous confirmèrent ce que l'absence des glaces nous avait déjà fait supposer ; rapport d'autant plus satisfaisant, qu'il justifiait complètement le parti que nous avions pris de commencer notre expédition cet été, malgré les circonstances désagréables qui l'avaient accompagnée et retardée.

Ils nous assurèrent que la saison actuelle était la plus douce qu'on eût jamais éprouvée de mémoire d'homme dans cet établissement, et que la précédente avait aussi été d'une douceur extraordinaire. Ils ajoutèrent qu'ils étaient convaincus que si le passage au nord-ouest pouvait jamais être découvert, ce devait être cette année. Ils nous dirent que pendant toute la dernière partie de l'année précédente le thermomètre de Réaumur n'était descendu qu'un seul jour à 18° au-dessous de zéro, et que depuis ce temps, il n'avait jamais été au-dessous de 9°. Quoiqu'il eût tombé beaucoup de neige pendant l'hiver, il y avait eu peu de gelée, en comparaison des années précédentes ; enfin, tous les détails qu'ils nous donnèrent confirmèrent leur assertion générale, que l'été actuel avait été très-doux.

Après avoir fait trois milles en descendant le bras de mer, nous aperçûmes l'établissement et le drapeau danois. L'établissement est situé au nord-est, sur un terrain élevé, à environ 250 toises du lieu de débarquement, qui est au bout d'une petite crique, qu'on ne peut voir de la mer, attendu la courbe qu'elle décrit au sud-ouest. Elle forme un excellent bassin pour les barques et les petits bâtiments, qui peuvent y entrer aisément à la marée haute.

Nous y trouvâmes *le Rookwood*, donnant à la bande à tribord, mais portant encore ses mâts de hune ; et quoique ce ne fût pas alors marée basse, il était évident qu'il était complètement échoué. Nous reçûmes un salut en débarquant ; honneur que je n'attendais pas, mais que je ne manquai pas de rendre, dès que l'occasion s'en présenta. Nous fûmes reçus par mistress Kiger, qui nous attendait pour nous conduire dans sa demeure hospitalière. Le commandant Ross eut le plaisir de retrouver en elle et son mari deux anciennes connaissances ; car il les avait déjà vus dans un précédent voyage, aux îles de la Baleine. Heureusement, je savais le danois, et par conséquent je pus m'entretenir avec cette dame, dont les études ne s'étaient pas étendues, comme celles de son mari, jusqu'à la langue anglaise. On nous offrit ce qu'on pouvait considérer en cet endroit comme un élé-

gant repas, composé de venaison et d'autres mets. Nous fûmes servis par des femmes esquimaux portant le costume de leur nation, mais beaucoup plus propres que celles que nous avons vues en d'autres occasions. Elles étaient décorées d'un grand nombre de grâces, et avaient sur la tête un mouchoir rouge.

Après le dîner, nous visitâmes l'établissement. Il se composait de la maison du gouverneur, de celle du pasteur, d'une église, de deux magasins, d'une boulangerie et d'une quarantaine de huttes d'Esquimaux. Les deux maisons étaient bâties en bois, et contenaient une salle à manger commode, une bonne chambre à coucher, un petit salon et une cuisine, le tout au rez-de-chaussée. A celle du gouverneur était jointe une grande chambre pour le logement des équipages de ses deux barques et de deux pilotes. Tous ces appartements étaient fort bas ; et comme le plafond en était fait en solives croisées, ils ressemblaient beaucoup à la cabine de proue d'un vaisseau de 50 canons. L'étage supérieur était une espèce de mansarde, et ne contenait que des chambres de domestiques. L'église était surmontée d'un petit clocher ; l'intérieur en était simple et propre ; l'autel était à un bout, et il y avait un orgue à l'autre ; mais nous ne vîmes pas l'orgue, car il avait été envoyé en Danemarck pour être réparé. L'église peut contenir deux cents personnes, et elle est toujours pleine. Le sermon et les prières se font en esquimaux et en danois, de deux dimanches l'un. Je n'ai pas besoin de dire que la religion du Danemarck est le luthéranisme, ni de répéter les éloges bien mérités qu'on a si souvent donnés au gouvernement danois pour les soins qu'il prend de l'instruction religieuse des Groenlandais. Le succès a couronné les efforts des dignes ministres qui se sont condamnés à un tel bannissement et à de telles privations pour accomplir cette tâche.

Le magasin situé près du lieu de débarquement est le réceptacle de toutes les provisions pesantes. Le second, placé plus haut, sert de demeure à plusieurs personnes. On ne voit pas la mer de l'établissement ; on n'y a que la vue du havre. Ce havre est défendu à l'est et à l'ouest par de grands rochers, de manière à être bien abrité. Du côté du midi, il est couvert, quoique à une plus grande distance, par l'énorme montagne appelée le Capuchon de la Vieille-Femme ; et en face se prolonge une chaîne de hautes montagnes. C'est un endroit réellement intéressant et presque romantique ; et cependant c'est une résidence qui serait à peine supportable, quand même une bonne

partie de l'année ressemblerait au peu de temps que nous y avons passé. D'une éminence située un peu plus loin, on découvre la mer et les îles innombrables qui s'y trouvent, et qui forment un paysage maritime délicieux, qu'il est hors du pouvoir de notre pinceau de rendre. Du même point, nous vîmes aussi notre maison flottante amarrée dans la petite crique. Les Esquimaux donnent à cet établissement le nom de Tirieniak Pudlit, ce qui signifie, à ce que nous pûmes comprendre, « les terriers des renards. »

Après mon retour, j'allai examiner le *Rookwood*, et je vis bientôt que plusieurs objets qui s'y trouvaient pouvaient nous être fort utiles; de sorte qu'indépendamment du plaisir que nous goûtions dans le premier jour de délassément que nous avions eu depuis notre départ de Woolwich, nous avions la satisfaction de rencontrer ce qu'il nous fallait, presque aussi bien que si nous avions été dans un chantier d'Angleterre. On eût dit que le mât d'artimon du *Rookwood* avait été fait tout exprès pour nous servir de mât de misaine; et les provisions, qui n'avaient pas encore été vendues, étaient celles que nous aurions choisies de préférence pour compléter les nôtres. Nos amis hospitaliers parurent avoir beaucoup de plaisir à m'entendre déclarer que je ne perdrais pas un seul instant pour conduire la *Victoire* dans leur havre; et ayant promis de dîner le lendemain chez le gouverneur, nous partîmes sur sa barque avec un de ses pilotes.

En arrivant à bord, je vis que M. Thom, que j'y avais laissé pour diriger les opérations nécessaires, avait déjà démonté le mât de misaine, et s'occupait à en faire autant à l'égard du mât d'artimon. Dès que cela fut terminé, je me préparai à remonter jusqu'au havre, en déployant une voile de hune sur les bigues qui avaient été ridées. Le vent nous était heureusement favorable, et à l'aide de la toue, nous arrivâmes bientôt à l'établissement, et nous amarrâmes notre bâtiment à des anneaux attachés aux rochers, avec des cordes destinées à la pêche de la baleine; nous étions à cinquante toises du rivage, du côté de l'est.

Nous nous mîmes sur-le-champ à démonter le mât d'artimon du *Rookwood*, et à environ neuf heures du soir, à la marée haute, la *Victoire* fut amenée bord à bord du bâtiment naufragé. Le mât fut bientôt hissé sur notre bord à l'aide de notre grand mât, et nous retournâmes à notre amarrage. Les charpentiers se mirent alors à l'ouvrage; et à une heure du matin les hommes de l'équipage allèrent

prendre leurs quatre heures de repos. Le lendemain ils s'occupèrent à guinder le mât de misaine et le petit mât de hune ; et M. Thom se rendit à terre pour faire le compte des provisions, qui furent placés sur le *Krusenstern*, ainsi que quelques autres objets que nous avions choisis.

Pendant ce temps, accompagné du commandant Ross et du chirurgien, je me rendis à terre sur une hauteur voisine, qui dominait les rochers, les écueils et l'entrée du havre, pour y faire des observations à l'aide des chronomètres, et prendre la hauteur méridienne du soleil par l'horizon artificiel. Nous tirâmes aussi une suite d'angles pour déterminer la position des différentes places que nous avions en vue ; le tout au milieu des persécutions des moustiques, qui furent encore plus insupportables que la veille, et qui firent souffrir mon neveu d'une manière extraordinaire. Quels sont ceux qui reprochent à Acerbi de répéter continuellement les souffrances que lui firent endurer ces détestables insectes, qui, dans ces climats, font de chaque instant un tourment, au point d'occuper toute l'attention et de rendre impossible d'agir aussi bien que de jouir ! Qu'ils fassent l'épreuve, non de tout un été, mais d'un seul jour, en Suède ou même dans le Groenland, et je suis bien trompé s'ils n'excusent pas les plaintes accumulées de tous les voyageurs qui ont jamais fatigué leurs lecteurs du récit de ce que leur a fait souffrir cette génération incroyable d'insectes pires que des vipères, et qu'il est impossible d'oublier.

Ayant pourtant terminé nos opérations en dépit de cette armée de démons impitoyables, nous allâmes dîner chez le gouverneur, où nous trouvâmes M. et mistress Kiger, et où l'on nous servit des mets et des vins qui auraient fait honneur à une contrée toute différente de ce pays, le plus ingrat de tous les pays de la terre.

Pendant ce temps, les Esquimaux qui, depuis le moment de notre arrivée, s'étaient attroupés autour de nous sur leurs canots, aidaient à tirer les cordes, et à faire tout autre ouvrage dont il arrivait qu'on s'occupât. Un grand nombre d'entre eux cherchaient à vendre les objets dont ils pouvaient disposer, et nos hommes se fournirent ainsi de gants et de bottes en échange de mouchoirs de coton et de vieux habits. Fort peu de ces Esquimaux semblaient connaître la valeur de l'argent, et l'un d'eux, ayant présenté à M. Thom une belle paire de gants, refusa un schelling et un souverain qui lui furent offerts successivement, et préféra un vieux mouchoir.

Après le dîner, je retournai à bord pour inspecter les travaux, et M. Thom continua à faire passer à bord du *Krusenstern* les provisions, les voiles et les cordages que nous avions achetés. Le commandant Ross et M. Mac Diarmid firent une promenade, pour recueillir des échantillons de plantes, et de tout ce qui pourrait s'offrir à eux ; après quoi nous nous réunîmes tous pour souper chez le gouverneur. A table, nos hôtes nous firent le récit de la manière dont ils passaient le temps. Leurs principales occupations étaient la chasse des animaux sauvages pour en avoir la peau, et la pêche de la baleine, du veau marin, et de divers poissons, suivant que la saison le permettait. Nous apprîmes que le nombre des peaux de rennes exportées en Danemark chaque année était de trois mille, et que la quantité d'huile de baleines et de veaux marins, qui variait beaucoup suivant les saisons, pouvait se calculer d'après le nombre de baleines prises, qui était de deux à douze : c'était dans les saisons les plus douces qu'on en prenait le moins.

Nous apprîmes que M. Kiger avait sous sa direction les districts de Holsteinborg et de Sukkertop ; il allait visiter ce dernier canton pendant le printemps, et administrait aux naturels du pays le baptême et la confirmation à leur naissance, et lorsqu'ils arrivaient à l'âge de discrétion. Il nous dit aussi qu'on transmettait régulièrement au gouvernement danois un dénombrement de la population. Je vis régner le meilleur ordre dans l'établissement pendant le court séjour que j'y fis, et l'on m'assura qu'il ne se présentait que peu de cas d'immoralité, et que les Groenlandais étaient en général d'un caractère si doux et si pacifique qu'ils n'en venaient jamais aux coups ; et que lorsqu'ils avaient quelque contestation avec des Danois ou d'autres Européens, ils n'étaient jamais les agresseurs.

Personne ne s'attend à apprendre qu'il y avait des arbres dans le jardin du gouverneur, puisque même les îles Shetland passent pour n'en avoir qu'un seul ; mais nous vîmes qu'on y cultivait des salades, des radis et des navets. Là, comme dans la Laponie, l'angélique sauvage croit en quantité, ainsi que le cochléaria et l'oseille, plantes si utiles à un peuple qui consomme une si grande quantité de viandes de l'espèce la plus grossière. L'hiver est regardé comme la saison la plus salubre, et c'est pendant l'été que règnent leurs principales maladies, qui sont pulmonaires ou catarrhales. La médecine peut-elle les guérir ou non ? C'était à notre chirurgien, et non à moi, à en

décider ; mais du moins elle ne peut faire souffrir beaucoup les malades, car le médecin le plus voisin est à deux cent milles, à la rivière de Baal ; et même dans ce district, sa clientèle n'est pas assez étendue pour qu'il puisse faire beaucoup de mal.

Toute la besogne relative au mât de misaine fut terminée dans la soirée, et nous donnâmes six heures de repos à l'équipage après un travail pénible. Dans le fait, après tout ce qui nous était arrivé, après toutes les contrariétés, et tous les accidents que nous avions éprouvés, jamais équipage de la marine royale ou marchande n'avait eu à remplir des devoirs plus fatigants que le nôtre. Nos hommes avaient eu le droit d'espérer que le voyage que nous avions entrepris, ne leur présenterait, jusqu'au point où nous étions parvenus, que les fatigues et les travaux qui sont inséparables de la vie d'un marin ; ils avaient été complètement trompés dans leur attente à cet égard. Ils sentaient que ce qui aurait pu être comparativement leur temps de repos, était terminé, et qu'ils n'avaient plus à attendre que fatigues et dangers. Cependant nous n'entendions ni murmures, ni regrets ; leur zèle était infatigable, leur enthousiasme ne se refroidissait pas ; je ne pouvais donner trop d'éloges à l'uniformité de leur bonne conduite, et je ne pouvais qu'être charmé de la manière amicale et paisible dont ils se conduisaient envers les naturels du pays : je ne fais donc que leur rendre une entière justice en leur accordant ces louanges dès à présent, à peu d'exceptions près ; et comme ces exceptions étaient occasionnées par des souffrances et des contrariétés aussi cruelles qu'inattendues, je n'en trouvai que plus de raison pour admirer leur conduite par la suite, dans des difficultés qu'aucun de nous n'aurait pu prévoir.

Quand j'arrivai à bord le lendemain matin (25) à six heures, tout l'équipage dormait encore, et je trouvai près du navire un pauvre Esquimaux qui attendait sur son canot. Il rapportait une rame qu'une de nos barques avait perdue, et qu'il avait trouvée. Il fut récompensé de son honnêteté, comme il le méritait, et parut enchanté du présent qu'il reçut ; mais il était facile de voir qu'il ne s'y attendait pas. Je ne sais jusqu'à quel point les soins et les instructions du digne pasteur peuvent avoir influé sur la conduite morale de ce peuple, mais je ne fais que rendre justice au caractère général de cette race, en disant que l'expérience nous a prouvé presque partout que, de toutes les tribus grossières que nos voyageurs aient encore rencontrées

dans
plus l

Je

cet en

dont

l'hiver

désiré

ment

peu co

Il ne v

avait f

aux di

eûmes

à M. R

Apr

mence

steinbo

de 53°

Kiger

voir to

obligés

satisfai

sembla

vif que

navire

cela ne

prêts à

Pre

Island,

j'en fis

qui en

qu'il é

temps

heures

ment l

des ma

annon

lettres

dans toutes les parties du monde, les Esquimaux sont au nombre des plus honnêtes.

Je ne dois pas oublier de dire aussi que nous nous procurâmes en cet endroit six chiens esquimaux. C'était une partie des forces mobiles dont il était probable que nous aurions besoin longtemps avant que l'hiver fût arrivé, et que nous n'aurions pu trouver quand nous l'aurions désirée. Ils nous furent par la suite de la plus grande utilité. Le payement des divers objets que nous avions achetés était une affaire un peu compliquée; mais elle se simplifia grâce à la bonté du gouverneur. Il ne voulut rien accepter pour la plus grande partie de ce qu'il nous avait fourni lui-même, et il nous fit aussi présent des six chiens. Quant aux divers objets que nous avions pris du *Rookwood*, tout ce que nous eûmes à faire fut d'en transmettre la liste à M. Mellish, en le renvoyant à M. Booth pour en être payé.

Après avoir déjeuné, nous nous rendîmes à terre afin de recommencer nos opérations pour déterminer la situation exacte de Holsteinborg. Nous trouvâmes la latitude de $66^{\circ} 58'$, et la longitude de $53^{\circ} 54'$, d'après cinq chronomètres. Le gouverneur et la famille de Kiger dînèrent avec nous, ce qui nous fournit l'occasion de leur faire voir tous nos arrangements, et de leur parler de ceux que nous serions obligés de prendre par la suite. Nous y ajoutâmes tout ce qui pouvait satisfaire leur curiosité relativement à une expédition à laquelle ils semblaient prendre un intérêt amical, mêlé d'inquiétude, non moins vif que celui qu'elle pouvait inspirer à nos propres concitoyens. Notre navire se trouvait pourtant dans un état de grande confusion, comme cela ne pouvait manquer d'être, et nous ne pouvions espérer d'être prêts à partir que tard dans la soirée.

Prenant une barque, je me fis conduire à l'endroit appelé Line-Island, d'où l'on a la vue la plus étendue de tout l'établissement, et j'en fis une esquisse, ainsi que du magnifique rideau de montagnes qui en forme l'arrière-plan. Après avoir écrit les dernières lettres qu'il était probable que je pourrais envoyer en Angleterre d'ici à longtemps, j'allai rejoindre la compagnie chez le gouverneur à neuf heures du soir, pour lui faire des adieux qui seraient vraisemblablement les derniers, et, suivant la coutume des habitants du nord comme des marins, lui serrer la main en buvant « le coup du départ. » Tout annonçait qu'il y aurait un changement favorable dans le vent, et mes lettres furent envoyées à la rivière de Baal, au bâtiment danois à bord

duquel étaient le maître et l'équipage du *Rookwood*, ce qui nous assurait qu'elles arriveraient en Angleterre.

Ce jour était un dimanche. Il y eut un calme dans la matinée, et comme la barque qui s'était approchée du rivage pour prendre du charbon, touchait le fond, nous ne pouvions espérer de mettre à la voile avant deux heures après midi. Je me rendis donc à l'église avec le gouverneur, et j'aurais été surpris en entendant chanter les femmes esquimaux, si je n'eusse connu depuis longtemps leurs talents en musique, et la facilité avec laquelle elles apprennent les morceaux même les plus difficiles de la musique sacrée de l'école allemande. Ces talents ont été cultivés par les missionnaires jusque sur les côtes d'Amérique, sous la direction de M. Latrobe et autres.

C'est du reste un sujet sur lequel mon opinion et mon expérience ne peuvent avoir aucun poids, et quand je dirai que les tribus avec lesquelles j'ai eu des communications dans mes deux voyages, ont montré de l'indifférence pour la musique, et y ont même, à notre avis, paru insensibles, cette assertion devient sans importance. L'autorité d'un musicien comme celui que je viens de nommer, doit l'emporter; et quand les missionnaires moraves, dirigés par lui, ont trouvé, dans le Labrador, que leurs prosélytes, indépendamment de la justesse de leur chant, étaient capables d'apprendre, non-seulement à jouer du violon, mais à faire leurs instruments, personne ne peut douter des talents naturels de cette race pour la musique, quoique toutes les tribus puissent ne pas être douées de la même faculté. Je présume qu'on sait parfaitement que ces dignes missionnaires ne se sont pas occupés de ce sujet comme d'un simple objet d'amusement ou de curiosité, mais que leur intelligence éclairée en a fait un puissant auxiliaire pour étendre l'instruction religieuse et la civilisation, autant que la civilisation est possible dans la situation où se trouvent ces tribus. Les phrénologistes n'ont qu'à chercher ici la confirmation de leur théorie, du moins autant que l'existence de cette faculté isolée peut les y aider. Mais quelque preuve qu'on puisse tirer de cet exemple, et de celui des Hottentots qui ont reçu les mêmes instructions, du moins ne doit-on pas oublier que, des deux côtés, les frères moraves ont été les maîtres; et peut-être le mérite appartient-il au maître plus qu'au disciple.

Le pasteur me remit ensuite un hymne en esquimaux. Je le joins ici par égard pour le petit nombre de ceux qui peuvent prendre intérêt à cette langue.

KONGIVTINIK.

ERIN : — *Nallunakau sokovikshra.*

Amerdlarsorseangortikit
 Atatak ! Kongim udloë !
 Tamasa pillée attatikit
 Paralugo kotsinguerme
 Tussärkit tuksiautivut
 Sajmaugiuglo Kongerput.

Tennitarpin opernarsusek
 Arsütigeinarliuk
 Tamätigudlo sajmarsusek
 Illigut nællunöeliuk
 Tussärkin — à ! Kenutivut
 Sajmaugiuglo Kongerput '.

La brise étant enfin favorable, et notre navire se trouvant à flot, il devint nécessaire de partir ; nous n'avions pas alors un seul jour, ni même une heure à perdre ; tant la saison était avancée, et tant nous avions encore de chemin à faire avant d'arriver à l'endroit, quel qu'il fût, où nous serions obligés de passer l'hiver. Nos dignes amis nous accompagnèrent à bord, et nous levâmes l'ancre sur-le-champ, tandis que le fort tirait un salut que nous lui rendîmes. Ils restèrent avec nous jusqu'à l'extrémité du bras de mer, et là nous nous séparâmes en nous faisant mutuellement un adieu cordial.

Je ne puis savoir si les deux êtres respectables et obligeants que nous venions de quitter, et qu'il n'était guère probable que nous reverrions par la suite, liront jamais le témoignage de reconnaissance que je leur rends ; mais je suis heureux de trouver cette occasion de le rendre public. Nous ne pûmes trouver le moyen de répondre à leur générosité désintéressée ; ils ne consentirent qu'à recevoir quelques légers gages de souvenir, et refusèrent constamment tout ce qui pouvait avoir l'air d'un paiement. Je crus pourtant, comme officier au service du roi d'Angleterre, devoir écrire une lettre de remerciement au gouverneur, et j'en joignis une autre pour la cour de Danemark, simple marque d'égards que je devais à un homme à qui ma recommandation ne pouvait être d'aucune utilité de ce côté.

PRIÈRE POUR NOTRE ROI.

AIR : — *Nallunakau sokovikshra.*

O mon père, prolongez les jours de notre roi ! Faites qu'il réussisse dans tous ses desseins ! Élevez-le bien haut. Écoutez nos prières, et soyez favorable à notre roi.

Que la vérité soit toujours l'ornement de l'oint du Seigneur, et qu'il montre en tout la même bonté que vous. Oh ! écoutez nos prières, et soyez favorable à notre roi.

CHAPITRE VI.

Ile de Disco. — Commencement du mois d'août. — Arrivée au point le plus élevé que nous voulions atteindre vers le nord. — Marche vers le détroit de Lancaster. Entrée dans ce détroit. — Observations sur la première découverte qui en fut faite.

Le pilote nous ayant quittés, le commandant Ross continua à prendre les angles nécessaires pour déterminer la position des fles qui nous entouraient, et dont le pilote nous avait appris les noms ainsi que ceux de diverses montagnes et des promontoires voisins. Il nous avait aussi appris que le lieutenant Graaf avait été chargé d'une expédition très-intéressante pour le Groenland oriental, et que le capitaine Hotboll était passé au district de la rivière de Baal. Ayant terminé nos angles, et la brise continuant à fraîchir et à nous favoriser, nous passâmes par un excellent canal en deçà des fles du Récif, dirigeant notre marche vers le nord, entre ces fles et Wårøe. Nous perçâmes bientôt de vue les montagnes de Holsteinborg, mais nous en aperçûmes d'autres d'un caractère non moins imposant, quoique beaucoup moins pittoresque. Nous nous dirigeâmes alors vers l'île de Disco, et nous fûmes ainsi portés, peu à peu, à une distance considérable de la terre.

N'ayant plus besoin de toucher aux fles de la Baleine, nous renoncâmes à ce projet; et comme je n'avais nul désir de rencontrer le *John*, qui avait dû faire voile de conserve avec nous, en supposant, comme cela n'était pas très-probable, qu'il eût mis à la voile, je maintins la course du navire conformément à notre but principal. Le vent continua à nous être favorable pendant toute la journée du lundi, et à minuit il avait augmenté à un tel point, que nous regrettâmes de ne pas avoir eu le temps de décharger le *Krusenstern* d'une partie de sa cargaison. A quelque distance, on voyait la terre aux environs des fles de Wild, et près de la baie de South; et, comme toutes celles que nous avions déjà vues, elle n'offrait aucune apparence de neiges. Nous passâmes aussi devant plusieurs montagnes de glace, qui paraissaient être dans un état de dissolution. La température de l'air était à 40°, et celle de la mer à 39°.

Nous parvînmes à porter toutes nos voiles pendant cette journée, en dépit de la force de la brise, mais une des cordes servant à remorquer le *Krusenstern* s'étant rompue, nous fûmes obligés d'en carguer quelques-unes. L'enseigne Blanky y était passé pour y attacher un nouveau câblot, quand une forte vague jeta la barque contre notre poupe, et ce choc en endommagea l'étrave. Un de nos matelots, John Wood, y sauta sur-le-champ, et il eut le malheur de se casser une jambe. Cet accident nous força de mettre en panne afin de le prendre à bord du navire, et de le mettre entre les mains du chirurgien. Précisément en ce moment, la *Victoire* fit une embardée qui emporta notre mât de hune temporaire dont les haubans s'étaient relâchés, et se rompirent. Cependant, on baissait justement la voile de hune, et nous réussîmes bientôt à dégager le mât hors de service, et à y substituer une esparre que nous avions. Un nouveau câblot ayant été attaché au *Krusenstern*, nous marchâmes de nouveau sous toutes voiles. Notre latitude à midi, était de $69^{\circ} 33'$; et la longitude de $54^{\circ} 58'$.

A mesure que nous avançons vers les eaux basses de Reefkol, le nombre des montagnes de glace augmenta, mais elles étaient en général plus petites, dans un état de dissolution, et souvent entourées de fragments. Nous passâmes devant le cap Chidley, mais comme nous en étions à neuf ou dix lieues à l'ouest, nous ne pûmes en profiter pour vérifier nos chronomètres, ce que nous aurions fait sans cette circonstance, ce cap étant une des places dont nous avions déterminé la latitude dans notre premier voyage. Il ne nous était pas possible d'approcher des îles de la Balceine sans perdre plus de temps que nous ne pouvions en sacrifier, d'autant plus que le vent était favorable. Même au milieu des montagnes de glace, la température de la mer, à midi, était de 41° , et de 40° à minuit; fait qui s'accordait avec tout ce que nous avions déjà éprouvé, et qui montrait la douceur de la saison.

Le vent nous fut favorable, mais un brouillard nous cacha les hautes montagnes de Disco jusqu'à ce que nous en fussions à quelques milles. La place qui était alors la plus proche de nous, était la baie de Godhavn, résidence du gouverneur général de tous les établissements danois dans le Groenland; et c'était là que le maître du *John*, si nous eussions fait voile de conserve, devait débarquer le charbon qui y restait. Mais je n'avais pas besoin de charbon, et comme il était

presque impossible que ce bâtiment pût y être arrivé, quand même il aurait trouvé un nouvel équipage, je pensai que m'y arrêter, ce serait perdre de gaieté de cœur un temps que nous ne devions pas sacrifier quand le vent nous secondait si bien.

A dix heures du matin, les montagnes énormes de l'île de Disco percèrent à travers les vapeurs, et nous offrirent un spectacle magnifique. Nous pûmes nous convaincre que celles qui étaient voisines de la mer, n'étaient pas plus chargées de neige que les terres que nous avions vues plus au midi; les montagnes de l'intérieur n'en montraient même que partiellement, et tout entretenait notre espoir d'avancer considérablement notre voyage pendant cette saison, en dépit de tous les retards que nous avions éprouvés. En passant devant la terre, nous prîmes des angles afin de nous assurer à quelle distance nous en étions, et de les comparer aux observations que nous avions faites autrefois à l'île du Lièvre, pour déterminer notre vraie position. Nous vîmes dans la soirée cette dernière île, dont nous avions le centre plein nord. D'abord elle nous parut entièrement dénuée de neige, mais lorsque nous en fûmes plus près, nous vîmes qu'il en restait encore un peu dans le ravin. Notre latitude à midi était de $70^{\circ} 12'$, et notre longitude de $55^{\circ} 45'$; nous étions alors à quelques milles au nord de Disco, et à environ douze milles à l'ouest. Le vent continuait à être favorable; de sorte qu'indépendamment de l'île du Lièvre, nous vîmes aussi la pointe Quatre-Iles, et avant minuit, nous aperçûmes l'île Inconnue; étendant nos triangles jusqu'à l'île du Lièvre, nous comptâmes en cet endroit quarante montagnes de glace, et ayant eu un calme d'une heure, nous nous trouvâmes près de l'une d'elles, et nous fûmes tentés d'employer la vapeur; mais à peine la machine était-elle en état de marcher, que le vent favorable reparut, et nous fûmes très-charmés d'avoir perdu nos peines. Toutes ces montagnes de glace étaient dans le même état de dissolution que celles que nous avions déjà vues, et dès que nous les eûmes passées, la température de l'eau monta de 6° à 42° , et celle de l'air fut de 44° .

Le vent fut léger pendant toute cette journée (29), et nous profitâmes de cette circonstance pour tirer du *Krusenstern* le cabestan qui provenait du *Rookwood*, ainsi que quelques autres objets, afin de pouvoir le touer plus facilement. A midi nous étions sous la latitude de $71^{\circ} 1'$ et sous la longitude de 56° , le Rocher-Noir étant au nord.

Il n'y avait pas de neige sur la terre dans le voisinage de la mer, mais les hautes montagnes de l'intérieur ainsi qu'au delà de la baie de Jacob, en étaient couvertes pour la plupart. La température de la mer à midi était de 41°; elle avait varié, pendant la matinée, de 39° à 42°.

La lune se leva à une heure après midi; comme nous avions alors très-peu de vent, nous essayâmes de nous servir de la machine, et, tant bien que mal, elle continua à fonctionner toute la nuit. Cependant la brise fratchit à minuit, quoique le ciel fût serein, comme il l'avait été toute la journée. Notre nouvelle grande voile fut enverguée, et parut bien aller. Les charpentiers ayant été à l'ouvrage depuis deux jours, tous les nouveaux daviers pour les barques étaient finis, et ils furent placés à bâbord. La température de l'eau monta à 46°. Vers le milieu du jour, on me fit rapport qu'un vaisseau venait vers nous à toute voile, et personne n'avait le plus léger doute sur la nature de l'objet qui s'avancait; M. Thom, l'officier de quart, tous ceux qui étaient sur le pont étaient de la même opinion: cependant mon télescope me fit bientôt découvrir qu'il s'agissait d'une montagne de glace, du petit nombre de celles que nous avions alors en vue. On ne voyait pas de neige sur la terre dans les environs de la mer; elle n'étendait sa couverture blanche que sur la cime des plus hautes montagnes de l'intérieur. Lorsque nous nous éloignâmes des côtes, le nombre des montagnes de glace diminua. Nous vîmes passer près de nous un tonneau à graisse de baleine, marqué Jane, et quelques morceaux de bois peint, ce qui semblait indiquer que quelque bâtiment baleinier avait fait naufrage dans ces parages. A quatre heures, nous fûmes surpris par un calme soudain, qui nous fit avoir recours à notre machine. A minuit, nous avions au nord-est l'Espoir de Sanderson, qui n'était couvert que de fort peu de neige. La température de l'air et de l'eau était de 42°.

Nous eûmes une brise qui alla en augmentant jusqu'à midi (30); alors elle tomba, et nous nous préparâmes à faire travailler la machine; mais la brise reparut, non-seulement de manière à rendre inutile le secours de la vapeur, mais au point de devenir un petit ouragan. Elle commença à souffler du nord-est, et tourna bientôt après vers l'est. Les vagues étaient très-fortes, ce qui indiquait qu'il n'y avait pas de champs de glace¹ dans les environs. Le temps fut épais pendant quel-

¹ On appelle champ de glace, un espace de mer entièrement couvert de glace,

ques heures, mais il ne le fut pas assez pour nous empêcher de continuer notre marche et de profiter de ce vent favorable.

Comme cela était arrivé dans tous les voyages précédents à cette saison de l'année, nous nous attendions alors à rencontrer la glace ; étant sur le lieu même où *l'Hécla* et le *Griper* l'avaient trouvée presque à la même date ; et à peu de distance de celui où *l'Hécla* et *la Furie* en avaient été entourés un mois plus tard en 1824. Nous fûmes aussi charmés que surpris de n'en apercevoir aucune, et ce ne fut même qu'au bout de quelques heures, que nous en vîmes une montagne. On prit à bord un oiseau de terre qui nous était inconnu, et qui fut remis au commandant Ross. Il plut à nos marins de l'appeler une tourterelle, et ils en regardèrent l'arrivée comme de bon augure. Nous n'étions pas fâchés de leur voir ces idées de superstition innocente, qui servaient à entretenir leur ardeur et à leur fournir des sujets de discussion.

Dans la nuit nous passâmes près d'une montagne de glace sur laquelle plusieurs de ces oiseaux nommés *xémès*, que j'avais découverts dans mon premier voyage, ainsi que quelques autres. La température de la mer avait été de 42° à midi ; la latitude, de 73° 56' ; et la longitude de 66°.

Nous commençâmes ce nouveau mois par une belle matinée (1^{er} août), et sans avoir autre chose en vue qu'une seule montagne de glace. Nous y aurions volontiers envoyé chercher de l'eau, car nous commencions à en manquer ; mais les vagues étaient trop fortes pour nous permettre de débarquer. A midi nous étions sous la latitude de 73° 53', et sous la longitude de 65° 50'. La température de la mer était de 40°, et elle ne changea pas jusqu'à minuit. Du reste, c'était un jour d'été. Le ciel et la mer ressemblaient à ce que nous aurions pu nous attendre à trouver dans la Méditerranée, plutôt que dans une région comme la baie de Baffin. Enfin le vent passa graduellement à l'ouest, de manière que nous eûmes de nouveau recours à la machine. Cependant nous n'eûmes pas besoin de nous en servir, car la brise reparut ; et comme une chaudière paraissait fuir encore une fois, nous fûmes fort charmés de ne pas être obligés de nous en servir, et nous prîmes cette occasion pour y faire de nouvelles réparations.

d'une assez grande étendue pour qu'on ne puisse en apercevoir le bout, du haut du grand mât.

(Note du traducteur.)

Le vent ayant fraîchi et venant du même côté, nous cinglâmes vers le nord, n'ayant en vue qu'une montagne de glace. Le dimanche (2) fut une journée superbe; le ciel était serein, l'air transparent, et la mer si unie qu'on ne sentait pas le mouvement du navire. Sans la montagne de glace que nous avions en vue, nous aurions pu nous figurer que nous étions dans les mers d'Angleterre au milieu de l'été, quoique la température de l'air ne fût que de 45° , et celle de l'eau, de 43° . La latitude à midi était de $74^{\circ} 18'$; et la longitude de $66^{\circ} 49'$; il n'y eut pas dans toute la journée une heure pendant laquelle nous ne pussions voir à vingt lieues autour de nous. Nous célébrâmes le service divin, et nous fîmes du reste du jour ce que nous désirions constamment, un intervalle de repos. Pendant cette journée nous aperçûmes une grande tache presque au centre du disque du soleil. Nous jetâmes à la mer deux bouteilles contenant nos signatures avec l'indication de la latitude et de la longitude.

Ce jour fut, comme le précédent, un jour d'été comme il y avait une légère brise venant du nord, nous fûmes en état d'avancer un peu vers l'ouest. Nous placâmes les clefs aux deux nouveaux mâts de hune, et le temps parut si chaud à nos marins, qu'ils ôtèrent leurs jaquettes et travaillèrent en chemise. Durant ce délai, qui nous empêcha, pendant douze heures, de nous servir de nos voiles, la machine fut mise en œuvre, mais enfin nous l'arrêtâmes, tant pour réparer le corps de pompe, que parce que la brise commença à fraîchir.

Notre latitude était $74^{\circ} 14'$, et notre longitude $68^{\circ} 13'$, c'était le point le plus au nord que nous devions probablement atteindre. En commémoration de cette journée, nous jetâmes une autre bouteille à la mer, et je préparai des lettres pour l'Angleterre, car il était possible que nous rencontrassions quelque bâtiment baleinier. A midi la température de l'air était de 44° , et celle de la mer de 42° . A minuit l'une et l'autre tombèrent à 40° . La nuit fut aussi belle que la journée l'avait été, et celui qui désire savoir ce que peut être une nuit passée dans les mers arctiques, devrait faire un voyage dans la baie de Baffin pour en jouir.

Si nous avions été dans les Indes occidentales, je n'aurais pu trouver les hommes de mon équipage que comme je les trouvai, à six heures du matin (4), nettoyant les ponts sans bas et sans souliers. Les réparations à la pompe de la machine furent terminées avant neuf heures, mais la chaudière à tribord commença de nouveau à fuir, et nous



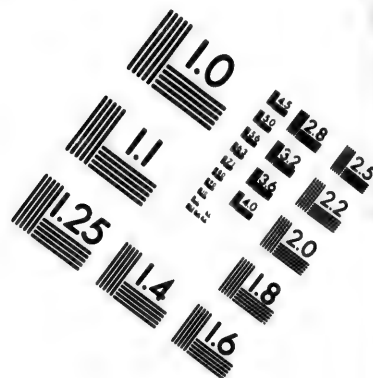
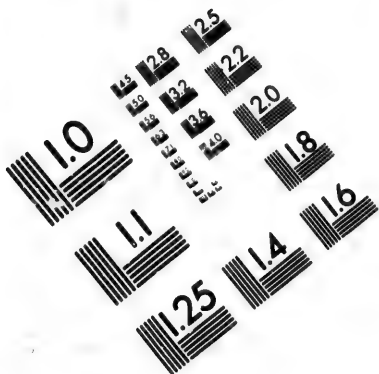
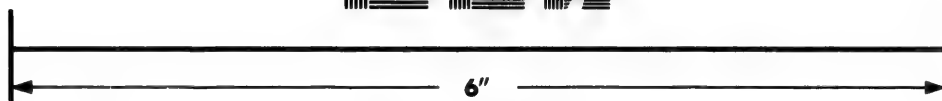
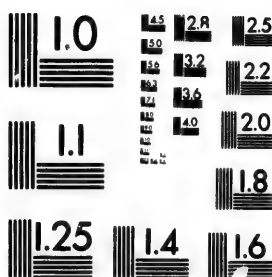


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



fûmes presque sur-le-champ obligés de nous contenter de l'autre, de sorte que nous ne pouvions obtenir que dix révolutions par minute, même en n'employant qu'une seule roue. Ainsi, malgré un calme plat, nous ne pouvions avancer que d'un mille et un quart par heure ; cela valait toujours mieux que de rester stationnaires, mais nous avions aussi peu d'obligations que possible à la machine.

Quoique la mer fût unie comme une glace, le ciel était couvert, et nous ne pûmes faire aucune observation. La température de la mer était d'un degré plus haute que celle de l'air, qui était de 40°. Nous passâmes entre deux montagnes de glace, mais dans les circonstances où nous nous trouvions, nous ne voulûmes pas dévier de notre marche pour y aller faire de l'eau. L'éternelle machine fut de nouveau mise en œuvre dès que nous eûmes bouché la fente de la chaudière ; et vers cinq heures, nous parvîmes à faire un peu plus d'un mille et demi par heure, à l'aide des deux chaudières, mais avec une seule roue, de laquelle nous pouvions ainsi obtenir près de quatorze révolutions. L'équipage s'occupa à mettre en place le nouveau cabestan et à préparer la cale d'avant pour y placer quelques approvisionnements de plus. Un des ouvriers employés à entretenir le feu fut presque suffoqué en respirant une vapeur sulfureuse à la porte de la fournaise. Nous tuâmes quelques puffins qui furent donnés aux chiens, et nous trouvâmes quelques chevrettes d'une espèce qui était nouvelle pour nous. Vers onze heures, ayant en proue une petite montagne de glace, le commandant Ross partit sur une barque afin d'y aller chercher de la glace pour en faire de l'eau, la provision que nous avions faite à Holsteinborg étant épuisée. Dans le fait nous n'avions pas compté que nous serions si longtemps sans avoir le moyen de la renouveler, ayant toujours rencontré des champs de glace en abondance dans nos précédents voyages. Vers minuit, il tomba une averse assez forte ; et nous la recûmes avec plus de plaisir que la neige qui l'avait remplacée dans nos autres voyages.

A une heure, nous étions à assez peu de distance de la montagne de glace, et notre barque nous en rapporta trois tonneaux. Elle avait été trouvée dans un état de dissolution, et nous la vîmes bientôt tomber en fragments. Peu de temps après, le vent étant devenu favorable, les feux furent éteints après que la machine eut fonctionné sans interruption pendant environ quatorze heures. Pour le moment, les chaudières ne semblaient plus vouloir fuir. Mais ce vent ne dura

pas longtemps ; il tourna bientôt vers le sud-ouest, et nous eûmes encore recours à la machine, qui fut maintenue en activité environ douze heures. C'était le plus long espace de temps qu'elle eût encore fonctionné sans accident ou sans interruption. Le temps était beau et agréable, et le vent inclinait davantage vers le nord. A midi la latitude était de $73^{\circ} 43'$ et la longitude de $73^{\circ} 30'$; à six heures elle était de 74° , et nous étions alors à environ soixante milles à l'est du cap Byam-Martin. Nous vîmes l'apparence de la terre, mais pas assez distinctement pour être en état de la reconnaître. A huit heures, il tomba un brouillard ; mais la température de l'air et de la mer resta à 40° comme à midi.

Les charpentiers ayant fini la plate-forme pour le nouveau cabestan, entre la grande écouteille et celle d'avant, il fut fixé en place. Nous avons aperçu deux montagnes de glace avant l'arrivée du brouillard, mais nous les perdîmes bientôt de vue ainsi que tout autre chose. Nous fîmes quelques changements avantageux à la machine, et il en résulta que nous en obtînmes au moins treize révolutions par minute, et un degré de vitesse de plus d'un mille et demi par heure. Le brouillard devint beaucoup plus épais à minuit, mais, comme la température était de 43° , il ne se jeta pas sur nos agrès, comme cela était arrivé pendant mon premier voyage.

Ayant presque un calme le 6 août, nous ferlâmes la voile de perroquet à une heure, et nous amenâmes la voile de hune ; mais nous ne pûmes faire plus d'un mille par heure à l'aide de la machine. A trois heures, le brouillard se dissipa tout à coup, et la terre devint visible comme si elle fût tombée du ciel. Le cap Byam-Martin se distinguait du reste par la grandeur de sa forme. Toutes les terres hautes, et notamment cette montagne, étaient couvertes de neige, à peu d'exceptions près. Nous attribuâmes cette différence entre la côte où nous arrivions et celle que nous venions de quitter, à la circonstance que la première est située au nord-est. Nous avions la baie de la Possession plein est, à environ quatorze lieues de distance.

Une légère brise, arrivant alors de l'ouest, nous obligea à avancer vers le nord. Cependant nous continuâmes à employer la vapeur, et la machine s'était conduite d'une manière si différente du passé, qu'elle avait été vingt-quatre heures de suite en activité. Vers midi, la terre nous fut cachée par des vapeurs, et nous ne la revîmes plus de la journée. Notre latitude était de $73^{\circ} 33'$, à peu près la même

que celle de la baie de la Possession ; et notre longitude de $74^{\circ} 42'$. Nous étions alors à environ trente lieues à l'est de cette partie de la côte.

Nous vîmes trois montagnes de glace, dont l'une avait une forme très-remarquable, car elle ressemblait à un pont, sur le sommet duquel s'élevait un château. Les deux autres semblaient dans un état de dissolution, et nous en vîmes une tomber en pièces. Nous avions vu dans la matinée une partie du squelette d'une baleine ; et, dans la soirée, celui d'un autre cétacé ayant passé près de nous, nous mîmes une barque en mer, et nous nous procurâmes une provision de vivres pour nos chiens. Nous recueillîmes aussi une pièce de bois qui avait fait partie d'un bâtiment, et à laquelle étaient attachés quelques poissons à coquilles. Dans la soirée, le vent était directement contre nous, et nous arrêtâmes la machine, qui, en pareil cas, nous était fort peu utile, et d'ailleurs la pompe allait fort mal. La température de l'air et de l'eau était de 40° .

En entrant dans le détroit de Lancaster, je me rappelai naturellement cette époque de mon premier voyage ; et étant près de l'endroit où nous étions décidés à retourner en Angleterre, dans la ferme croyance que nous ne pouvions avancer davantage vers l'ouest de ce côté, je ne pus m'empêcher de consigner sur mon journal les observations que je vais en extraire, quoique j'aie discuté ce sujet avec soin dans l'aperçu de toutes les tentatives qui ont été faites pour découvrir un passage au nord-ouest que j'ai tracé dans le chapitre servant d'introduction au présent ouvrage.

« Sir Édouard Parry remarque que le détroit de Lancaster a obtenu plus de célébrité qu'il n'en aurait jamais eu, par suites des opinions très-opposées auxquelles il a donné lieu. Ce langage est pour le moins un peu ambigu. Pour cette raison ou pour d'autres, quelques personnes qui prenaient intérêt aux découvertes et aux opérations de ce voyage, en ont conclu que l'opinion de sir Édouard était opposée à la mienne lorsque nous étions tous deux employés à cette première expédition. D'après cette conclusion, les mêmes personnes durent aussi naturellement penser qu'il m'avait fait connaître alors cette différence d'opinion, puisque tel était son devoir, comme m'étant adjoint dans cette expédition, quoique sous mes ordres ; et que par conséquent, en agissant comme je le fis, j'avais agi contre l'opinion exprimée de sir Édouard Parry.

• Si ce que je viens de supposer est exact, il est nécessaire de détromper ces personnes, car sir Édouard ne m'exprima point alors cette opinion, et je dois en conclure qu'il ne l'avait pas conçue. Il ne peut avoir cru qu'il existait un passage par le détroit de Lancaster, sans quoi il m'aurait dit qu'il le croyait; car ce serait le supposer capable d'avoir manqué à son devoir comme officier, que de présumer que lorsqu'il était commandant en second sous mes ordres et qu'il s'agissait d'une question de cette importance, qui concernait le service dont nous étions tous deux chargés, il eût caché une opinion qu'il était de son devoir spécial de me communiquer. Il n'y a pas un seul officier appartenant à l'un ou à l'autre des vaisseaux employés à cette expédition, qui ne soit également blâmable, s'il dit aujourd'hui qu'il différerait d'opinion avec moi sur ce sujet à cette époque, puisque c'était un devoir pour chacun d'eux de m'informer de ce qu'il pensait sur une question qui était le principal objet de notre expédition.

» Il peut se faire qu'il me soit impossible à présent de changer ou de modifier les conclusions qu'on a tirées de ma conduite, et auxquelles je viens de faire allusion; car il est dans la nature humaine de tenir aux jugements qu'on a une fois portés, et qui n'ont point été attaqués pendant un si long espace de temps; mais ici, en cet endroit même, où tous mes souvenirs semblent ne dater que d'hier, je puis affirmer de nouveau, avec la confiance la plus entière, qu'aucun officier ne m'exprima alors la croyance qu'il existât un passage à travers ce détroit, ni ne me donna même à entendre qu'il eût cette opinion. Tout au contraire, je fus porté à conclure des remarques générales qui furent faites à bord de mon vaisseau, et des expressions de ceux qui se regardent comme ayant plus spécialement le droit d'être consultés, que leur avis était non-seulement que j'avais suffisamment avancé dans ce détroit, mais que j'y avais même déjà pénétré trop avant.

» Il est vrai, et je dois le répéter ici, que quand même l'opinion de l'officier qui commandait en second l'expédition eût été, comme bien des gens l'ont supposé, contraire à la mienne, ce qui n'était pas, mes instructions et les circonstances dans lesquelles nous nous trouvions me faisaient un devoir d'agir comme je le fis. Mes ordres étaient clairs et positifs: non-seulement la saison pour pénétrer plus avant dans les glaces était passée, mais c'était pour moi un devoir impérieux, comme c'en est un pour tout officier chargé du commande-

ment, d'assurer la conservation des vaisseaux et de leurs équipages, quand même je n'aurais pas reçu les ordres dont je viens de parler.

» Il est constant en même temps qu'à cette époque, toute la mer, à l'ouest du vaisseau, était couverte de glaces; de sorte que nous n'aurions pu y avancer que de quelques milles de plus, quand même j'en eusse fait la tentative; et je ne crois pas qu'il y ait la moindre probabilité, d'après l'apparence que présente la terre dans le lointain, telle que je la vois en ce moment, que mon opinion sur la nature de ce passage eût été différente de ce qu'elle fut à l'instant où nous résolûmes de renoncer à aller plus loin, si je m'étais approché davantage du bord des glaces. On sait que l'apparence de la terre dans les mers glaciales est souvent fort trompeuse; et si Cook lui-même en a mal jugé en plusieurs occasions, c'est une preuve suffisante que la difficulté doit souvent être très-grande, sinon insurmontable. Mais dans le fait, toute l'histoire de la navigation fourmille d'erreurs semblables; et quiconque s'amuserait à cette recherche en trouverait par centaines. Il faut être bien peu versé dans ce genre de lecture pour ne pas s'en rappeler un grand nombre d'exemples, même sans se donner la peine de les chercher; et je parle d'exemples où l'erreur n'a été découverte que par suite de la meilleure fortune ou du plus grand succès de navigateurs postérieurs.

» J'aurais pu dire tout cela il y a longtemps, et je l'aurais fait si j'avais cru avoir besoin de justifier mes opinions et ma conduite. Sachant que j'avais eu raison, j'adoptai la marche qui, quoique la plus difficile, est toujours la meilleure. Je n'aurais même pas rompu ce silence en ce moment pour revenir sur un passé déjà bien éloigné, si l'endroit où je me trouve ne me rappelait vivement les diverses émotions qu'il a fait naître en moi, et s'il ne me donnait plus que l'espérance que les nouveaux efforts que je fais pour résoudre le problème important dont il s'agit, seront accueillis en Angleterre, si jamais j'y retourne, d'une manière toute différente. »

CHAPITRE VII.

Nous avançons dans le détroit de Lancaster. — Vue des montagnes de Catherine et d'Élisabeth. — Nous passons le cap d'York, et nous nous dirigeons vers le détroit du Prince-Régent. — Cap et baie d'Elwin. — Les boussoles cessent d'aller. — Découverte de la baie d'Adélaïde. — Nous approchons de l'endroit où *la Furie* avait fait naufrage. — Vue des pieux qui avaient soutenu les tentes dressées lors de ce naufrage. — *La Victoire* est amarrée.

Après avoir fait quatre milles vers le nord dans la matinée (7 août), nous éprouvâmes un calme, la proue de notre vaisseau étant toujours tournée vers le nord. Nous avions en vue plusieurs montagnes de glace, et nous mîmes en mer une barque, pour y aller prendre un nouveau chargement, qu'elle nous rapporta vers une heure. La machine étant en état de fonctionner, nous la mîmes en activité vers trois heures. Nous ne pûmes obtenir que dix révolutions par minute, ce qui faisait marcher le vaisseau contre un vent léger à raison d'un mille et un quart par heure, ne pouvant porter la pression d'un degré plus haut que trente livres par pouce.

A midi, nous étions sous la latitude de $73^{\circ} 30'$, ayant fait vingt milles vers le nord, et nous estimâmes que la longitude était la même que celle de la veille. Nous fîmes une nouvelle provision de chair de baleine pour les chiens. Nous vîmes la terre des deux côtés du détroit de Lancaster, et nous étions à peu près à égale distance de l'un et de l'autre. Le temps était couvert, et il tomba quelques gouttes de pluie ; la température de l'air et de l'eau était également à 40° à midi et à minuit. Il faisait si doux que, quoique la chaleur de la chambre de la machine ne pénétrât pas dans la cabine, nous trouvâmes agréable de dîner sans feu, et l'écouille entr'ouverte. Il est vrai que le thermomètre n'indiquait pas une température d'été pour l'Angleterre ; mais, d'après les sensations que nous éprouvions, le temps nous semblait aussi doux qu'il nous l'aurait paru dans notre pays avec une chaleur de 60° . Nous vîmes beaucoup de puffins pendant cette journée et la précédente ; ils étaient sans doute attirés par le squelette de baleine que nous avions rencontré.

Un calme complet ayant régné toute la journée, la machine fut

constamment en activité, à l'exception de quelques interruptions tant pour nettoyer les fournaies que pour remédier à des inconvénients que je me lasse de rapporter. Onze révolutions, qui furent tout ce que nous pûmes obtenir, nous firent marcher à raison d'un mille et demi par heure. Le temps étant couvert à midi, nous ne pûmes obtenir la hauteur du méridien, et nous ne vîmes la terre que le lendemain de bonne heure dans la matinée, encore fort indistinctement. Avant midi nous envoyâmes une barque chercher une cargaison de glace, et nous retirâmes du *Krusenstern* vingt-huit sacs de charbon, et quelques pièces de bois, afin de l'alléger. La température de l'air était à 40°, celle de l'eau à 39°, mais elle monta également à 40° à minuit, quoiqu'elle eût été dans la soirée, pendant un court espace de temps, à 36°, probablement à cause du voisinage de quelques montagnes de glace.

On acheva de mettre la cale d'avant en état de recevoir quelques nouveaux objets d'approvisionnement, et nous fîmes encore une provision d'eau dans la soirée. Lorsque le soleil commença à descendre, il y eut une apparence de vent dans les nuages, et à dix heures, une brise légère nous décida à déployer toutes nos voiles. On voyait de tous côtés des restes de baleines, couverts de puffins; nous vîmes aussi une troupe de canards et quelques mouettes blanches. L'eau semblait remplie d'une multitude de petits insectes marins, et nous en pêchâmes quelques échantillons à l'aide de filets de gaze.

Pendant toute la dernière semaine, tout l'équipage avait montré la plus grande impatience d'avoir un vent favorable, et le dépit de ne pouvoir profiter du beau temps faisait que le peu d'aide que nous recevions de notre misérable machine nous contrariait encore davantage. Elle était fréquemment exposée à recevoir des malédictions, et si celui qui l'avait fabriquée en avait sa part, personne ne pourrait en être surpris : il fallait une attention constante et minutieuse pour en tirer le peu qu'elle pouvait faire, et malgré la bonne volonté des hommes qui y travaillaient, ma présence était requise presque à chaque instant, de sorte que je pouvais à peine prendre quelque sommeil. On croira donc aisément que l'apparence d'une brise venant de l'est était attendue avec sollicitude. Toutes les mains se levaient pour sentir si le vent arrivait; on épiait chaque nuage et chaque masse de brouillard jusqu'au moment où il fallait quitter le pont pour aller prendre du repos. Si nous avions été moins inquiets nous-mêmes,

nous aurions pu trouver quelque amusement à observer de quelle manière le caractère particulier de chacun influait sur sa conduite en cette occasion. Ceux qui avaient de l'ardeur et des dispositions à voir les choses en beau, avaient toujours les yeux fixés du côté de l'est, afin de découvrir par le mouvement des nuages, ou par quelques autres indices, la première apparence d'un vent favorable. Ceux qui étaient portés à se laisser aller au découragement, étaient assis sur la proue, gardant un sombre silence, regardant tour à tour le ciel et la mer, et laissant voir, sans dire un seul mot, qu'ils désespéraient du succès de notre entreprise, et qu'ils craignaient que notre voyage ne se terminât, quand il était encore si peu avancé. Cependant, à minuit, tous les symptômes précurseurs d'un vent venant de l'est commencèrent à se montrer ; ceux qui désespéraient reprirent courage, et la satisfaction de ceux qui avaient conservé de l'espoir se communiqua enfin à tout l'équipage.

Cet heureux vent, qui était enfin arrivé, augmenta peu à peu ; toutes les voiles furent déployées, et la machine fut maintenue en activité jusqu'à trois heures, grâce aux efforts constants des hommes qui faisaient jouer les soufflets. Le temps était encore doux, quoique le vent fût à l'est ; et comme nos gens avaient eu beaucoup de fatigue, on les envoya se reposer, après le service divin. Notre latitude, par observation, était de $74^{\circ} 01'$, et notre longitude, d'après le chronomètre, de 77° . Nulle glace d'aucune espèce n'était en vue ; mais la cime des montagnes était couverte de neige, et particulièrement celle des deux montagnes remarquables, nommées Catherine et Elisabeth, qu'on voyait s'élever au-dessus des nuages. La marche du navire, d'après la boussole, était alors nord-nord-est, ce qui, sous une déviation de 114° , nous faisait monter le détroit en droite ligne, et nous portait ainsi presque à l'ouest. Dans la soirée, nous vîmes aussi le cap Liverpool au-dessus des nuages. A midi, la température de l'eau était également à 40° , et à minuit elle ne tomba que d'un degré. Pour que rien ne manquât à la gaieté actuelle de tout l'équipage, nous fîmes distribuer à dîner une ration de viande fraîche de notre bœuf de Galloway. La chaleur du temps commençait à nous faire craindre que nous ne puissions le conserver longtemps en cet état.

Pendant la nuit, nous vîmes au nord et au sud les deux côtés du détroit, quoique obscurément ; mais lorsque la matinée avança, le vent fraîchit, et l'air devint si épais que nous les perdîmes de vue, et

que nous ne pûmes faire aucune observation à midi. A onze heures, nous avions passé, d'un côté le cap Charles-York, et de l'autre le cap Warrender. Comme il faisait assez clair pour voir à deux milles du vaisseau, nous voguâmes au sud pour gagner le cap Crawford, dans l'intention de longer la côte.

A cinq heures (10), on le vit sur la proue de tribord à environ deux milles de distance, ce qui nous força à nous reporter sur-le-champ vers le nord. Quand le temps se fut un peu éclairci, nous nous trouvâmes presque affalés sur la côte, et entourés de fragments de montagnes de glace et de glaces détachées du rivage. Nous squâdâmes, et nous nous trouvâmes sur cinquante toises, qui, au bout d'un quart d'heure se réduisirent à vingt-cinq, la sonde rapportant du sable et des coquillages. Nous n'étions alors qu'à un mille de la pointe la plus voisine. Les vagues avaient pris beaucoup de force, et comme nous approchions de la terre, dont on pouvait reconnaître le caractère montagneux, le vent nous manqua. Le mouvement lourd du vaisseau fit en ce moment que le gui se brisa en trois pièces. Notre situation fut quelques instants très-hasardeuse, car nous fûmes coiffés trois fois, et portés par les vagues beaucoup plus près du rivage que nous ne le désirions. Nous nous préparions à jeter l'ancre pour dernière ressource, quand le vent revint tout à coup du même côté, et nous doublâmes la pointe.

Pour nous aider à surmonter ces difficultés, nous produisîmes la vapeur dans un temps infiniment plus court que de coutume; mais le retour inattendu de cette brise nous dispensa d'y avoir recours. Comme la température de l'eau était tombée à 32° , c'était un avis d'être sur nos gardes; et je ne dois pas oublier de faire mention de la bonne conduite et de l'activité de tout l'équipage en cette occasion, comme dans toutes celles où nous nous étions trouvés dans une position critique.

La grande voile fut bientôt de nouveau déployée sans son gui; et étant ainsi hors de tout danger, nous continuâmes à longer la côte avec une bonne brise venant de l'est-sud-est, mais inclinant un peu vers le nord jusqu'à huit heures. Alors nous avions suffisamment pris le large pour pouvoir suivre la direction de la côte à l'ouest. A trois heures, nous vîmes le cap York du nord-nord-est. L'examen que nous fîmes en ce moment de la machine à vapeur nous fit voir que les tuyaux à air étaient engorgés par une quantité de poussière de char-

bon, et que les deux pompes avaient encore besoin de réparations. Nous employâmes six heures à remédier à ces deux inconvénients ; et à minuit, la brise avait considérablement augmenté.

Quoiqu'il fût du brouillard, le temps ne fut pas de nature à nous empêcher de garder la terre en vue. A six heures (11), pendant que nous doublions le cap York, le commandant Ross reconnut une montagne à pic. Nous rencontrâmes alors des glaces flottantes, mais nous trouvâmes un bon passage à travers. Avant midi nous en traversâmes trois autres masses beaucoup plus considérables que la première. En ce moment, et fort heureusement, le temps s'éclaircit, et nous permit de voir notre chemin et de faire une bonne observation à midi. Nous trouvâmes pour latitude $73^{\circ} 4'$, et pour longitude $84^{\circ} 23'$. Après cela, nous ne rencontrâmes plus de glaces qui méritent qu'on en parle, et nous pûmes diriger notre marche vers le côté méridional du détroit du Prince-Régent.

A deux heures après midi, nous vîmes la terre entre le cap Sepping et la baie d'Elwin. Nous nous approchâmes et nous longeâmes la côte dès que nous en fûmes à trois lieues. Le vent, qui avait augmenté graduellement depuis quelque temps, devint alors presque un ouragan, et à quatre heures, nous fûmes obligés de ne conserver que notre voile de hune, en en prenant tous les ris, et nous courûmes ainsi vent arrière. La mer, dont la surface, comparativement, avait été unie pendant que nous étions au milieu des glaces, éleva alors ses vagues aussi haut que nous les eussions encore vues pendant tout notre voyage ; et comme le vent, qui venait du nord-nord-est, enfilait directement le détroit, la terre ne nous offrait aucun abri. Nous préparâmes donc nos voiles de miséricorde, et nous nous disposâmes à capéer ainsi pendant la nuit.

A environ dix milles au nord de l'endroit où *la Furie* fit naufrage, et près de la baie d'Elwin, nous pûmes faire quelques bonnes observations. En avançant, nous vîmes quelques parties de glaces encore attachées à la terre dans les baies ; mais à l'exception d'une petite montagne de glace, nous n'en aperçûmes aucune masse près du rivage. A neuf heures, nous passâmes la baie de Batty, après quoi nous rencontrâmes des glaces d'une nature toute différente de celle que nous avions vues dans la baie de Baffin ; elles étaient beaucoup plus inégales, et en général plus épaisses. Nous en conclûmes que non-seulement ces glaces, mais la plupart de celles que nous avions déjà

rencontrées, avaient été formées l'année précédente, et s'étaient détachées des rives septentrionales du détroit du Prince-Régent. Dès que nous les eûmes traversées, la température de l'eau à la surface monta de 31° à 33°, ce qui nous fit espérer que nous n'en verrions plus de cette espèce; et quoique nous eussions la perspective d'être obligés de capéer jusqu'à ce que le vent se modérât, nous le regardâmes comme nous étant favorable.

Nous voguâmes ainsi jusqu'à minuit sous très-peu de voiles; et à cette époque nous étions arrivés au point le plus avancé de notre voyage en 1818, jusqu'au bout du détroit du Prince-Régent, en trente-six heures. Nous mîmes alors en panne, sous la voile de senau, et celle d'étai de misaine, la voile de hune ayant été préférablement ferlée, et la vergue de perroquet baissée.

Il est maintenant important de remarquer que tandis que nous étions à la hauteur du cap d'York, le roulis du bâtiment étant devenu très-fort, nos boussoles cessèrent de nous être utiles. Les boussoles de Pope, de Gilbert, et d'Alexander, qui nous avaient servi pendant tout le voyage, cessèrent tout mouvement presque en même temps, et nous fûmes obligés de gouverner le navire d'après des calculs astronomiques tirés du soleil, comme je l'avais fait dans mon premier voyage. Ainsi, quand nous étions assurés du gisement d'un objet quelconque en face de nous, nous marchions vers ce point sans consulter l'aiguille aimantée, qui était devenue inutile. Cependant lorsque le temps était très-couvert, et la mer houleuse, ce genre de navigation devenait difficile et exigeait les plus grandes précautions.

Les glaces se montrèrent bientôt sous le vent en pièces détachées, et le temps devint plus chargé après minuit; mais comme il n'y avait aucune apparence de danger, le commandant Ross et moi nous allâmes prendre quelque repos après les fatigues que nous avions éprouvées depuis quarante-huit heures, et nous laissâmes le vaisseau aux soins de l'enseigne Blanky, homme de zèle autant que d'expérience.

Nous n'avions jamais eu le moindre doute sur la capacité de cet officier, et ce qui arriva le jour suivant (12), justifia complètement notre confiance en lui. A deux heures du matin, une masse énorme de glaces, que le brouillard avait cachée, et composée de morceaux détachés, mais trop rapprochés les uns des autres pour qu'un navire pût passer à travers, se montra tout à coup à trois câbles de distance

du vaisseau, et ne fut aperçue que parce que les vagues se brisaient contre elle d'une manière terrible. Il vit sur-le-champ que nous n'avions d'autre chance que d'en doubler l'extrémité du côté de la terre, largua l'écoute de la voile de senau, et, après avoir mis la barre au vent, nous fit avertir du danger. Il hissa ensuite le foc de miséricorde, et la voile à gui d'avant, en en prenant tous les ris, voiles qui avaient été préparées d'avance, pour y avoir recours en cas de besoin.

Cependant nous trouvâmes impossible d'éviter l'approche d'une grande pièce de glace ; mais le choc qu'elle nous occasionna en frappant la proue à bâbord, aida à tourner la tête du vaisseau du côté convenable. Il était encore douteux que nous pussions doubler l'extrémité de la masse de glace que nous avions alors sous le vent, et contre laquelle les vagues se brisaient. Nous déployâmes donc toutes les voiles que nous pouvions porter, et nous la doublâmes enfin, seulement de la longueur du vaisseau. Nous éprouvâmes sur-le-champ un soulagement délicieux, en quittant une mer houleuse pour en trouver une qui était unie comme une glace, retraite tranquille où nous pouvions nous livrer au repos le reste de la nuit, car cette masse de glaces nous mettait parfaitement à l'abri du vent, et de moment en moment elle devenait plus haute et plus compacte, les plus petites pièces qui flottaient alentour s'attachant peu à peu aux plus grandes.

A si heures le vent commença à se modérer, et, nous hasardant à déployer la grande voile, nous passâmes ces glaces, et nous nous dirigeâmes vers la terre. Au bout d'une demi-heure, nous vîmes l'endroit où *la Furie* avait fait naufrage, et les pieux qui avaient soutenu les tentes étaient encore debout ; mais nous ne pûmes distinguer le vaisseau, quoique nous fussions quelquefois disposés à croire qu'on pouvait l'apercevoir. Cependant, à notre grande mortification, nous ne pûmes arriver à ce malheureux point : un fort courant, ou une marée venant du sud, nous en éloigna. Un brouillard épais nous obligea à changer de bord, et nous allâmes chercher un refuge derrière les glaces que nous venions de quitter.

Pendant le cours de la journée, le vent étant moins fort et le ciel plus clair, nous fîmes plusieurs tentatives pour approcher de la terre, mais nous reconnûmes que nous perdions toujours du terrain. A quatre heures nous eûmes recours à la vapeur, mais la principale pompe était en mauvais état, et nous ne pûmes nous en servir. Ce-

pendant, à cinq heures, nous étions arrivés à environ cinq milles au sud de la pointe de *la Furie*, et la brise et la mer étaient devenues meilleures. Le commandant Ross monta sur une barque pour chercher un ancrage, et le vaisseau le suivit, à l'aide des voiles et de la vapeur, dans ce qui nous parut une baie, mais que nous reconnûmes ensuite être un détroit qui prend sa direction à l'est sur cette partie de la côte. Il avait trouvé un endroit où il jugea que nous pouvions passer la nuit en sûreté ; mais pendant ce temps nous avions découvert un courant le long du rivage, portant au nord-est, précisément dans la direction où nous désirions aller, et un passage suffisant entre les masses de glace, qui semblaient être échouées. Nous nous dirigeâmes donc vers cet endroit, et nous trouvâmes que nous avions précisément la profondeur d'eau qu'il nous fallait, pour passer à une portée de mousquet de la terre.

La côte allait d'abord en pente, mais plus loin vers le nord, elle s'élevait en rochers perpendiculaires de deux à trois cents pieds de hauteur. Nous nous assûrâmes aisément qu'ils se composaient de pierre à chaux, présentant une apparence de stratification horizontale ; quant aux autres détails, nous n'eûmes pas l'occasion de les examiner de plus près sous le rapport géologique. Un grand ours blanc s'avança vers le rivage, comme pour satisfaire la curiosité que nous lui inspirions, mais il ne nous suivit pas longtemps, et il ne vint jamais à portée de mousquet. Nous éprouvâmes un calme, malgré lequel à l'aide du courant et de la vapeur, nous faisons environ deux milles par heure.

Ce matin, le ciel fut parfaitement clair, et ce fut alors que nous découvrîmes que notre baie supposée était un détroit. Il semblait s'étendre très-loin, car nous ne pûmes voir de terre dans sa direction, et nous conclûmes qu'il allait bien loin à l'ouest. Comme c'était le jour de la naissance de la duchesse de Clarence, la baie qui était la première découverte faite pendant notre voyage, fut nommée baie d'Adélaïde, et l'ancrage que le commandant Ross avait choisi, le havre d'Adélaïde.

A deux heures, nous avons fait deux milles ; et, voyant que la marée avait changé, nous amarrâmes pour la nuit, croyant être à cinq ou six milles de *la Furie*. Notre vaisseau était à l'abri entre quelques grandes pièces de glace, qui étaient dans un état de dissolution, et celles qui étaient plus loin s'avançaient rapidement vers le sud.

Plus nous remontions cette côte, plus nous trouvions les rochers élevés. En certains endroits, ils avançaient en forme de tables horizontales; dans d'autres, ils offraient l'aspect de murailles, de châteaux, de tours, et d'autres formes encore plus bizarres, comme cela n'est pas rare dans d'autres parties du monde. A de courtes distances, ils étaient coupés par de profonds ravins remplis d'eau, ou portant les marques des torrents qui y avaient coulé.

A sept heures, le vent parut venir de l'ouest, et la marée, qui était tombée, s'éleva avec tant de force, qu'elle emporta les glaces qui obstruaient notre marche, tandis qu'elles nous protégeaient en même temps; ce qui nous ouvrit un passage vers le nord. La terre commençait à incliner de ce côté, et nous fîmes voile dans cette direction; mais nous n'avions pas fait plus d'un quart de mille, quand le vent et le courant se déclarèrent contre nous, et nous fûmes obligés de nous amarrer à une pièce de glace échouée.

Cependant nous eûmes recours à la vapeur, et, favorisés par une légère brise, nous partîmes une seconde fois; mais nous fîmes peu de chemin, attendu le peu de force de la machine, et la défectuosité du corps de pompe, que nous n'avions pas alors le temps de réparer. Dans le fait, les roues ne pouvaient faire que huit révolutions par minute, ce qui ne nous donnait qu'une vitesse d'un mille par heure. Nous fûmes donc encore obligés de nous amarrer à une pièce de glace.

En examinant de plus près la manière dont la machine fonctionnait, je reconnus pourtant alors que nous pouvions nous procurer en quinze minutes une quantité de vapeur suffisante pour la tenir en activité pendant un même espace de temps, avec treize à quatorze révolutions des roues. J'imaginai donc un plan pour tirer parti de cette circonstance. Je fis porter à la distance d'environ deux câbles de longueur en avant du vaisseau une corde à harponner la baleine, et quand on arrêta la machine pour laisser à la vapeur le temps de s'amasser, on s'en servait pour remorquer le navire; après quoi le tour de la vapeur revenait. Ainsi, par le secours successif de la remorque et de la vapeur, nous longeâmes la côte en dépit du vent et du courant qui nous étaient contraires, quoique la glace nous forçât quelquefois d'approcher du rivage au point que nous n'en étions qu'à une portée de pistolet, et que nous n'eussions sous nous que quelques pouces d'eau au delà du tirant de notre vaisseau, qui était déjà de sept pieds six pouces.

Pendant tout ce temps d'efforts extraordinaires et pénibles, qui durèrent depuis six heures du matin jusqu'à deux heures après midi, la plus grande inquiétude régna dans tout l'équipage, surtout quand nous étions sur le point de doubler quelque une des pointes qui nous obstruaient la vue l'une après l'autre le long de la côte. Tous ceux qui n'étaient pas nécessaires sur le pont pour travailler à la manœuvre s'empressaient de monter au haut du grand mât, et l'on faisait des conjectures sans fin sur le bâtiment naufragé que nous cherchions. A trois heures, le commandant Ross, qui était lieutenant à bord de *la Furie* lors du naufrage, reconnut une haute montagne qui dominait sur la mer, comme étant à environ trois milles au nord de l'endroit où ce malheur était arrivé; et à quatre heures, nous vîmes enfin les tentes. Une seule paraissait entière; il ne restait des autres que les cordes et les pieux, au bout desquels étaient encore suspendus quelques haillons flottant au gré des vents.

Le commandant Ross fut alors détaché sur une barque pour chercher un bon ancrage, et il nous rapporta bientôt la bonne nouvelle qu'il avait trouvé un excellent havre formé par une grande montagne de glace et deux petites, à environ un quart de mille de l'endroit où les approvisionnements de *la Furie* avaient été déposés¹. Nous travaillâmes donc avec plus d'ardeur et d'énergie que jamais, en dépit d'un nouvel obstacle qui nous obligea de tourner les glaces qui étaient attachées à la pointe de *la Furie*. L'eau était si peu profonde en cet endroit, qu'il n'y en avait pas assez pour notre navire. A une distance d'environ moitié de la largeur du vaisseau, les pierres se montraient au fond, comme pour nous faire voir qu'il y avait là une muraille de rocher que nous étions obligés de côtoyer à quelques toises, de crainte d'être entraînés par un courant très-fort, qui nous était contraire, et dont nous n'étions éloignés que de quelques brasses. Les glaces flottantes, qu'il nous était impossible d'éviter, nous donnèrent

¹ En 1824, le capitaine Parry partit d'Angleterre avec *la Furie* et un autre navire pour son troisième voyage dans les mers arctiques, afin de découvrir le passage au nord-ouest, si longtemps et si inutilement cherché. Dans le détroit du Prince-Régent, découvert par le capitaine Parry dans son précédent voyage, *la Furie* fut tellement maltraitée par les glaces, qu'elle devint incapable de tenir la mer. Comme il était impossible d'en réparer les avaries, le capitaine fut obligé de l'abandonner, et il retourna en Angleterre sur un autre navire, après avoir laissé les approvisionnements de *la Furie*, dont il ne pouvait se charger, dans l'endroit où ce navire avait échoué, et où le capitaine Ross les trouva.

(Note du traducteur.)

aussi beaucoup d'embarras. Mais nous n'en reconnûmes que mieux l'avantage particulier de nos roues de nouvelle invention, qui ne souffrirent aucun dommage en tournant la glace. A huit heures et demie, notre vaisseau fut amarré dans le havre formé par la glace, et où l'eau avait seize pieds de profondeur à marée basse.

CHAPITRE VIII.

Examen des approvisionnements de *la Furie*. — Embarquement des objets que nous avions dessein de prendre. — Départ de cette côte. — Découvertes; noms qui y sont donnés. — Obstacles opposés par la glace. — Nous amarrons.

La Victoire étant alors amarrée dans un bon havre formé par les glaces, à un quart de mille de l'endroit où les approvisionnements de *la Furie* avaient été débarqués, nous désirions vivement en faire l'examen. Après avoir ordonné pour l'équipage un bon repas qu'il avait si bien gagné, je me rendis à terre avec le commandant Ross, M. Thom et le chirurgien. Nous trouvâmes la côte presque bordée de charbon, et ce fut avec un intérêt peu commun que nous avançâmes vers la seule tente qui restât entière. C'était celle qui avait servi aux officiers de *la Furie*, mais il n'était que trop évident que les ours y avaient rendu de fréquentes visites. Le commandant Ross avait suspendu près de la porte un petit sac, dans lequel il avait laissé son livre de notes, et des échantillons d'oiseaux; il était déchiré, et il n'y restait pas un fragment de ce qu'il avait contenu. Les côtés de la tente étaient aussi déchirés, et arrachés de terre en plusieurs endroits; mais, à tout autre égard, elle était intacte.

Nous trouvâmes que rien ne manquait à l'endroit où la viande et les légumes conservés avaient été déposés. Les caisses avaient été empilées en deux tas; mais quoiqu'elles eussent été exposées pendant quatre ans à toutes les chances du climat, elles n'avaient pas souffert le plus léger dommage. Il n'y avait pas eu d'eau pour les rouiller, et les jointures en étaient si hermétiquement soudées, que les ours n'avaient pu sentir ce qui y était contenu. S'ils s'en étaient doutés, nous n'aurions pas eu une grande part de ces provisions, et ils auraient

eu plus de raison que nous d'être satisfaits de l'invention de M. Donkin¹. En examinant le contenu, nous vîmes que rien n'était gelé, et que tous les comestibles avaient conservé leur goût sans la moindre altération. Nous en fûmes enchantés, car cette découverte n'était pas pour nous un objet de luxe; il y allait de notre existence et de l'espoir du succès de notre expédition. Le vin, les liqueurs spiritueuses, le sucre, le pain, la farine, le cacao, étaient en aussi bon état, à l'exception d'une partie de cacao qui avait été placée dans des barils ordinaires. Le jus de citron, et les fruits et légumes conservés dans du vinaigre, n'avaient pas beaucoup souffert. Les voiles, qui avaient été très-bien faites, non-seulement étaient sèches, mais semblaient n'avoir jamais été mouillées. Il était pourtant remarquable que, tandis que le bitord était devenu parfaitement blanc, il avait perdu toute apparence et toute odeur de goudron.

Nous nous rendîmes ensuite sur la partie du rivage où *la Furie* avait été abandonnée, mais nous n'y vîmes aucun vestige de ce navire. Les opinions furent différentes, et chacun s'abandonna librement à ses conjectures sur ce qu'il était devenu. Cependant après avoir vu si souvent les effets produits par les masses de glaces mobiles sur cette côte, il n'était pas difficile de deviner en général ce que nous ne pouvions expliquer en détail. Le bâtiment avait sans doute été entraîné par les glaces, et brisé en mille pièces, qui avaient augmenté la quantité de bois qu'on voit flotter à la dérive sur cette mer. Quoi qu'il en soit *la Furie* avait disparu; nous n'en avons vu aucune trace pendant les dix milles que nous avons parcourus en longeant la côte à la distance d'une portée de pistolet, au sud de cet endroit, et nous fîmes de nouvelles recherches sans plus de succès jusqu'à deux milles plus avant vers le nord.

Nous retournâmes à bord, et nous fîmes nos dispositions pour y embarquer la quantité de vivres et d'approvisionnements nécessaires pour compléter notre équipement pour deux ans et trois mois. Je n'ai pas besoin de dire que c'était un événement aussi nouveau qu'intéressant, que de trouver dans un seul et même endroit, au milieu d'une solitude isolée où l'on ne voyait que des glaces et des rochers, tout ce qui pouvait nous être nécessaire, et que nous n'aurions pu ras-

¹ Pour conserver des provisions dans un état de fraîcheur pendant plusieurs années.
(Note du traducteur.)

sembler à Londres qu'en visitant bien des magasins dans Rotherhithe ou Wapping, le tout prêt à être mis à bord, et sans aucuns frais. C'était pourtant la certitude de cette trouvaille qui avait été la base de notre expédition, et l'événement venait de prouver que nous avions eu raison d'y compter.

M. Thom fit sur-le-champ la liste de tout ce qu'il nous fallait, et il resta à bord avec le premier enseigne et quelques hommes pour recevoir ce qui y serait transporté. Le reste de l'équipage se rendit à terre sur les barques, et l'intendant et le chirurgien choisirent ce qui leur parut être de la meilleure qualité. Cependant tout ce que nous primes parut à peine diminuer la pile des caisses. Nous emportâmes tout ce qui put trouver place, de la farine, du cacao et du sucre au delà de nos besoins. Tout ce que nous primes était dans le meilleur état de conservation.

Nous continuâmes, le lendemain (14), à transporter les approvisionnements sur notre bord, y compris dix tonnes de charbon. Tous les vivres et une partie des objets d'équipement y étaient déjà à l'heure du dîner. Nous avons trouvé le mât de perroquet de fougue de *la Furie*, et le charpentier le prit pour en faire un gui, en place de celui que nous avons perdu. Nous emportâmes aussi quelques ancres et quelques cordages, et quelques-uns des outils du contre-maître et du charpentier, pour suppléer à ce qui nous manquait. Nous choisîmes les meilleures voiles pour en faire une banne, ayant trouvé celle qui appartenait à *la Furie* endommagée, parce qu'elle avait été mal faite dans l'origine, et qu'elle avait été laissée dans une situation qui ne permettait pas l'écoulement de la neige fondue. Nous trouvâmes en assez bon état un entourage doublé en grosse toile; mais les ours avaient brisé la caisse aux harnais, et avaient dévoré presque tout ce qu'elle contenait. Des hermines ou des souris avaient trouvé le moyen d'entrer dans les caisses à chandelles; une était entièrement vide, et les autres l'étaient en partie. Quoique blanchies, comme je l'ai déjà dit du bitord, et surtout dans la partie qui était en dessus, aucune des cordes n'était pourrie; les cables semblaient parfaits, et nous en conclûmes que la toile des tentes n'avait été enlevée par le vent qu'après que les ours l'avaient détachée du bas pour y entrer.

Les chaînes et les caronades étaient plus ou moins couvertes par les petits cailloux parsemés sur le rivage, et, à l'exception d'un peu de rouille, elles étaient précisément telles qu'on les avait laissées. Le

M. Donkin¹.
gelé, et que
moindre alté-
e n'était pas
et de l'espoir
ritueuses, le
état, à l'ex-
s des barils
nservés dans
, qui avaient
s semblaient
e que, tandis
perdu toute
où *la Furie*
de ce navire.
librement à
ès avoir vu si
iles sur cette
que nous ne
oute été en-
nt augmenté
e mer. Quoi
aucune trace
geant la côte
roit, et nous
deux milles
tions pour y
s nécessaires
mois. Je n'ai
u qu'intéres-
milieu d'une
ochers, tout
ions pu ras-
dant plusieurs
ducteur.)

magasin à poudre, séparé du reste des approvisionnements, était découvert, et le drap imperméable qui était au-dessus, était en lambeaux; mais les caisses étant fermées hermétiquement, la poudre était parfaitement sèche. Nous en primes ce dont nous pensions pouvoir avoir besoin, et nous mîmes le feu au reste, comme sir Édouard Parry nous l'avait demandé, et parce que nous jugions nous-mêmes cette mesure nécessaire, de crainte que cette poudre ne causât quelque accident si des Esquimaux venaient en cet endroit. Ce fut ainsi que nous finîmes de nous ravitailler, prenant, à l'exemple de Robinson Crusôé, ce qui pouvait nous être utile dans ce qui restait du vaisseau naufragé: nous n'emportâmes pourtant que ce qui était nécessaire à l'exécution de notre entreprise, n'ayant pas assez de place pour nous encombrer de ce qui n'aurait été que superflu.

Dans la soirée nous pûmes consulter les chronomètres, et nous trouvâmes qu'ils nous donnaient une différence de 40' de longitude avec ceux indiqués sur la carte. Comme, depuis notre départ d'Angleterre, c'était le premier endroit où nous avions pu faire une vérification, nous continuâmes à prendre note des deux longitudes, jusqu'à ce qu'une suite d'observations nous eût fait connaître laquelle approchait le plus de la vérité.

Nous trouvâmes les marées fort irrégulières, mais pas autant quand elles étaient hautes ou basses, que pendant qu'elles arrivaient ou s'en retournaient. La première nuit, la marée s'éleva à sept pieds, le flux venant constamment du nord. Les deux suivantes, elle fut moindre de trois pieds, quoiqu'elle eût dû monter plus haut, puisque la pleine lune approchait. En pleine mer, pendant le flux et le reflux, le courant suivait la direction du vent. Nous vîmes plusieurs baleines pendant cette journée, et des troupes de baleines blanches descendaient et remontaient le long de la côte.

Nous avions eu presque un calme depuis deux jours, mais à huit heures du soir, une brise fraîche se fit sentir du côté du nord, et le havre de glace dans lequel nous étions commença à se séparer. Nous déposâmes à terre, dans un endroit hors d'atteinte de la marée, une niche à chien dont nous n'avions pas besoin, et nous y plaçâmes deux bouteilles, dans lesquelles nous enfermâmes une relation de ce que nous avions fait jusqu'à ce jour. Nous hissâmes les barques et nous les mîmes en sûreté ainsi que le *Krusenstern*, à la manière ordinaire; après quoi, quittant les glaces, nous fîmes voile vers le cap Garry. Il

est vrai que ce détroit, que nous avions vu se dirigeant vers l'ouest, avait tout l'air d'offrir un passage ; mais l'eau en était plus chargée de glaces, et le courant y était plus faible que dans celui qui se dirigeait vers le sud. C'était celui-ci qui semblait devoir nous conduire le plus tôt sur les côtes de l'Amérique, et indépendamment de toutes ces raisons, nous avions l'espoir d'un vent favorable de ce côté.

A minuit (15), le temps se couvrit ; bientôt après, il plut par torrents, et nous perdîmes la terre de vue. Comme je l'ai déjà dit, nos boussoles n'allaient plus, dès que le bâtiment était en mouvement ; et comme il en résultait que nous n'avions aucun moyen de nous assurer de la véritable marche que nous devons suivre, nous gouvernâmes d'après le vent, dont nous avions observé la direction avant que le temps se couvrit, et d'après le gisement d'un long amas de glaces flottantes que nous avions remarqué. Par ce moyen, et en prenant pour points de vue les gros glaçons, nous réussîmes à nous diriger vers le cap Garry. Nous en étions à environ quatre milles à huit heures du matin ; à neuf, nous n'en étions plus guère qu'à un quart de mille, et nous jetâmes la sonde sur douze brasses d'eau.

En cet endroit la terre, comparativement, était basse, mais la côte paraissait être également formée de pierre à chaux. Comme c'était le dernier point de cette côte qui eût été découvert jusqu'alors, notre voyage commença à prendre un intérêt particulier, puisque nous n'avions encore rien vu qui ne fût plus ou moins connu. On avait aussi conjecturé qu'il y avait une mer ouverte entre cette pointe et le continent américain ; mais nous trouvâmes bientôt que cette supposition n'était pas fondée ; car, après avoir tourné un peu vers l'ouest, la terre, autant que nous en pûmes juger, s'étendait dans la direction du sud-sud-ouest, et, à ce qu'il paraissait, sans aucune interruption.

A un quart de mille du rivage, nous trouvâmes un fond de dix à douze brasses, et nous continuâmes à voguer sur la même profondeur d'eau, et à pareille distance de la côte, à raison de trois milles et demi par heure. Nous passâmes au milieu d'énormes glaçons, qui, tout en maintenant la tranquillité de la mer, nous assuraient que l'eau continuait à être assez profonde pour notre navire. Le plus grand danger que nous eussions à craindre était donc de nous trouver tout à coup entourés de glaces ; aussi étions-nous toujours prêts à prendre le large ou à jeter l'ancre, selon que la circonstance pourrait l'exiger. Quelque grand que fût ce risque, il nous était impossible de ne pas

profiter d'un vent favorable, tandis que la mer était suffisamment libre.

A dix heures, nous arrivâmes à une belle baie; nous en fîmes le tour, et nous vîmes qu'elle avait un mille en long et en large. Comme, par une singulière coïncidence, c'était le jour de la naissance du digne M. Fearnall, qui avait mis notre vaisseau en état de voyage, je lui donnai son nom; et ceux de deux membres de sa famille, dont nous avions reçu toutes sortes d'attentions pendant notre équipement, aux deux caps qui la formaient. Près du bout de cette baie, ce qui nous avait paru de loin être du sable, se trouva de la pierre à chaux, et la sonde nous rapporta aussi quelques fragments de la même pierre. Il n'y avait en cet endroit ni neige, ni glace.

A onze heures, nous doublâmes la pointe méridionale; et un peu avant midi, nous arrivâmes à l'embouchure d'une rivière qui jetait ses eaux dans la mer par une multitude de canaux. Elle offrait un dépôt d'alluvion qui n'est nullement commun sur ces côtes septentrionales, et elle paraissait venir d'une distance considérable dans l'intérieur des terres; je la nommai rivière de Lang, d'après le nom de mon ami du chantier de Woolwich, qui nous avait rendu tant de services lors de notre première expédition. Ensuite, la terre inclina d'un point de plus vers l'ouest. A deux heures, nous passâmes devant une autre rivière semblable, mais plus petite; et deux milles plus loin, nous vîmes une montagne à pic très-remarquable, que je nommai le mont Olivier. Les autres noms donnés sur cette partie de côtes se trouveront sur la carte.

Une pointe avançant vers l'ouest ne tarda pas à se montrer. On voyait alentour un grand nombre de montagnes de glace échouées, ce qui indiquait un bas-fond s'étendant à environ un mille de distance. Un petit détroit qui en était au nord semblait être plein de glace, et l'eau n'en avait probablement que peu de profondeur, puisque nous ne trouvions que dix brasses en dehors. Cette opinion fut confirmée, quand nous ne vîmes aucune apparence de courant qui y entrât ou qui en sortît, quoiqu'il y en eût un très-fort en dehors; je nommai ce détroit, détroit du Hasard.

Au delà de cette pointe nous rencontrâmes une petite île à laquelle je donnai le nom de Ditchburn; et je nommai Boothia la terre qui était au delà, à la distance d'un mille. Elle semblait continue, dans la direction générale déjà visible. Nous éprouvâmes alors presque un

calme ; mais tandis que les glaces devenaient plus épaisses et plus fortes, vers quatre heures après midi, le brouillard se dissipa, et nous aperçûmes tout à coup une chaîne de montagnes s'élevant au delà de la terre que nous avions côtoyée, et que nous vîmes clairement alors être un espace de terre basse et plate, contiguë, du côté de l'est, à cette région élevée, et formant non une plaine sans interruption, mais une suite de terrains bas et de petites îles, parmi lesquelles nous ne pouvions bien distinguer celles qui étaient réellement des îles et celles qui tenaient à la terre par un isthme.

Plusieurs baleines d'une couleur claire s'approchèrent de nous ; la vue du vaisseau ne paraissait leur causer aucune inquiétude. Si c'est une preuve qu'elles n'avaient pas l'expérience de la pêche, c'en est une aussi que les bâtiments baleiniers pourraient aisément en faire leur proie, s'il leur convenait d'en tenter l'essai, et que cet essai réussît aussi bien que le nôtre. Le ciel continuant à être beau, la terre nous parut d'une couleur bleue, et les montagnes n'offraient pas plus de neige que les terrains bas. Continuant notre course, nous vîmes une île basse entourée de montagnes de glace, et ensuite une pointe également basse, au bout de laquelle s'étendaient plusieurs petites îles, et des rochers qui semblaient couvrir une grande baie formée dans la terre plus élevée qui nous avait semblé bleuâtre, et qui était remplie de glaces détachées, mais serrées les unes contre les autres. Au sud de cette terre se montrait une longue étendue de terrains bas, au delà desquels la chaîne de montagnes s'étendait à perte de vue, dans la direction du sud-sud-est, autant que nous pouvions en juger.

Nous ne pûmes pourtant approcher davantage de la côte, à cause d'un champ de glaces séparées, mais voisines les unes des autres, formant un croissant qui s'étendait à l'est et au nord-est, en partant du rivage. C'était la première fois que notre marche avait été entièrement obstruée ; et ce ne fut qu'alors que nous découvrîmes que la saison n'était pas encore assez avancée pour reconnaître ce passage ; découverte qui nous consola de tous les retards que nous avions éprouvés et en dépit desquels nous fûmes alors convaincus que nous avions plus avancé notre voyage dans une seule saison, que nous n'aurions pu l'espérer dans l'origine, et en même temps que nous n'aurions rien gagné à partir plus tôt.

A huit heures du soir, un vent frais vint du nord-ouest, ce qui nous donna le moyen d'examiner plus attentivement s'il était possible de

pénétrer plus avant. Mais nous ne trouvâmes aucune ouverture dans les glaces, et l'eau ne paraissait pas en être dégagée au delà ni au sud-est, ni au sud-ouest. Nous fûmes donc obligés de courir des bordées toute la nuit au milieu de glaces flottantes qui venaient du nord-ouest, en sortant de différentes baies et criques. Nous étions alors, suivant notre estime, à environ trente milles au sud du cap Garry.

Le vent resta à peu près au nord-ouest, et nous continuâmes à louer pour gagner la terre au vent, près de la dernière pointe que nous avions doublée, et que nous avions alors au nord-ouest quart d'ouest. A deux heures du matin (16), nous arrivâmes près de la côte, et nous nous amarrâmes à une montagne de glaces, à environ une portée de mousquet du rivage, sur trois brasses et demie d'eau. C'était l'entrée commune de deux beaux petits havres. Lorsque nous eûmes pris toutes les mesures de sûreté, et que nous eûmes ferlé nos voiles, il était trop tard pour le service ordinaire de l'église, et comme l'équipage avait eu à subir de grandes fatigues, il lui fut accordé quelques heures de repos. Je me rendis alors à terre avec tous les officiers, pour prendre possession formelle de la terre nouvellement découverte ; et à une heure, — ce qui répondait à sept heures et quelques minutes à Londres, — le drapeau anglais fut déployé avec le cérémonial ordinaire, et nous portâmes la santé du roi, ainsi que celle du patron de notre expédition, dont j'avais déjà donné le nom à cette terre.

En examinant cet endroit, nous vîmes que c'était l'extrémité méridionale de la terre basse que nous avions côtoyée, et qu'elle se rattachait par un isthme à la région montagneuse. Quoique formé de pierre à chaux, ce terrain était couvert de blocs épars de granit ; ce qui indiquait la nature probable de la région montagneuse qui était au delà. Du côté de l'est, le roc était entièrement nu ; mais à l'ouest on voyait des signes de végétation, et nous y trouvâmes des plantes en fleur, que nous mîmes dans notre herbier. Un ancien tombeau d'Esquimaux prouvait que ce lieu avait reçu la visite de quelques individus de cette peuplade errante. Nous trouvâmes aussi des os de renard et des dents de bœuf musqué. Nous ne vîmes d'autre créature vivante qu'un oiseau ressemblant à l'alouette de mer.

De la partie la plus élevée de cette terre, à environ cent pieds au-dessus du niveau de la mer, nous eûmes une bonne vue de la baie et des côtes voisines, et nous remarquâmes avec satisfaction que les glaces étaient en mouvement et s'éloignaient rapidement. Nous résolûmes

donc d'attendre patiemment jusqu'à ce que nous vissions une ouverture, et nous nous rendîmes au nord de cet endroit pour faire quelques observations sur l'inclinaison de l'aiguille magnétique. Nous y trouvâmes deux huttes d'Esquimaux, complètement vides, et une trappe à renard, contenant quelques os de cet animal. Nous retournâmes ensuite à bord pour reconnaître le havre situé au nord. Nous trouvâmes que l'eau y avait assez de profondeur pour notre bâtiment, et qu'il était à l'abri des vents et du courant. La marée monta de quatre pieds pendant le jour, et de cinq et demi pendant la nuit ; la marée haute étant à midi le second jour après la pleine lune. Quoique le vent continuât, les nuages couvrirent le soleil de manière à ne nous permettre aucune observation. La mer était remplie de petits animaux marins, dont nous ajoutâmes quelques-uns à notre collection. Je nommai cet endroit l'île de Brown, du nom de l'aimable sœur de M. Booth ; le havre fut nommé baie de Brentford, et les fles, fles de Grimble.

Le soleil s'étant montré pour la première fois ce matin (17 août), nous pûmes faire usage des chronomètres. Les observations faites en cet endroit sur l'inclinaison de l'aiguille magnétique donnèrent 89°. C'était le plus haut degré qui eût encore été observé, et c'était un degré d'augmentation depuis que nous avions quitté la pointe de *la Furie*. Comme la variation était aussi à l'ouest, nous nous attendions à trouver le pôle magnétique, ou à passer par-dessus ; car, avec une telle inclinaison, il ne pouvait être bien éloigné.

Avant midi, nous avions une vue parfaite de la terre, la première pointe que nous avions à doubler étant directement au sud de notre ancrage. Les glaces continuaient à se séparer et à se dissoudre, et c'était une vue encourageante et qui nous justifiait de chercher à passer au travers. La latitude observée à midi nous donna 71° 59', et la longitude, d'après le chronomètre, et corrigée à la pointe de *la Furie*, 93° 32', d'où il résulte que l'endroit où le drapeau avait été arboré était exactement sous la latitude de 73°, et la longitude de 93° 40'. Nous y avions laissé une bouteille dans laquelle était placée la relation de ce que nous avions fait jusqu'alors, et nous l'avions couverte d'un monticule de pierres sur lequel fut élevé un poteau.

La marée en montant pendant la nuit, ayant mis à flot la montagne de glace à laquelle nous étions amarrés, nous fûmes obligés de nous en écarter, et de jeter l'ancre sur un fond de dix brasses à la lon-

gueur environ de deux câbles plus près de la pointe de l'île qu'auparavant. Nous préparâmes la vapeur, et, profitant d'un léger souille de vent et de la marée, nous levâmes l'ancre et nous nous dirigeâmes vers une ouverture paraissant conduire à la pointe méridionale, qui était à dix ou douze lieues de distance. Mais il survint bientôt un calme, et la machine allant fort mal, nous ne fîmes que peu de chemin.

A six heures, nous étions à l'est d'un grand rocher ; il semblait faire partie d'un récif qui s'étendait entre les pointes de l'ouverture entre les terres devant nous à l'ouest, laquelle était remplie de glaces. Près de ce rocher étaient plusieurs baleines qui semblaient prendre leur nourriture et jouir d'un sentiment de sécurité. Une des plus grandes s'approcha fort près du bâtiment. Toutes les fois que nos roues étaient en mouvement, les veaux marins se montraient en grand nombre.

A huit heures, une brise arriva du côté du nord, ce qui nous aida à approcher de la terre, qui nous parut peu chargée de glaces jusqu'à minuit. Mais la machine ne nous étant presque d'aucune utilité, nous l'arrêtâmes, et nous relevâmes la roue. Malheureusement le temps se couvrit à dix heures, et nous ne pûmes diriger notre marche que par le vent ; guide dangereux, parce qu'il peut changer sans qu'on s'en aperçoive, faute de points de marque et de boussole, et conduire ainsi dans quelque péril. Cependant c'était un risque qui méritait bien d'être couru, puisque ce n'était qu'en avançant vers le sud que nous pouvions espérer d'arriver à la terre que nous présumions être le continent de l'Amérique.

Nous continuâmes à marcher, à raison de trois milles et demi par heure, au milieu de grosses pièces de glace, dont nous ne pûmes éviter de toucher quelques-unes, qui nous firent éprouver des chocs violents, mais sans nous causer aucun dommage. Cependant, à quatre heures (18 août), le ciel devint si obscur, et les glaces se rapprochèrent tellement, que nous ne pûmes pénétrer plus avant, et nous fûmes obligés de nous amarrer à un champ de glace de moyenne grandeur, que nous supposions à peu de distance de la pointe en question, puisque nous avions fait environ vingt milles. La profondeur de l'eau était d'abord de vingt-deux brasses ; mais en dérivant, nous en trouvâmes bientôt trente-trois. Nous avions des indices suffisants que le vent était resté au nord, et par conséquent que nous avions avancé vers le sud, et un peu vers l'est. Vers dix heures le temps s'éclaircit, et nous

permit de voir notre chemin à l'ouest. Nous quittâmes donc le champ de glace auquel nous nous étions amarrés, attendu qu'il continuait à dériver au nord-est.

Nous marchâmes alors vers l'ouest à travers une glace qui était quelquefois assez épaisse pour nous arrêter entièrement. Mais à l'aide de la remorque, et avec beaucoup de travail, nous arrivâmes enfin en vue de la terre. Les côtes étaient basses, et bordées de ce même récif de rochers que nous avions déjà vu. Cependant comme il était possible qu'il y eût un canal plus profond près de la terre, je résolus de traverser ce récif. Nous l'essayâmes sur une profondeur de quatre brasses qui graduellement se réduisirent à deux, de sorte que nous n'avions guère que l'eau nécessaire pour nous maintenir à flot. Nous nous amarrâmes de nouveau à un petit champ de glace, et nous envoyâmes une barque en avant pour sonder. Nous découvrîmes ainsi qu'il n'y avait pas de passage près de la terre, et nous fûmes obligés de reprendre le chemin par lequel nous étions venus.

Nous fûmes secondés par le vent, qui tourna un peu plus à l'ouest, et nous nous retrouvâmes en pleine eau à six heures. Cependant nous ne pûmes savoir quel progrès nous avions fait depuis la veille, faute d'avoir pu faire des observations à midi. Continuant à avancer, nous nous frayâmes un chemin dans les passages que laissaient les glaces détachées que nous avions devant nous, et qui nous heurtèrent plus d'une fois, mais sans que *la Victoire* ou *le Krusenstern* en souffrissent aucune avarie. Avant midi nous nous trouvâmes sur une eau un peu moins encombrée de glaces, qui paraissait conduire le long de la terre au sud ; la température de la mer était à 32°, et le vent directement au nord.

Nous continuâmes à avancer vers le nord sans interruption jusqu'à quatre heures du matin (19). Alors, comme nous essayions de passer entre deux énormes glaçons, ils se rapprochèrent tout à coup, de manière à nous serrer entre eux, mais sans nous faire aucun dommage, et nous réussîmes à nous frayer un passage. Bientôt après, il fut évident que l'eau n'était pas assez libre pour nous permettre de continuer notre route ; et comme le vent avait fraîchi, nous n'eûmes d'autre alternative que de nous amarrer au plus gros glaçon que nous pûmes trouver. Cela fut terminé à cinq heures ; et à près de huit heures le temps s'étant un peu éclairci, nous vîmes que la terre nous restait du nord-nord-ouest au sud quart sud-est ; et la pointe la plus

voisine, dont nous étions à environ trois milles de distance, à l'ouest quart nord-ouest. Nous avions alors quarante-cinq brasses d'eau, mais nous étions serrés de près par les glaces, qui, dérivant sur le glaçon auquel nous étions amarrés, le poussaient sur celui qui en était voisin sous le vent. Nous détachâmes les cordes de remorque du *Krusenstern*, et nous le plaçâmes dans un bassin naturel près de nous. Vers midi, nous trouvâmes que nous avions dérivé de plusieurs milles le long de la terre vers le sud.

Nous avions alors trente brasses d'eau, et la côte la plus voisine de nous offrait un pays plat et bas, avec un cap peu élevé, que je nommai cap Charlotte. Derrière le cap, était une chaîne de montagnes qui ne paraissaient pas être d'une grande hauteur, mais qui étaient de couleur bleue, sans aucune neige, et s'étendant plus loin, vers le sud, que la terre basse. Toutes les glaces semblaient aussi dériver dans cette direction. Le chronomètre nous donna pour longitude $94^{\circ} 40'$; mais nous fûmes forcés d'estimer la latitude à $71^{\circ} 20'$, attendu que nous ne pûmes obtenir la hauteur du soleil à midi.

Avant midi, les glaces qui étaient les plus fortes que nous eussions encore vues, vinrent sur nous avec une telle violence, que nous pûmes à peine démonter partiellement le gouvernail assez à temps pour le sauver. Nous continuâmes à dériver assez doucement vers le sud, avec les glaces, jusqu'à huit heures; alors leur pression étant moins considérable, nous pûmes dégager entièrement le gouvernail, que nous plaçâmes en travers sur la poupe. Peu de temps après, de nouvelles masses de glace enlevèrent le *Krusenstern* presque hors de l'eau, et tournèrent notre proue vers le rivage. Après cela, nous restâmes tranquilles toute la nuit, sur une profondeur d'eau qui variait de cinquante-cinq à trente-deux brasses; et, d'après les indications que nous donnait la terre, nous pouvions voir que nous dérivions toujours vers la côte avec la masse des glaces. A minuit, la température de l'air était de 36° , et celle de l'eau de 30° . La terre la plus proche de nous était à environ quatre milles.

Le temps fut plus clair, ce matin (20), qu'il ne l'avait été depuis le dimanche précédent, et nous eûmes une bonne vue de cette terre nouvellement découverte, qui s'étendait du nord 25° ouest en sud 20° est. Nous avions dérivé si près de la terre la plus voisine de nous, qu'ayant encore présent à nos yeux le caractère de celle que nous avions vue auparavant, nous pûmes remarquer qu'elle était également

formée de pierre à chaux. C'était un terrain uni, qui, aussi loin que la vue pouvait atteindre, c'est-à-dire sur une étendue de dix milles, n'offrait ni creux ni hauteurs. Celle qui était sur l'arrière-plan présentait, comme auparavant, le même contraste, ayant cette inégalité de surface rocailleuse qui marque les rochers de granit ou de pierres analogues, tandis que le reflet atmosphérique lui donnait une teinte de bleu foncé.

La côte était dentelée de manière à former de petites baies. Elle était bordée de rochers et de petites îles ; une de ces îles paraissait avoir environ un mille de longueur, était élevée à l'ouest et se terminait à l'est par une petite pointe. Nous en conclûmes que c'était l'élévation et la tendance générale de la pierre à chaux, quelque plate que nous eût paru cette île, quand nous l'avions dans une direction différente. La latitude, par observation, à midi, était $78^{\circ} 59'$, et la longitude, $93^{\circ} 2'$.

Les glaces continuèrent encore à dériver, serrées les unes contre les autres, quoiqu'il se trouvât entre elles plusieurs intervalles d'eau. Nous vîmes beaucoup de baleines et quelques veaux marins ; mais il nous fut impossible de prendre aucun de ces derniers animaux. La sonde rapportait des fragments de granit et de pierre à chaux. La température de l'air était de 39° , celle de l'eau, de 32° . Nous fîmes sécher les petites voiles et les vêtements de nos hommes ; le charpentier eut à s'occuper de différentes réparations dans le vaisseau, et l'ingénieur travailla principalement à nettoyer les tuyaux engorgés de poussière de charbon.

Le vent fut variable toute la journée, et d'après les indications du rivage, nous pouvions voir que nous dérivions tantôt au nord, tantôt au sud, suivant le mouvement des glaces. L'eau était constamment plus profonde dans cette dernière direction, et elle variait de 42 à 69 brasses, sur un fond de boue et de pierres. Le mouvement et l'état des glaces étaient un sujet d'inquiétude pour ceux qui ne connaissaient pas encore ces mers ; mais nous, qui avions de l'expérience, nous nous consolions aisément d'être ainsi arrêtés, en songeant que, malgré tous les retards que nous avions éprouvés, nous avions déjà pénétré bien plus avant que les précédentes expéditions. A la vérité, nous n'avions pas une perspective immédiate de pouvoir continuer notre route, et nous-même, à qui d'autres voyages dans les mêmes régions avaient donné de l'expérience, nous étions un peu déconcerté, en voyant une

nouvelle glace commencer à se former sous les espaces d'eau qui étaient sur les flancs du navire. Le thermomètre tomba, pour la première fois, à 29° dans l'eau, et la température de l'air n'était que de 30°. Nous pensions pourtant que les espaces d'eau libre près de la terre augmentaient de dimension, et que les grandes masses de glace semblaient vouloir se désunir.

CHAPITRE IX.

Tentatives pour gagner le rivage. — Découverte du port Logan. — Nous y débarquons. — Traces d'Esquimaux que nous y trouvons. — Nouveaux obstacles causés par les glaces. — Découverte du havre d'Élizabeth.

Cette température menaçante subit tout à coup un grand changement, le 21 août. Ce changement commença à quatre heures du matin, et la sensation que nous éprouvâmes fut encore celle que cause un beau jour d'été d'Angleterre. Le thermomètre s'éleva en plein air à 38°, et dans la mer à 31°. Une grande partie de la glace nouvellement formée se fondit ; un plus grand espace de mer parut ouvert, et nous eûmes une excellente vue de la terre, l'atmosphère étant aussi claire que l'air était calme.

La côte offrait encore le même caractère ; elle formait un croissant d'environ seize milles d'étendue, au nord de la pointe vis-à-vis de laquelle était le vaisseau. On distinguait en cet endroit une petite île, et le rivage semblait encore bordé d'îlots ou rochers qui paraissaient former un grand nombre de baies et de criques. Nous n'étions pas à plus de quatre milles du rivage ; mais nous ne pûmes distinguer à l'aide du télescope d'autres créatures vivantes que deux grandes baleines. A midi, nos observations nous prouvèrent que nous étions à un mille et demi plus au sud que la veille ; toutefois nous ne pûmes calculer la longitude.

Le vaisseau continuait à être entouré de glaces qui le faisaient dériver dans toutes les directions, suivant que le vent changeait. La profondeur de l'eau augmenta jusqu'à 87 brasses. Tous nos hommes étaient occupés, chacun suivant ses fonctions, à travailler aux agrès, à réparer la machine, et à préparer un collier et des bittes pour un

nouveau mât de beaupré. Vers le soir, la diminution de la glace fut plus sensible, et nous pûmes distinguer au sud-est une ligne d'eau libre. *Le Krusenstern*, qui était resté élevé sur les glaces, retomba dans l'eau, et un bassin d'eau assez considérable se dégagea autour du navire.

Nous eûmes presque un calme pendant cette journée (22), et la glace resta dans le même état. Le vaisseau fut conduit à la remorque, au nord du grand glaçon, où il y avait une plus grande étendue d'eau, et où il était dans une meilleure situation, si les glaces venaient à s'ouvrir. Dans la matinée, nous reçûmes la visite d'une grande baleine, et après le déjeuner celle d'un ours qui fut atteint d'une balle, mais qui se sauva sur un glaçon détaché, et qui se jeta ensuite à la mer. Plusieurs veaux marins furent tués dans le cours de la journée ; mais ils tombèrent tous à fond, et nous ne pûmes en prendre aucun. Un second ours fut aussi blessé dans la soirée et s'échappa de la même manière que le premier.

A midi, la latitude nous prouva que la dérive nous avait porté à trois quarts de mille vers le nord, et, d'après le gisement de la mer, nous nous trouvâmes à un mille du rivage. Le jour était si clair que nous vîmes la côte mieux que nous ne l'avions encore fait ; et comme nous pouvions apercevoir distinctement une ligne d'eau parfaitement libre près du rivage, nous n'en avions que plus de dépit de ne pouvoir nous dégager des glaces. La température de l'air monta à 40°, et celle de la mer à 35°. Dans la soirée, la terre devint beaucoup plus élevée par la réfraction, ce qui nous fit voir très-distinctement la ligne d'eau libre qui côtoyait le rivage.

De bonne heure, dans cette matinée (23), le vent souffla du sud-est, ce qui nous obligea de nous dégager du glaçon auquel nous avions été amarrés depuis tant de jours. Enfin, la glace devenant moins ferme, nous fûmes en état d'avancer d'un demi-mille vers la terre. Cependant, à neuf heures, nous dûmes de nouveau nous amarrer à une pièce de glace qu'il nous fut impossible de passer. C'était un dimanche, et le service divin fut célébré. Après le dîner, nous fîmes encore deux milles en nous rapprochant de la terre, tant à la remorque qu'à l'aide de nos voiles ; mais à six heures, il nous fallut nous amarrer une seconde fois à un petit champ de glace, sur cinquante brasses d'eau. La température de l'air varia de 35° à 37°, et celle de l'eau fut d'environ 31°. Au total, ce fut un jour superbe, le ciel était serein, et nous avions une légère brise.

Nous vîmes en cet endroit quelques licornes de mer et beaucoup de veaux marins. Dans la soirée, nous fûmes poussés à la dérive vers le sud, quoique nous eussions fait quelques progrès vers le nord, quand nous étions sous voiles. Nous ne vîmes d'eau libre pendant cette journée qu'au nord-est ; mais la glace avait évidemment diminué, et il n'avait pas gelé la nuit précédente. La glace étant trop peu stable pour l'horizon artificiel, nous ne pûmes faire d'observations. Le temps continua à être beau jusqu'à minuit.

La matinée (24) étant calme, nous eûmes quelque espoir de nous approcher davantage de la terre, d'autant plus que la glace paraissait assez ouverte pour livrer passage au navire. La machine à vapeur fut donc mise en état d'agir, et à sept heures nous commençâmes à repousser les glaçons avec des rames et des pieux à glace. Quoique la machine nous servît fort mal, nous réussîmes à approcher à deux heures d'une montagne de glace échouée à environ un mille du point qui nous restait au sud-ouest quand nous étions partis. Mais une brise s'était élevée de l'est vers midi, et elle déjoua tous les efforts que nous fîmes alors pour avancer plus au sud.

Nous fûmes pourtant heureux de nous être amarrés à ce roc de glace immobile ; car lorsque le soir vint, la masse de glaces détachées que nous avions quittée commença à dériver au nord avec une grande vitesse, ce qui nous fit voir quel aurait été notre destin si nous y étions restés. La montagne de glace à laquelle nous étions amarrés, était échouée sur sept brasses d'eau, et l'eau monta encore ensuite de plus de quatre pieds ; la marée venant en cet endroit du sud, quoique en pleine mer elle vint en direction contraire. Le temps était couvert, nous ne fîmes aucune observation ; mais à minuit l'air étant à 32°, et la mer à 30°. Nous vîmes beaucoup de veaux marins, et la sonde nous rapporta de la pierre à chaux. Nous étions placés au milieu d'une grande crique, et nous avions l'île au sud.

Nous avons pris la ferme résolution d'essayer d'employer la vapeur (25 août) ; mais le vent ne tarda pas à fraîchir, et il nous devint contraire, quoiqu'il fallût que notre machine fût aussi pitoyable pour que son action en fût paralysée. Jamais son peu de pouvoir ne nous contraria davantage ; car si elle avait seulement pu nous faire faire deux milles par heure, nous étions en état de gagner le point le plus éloigné que nous avions en vue, et qui était à environ seize milles de distance. Nous voulûmes pourtant voir ce que nous pourrions faire,

mais ce fut inutilement. Nous fûmes donc obligés de nous consoler en songeant que nous étions du moins en sûreté, et dans un meilleur endroit que celui que nous avions quitté, puisque les glaces parmi lesquelles nous étions d'abord avaient dérivé de plusieurs milles au nord, et que nous pouvions voir des glaçons énormes passer sur le lieu même où nous avions été amarrés.

En dépit de la marée montante et descendante, le courant portait constamment au nord, de sorte qu'aucun glaçon ne revenait pour nous donner de nouveaux embarras. Tout ce qui nous manquait était un vent favorable, car le passage était libre le long de la côte. Et pourtant, dans la situation où nous nous trouvions, le vent contraire était probablement un avantage pour nous ; puisqu'en entraînant la glace dans une direction opposée à celle vers laquelle tendaient tous nos vœux, il devait nous procurer avant peu une mer encore plus libre.

Quoique le vent eût considérablement augmenté vers le soir, le temps devint beaucoup plus chaud, et il tomba quelque pluie, à notre grande joie, car nous espérâmes qu'elle contribuerait à fondre et à séparer les glaces. A midi, notre latitude était de $70^{\circ} 54'$, ce qui prouvait que nous avions avancé de quatre milles vers le sud depuis notre dernière observation. Nous tuâmes un veau marin, qui fut trouvé excellent. A midi, l'air était à 36° et la mer à 32° ; la température ne varia pas du reste de la journée, et la marée continua à monter jusqu'à environ quatre pieds et demi.

A six heures du matin (26), le temps fut tout à fait calme, et la glace étant suffisamment ouverte vers le sud, l'eau tranquille et sans courant, nous fîmes agir la machine ; mais elle fonctionna si mal que nous ne fîmes pas plus d'un mille par heure, ne pouvant en obtenir plus de sept évolutions par minute. Nous doublâmes la pointe basse, près de laquelle nous étions amarrés, sur sept brasses d'eau, à deux milles du rivage, et peu après nous en trouvâmes dix-huit. Nous arrivâmes alors à l'entrée d'une grande baie exposée au sud-est ; il paraissait y avoir une rivière au fond de cette baie, et la terre dont nous approchions était plus rocailleuse et plus élevée. Elle se composait encore, en cette partie de la côte, de granit, à ce qu'il nous parut, tandis que, plus bas, elle semblait être de pierre à chaux, comme auparavant, et l'on en voyait des fragments détachés. A un mille du rivage, nous eûmes cinquante brasses d'eau ; mais même en cet endroit les grandes montagnes de glace étaient échouées et touchaient aux rochers en plusieurs places.

Vers quatre heures, il tomba un brouillard, malgré lequel nous pûmes conserver la terre en vue en la côtoyant à un quart de mille. A sept heures, je chargeai le commandant Ross d'aller chercher un havre dans la baie ; il fut assez heureux pour en trouver un bon, que je nommai port Logan.

Nous y entrâmes à huit heures. L'eau y était plus basse, et les montagnes de glace étaient échouées à une assez grande distance du rivage pour devenir en quelque sorte une excellente jetée pour ce havre. Nous y avions douze pieds d'eau à la marée basse, et notre poupe n'était qu'à cinquante brasses des rochers.

Malgré ce voisinage et le peu de profondeur de l'eau, nous étions pourtant dans une bonne position, car les montagnes de glace étaient comme enracinées. Nous débarquâmes à neuf heures pour prendre possession de la terre, et nous fîmes trois milles en remontant une vallée dont le caractère était beaucoup plus agréable que l'aspect général du pays ne nous avait portés à nous y attendre. Elle était traversée par une rivière sur le lit de laquelle coulait un filet d'eau, mais qui devait être un torrent considérable lors de la fonte des neiges. Nous donnâmes à cette rivière le nom de Mac Doual. Nous vîmes en cet endroit des traces récentes de rennes et de bœufs à musc, et nous y tuâmes un lièvre blanc.

Nous eûmes un calme pendant toute cette journée (27) ; et quoique la matinée eût commencé par un brouillard, nous pûmes nous servir des chronomètres. Je gravis avec le commandant Ross la montagne à laquelle le vaisseau était amarré, et qui semblait avoir environ deux cents pieds de hauteur ; mais notre vue fut arrêtée par des terres beaucoup plus hautes au sud et à l'ouest. Nous ne vîmes pas d'animaux, mais nous trouvâmes en beaucoup d'endroits des traces de rennes, d'ours et de ptarmigans. Cette montagne était de granit, ce qui confirmait nos conjectures sur les terres plus élevées et à plus grande distance. Elle était coupée de veines de quartz, et nous trouvâmes au pied des fragments de granit et des masses de pierre à chaux blanchâtre. Nous remarquâmes aussi des coquillages incorporés dans la couche d'ardoise qui l'accompagnait. Il y avait fort peu de végétation, cependant les bords des deux petits lacs situés sur le sommet de la montagne étaient entourés de lichens et de mousses.

Il n'y avait aucune neige sur cette montagne ni sur les terres qui en étaient voisines. La température de l'eau des lacs était de 32°, et

celle de l'air avait monté jusqu'à 42° . Nous y prîmes la hauteur du soleil à midi et trouvâmes pour latitude $70^{\circ} 48'$, et pour longitude $93^{\circ} 18'$, donnant $92^{\circ} 48'$, en la corrigeant d'après celle de la pointe de *la Furie*. L'inclinaison de l'aiguille magnétique était $89^{\circ} 46'$, à l'ouest. Après ces observations nécessaires, nous prîmes possession de cette terre, dans les formes ordinaires, et nous choîsîmes un autre monticule à cet effet. Sur cette partie de la côte, la terre était dentelée par des montagnes et des vallées. Dans la plupart de celles-ci il y avait des lacs contenant un grand nombre de petits poissons d'environ trois pouces de longueur, assez semblables à des truites. Nous en prîmes quelques douzaines au filet, et si les mailles eussent été moins larges, nous aurions pu en prendre bien davantage.

Nous nous rendîmes de là sur une montagne d'environ trois cents pieds de hauteur, à cinq milles plus loin vers le sud; et, arrivés sur le sommet, nous eûmes une vue très-satisfaisante. La terre semblait s'étendre au sud-ouest de l'île; et à l'est quart sud-est, tout était eau jusqu'à une distance de trente milles; la glace était de nature à nous donner toute espérance d'y passer, quand le vent deviendrait favorable, puisqu'il était inutile de compter plus longtemps sur l'aide de la machine. Nous rencontrâmes une compagnie de ptarmigans, et nous en tuâmes deux. Nous tuâmes aussi le seul autre oiseau que nous aperçûmes, un ortolan jacobin. Du point le plus éloigné de la baie dans laquelle nous étions, et à la distance de six milles, on voyait une ouverture entre les terres ou une baie d'environ deux milles de profondeur. La pointe qui en était au sud, s'étendait considérablement vers l'est; et à la hauteur de la pointe septentrionale était une île qui, du côté du nord, semblait avoir un bon havre d'environ un demi-mille de circonférence. Je donnai à ce havre le nom de Moltke, et celui de Bjornstjerna à la baie.

L'île basse et étroite qui en était à l'est, ne paraissait pas avoir plus d'un quart de mille de longueur, et de dix toises de largeur, et il semblait y avoir un passage entre elle et la côte. Nous la nommâmes l'île Rosea. A partir de son extrémité méridionale, la terre s'incline au sud-sud-est, présentant une suite de pointes et de havres, que nous eûmes occasion d'examiner ensuite plus en détail. Derrière la pointe la plus méridionale de l'île dont il a été fait mention, sous la date du 22, comme nous restant au sud, 14° est, la terre semblait s'incliner davantage vers l'occident, et nous fûmes alors certains que la

pointe la plus éloignée que nous vissions était celle qui nous restait au sud, quand nous étions amarrés au milieu des glaces le même jour.

Nous retournâmes à bord à neuf heures, après une promenade intéressante le long du rivage, mais qui nous fatigua, attendu les fragments de glaces et de rochers que nous rencontrâmes. Il fit du brouillard dans la soirée, et vers minuit, il y eut une brise du nord-nord-ouest. C'était trois jours avant la pleine lune, et la marée monta à trois pieds six pouces; mais elle était irrégulière, et nous pûmes en calculer la vitesse.

Je dois ajouter maintenant qu'au fond de la baie, nous avons trouvé une vingtaine d'habitations d'été d'Esquimaux, entre deux rivières qui se jettent en cet endroit dans la mer. Elles avaient été construites si récemment, qu'il était évident qu'elles avaient été occupées peu de temps auparavant. Nous trouvâmes tout auprès une paire de bois de renne, plusieurs trappes à renard, et quelques tombeaux d'Esquimaux.

Les ingénieurs nettoiyèrent de nouveau les tuyaux, qui s'étaient encore engorgés de poussière de charbon. Nous eûmes pendant cette journée plus lieu que jamais de regretter le mauvais travail de notre misérable machine; car, avec le moindre secours de sa part, nous aurions pu aisément faire trente milles. A minuit, le ciel se couvrit et il tomba un brouillard.

Notre espoir de pouvoir partir ce matin (28) fut déçu. Le vent passa à l'est quart nord-est, de sorte que pendant la nuit les glaces furent poussées vers la terre, et il se trouva parmi elles un énorme glaçon qui boucha entièrement le passage. Le temps épais qui accompagna ce changement aurait été lui seul un obstacle insurmontable, puisque, sans boussole, toute navigation est impossible en de telles circonstances. Les glaces parurent un moment flotter contre le vent qui n'était pas très-fort, et prendre leur cours vers le nord; mais la brise augmenta, et les glaces revinrent vers le sud.

Cependant les voiles furent larguées dans l'espoir que le temps s'éclaircirait assez pour nous mettre en état de découvrir quelque passage. Mais le brouillard continua à être si épais toute la journée, qu'à huit heures nous perdîmes toute espérance, et nous ferlâmes les voiles. Le vent fraîchit alors tellement que nous nous crûmes heureux de n'être point partis, comme nous le désirions d'abord. Nous ju-

geâmes donc à propos d'employer de nouvelles cordes pour mieux amarrer le navire aux montagnes de glace et aux rochers.

Le vent tourna ensuite un peu plus au nord ; et comme ce devait être nouvelle lune le lendemain , nous commençâmes à craindre que les montagnes de glace ne se missent à flot, et ne nous entraînaient plus avant dans la baie au milieu des bas-fonds et des rochers que nous y avions vus. L'eau s'éleva de trois pieds, la marée haute étant précisément à midi, et le reflux à six heures. La température de l'air étant à 34° ; celle de l'eau à 32°. Cependant les glaces semblaient se dissoudre rapidement autour de nous, quoique d'énormes glaçons fussent poussés à l'entrée de la baie, mais sans nous donner d'inquiétudes, attendu que nous étions protégés par les montagnes de glace échouées.

Ne voulant pas risquer d'aller à terre pendant cette journée, de peur de perdre l'occasion de profiter de quelque changement favorable dans le temps, nous nous occupâmes à examiner les objets d'histoire naturelle que nous avions recueillis la veille, et à prendre les moyens nécessaires pour les conserver. Nous en trouvâmes un, fort facile, pour nettoyer les peaux de veaux marins : c'était de les jeter par-dessus le bord, et les chevrettes détachaient en très-peu de temps toutes les particules de chair ou de graisse qui y restaient. La chair de ces animaux était bonne, comme je l'ai déjà dit, et le goût ressemblait beaucoup à celui des oiseaux que nous avions tués dans le détroit de Davis. Nous eûmes la bonne fortune de retrouver un fusil qui était tombé dans la mer la nuit précédente ; l'eau était si limpide, que nous pûmes le voir à une profondeur de onze pieds.

Nous eûmes haute marée à deux heures du matin. C'était à peu près le moment du changement de la lune, qui eut lieu, suivant le temps calculé à Greenwich, à neuf heures avant midi (29). La marée monta exactement à six pieds. Elle n'avait monté qu'à trois pieds et demi la veille ; et le lendemain, à une heure et demie, elle ne s'éleva qu'à vingt-deux pouces. C'est une preuve suffisante de l'irrégularité des marées dans ce détroit, ce qui ôte toute possibilité d'en prévoir la nature et la force. Quelles que puissent être les autres circonstances qui causent cette incertitude, il paraît évident que les vents du nord et les courants les font arriver plus tôt et monter plus haut, et que c'est le contraire quand le vent est au sud.

Pendant le flux , nous vîmes dans la mer la glace se mouvoir en

montant et en descendant , ou des deux manières en même temps, même quand il n'y avait pas le moindre vent. C'est ce qui rend assez difficile de juger de la direction des marées. Je crois pourtant que le flux doit arriver du nord , parce que le mouvement en était toujours plus rapide quand le vent soufflait de ce côté , et qu'il était graduellement plus lent à s'avancer vers le sud.

A quatre heures du matin , le temps était si clair qu'il nous parut que nous avions une chance de pouvoir traverser l'amas de glaces qui avaient été poussées sur la côte pendant la nuit. Nous nous détachâmes donc de la montagne de glace, et nous mîmes à la voile. Mais en arrivant aux glaces, nous ne pûmes trouver aucun passage entre elles, et nous fûmes obligés de virer vent devant. Cependant nous nous étions avancés si loin sous le vent , que nous ne pouvions atteindre aucun lieu de sûreté ; il fallut donc nous faire reconduire à la remorque jusqu'à l'endroit que nous avions quitté, et où nous fûmes de retour à sept heures.

Avant midi, un vent très-fort, venant du nord-est , poussa sur la côte une telle quantité de glaces, qu'on ne voyait plus un seul intervalle d'eau les séparer. Nous nous regardâmes donc comme heureux d'être de retour à notre station, quelque regret que nous eussions de n'avoir pu faire aucun progrès. Comme il recommença à pleuvoir, pendant que le vent continuait avec la même violence , nous espérâmes encore une fois que les glaces nous livreraient bientôt un passage. Quoique du vaisseau on ne pût découvrir aucun espace d'eau libre , nous en vîmes pourtant une grande étendue en mer , en montant à terre sur quelques-unes des plus hautes montagnes.

Voyant alors que nous n'avions aucun espoir de partir avant que le vent changeât, nous attachâmes, dans la soirée, un câble de plus à un rocher, pour plus de sûreté ; et quand nous vîmes, le lendemain matin, que la marée avait monté assez haut pour mettre les montagnes de glace à flot, nous en attachâmes encore un autre , de peur d'être entraînés à la dérive plus haut dans la baie. Au coucher du soleil , le temps eut une apparence plus stable, mais ne fut pas de longue durée. Bientôt après le ciel se couvrit, le vent tourna à l'est, et nous eûmes de la neige pour la première fois. Le vent devint très-fort et souffla du nord-est ; les glaces s'amoncelèrent autour de l'entrée de la baie ; mais les montagnes de glace nous protégeaient contre leur pression. La température de l'air était à 34° ; celle de l'eau à 32°.

Le vent fut violent pendant la nuit, mais la marée ne monta que de cinq pieds six pouces. Comme les montagnes de glace étaient immobiles, le vaisseau était en toute sûreté. La haute marée étant arrivée une demi-heure plus tôt que la nuit précédente, ce fut pour nous une nouvelle preuve de l'irrégularité des marées dans ce détroit, qui était sans doute causée par l'action compliquée des vents et de la dérive des glaces. Dans la matinée, les montagnes étaient couvertes de neige, spectacle qui fut très-loin de nous être agréable, quoique nous dussions nous y attendre. Cependant, quand nous aurions été définitivement arrêtés en cet endroit, nous n'aurions guère eu raison de nous en plaindre, puisque, dans un bien court été, nous avions pénétré cent vingt milles plus avant qu'aucune expédition précédente ne l'avait fait en deux ans. Ce jour était un dimanche (30 août); nous en fîmes un jour de repos.

Le vent resta toute la journée au nord-est, et il fut accompagné de neige et de grésil; la température de l'air étant à 34° , et celle de la mer à 32° . Le flux et le reflux avaient tellement diminué, que la différence était à peine de deux pieds. Nous pûmes voir alors que notre petit havre était le seul lieu de sûreté qu'offrit cette côte, dont tout le surplus était bloqué par les glaces. Mais nous espérions encore que le vent éloignerait ces glaçons détachés, et que nous pourrions faire encore quelques milles avant que l'hiver arrivât véritablement.

Ce matin (31), la terre était entièrement couverte de neige, et l'on n'y apercevait plus cette couleur bleue que nous avions coutume d'y voir. La marée monta encore une fois à cinq pieds et demi, et la glace s'amoncela tout autour de la baie. A mesure que le jour avançait, la neige se changea en grésil; une bonne pluie y succéda enfin, et la température de l'air monta à 37° . Grâce à cette circonstance, la neige commença à fondre et à disparaître des montagnes. Étant allés à terre, nous vîmes qu'un canal d'eau se montrait au sud, et un autre à l'est, tandis qu'au nord et au sud de notre havre, les glaces commençaient aussi à vouloir se séparer. Les rivières étaient fort gonflées, mais nous n'aperçûmes aucun animal. L'eau ne s'éleva dans cette journée qu'à deux pieds et demi.

A quatre heures du matin (1^{er} sept.), comme il paraissait possible de faire arriver notre navire dans une eau libre à l'aide de la remorque et d'un vent venant du nord-nord-ouest, nous réussîmes à côtoyer la terre, dans une direction sud-est quart de sud. Nous passâmes de-

vant l'île basse, et nous avancâmes vers sa dernière pointe, quoique nous ne fussions jamais bien sûrs de notre position, attendu le temps couvert et les fréquentes déviations que nous étions obligés de faire pour nous frayer un chemin parmi les glaces. Mais à sept heures le ciel s'éclaircit de manière à nous laisser voir la terre, qui nous restait de sud 88° est en sud, et de sud en sud-sud-ouest. C'était l'île que nous avions vue le 20; mais elle était à une distance beaucoup plus grande que nous ne l'avions pensé alors. Elle fut nommée l'île Alicia. Nous restâmes sous voiles aussi longtemps que nous le pûmes; mais enfin, les glaces nous fermant tout passage, nous fûmes forcés de nous amarrer à un gros glaçon qui était près de nous. Il dérivait au sud ainsi que tout cet amas de glaces, quoique nous louvoyassions dans une direction contraire. Vers le soir, le vent se modéra, et les glaces parurent s'être arrêtées. Le gouvernail fut donc démonté, et nous pourvûmes à la sûreté du *Krusenstern*, dans le cas où nous serions définitivement enfermés dans les glaces, ce qui paraissait alors inévitable. Je n'ai pas besoin de dire que nous nous trouvâmes encore une fois réduits à ne pouvoir rien faire pour nous tirer d'embarras. La température de l'air fut de 36° pendant la journée, mais elle tomba à 34° pendant la nuit. La profondeur de l'eau était de cinquante-deux brasses, et nous étions à trois milles de distance de la terre la plus voisine : mais lorsque nous en approchâmes à deux milles par l'effet de la dérive, nous trouvâmes quatre-vingts brasses d'eau. Nous vîmes quelques veaux marins et nous tuâmes une mouette blanche.

Le vaisseau avait dérivé ce matin (2) par le travers de l'île que nous avions eue si longtemps en vue; mais nous reconnûmes alors qu'au lieu d'être une île, comme nous l'avions pensé, c'était une chaîne de petites îles rocailleuses, qui s'étendait de sud-est en nord-ouest. La latitude était de 70° 36' et la longitude 92° 6', ce qui nous prouva que nous avions fait onze milles au sud. Après midi, le courant changea, et le champ de glaces détachées recommença à dériver au sud-est. On ne voyait d'eau libre que du côté du nord, à environ trois milles. Nous n'étions alors qu'à deux milles de distance des îles dont je viens de parler; elles offraient l'aspect le plus aride et le plus repoussant. C'était une surface uniforme de sombres rochers, sans la moindre trace de végétation, sans un seul oiseau pour l'animer. Le temps étant clair, nous pûmes voir une terre qui nous parût à environ neuf lieues, et elle nous sembla plus élevée que celle devant

laquelle nous avions passé auparavant. Dans l'espace intermédiaire étaient quelques îles présentant le même caractère que les dernières.

Le glaçon auquel nous étions amarrés avait environ deux acres de dimension. Il s'y trouvait une espèce d'étang d'eau fraîche, et nous y renouvelâmes notre provision, après quoi nous nous en servîmes pour laver tout ce qui pouvait en avoir besoin. Quoique la température de l'air ne fût que de 40°, les chiens haletaient de chaleur, et cherchaient les endroits où les inégalités des glaces pouvaient leur procurer de l'ombre : cependant elle tomba à 31° avant huit heures, et enfin à 29°. La profondeur de l'eau en cet endroit était de quatre-vingt-quinze toises. A l'exception d'une petite baleine, nous n'y vîmes aucun animal vivant. La neige avait disparu sur toute la côte ; il n'en restait qu'une petite quantité sur les montagnes les plus éloignées. Le temps fut calme dans la soirée, et nous continuâmes à être entourés par les glaces et à dériver avec elles vers le sud. A minuit, nous jetâmes la sonde dans une profondeur de cent vingt brasses, sur un fond de boue.

Le temps fut couvert le matin (3), et le vent léger et variable, quoique venant principalement du nord. L'eau n'avait plus que soixante-cinq brasses de profondeur, mais elle passa ensuite à quatre-vingts. Les glaces étaient pressées les unes contre les autres tout autour de nous ; cependant elles semblaient moins serrées du côté des îles devant lesquelles nous avions passé. Dans l'après-midi, le brouillard se changea en une petite pluie, le thermomètre étant à 36°. Le temps s'étant un peu éclairci dans la soirée, nous vîmes que nous avions faits trois milles de plus vers le sud, depuis la veille. La vue d'un ours et d'un veau marin ne suffit pas pour diminuer l'ennui de cette journée.

A ce point de notre voyage, il nous parut que la grande île, dont l'aspect avait si souvent changé, en formait réellement trois, faisant partie d'une chaîne de rochers qui s'étendait le long de la côte, aussi loin que la vue pouvait atteindre, et qui, en arrêtant les glaces, mettait obstacle à la navigation le long du rivage. Ce fut une nouvelle épreuve pour notre patience ; mais en suivant cette chaîne avec les glaces, nous espérâmes que nous nous maintiendrions en arrière des masses les plus énormes, qui, lorsqu'elles échoueraient, nous protégeraient et nous préserveraient d'avaries considérables. Nous eûmes une

forte pluie à minuit, le vent tourna un peu vers l'est, et nous eûmes quelque espoir d'un changement de temps, quoiqu'il dût nous pousser vers le rivage.

Le vent ayant passé pendant la nuit à l'est-sud-est, nous vîmes ce matin (4) que nous avions dérivé de deux milles vers le nord, et que nous nous étions en même temps approchés de la terre. Il plut très-fort jusqu'à neuf heures, et le vent augmenta considérablement de force; de sorte qu'à midi nous avions fait quatre milles de plus à la dérive, dans la même direction. Nous étions serrés entre deux gros glaçons de manière pourtant à n'éprouver aucune avarie. Le temps s'étant couvert à trois heures, nous ne vîmes plus la terre, mais la sonde nous convainquit que nous continuions à dériver. Après divers changements de profondeur, nous nous trouvâmes le soir sur cent vingt brasses d'eau, qui se réduisirent à soixante-quinze à minuit. Nous tuâmes une mouette verte et un veau marin : ce furent les seuls amusements d'une journée qui nous contraria d'autant plus que nous perdions tout le terrain que nous avions précédemment gagné, sinon davantage.

Le vent et la pluie ayant duré toute la nuit, le plus gros glaçon se sépara de nous à minuit (5), et comme le temps s'éclaircit, nous vîmes que nous nous étions éloignés de la terre. Nous apercevant alors que les glaces étaient moins serrées, nous essayâmes de nous frayer un passage vers la terre, et nous y réussîmes, non sans recevoir de violents chocs, qui heureusement ne nous firent aucun mal. Nous trouvâmes alors que notre latitude était de $70^{\circ} 55'$, et par conséquent nous avions perdu dix-neuf milles dans la direction du nord, et quatorze milles en longitude, pendant le temps que nous avions dérivé avec les glaces.

A cinq heures, le temps s'éclaircit et nous vîmes au sud-est, mais à une plus grande distance, l'île éternelle qu'il semblait presque que nous étions destinés à ne jamais perdre de vue. Forçant le navire à passer à travers beaucoup de grosses glaces, nous nous en dégagâmes enfin, et le vent nous favorisant un peu, nous fîmes tout le chemin que nous avions perdu, et, nous étant de nouveau approchés de la terre, nous nous amarrâmes, à dix heures, à une montagne de glace échouée sur cinq brasses d'eau, à environ deux cent cinquante toises du rivage. Il plut beaucoup jusqu'à minuit; mais nous eûmes presque un calme. Dans la soirée, nous vîmes deux baleines et plusieurs

veaux marins. L'eau était libre entre le champ de glaces mouvantes et la côte, et nous étions entourés de plusieurs montagnes de glace.

La pluie continua (6), et le vent resta dans la même direction. La position où nous étions n'étant pas sans danger, nous nous rendîmes à terre après le service divin, pour chercher un havre où nous pussons être plus en sûreté. Étant entré avec une barque dans un bras de mer d'environ un quart de mille de largeur, nous y jetâmes la sonde sur quinze toises; et, après avoir fait un mille, nous y trouvâmes un grand havre, dont l'eau avait au centre une profondeur de vingt brasses, qui diminuait graduellement en approchant des côtes. Nous reconnûmes aussi que ce que nous avions pris pour une île, la nuit précédente, était une péninsule. Je nommai ce havre *Élisabeth*, en l'honneur d'une sœur du patron de notre expédition.

Cette contrée était formée de pierre à chaux et de granit, comme celles que nous avions déjà examinées. Un troupeau de rennes passa assez près de nous pour nous faire perdre de la poudre, sinon pour nous *tantaliser*, tandis que nous étions à gravir une montagne au sud. De là, nous eûmes une vue complète du havre, et il ne peut en exister de meilleur dans le monde entier. Nous n'avions pu auparavant en bien apprécier l'étendue et la nature. La vue de quelques lièvres ne fut pas une tentation suffisante pour nous déterminer à y rester plus longtemps, car nous nous apercevions que les glaces dériveraient rapidement vers notre navire.

CHAPITRE X.

Tentative pour quitter le havre d'Élisabeth. — Lenteur de notre marche le long de la côte. — Position critique du navire au milieu des glaces. — Passage dangereux par lequel il échappe à ce danger. — Découverte du havre de l'Éclipse. — Autres découvertes. — Cap de Sainte-Catherine, et havre de Lax.

De retour à bord à deux heures, nous quittâmes la montagne de glace; et étant entrés dans le havre, nous en choisîmes une autre, plus petite, pour nous y amarrer à peu de distance du rivage. Nous fîmes partir une barque pour voir s'il y avait une sortie du côté du nord et de l'est; mais nous apprîmes que ce bras de mer n'avait

d'autre ouverture que celle par où nous étions entrés, et que la presqu'île était séparée du détroit par un isthme formant une langue de terre droite, basse et étroite, d'environ trois milles de longueur, et composée de pierre à chaux. La vue à l'ouest était bornée par des terres très-élevées; du côté du nord étaient de petites montagnes et des lacs dans lesquels il se trouvait du poisson. La pointe rocailleuse et la péninsule où nous avions rempli les formalités de prise de possession en formaient la côte orientale. Le granit y présentait plusieurs variétés, et il était garni de grenats, probablement dans les veines, ce que nous ne prîmes pas le temps d'examiner. Je suis pourtant porté à croire, à présent, que ce que j'ai appelé grenat, en cette occasion et en plusieurs autres, était du gneiss, méprise que commettent souvent ceux qui ne sont pas minéralogistes de profession; mais comme je ne pouvais prendre des échantillons à chaque endroit où nous abordions, et que je ne pus même rapporter en Angleterre tous ceux que nous avions recueillis, pour en faire ensuite l'examen, cette erreur fort peu importante, si c'en est une, ne peut être rectifiée.

Dans la soirée, descendant à terre du côté du nord et montant sur les hauteurs de ce côté, nous eûmes encore une meilleure vue de ce havre magnifique, qui pourrait contenir toute la marine britannique. A l'exception des bords, il ne s'y trouvait aucune glace, quoique quelques montagnes semblassent, comme nous, y avoir cherché un refuge; mais nous ne vîmes dans l'intérieur aucun vestige de rochers, ni de bas-fonds. En bien des endroits il y avait cinq brasses d'eau près des rochers qui étaient sur le rivage; des vaisseaux pourraient y rester aussi en sûreté que près d'une jetée, virer en carène et se radoubier. D'après les marques que nous vîmes sur les bords, nous jugeâmes que, dans les grandes marées, l'eau s'élevait de huit pieds; mais comme c'était alors le temps de la marée basse, elle ne monta que de quatre.

Dans la soirée (7), le vent, soufflant du nord avec force, chassa les glaces de l'endroit où nous les avions laissées, et en remplit tout le canal du côté du sud. Mais nous étions tranquilles et en sûreté, avec l'espoir que si ces glaces se séparaient, nous pourrions partir, à l'aide de la marée, et profiter de leur ouverture. La température de l'air varia de 34° à 35°, et celle de l'eau fut de 32°. A minuit il y eut de la pluie.

Il avait beaucoup plu toute la matinée, et un grand nombre de

petites glaces étaient entrées dans le havre ; ce qui prouvait qu'il y en avait une grande quantité qui suivait le courant dans le détroit. Nous prîmes donc une barque pour aller examiner plus particulièrement la situation des choses au dehors, et nous descendîmes sur l'isthme du côté du nord. Nous vîmes ainsi que, derrière le grand isthme, la quantité des glaces avait beaucoup diminué depuis la veille ; qu'il ne s'en trouvait aucune dans une baie située à l'est, mais qu'elles étaient encore serrées les unes contre les autres près de la terre principale : cependant la mer était libre près des côtes occidentales des îles situées au midi. Pendant cette excursion, nous vîmes quelques rennes et nous tuâmes trois lièvres blancs. L'air était doux, quoique le thermomètre à bord ne fût qu'à 36° ; le temps était calme, et il faisait un épais brouillard.

Les choses restèrent dans le même état jusqu'à midi (8) ; mais comme nous nous attendions à avoir du vent, nous quittâmes le havre à l'aide du reflux et de la remorque, et nous nous amarrâmes à l'entrée à une montagne de glace, afin d'être prêts à partir. Cependant le vent étant venu du sud-sud-est, nous ne pûmes aller plus avant, et j'envoyai une barque examiner dans quel état se trouvait la mer le long du rivage ; mais elle fut obligée de s'arrêter après avoir fait deux milles. Ceux qui la montaient se rendirent alors sur l'isthme, et virent qu'à l'endroit où il se terminait, les glaces étaient attachées à un rocher, ce qui ôtait toute possibilité de passer de ce côté. Ils virent aussi dans la même direction deux îles rocailleuses et un bon havre ; et tandis que le rivage était couvert de gros glaçons, il y avait un canal d'eau et de glaces mouvantes entre la terre et l'immense champ de glace qui en était à environ trois milles.

La soirée étant calme, et la glace stationnaire, le commandant Ross se rendit à terre pour tirer des angles ; et, chemin faisant, il trouva un renne mort, que nous avions blessé lors de notre premier débarquement. Cet animal était si pesant, qu'il ne put en rapporter que la tête et le bois ; mais le corps était trop précieux pour le perdre, et nous l'envoyâmes prendre le lendemain. Nous fîmes aussi ériger un monticule de pierres, pour marquer l'entrée du havre, qui n'était pas facile à trouver, dans le cas où nous serions obligés d'y retourner. Étant allé moi-même à terre ensuite, j'obtins une bonne vue, du côté du nord, des différentes places près desquelles nous avions passé, et je tuai deux lièvres. A huit heures, le vent était léger et venait du

nord. Le temps fut clair pendant la nuit, et la température de l'air varia de 34° à 36°. Nous fîmes une nouvelle provision d'eau, et nous vîmes plusieurs veaux marins.

La formation géologique de cette partie de la côte ressemblait exactement à ce que nous en avions déjà vu. Peut-être s'y trouvait-il plus de variétés de granit ou de gneiss, et la couche blanchâtre qui couvrait la pierre à chaux contenait des coquilles comme auparavant. La sonde tombait sur une argile si tenace, qu'il fallait employer une grande force pour l'en retirer. Nous trouvâmes aussi de la pierre de sable, et, dans plusieurs des petites baies, il se trouvait des dépôts de sable blanc, qui pouvaient avoir été formés par le granit. Il n'y avait aucune espèce de bois; une bruyère, dont la tige avait environ un pouce de grosseur, est la plus grande plante que nous ayons vue. Près de la mer, la terre était, en général, complètement nue; mais dans l'intérieur, il se trouvait des plaines et des vallées d'une étendue considérable, et où le pouvoir de la végétation se faisait sentir. Chacune de ces vallées contenait un lac, dont le plus grand semblait avoir environ deux milles de longueur; la plupart n'étaient cependant que de grandes mares d'eau: ils contenaient du poisson, comme ceux que nous avions déjà vus; mais nous n'eûmes pas le temps d'en pêcher. Beaucoup de lièvres, qui n'étaient nullement farouches, étaient cachés parmi les rochers, et nous vîmes des traces de rennes près du rivage. Du côté du nord, nous trouvâmes les restes d'un grand nombre d'habitations d'été des Esquimaux, des trappes de renard et des os de baleine; mais le tout paraissait si vieux, qu'il était évident qu'il y avait longtemps que cette partie de la côte n'avait été habitée.

Il fit un calme complet toute cette journée (9), sauf un souffle d'air venant de temps en temps du sud, et qui, joint au courant, suffisait pour nous empêcher de faire aucun progrès. Cependant nous avançâmes un peu plus loin, afin de nous tenir prêts en cas d'un changement favorable dans le vent. La gelée avait été si forte la nuit précédente, que tout le havre était couvert d'une nouvelle glace, au point que la barque qui avait été chercher le daim avait à peine pu y pénétrer. Cependant, vers le soir, toute cette glace était fondue, ainsi que celle qui s'était formée sur la surface des lacs. Dès trois heures, c'était comme un jour d'été en Angleterre; et quoique nous fussions tout contre la montagne de glace, la température de l'air était de 38°

à bord, et de 41° sur le rivage. Cette circonstance produisit un malheureux effet sur notre renne, qui, quoiqu'il n'eût été tué que trois jours auparavant, n'était plus bon qu'à donner aux chiens.

Une légère brise étant arrivée du nord-ouest, au point du jour, nous quittâmes la montagne de glace à trois heures et demie, et nous avançâmes à toutes voiles, parmi les glaces détachées, prenant les passages et les ouvertures qui conduisaient au sud-est. Mais à deux heures le vent se déclara contre nous, et ce fut avec beaucoup de difficulté que nous arrivâmes près d'une montagne de glace, qui était échouée à environ un mille de l'est des îles dont j'ai fait la description sous la date du 2 septembre, et à environ huit milles de l'endroit que nous venions de quitter. Cependant, au bout de deux heures, les glaces commencèrent à arriver sur nous avec une telle rapidité, que nous fûmes obligés de démarrer; mais une brise plus favorable nous mit en état de gagner un petit havre situé dans le canal, entre les îles et la terre ferme, où nous nous fîmes remorquer dans une situation convenable pour y passer la nuit.

Il nous fut alors possible de descendre sur ces îles, et ayant gravi une haute montagne, nous pûmes considérer avec soin l'état des glaces, et nous le trouvâmes assez satisfaisant pour nous déterminer à tenter de passer entre les îles rocailleuses et la pointe, de manière à suivre la principale terre. Nous fîmes donc remorquer le navire, avec beaucoup de peine et de dangers, à travers un détroit qui conduisait au canal, et nous nous y amarrâmes à une montagne de glace et aux rochers, sur trois brasses d'eau. Ce n'était pourtant pas une bonne situation, car les glaces avançaient alternativement des deux côtés, avec beaucoup de rapidité, de telle sorte qu'elles étaient toujours en mouvement.

Là, nous prîmes des angles, à partir d'un monticule de pierres, que nous élevâmes sur le sommet de la plus haute montagne, qui pouvait avoir trois cents pieds, et nous fîmes quelques esquisses. La terre la plus éloignée que nous eussions en vue était une île, qui nous restait au sud-est, à une distance considérable de la pointe du continent. La dernière des îles près desquelles nous étions semblait avoir un mille de longueur, et la terre formait une grande baie, dans laquelle nous comptâmes neuf îles, et quelques groupes de petites îles. Quelques ouvertures paraissaient être de bons havres. Là, nous conclûmes encore que notre meilleur parti était de passer par le canal, entre les

îles et la principale terre, attendu que toute la glace était rompue, quoiqu'elle fût épaisse et pesante; et qu'il était probable qu'elle serait mise en mouvement par le premier vent favorable.

Les îles près desquelles nous étions alors semblaient composées de gneiss, disposé en couches inclinées, avec des fentes verticales. La plus grande partie de leur surface était complètement aride; cependant nous trouvâmes quelques marques de végétation dans deux petites vallées. Elles offraient un aspect de désolation extrême, et nous n'y vîmes les traces d'aucune créature vivante. La température de l'air était de 34° , celle de la mer de 31° .

Notre montagne de glace se mit à flot à minuit et demi (11); mais nous parvînmes à l'amarrer, de même que nous, aux rochers, dans une petite crique, l'un des côtés du passage où nous étions. Comme elle tirait plus d'eau que le navire, elle nous empêchait de toucher le fond, et nous passâmes tranquillement la nuit à quelques toises des rochers, sur une profondeur de trois brasses. Quand le brouillard se fut dissipé dans la matinée, nous crûmes, à une heure, que nous pourrions partir, une brise fraîche étant arrivée du nord-ouest. Mais cette tentative fut inutile; et après trois heures de travail pénible, nous ne pûmes ni avancer, ni dégager le vaisseau des glaces qui étaient serrées les unes contre les autres, dans tout le canal, et auxquelles il nous fallut céder la victoire. Même quand elles se mirent en mouvement, il ne nous fut pas possible de nous en détacher, et ce fut en vain que nous fîmes les plus grands efforts jusqu'à dix heures pour y réussir. Un calme survint à minuit, et nous jouîmes comparative-ment de quelque tranquillité.

Cependant notre position était critique (12). Nous étions entourés de glaces dans le courant rapide d'un canal rocailleux, à l'époque des grandes marées de l'équinoxe d'automne; et quand le flux arrivait, il mettait à flot ces lourdes masses, et augmentait notre danger en les poussant contre nous. Nous nous crûmes donc heureux de pouvoir nous amarrer à une montagne de glace échouée, quoique des pointes de rochers se montrassent tout alentour, très-près de notre navire. Mais malheureusement, un vent d'ouest amena de nouvelles glaces avant que le jour parût, et la pression devint si forte, que toute la masse commença à se mouvoir vers l'est avec une rapidité effrayante, entraînant avec elle notre infortuné vaisseau, au milieu d'un bruit vraiment épouvantable causé par le choc des glaces qui se brisaient contre les rochers.

Le jour paraissait à peine quand nous nous trouvâmes près d'une pointe qui séparait deux bras de mer. Dans lequel allions-nous être poussés, ou bien serions-nous portés sur les rochers qui nous entouraient de toutes parts, les uns cachés sous l'eau, les autres se montrant au-dessus? c'est ce qui sembla quelque temps incertain. Notre bonne fortune l'emporta cependant, et le courant nous fit entrer dans le passage le plus large et le plus au nord, quoiqu'il inclinât au nord-est, et que par conséquent il nous fit perdre du terrain. Pour que ce succès, quel qu'il fût, ne restât pas incomplet, les glaces s'ouvrirent bientôt de manière à nous permettre de dégager le vaisseau, en faisant des efforts extraordinaires. Nous nous trouvâmes alors près de la pointe, du côté du nord du canal; et ayant amarré le navire à une montagne de glace échouée, nous fûmes en sûreté pour quelque temps.

Pendant la nuit, et surtout pendant que nous disputions laborieusement le chemin pour arriver jusque-là, la force de la pression avait souvent soulevé *la Victoire*, et l'avait même quelquefois fait donner à la bande; et une fois même *le Krusenstern* avait été hors de l'eau, sur la glace. Néanmoins aucun des deux bâtiments n'éprouva d'avarie. Nous avions tout lieu d'en être surpris; mais chaque nouvel événement de ce genre augmentait notre confiance, dans le cas où nous nous trouverions par la suite dans des circonstances semblables, ce qui, malheureusement, n'était que trop probable.

A neuf heures, le changement de marée qui arriva rapidement, et qui portait à l'ouest, nous chassa de notre place de refuge, et nous fûmes portés à moins de deux toises de quelques rochers à peine couverts d'eau, qui étaient près de la partie la plus étroite de la pointe. Croyant que nous pourrions réussir à la doubler, et à gagner ce qui nous paraissait une eau tranquille, nous fîmes de grands efforts pour nous y faire touer, car il se trouvait immédiatement au delà une petite crique qui semblait nous promettre un abri. Malheureusement l'eau formait en cet endroit un tourbillon, et après avoir tourné bien des fois pendant plus d'une heure, nous fûmes obligés de nous rejeter de nouveau au milieu de la confusion des glaces. Dans cette situation, notre seule ressource fut de nous amarrer à une masse de glace qui flottait au milieu du courant, espérant ainsi éviter la répétition des dangers que nous venions de courir.

Nous parvîmes par ce moyen à nous dégager, après avoir éprouvé

une très-forte pression ; notre énorme glaçon nous entraînant vers l'ouest, même contre le vent. Cependant, à mesure que nous avançons, la marée diminuait de force ; et comme les plus petites pièces de glace qui nous accompagnaient ne marchaient pas aussi vite que la masse à laquelle nous étions attachés, elles se séparèrent avant midi suffisamment pour nous permettre d'employer nos voiles, et nous arrivâmes enfin dans une eau libre.

Le danger n'était pourtant pas encore passé, puisque la marée suivante pouvait nous reporter en arrière, si nous ne parvenions à nous mettre à l'abri de son influence avant qu'elle arrivât. Mais le vent nous était directement contraire ; avec nos voiles et un bâtiment tel que le nôtre, nous ne pouvions nous attendre à faire beaucoup de chemin en luvoyant contre le vent. Cependant, à quatre heures, nous commencions à avancer d'une manière assez sensible, quand il survint un calme. Un havre se montrait à peu de distance dans la terre la plus voisine ; nous réussîmes à nous y faire touer par nos barques, et nous y trouvâmes un abri derrière un récif de rochers, bordés de montagnes de glace échouées, à deux desquelles nous nous amarrâmes sur quatre brasses d'eau.

Je n'étais pas le seul de l'équipage pour qui ces sortes de scènes ne fussent pas nouvelles, et toujours, de manière ou d'autre, nous nous étions tirés d'affaire ; mais, quoi qu'il en soit, nous avions peine à comprendre comment nous avions pu échapper à de tels dangers sans éprouver aucune avarie considérable, et nous devions en remercier le ciel. Il est malheureux qu'aucune description ne puisse donner aux lecteurs une idée d'une scène de cette nature ; et quant au pinceau, il ne peut représenter ni le mouvement ni le bruit. Pour ceux qui n'ont pas vu l'océan Arctique en hiver, — qui ne l'ont pas vu, devrais-je ajouter, pendant une tempête, le mot glace ne rappelle que le souvenir de celle qu'ils ont vue dans un état de repos sur un lac ou sur un canal dans l'intérieur des terres ; il ne peut donner une idée de ce que le navigateur est destiné à éprouver dans les mers du nord. Qu'ils se figurent donc que la glace est une pierre, un roc flottant dans la mer, lequel devient une île ou un promontoire quand il est échoué, et qui est aussi solide que si c'était une masse de granit. Qu'ils se représentent, s'ils le peuvent, ces montagnes de cristal entraînées dans un passage étroit par une marée rapide, s'entre-choquant, comme des rochers qui se rencontreraient, avec un bruit semblable à celui

entraînant vers
que nous avan-
us petites pièces
s aussi vite que
éparèrent avant
nos voiles, et

isque la marée
ne parvenions à
arrivât. Mais le
et un bâtiment
re beaucoup de
quatre heures,
isible, quand il
ce dans la terre
r nos barques,
ers, bordés de
ous amarrâmes

s de scènes ne
tre, nous nous
avons peine à
s dangers sans
n remercier le
se donner aux
au pinceau, il
eux qui n'ont
vu, devrais-je
le que le sou-
un lac ou sur
ne idée de ce
n nord. Qu'ils
ottant dans la
il est échoué,
Qu'ils se re-
traiénées dans
ant, comme
lable à celui

du tonnerre ; s'arrachant mutuellement d'énormes fragments, se brisant les unes les autres, et perdant enfin leur équilibre, tombant dans la mer, en soulevant les vagues et y excitant des tourbillons ; tandis que les champs de glace, poussés contre ces masses ou contre ces rochers, par le vent et la marée, s'élèvent hors de la mer en fragments qui retombent sur eux-mêmes, et qui ajoutent ainsi à la confusion et au bruit qui en sont la suite, et qu'il est impossible de décrire.

Ce n'est pas peu de chose, en outre, que de connaître et de sentir son entière impuissance en pareil cas. Il n'y a pas un instant où l'on puisse conjecturer ce qui arrivera pendant l'instant qui va suivre. Il n'y en a pas un qui ne puisse être le dernier. Si le bruit, le mouvement, le tumulte, dont on est environné détournent l'attention, et l'empêchent de se fixer sur rien au milieu d'une telle confusion, il faut pourtant qu'elle soit toujours sur le qui-vive, afin de saisir le premier moment qui peut se présenter pour remédier au mal ou échapper au danger. Avec tout cela cependant,—et c'est la tâche la plus difficile,—il n'y a rien à faire, nul effort à tenter ; et quoique la vue seule du mouvement qui l'entoure porte le marin à l'activité, quoiqu'il puisse à peine réprimer l'instinct qui nous presse de songer à notre sûreté dans tous les cas de danger, il faut qu'il s'arme de patience, comme s'il était spectateur indifférent et désintéressé, et qu'il attende de son mieux le destin qu'il ne lui est possible ni de modifier ni d'éviter.

Mais je ne dois pas oublier de dire ici que nous dûmes beaucoup à notre navire, tant en cette occasion qu'en plusieurs autres. Le peu d'eau qu'il tirait fut pour nous un très-grand avantage, et, encore plus, la manière admirable dont il avait été fortifié. Il est certain qu'aucun des vaisseaux employés aux expéditions précédentes n'aurait pu éviter d'échouer ici uniquement par suite de leur tirant d'eau, puisqu'ils auraient touché les rochers au-dessus desquels nous fûmes poussés par les glaces ; et malgré la solidité de leur charpente, ils auraient été infailliblement brisés comme une coquille de noix.

Notre position, après cette aventure, était sur les côtes du continent, à sept milles du monticule de pierres que nous avions élevé le 10, et entre deux havres qui étaient à peu de distance de nous, et auxquels je donnai des noms.

La nuit fut claire, et il commença à geler à onze heures. A minuit, il y eut une éclipse de lune qui était visible ; mais l'état du temps ne

nous permit de faire aucune observation. Je nommai cet endroit le havre de l'Éclipse. A trois heures moins un quart, nous eûmes la marée haute, et elle s'éleva à sept pieds, la lune étant dans son plein.

De bonne heure dans la matinée (13), je montai sur les hautes terres voisines du rivage, et je vis de là qu'il nous était possible d'avancer de quelques milles le long de la côte. Après avoir construit un monticule de pierres et avoir pris quelques angles, je retournai à bord, et nous partîmes à neuf heures avec un vent d'ouest. Nous avançâmes vers le sud à travers la glace nouvellement formée, qui nous opposait peu de résistance, et à mesure que nous avançions, nous vîmes les masses les plus lourdes se séparer davantage. Nous doublâmes une pointe rocailleuse autour de laquelle étaient des montagnes de glace échouées, et je la nommai le cap Allington; il terminait de ce côté le grand havre dont je viens de parler, et que j'avais nommé le havre de l'Éclipse.

Nous arrivâmes bientôt devant un groupe de petites îles, qui, étant aussi nouvellement découvertes, reçurent le nom de Grâce; et après les avoir passées, nous vîmes une île de forme ronde, que je nommai Louisa. Le canal qui séparait ces îles était rempli de glaces; nous passâmes donc à l'est, et à trois heures nous nous approchâmes d'une petite île d'environ deux milles de circonférence. Comme nous avions un calme, nous essayâmes de touer le navire entre cette île et les précédentes; mais la marée changea, et nous fûmes charmés de trouver à nous amarrer pour la nuit à une montagne de glace échouée qui en était voisine, et qui formait un bon havre avec une petite île à laquelle elle était adossée.

Cette île était à trois milles du havre de l'Éclipse, et à sept de l'extrémité de la terre du côté du sud. En l'examinant, nous reconnûmes que c'était une masse solide de granit coupé de veines, et nous remarquâmes aussi des fragments de pierre à chaux et de pierre sablonneuse jaunâtre. Nous y construisîmes un monticule en pierre, et nous le surmontâmes d'un poteau auquel fut attaché une plaque de cuivre sur laquelle étaient gravés le nom du vaisseau et le jour de notre arrivée. De cet endroit nous vîmes qu'un bon vent pouvait nous conduire, sans rencontrer de glaces, jusqu'à la pointe qui nous semblait à sept milles; mais au delà, tout ce que nous pouvions distinguer, c'était que la terre n'inclinait pas à l'est. Nous vîmes une île sur la même ligne que le cap, et je la nommai l'île de Lax. Un havre

en était près, et je donnai à une grande baie remplie de glaces, qui était au sud, le nom de Marie-Jones.

On voyait au sud plusieurs petites criques, et au nord une montagne remarquable dont la forme ressemblait à celle d'une tombe, et dont la côte exposée au midi était couverte de plantes rougeâtres. Elle fut nommée le monument du Chrétien. En avançant le long de la côte, nous trouvâmes une trappe à renard d'Esquimaux et quelques restes de leurs habitations d'été, et nous comptâmes trente-trois îles de différentes grandeurs. Sur cette île, qui est au milieu de la baie, la végétation était très-retardée en comparaison de celle des côtes du continent.

La nouvelle glace s'était entièrement fondue pendant cette journée; la température de l'air étant de 38°, et celle de la mer de 32°. Il n'y avait plus de neige sur les hautes montagnes de l'intérieur du côté du sud, et l'on ne voyait aucune glace sur les lacs et les mares d'eau douce. Dans la soirée, le vent souffla du sud-sud-est, ce qui nous empêcha de marcher, et l'eau devint si basse que nous fûmes obligés de nous faire touer hors de notre havre.

Nous eûmes marée haute peu après une heure du matin (14), et elle monta à six pieds huit pouces, le flux venant du nord. Les deux montagnes de glace auxquelles nous étions amarrés se mirent à flot, mais nous les retînmes près du rivage par des cordes, jusqu'à ce que la marée eût baissé. Un brouillard épais nous empêcha de partir jusqu'à deux heures; alors le vent étant nord-nord-est, nous déployâmes toutes nos voiles, et nous nous dirigeâmes vers la pointe à travers des glaces mobiles, mais qui ne tardèrent pas à se serrer de manière à nous obliger à nous réfugier dans une petite baie au nord du cap.

Cette baie offrait un sûr asile. Nous débarquâmes, et ayant gravi la montagne qui est sur la pointe, nous vîmes que la glace était encore plus ouverte qu'elle ne l'avait été la veille; que la terre inclinait davantage vers le sud, et que la partie la plus éloignée que nous en voyions n'était qu'une île à six ou sept milles du continent. On voyait aussi plusieurs beaux havres, et le rivage était dentelé de tous côtés par des criques. Ayant pris possession de ce cap dans les formes ordinaires, puisqu'il faut faire même ce qui est futile ou absurde quand la coutume l'exige, nous y élevâmes un monticule de pierres où nous plaçâmes un poteau avec le nom du navire et la date de son arrivée,

comme nous l'avions déjà fait. Ce cap reçut le nom de Verner, et le havre celui de Joanna. Sous le rapport géologique, le pays avait le même aspect que précédemment ; seulement, une des masses de granit formait une pyramide remarquable par sa forme et ses dimensions, et nous vîmes aussi quelques schistes argileux.

Comme la pointe du nord du havre était l'endroit le plus convenable pour faire des observations, nous y construisîmes aussi un monticule de pierres, pour tirer des angles et fixer des positions ; quoiqu'il ne fût guère possible qu'elle fût d'une grande utilité par la suite, pour vérifier les calculs de ceux qui l'avaient découverte. A l'instant où la nuit tombait, toutes les glaces qui remplissaient le canal entre la côte et une petite île furent entraînées par la rapidité du reflux ; mais il était trop tard pour que nous pussions essayer d'y passer. La température de l'air fut de 35° à 36°, et celle de la mer de 31° à 32° pendant toute la journée, et la marée monta de deux pieds de moins que la nuit précédente. Nous ne vîmes aucun animal, ni aucune trace d'Esquimaux.

CHAPITRE XI.

Fort ouragan. — Suite de temps orageux. — Neige. — Les glaces s'ouvrent en partie, et le vaisseau reprend sa route. — Découverte de l'île d'André Ross, du cap Marguerite, du havre de Best, et des îles Martin. — Nouvelle baie. — Fin de septembre. — Remarques générales sur la marche du navire, et sur le mode de navigation parmi les glaces.

Le ciel avait eu un aspect assez menaçant la veille dans la soirée, et le vent, qui s'était élevé (15 sept.), devint un ouragan pendant la nuit. Ayant tourné au nord, il accumula autour de nous une grande quantité de grosses glaces, de sorte que, lorsque le jour parut, nous nous trouvâmes complètement bloqués, à notre grand chagrin, qui augmenta en voyant la mer libre à un quart de mille. Nous fîmes tous les efforts possibles pour nous dégager ; mais après avoir employé toute la matinée à un travail pénible, nous n'avions guère gagné plus de quatre fois la longueur du navire. Enfin les glaces s'amoncelèrent à un tel point, qu'il fallut renoncer à toute tentative.

Cependant la tempête augmenta, fut accompagnée d'une chute de neige, et notre situation devint très-critique, car nous ne pouvions

regagner le havre que nous nous étions trop pressés de quitter. Tandis que nous étions ainsi exposés à la tempête, nous avions aussi à craindre la pression des glaces, dont les montagnes s'accumulaient sur les rives du cap, parce qu'elles tiraient trop d'eau pour pouvoir le passer. Enfin celle à laquelle nous étions amarrés se mit à flot, ce qui nous donna beaucoup d'embarras, et la plus grande de celles qui étaient près de nous se fendit en six pièces, avec un bruit semblable à celui du tonnerre. Les énormes fragments, en tombant dans la mer, firent jaillir l'eau de tous côtés autour de nous. Un de ces débris fit éprouver un choc violent à *la Victoire*; un autre, se relevant du fond de la mer sous *le Krusenstern*, le jeta sur la glace, et le remit ensuite à flot. Heureusement, nous n'essuyâmes aucune avarie.

La marée de la nuit diminua encore de hauteur; et après cette dernière aventure, nous restâmes assez près du cap, derrière lequel l'eau était libre. Nous fûmes obligés d'attendre avec patience un changement de vent favorable. Le thermomètre était à 34°, et la neige était assez épaisse pour couvrir les montagnes. Nous envoyâmes quelques-uns de nos gens sur celle où nous avions élevé un monticule de pierres, afin d'examiner l'état des glaces, et ils rapportèrent qu'elles bouchaient le passage au sud, à l'exception d'un espace très-étroit le long de la terre, qui paraissait alors incliner davantage vers le sud. Peu après le thermomètre tomba à 28°, le ciel s'éclaircit, et le baromètre monta; nous trouvâmes pour latitude de ce cap, 76° 22', et pour longitude, 92° 15', ce qui, avec la correction, est probablement 91°.

Le vent fut moins fort pendant cette journée (16), et le temps plus doux; mais les glaces étaient continues partout, à l'exception d'un petit espace au sud du cap. Nous nous rendîmes à terre pour examiner le canal dans lequel nous avions eu dessein de passer, et nous vîmes qu'il s'y trouvait deux récifs de rochers au milieu. C'était une leçon pour notre impatience, comme ce fut un des nombreux incidents qui prouvèrent, pendant ce voyage, que ce qui nous paraît une infortune est souvent un bienfait de la Providence. Si nous fussions arrivés dix minutes plus tôt, nous aurions fait la tentative de passer dans ce canal, et, à moins d'un miracle, les suites en auraient été fatales. Nous ne pûmes conserver le moindre doute à ce sujet, en voyant que ces rochers auraient été alors couverts de six pieds d'eau, ce qui aurait suffi pour nous les cacher; et après avoir échoué ainsi, nous aurions

été écrasés par les masses de glace qui descendaient. Ce fut ainsi que notre désappointement devint pour nous une source de jouissance et de félicitations; et si nous eussions fait cette découverte la veille, nous aurions regardé notre prison de glaces comme un paradis.

Un peu avant midi, le vent passa tout à coup au sud-est, et prit beaucoup de force. Nous nous étions amarrés à la plus grosse pièce de glace que nous avions trouvée dans le passage, afin d'être prêts à profiter de la première chance favorable; mais ce changement imprima aux glaces un mouvement en sens opposé à celui que nous attendions, et nous trouvâmes heureux de pouvoir aller reprendre notre position dans la baie, à l'aide de la toue, ce qui exigea pourtant plusieurs heures de travail.

Étant allés à terre dans la soirée, nous eûmes la satisfaction de voir que les glaces s'éloignaient rapidement de la côte, et qu'elles nous permettraient probablement une nouvelle tentative dans la matinée, avec la probabilité de pouvoir faire dix ou quinze milles. Nous découvrîmes que le beau havre au sud du cap avait une entrée par une baie du côté du sud, et une autre par une seconde baie du côté du nord, ce qui rendait le cap une île. Le canal était étroit et rocailleux, et singulièrement coupé par des pointes montagneuses qui s'avançaient des deux côtés, tandis que des bras de mer entraient dans la terre dans tous les sens. Il n'y avait point de glaces dans le havre, et nous vîmes trois lièvres en cet endroit.

Les observations faites à midi confirmèrent la latitude que nous avions trouvée la veille. Le thermomètre, dans les vingt-quatre heures, varia de 30° à 34°, la température de la mer étant de 29°. Une nouvelle glace couvrit la surface des mares d'eau entre les rochers sur le rivage. Nous prîmes divers gisements, et nous pensâmes que la terre inclinait moins à l'est que nous ne l'avions originairement supposé; ce qui nous fit espérer que nous étions arrivés à l'extrémité de cette terre du côté du sud-est.

A dix heures du soir, le vent changea tout à coup, et souffla du nord-ouest avec une nouvelle violence. Les glaces qui n'étaient pas encore sorties de la baie furent poussées contre les montagnes de glace qui nous protégeaient, et auxquelles nous fûmes obligés de nous amarrer par de nouvelles cordes, ainsi qu'à la terre. *Le Krusenstern* fut transféré en lieu de sûreté tout au bout du havre. Pendant la nuit le vent fut très-violent, nous eûmes des bourrasques de neige, et le

thermomètre tomba à 21° et plein air, et à 23° dans l'eau. Nous eûmes donc encore une fois grande raison de remercier le ciel de ce que nous n'avions pu sortir de ce havre, où les énormes masses de glace qui nous entouraient nous inspiraient un sentiment assez bien fondé de sécurité, puisqu'elles étaient toutes échouées, et qu'elles n'exerçaient aucune pression sur nous.

Le vent continua à souffler du nord avec la même fureur (17); il était accompagné de neige, et l'eau de la mer se gelait en tombant sur nos ponts et sur les montagnes de glace voisines de nous. L'extrémité des glaces sous le vent n'était qu'à un mille de distance, et les vagues, en s'y brisant ainsi que sur les îles, rendaient la mer si houleuse que nous nous en ressentions, même dans notre position, quoique abrités par une pointe de terre, et par cette immense étendue de glaces. Le thermomètre descendit en plein air jusqu'à 21°, et dans l'eau à environ 28°; et quoique la marée fût très-haute, elle ne mit pas à flot les montagnes de glace. Dans la soirée, les glaces se rompirent au point de nous montrer une eau libre à un quart de mille plus près de nous. Peu de temps après, le vent se modéra; nous vîmes quelques masses de glace flotter dans le canal par où nous avions dessein de passer, et où il se trouvait alors de grands espaces d'eau libre.

Le vent modéré de la veille n'était qu'une promesse trompeuse. Pendant la nuit (18), il augmenta de nouveau, et prit un degré de violence que nous n'avions pas encore éprouvé. Il était accompagné de neige, comme le jour précédent. Quelques-unes des montagnes de glace venant à se mouvoir, trois de ces énormes masses se mirent en travers de notre proue, menaçant de rompre les deux câbles qui nous amarraient aux rochers, ce qui nous obligea à en employer un troisième. La mer s'enfla de manière à rompre les glaces en dehors du havre, et au point du jour les vagues arrivaient jusqu'à un quart de mille du vaisseau. Le mouvement des lourdes masses qui l'entouraient y produisait une telle agitation, que nous fûmes obligés de l'assurer par de nouvelles cordes.

La marée ayant alors monté à une hauteur insensible, beaucoup de montagnes de glace furent poussées sur le rivage; mais quand elle se retira, tout redevint comparativement tranquille. Cependant la destruction rapide des glaces, causée par la violence du vent et des vagues, nous fit craindre de perdre la protection des masses qui nous avaient si bien abrités. Le vent s'étant encore une fois modéré,

nous nous rendîmes donc à terre, à dix heures du matin, pour mieux reconnaître notre situation présente. Nous découvrîmes alors qu'il n'existait rien qui pût obstruer notre passage, dès que nous serions sortis de notre état de captivité ; et que, quoiqu'il y eût beaucoup de glaces dans le havre, elles n'étaient pas de nature à nous empêcher d'y entrer.

Nos premières observations pour fixer la latitude, se trouvèrent encore confirmées. Le baromètre monta, et le thermomètre passa de 21° à 28°. Ce changement de température fit tomber, pendant le cours de la journée, les moulures de glace qui s'étaient formées sur les flancs de notre navire, et les glaçons qui s'étaient attachés aux montagnes de glace. Cependant le vent avait repris une partie de sa force ; la mer continuait à se rapprocher de nous, et le roulis du vaisseau était extrêmement incommode. Toutes ces circonstances rendaient notre position si hasardeuse, que nous étions sur le point d'en chercher une autre près des rochers, quand tout à coup nous vîmes arriver sur nous une flotte d'îles de glace, qui, à cinq heures, s'arrêtèrent à l'extrémité extérieure du champ de glace devenu fort étroit ; et presque au même instant, tout rentra dans le repos.

Voilà ce que sont les glaces, et telles sont les compensations qu'elles offrent pour les attaques qu'elles livrent, et les obstacles qu'elles présentent. Elles sont loin d'être un mal sans mélange, et en faisant la balance de toutes les aventures qui nous arrivèrent au milieu d'elles, je n'aurais peut-être pas tort de dire qu'elles ont été plus souvent nos amies que nos ennemies. Il est vrai que nous ne pouvions ordonner à ces montagnes de nous prendre en toue, de s'arranger autour de nous de manière à nous procurer une eau tranquille au milieu d'une mer en fureur, ou quand nous avions besoin d'un havre, de venir à notre aide en nous entourant de jetées de cristal, formant en quelques minutes d'aussi bonnes défenses que les môles de Plymouth et de Cherbourg ; mais ces ordres leur étaient donnés par celui qui commande à toutes choses, et elles obéissaient.

Le vent continua (19), quoique avec un peu moins de violence ; et même vers la nuit, aucun signe n'annonça un changement de temps. Nous étions en sûreté dans l'enceinte du champ de glaces qui s'étaient accumulées, et nous pouvions voir de nouvelles masses de glace bleues attachées à son bord extérieur, sur lesquelles les vagues se brisaient d'une manière terrible. Je me rendis à terre, et jugeant que c'était un emplacement convenable, je fis peindre sur le rocher pyramidal,

dont j'ai déjà parlé, le nom du vaisseau, et la date de notre arrivée. Je trouvai qu'il était sous $70^{\circ} 23'$ de latitude, et 91° de longitude. La vue que nous eûmes des glaces de cette hauteur ne nous donna pas l'espoir très-prochain de pouvoir continuer notre route; mais, malgré la quantité de neige qui était tombée, il en restait fort peu sur la terre, et la température de l'air était de 25° à 27° . En cette occasion, comme dans beaucoup d'autres par la suite, nous ne pûmes déterminer pour combien l'action du vent avait pu être dans la disparition de cette neige; mais nous eûmes souvent, dans cette région, des preuves abondantes de la grande évaporation qu'elle subit, même sous des températures très-basses; ce qui confirme un fait depuis longtemps connu en météorologie, relativement à la production de la vapeur. Nous ne pûmes expliquer autrement le peu d'épaisseur de la neige qui restait en général à être convertie en eau, à l'approche du printemps, par l'opération ordinaire du dégel, puisque la glace dure qui en couvrait la surface empêchait le vent de la dissiper, et que nous étions parfaitement sûrs qu'il s'en était accumulé pendant l'hiver une bien plus grande quantité que celle qui restait au commencement du dégel. Je n'ai besoin de faire aucune remarque sur l'utilité de cet arrangement pour diminuer le flux d'eau considérable qui aurait lieu sans cela à cette époque.

Le vent fut assez modéré pendant la nuit, et il venait du même côté; mais il ne tomba point de neige. Au point du jour (20), nous vîmes un grand champ de glaces détachées, mais serrées les unes contre les autres, s'approcher de la baie. Là, il se divisa: une partie continua à dériver à l'est de notre position, l'autre entra dans la baie, de sorte qu'au bout de quelques heures, nous fûmes bloqués plus complètement que nous ne l'avions encore été. Après le service divin, nous permîmes à l'équipage d'aller chercher à terre les distractions qu'il pourrait trouver dans un pareil lieu. De là, nous vîmes encore quelque eau libre du côté du sud, et il paraissait possible de l'atteindre si nous pouvions avoir un vent d'ouest. Le thermomètre était à 27° , mais il ne s'était pas formé de glace nouvelle dans le havre, quoique les mares d'eau sur la terre en fussent couvertes. Dans la soirée, les vagues se calmèrent partout, et à minuit le temps était serein, et il gelait très-fort. Cependant les glaces ne s'ouvrirent pas, comme nous l'espérions, au moment du reflux.

Toutes ces glaces paraissaient stationnaires (21), quoiqu'il y eût

un vent léger, venant du nord. L'examen que nous fîmes nous prouva que les blocs énormes qui nous entouraient avaient été unis ensemble par la gelée, ce qui nous offrit la perspective de rester en cet endroit tout le reste de l'hiver. Mais, à neuf heures, la brise ayant passé à l'ouest, tout l'équipage se mit à l'ouvrage, et travailla à séparer les masses que la gelée avait cimentées ; c'était le seul moyen d'effectuer notre délivrance. Nous plaçâmes ensuite la proue du navire dans la meilleure position pour sortir du havre, après quoi il fut bientôt entouré de glace nouvellement formée, le thermomètre étant à 25°.

Une forte brise s'éleva pendant la nuit et au point du jour (22), nous vîmes qu'à l'exception de deux blocs, elle avait entraîné toutes les glaces que nous avions coupées, et que l'eau était libre hors du havre. Nous mîmes donc de nouveau tous les bras en réquisition pour couper la glace qui restait, et nous en détachâmes bientôt de gros fragments que la marée emporta. Cependant l'ouvrage devenait plus fatigant à mesure que nous travaillions, de sorte que ce ne fut que vers le soir que nous finîmes de couper un gros glaçon. En ce moment, une masse énorme, qui était à l'est de notre position, se détacha, et nous espérâmes qu'en dérivant elle nous aiderait à nous débarrasser des autres ; mais malheureusement elle toucha le fond, et y resta fixée ; et ce qui était encore plus contrariant, c'est qu'elle s'arrêta précisément en face du canal que nous nous efforcions de former.

Nous fûmes donc obligés de faire une nouvelle tentative sur un autre point, d'avoir encore recours à la patience, et de montrer de nouveau cet esprit de résolution toujours nécessaire dans les circonstances de la vie, mais dont personne n'a un aussi grand besoin que celui qui doit se frayer un chemin à travers les obstacles éternels et toujours renaissants que présente une mer de glace. Nous avions complètement réussi quand la nuit arriva, et nous eûmes encore une fois la satisfaction de nous trouver sur une eau libre. Nous avançâmes alors au delà des montagnes de glace, et nous nous amarrâmes pour la nuit au glaçon que nous avions coupé en lui donnant la forme d'une jetée. Bientôt après, il survint un fort vent du sud, et nous vîmes revenir toutes les glaces qui s'étaient éloignées. C'était un nouveau problème à résoudre, et nous étions menacés de perdre tout le fruit de nos longs et pénibles efforts. Il devint donc nécessaire d'aller à terre pour mieux voir dans quelle situation nous allions probablement nous trouver ; car, à bord du vaisseau, la vue ne s'étendait pas

assez sur la mer pour que nous pussions en juger. Nous découvrîmes alors que les circonstances étaient encore pires que nous ne l'avions supposé, car nous ne pouvions pas même retourner dans le bon havre que nous avions occupé auparavant, à moins que le vent ne se modérât. Nous vîmes aussi de la glace nouvellement formée. Le thermomètre était alors à 22°, mais il monta ensuite à 26°. Lorsque nous fûmes de retour à bord, le vent s'éleva heureusement du côté que nous le désirions ; et comme il avait assez de force pour entraîner les glaces, nous allâmes prendre du repos, en conservant quelque espérance pour le lendemain.

Le point du jour (23) fit évanouir cet espoir. Il était tombé beaucoup de neige depuis minuit, et la terre, les rochers, les glaces, le pont de notre navire, tout en était couvert d'une couche épaisse. Le passage que nous nous étions ouvert, était bloqué par d'énormes glaçons et par deux montagnes de glace, qui s'étaient détachées de la terre. Le vent, s'il eût été plus modéré, nous aurait été favorable, et cette circonstance nous détermina à recommencer nos travaux en dépit de l'ouragan et de toutes nos autres causes de découragement. Nous réussîmes au point qu'à huit heures le passage était ouvert. Le vent commençait à perdre de sa violence, il tombait moins de neige ; nous avions donc une meilleure perspective que celle que nous avait offerte le commencement de la matinée.

Nous nous rendîmes encore une fois sur terre pour examiner l'état des choses, et nous vîmes que l'entrée du havre, du côté du nord, était encore bloquée, mais qu'il y avait beaucoup d'eau libre du côté du sud. Cela nous détermina à partir sur une barque, pour reconnaître le canal très-difficile que nous devons suivre, laissant à ceux qui restaient à bord le soin de faire touer le navire et de déployer les voiles. Après cet acte de pilotage, nous retournâmes à bord à dix heures, et nous réussîmes à conduire le vaisseau par ce passage, sans aucun accident, en dépit d'une forte marée et de nombreux rochers cachés sous l'eau. Toute cette expédition se termina en une heure, et si elle ne fut pas longue, elle n'en fut pas moins heureuse.

Notre intention avait été d'entrer dans le havre ; mais en nous dirigeant vers son entrée, nous crûmes que nous pourrions avancer de quelques milles de plus, le courant nous étant favorable, quoique le vent fût contraire. Nous continuâmes donc à longer la côte, et après avoir passé devant le havre à midi, nous arrivâmes à la pointe la plus

éloignée que nous eussions vue de notre dernière station. De là, la terre inclinait presque au sud ; elle était plus en écore, plus rocailleuse et plus élevée que tout ce que nous avons vu jusqu'alors. A quelques milles du sud, la mer y formait une baie ou un détroit, que nous vîmes rempli de glaces quand nous approchâmes. Des deux côtés de l'entrée, la terre était fort élevée ; à peu de distance, était une terre plus basse, que nous crûmes être une île ; et plus loin, vers le sud-est, nous vîmes une autre terre, qui était bien décidément une île ; c'était le point le plus éloigné que nous eussions encore vu.

A quatre heures, étant en face de la baie, nous fûmes obligés de nous frayer un passage à travers deux longs amas de glaces ; à sept heures, nous arrivâmes près de l'île, et ayant pour nous le vent et le courant, nous essayâmes de gagner le continent. L'arrivée de la nuit nous en empêcha, et nous fûmes obligés de tourner une pointe de l'île, derrière laquelle nous nous amarrâmes à quelques gros glaçons, à environ vingt-cinq toises du rivage, sur une profondeur de quatre brasses d'eau. Il s'en fallait pourtant de beaucoup que ce fût un lieu parfait, car un vent d'est l'aurait rendu très-dangereux ; mais, tout bien examiné, nous ne pûmes trouver rien de mieux, et il fallut nous en contenter. Il continua à tomber de la neige pendant toute la journée ; cependant elle ne fut pas assez forte pour nous empêcher de voir à deux ou trois milles. La température de l'air monta de 26° à 32°, mais le baromètre baissa d'un demi-pouce. D'après notre estime, nous avions fait environ quatorze milles ; c'était plus que nous ne nous y attendions : cette bonne fortune nous inspira de la joie, et nous rendit impatients de voir arriver le lendemain.

Quoique le temps se fût modéré pendant la nuit, le flux arriva avec impétuosité, et une montagne de glace à laquelle nous étions amarrés reçut tant de chocs des masses de glaces flottantes (24), que nous commençâmes à croire qu'elle pourrait être entraînée à la marée montante. Nous eûmes même un moment d'alarme ; mais, vérification faite, il fut reconnu que c'était le vaisseau qui avait roulé, et nous l'amarrâmes aux rochers. Le vent, qui avait changé graduellement pendant la nuit, passa au sud-est au point du jour ; et nous pûmes alors voir, de l'île où nous étions, que les glaces arrivaient sur nous grand train, ce qui était un avis de quitter un endroit où nous ne pouvions rester longtemps en sûreté. Nous mîmes donc à la voile, et, passant à l'est de l'île, nous trouvâmes un canal dans lequel le cou-

rant n'était pas très-rapide. Nous envoyâmes des barques pour reconnaître cette espèce de havre, et choisir un endroit où nous pussions nous amarrer ; mais on découvrit bientôt qu'il s'y trouvait seulement un récif de rochers, de sorte que nous fûmes obligés de nous amarrer à une grande montagne de glace, à quelques toises du rivage, et à peu de distance d'un bas-fond, qui était à l'entrée d'un petit bras de mer au sud-est.

Dès que l'équipage eut déjeuné, nous nous préparâmes à partir de nouveau aussitôt que les barques auraient trouvé une meilleure position. Mais les glaces changèrent tout à coup de direction, et avant que nous eussions pu l'empêcher, la proue du navire fut poussée sur les rochers avec une telle violence qu'il fut soulevé de dix-huit pouces. Heureusement, comme en ce moment les masses de glace échouèrent, elles ne purent renouveler leur attaque ; et à l'aide de cables, la *Victoire* fut bientôt hors de danger, sans avoir éprouvé aucune avarie. La brise ayant alors fratchi, nous déployâmes les voiles afin de pouvoir sortir de cette situation, dans le dessein de nous amarrer en attendant le retour des barques.

Nous n'obtinmes pourtant que fort peu de succès. Après avoir fait, avec beaucoup de peine, un demi-mille à travers des rochers et des montagnes de glace, la situation où nous arrivâmes, au prix de beaucoup de fatigues et de périls, ne valait guère mieux que celle que nous venions de quitter. Il ne s'y trouvait que dix pieds d'eau, et nous vîmes que nous ne pourrions sortir du courant avant que le vaisseau se trouvât à la distance seulement de sa propre longueur, de quelques rochers qui se montraient au-dessus de l'eau, tandis que la poupe en touchait presque d'autres, qui n'étaient pas à six pieds au-dessus de la surface de l'eau. Nous partîmes donc sur une barque pour chercher une meilleure situation, et le vent, qui augmentait alors, nous faisait encore désirer plus vivement d'en découvrir une. Nous réussîmes ainsi à rencontrer un excellent canal d'eau profonde entre le continent et la première ligne d'îles. L'entrée en paraissait pourtant extrêmement dangereuse, car la profondeur en excédait à peine celle du vaisseau, et il s'y trouvait une langue de glace¹ qui n'était couverte que par sept pieds d'eau, et qui s'étendait d'un côté à l'autre.

¹ On donne ce nom à une glace étroite, qui s'étend sous l'eau.

(Note du Traducteur.)

Nous n'avions pourtant pas d'autre alternative, ni de temps à perdre pour prendre une résolution. Nous fîmes donc avancer le vaisseau à la touée, la quille en effleurant les rochers. Comment le faire passer sur la langue de glace ; c'était un autre problème, puisqu'il ne s'y trouvait pas autant d'eau que le navire en tirait ; mais tandis que nous y réfléchissions, la marée le poussa sur la langue, et il s'y arrêta ; car, quoique nous eussions calculé le contraire, c'était le moment du reflux. Nous eûmes de nouveau recours à la toue, et nous réussîmes à passer, après avoir été obligés de scier quelques pointes de deux montagnes de glace qui s'avançaient en face l'une de l'autre, tant le passage était étroit.

Nous ne nous retirâmes pourtant de cette situation dangereuse qu'après avoir passé deux autres montagnes de glace, dont l'une s'élevait plus haut que notre grand mât, et qui étaient si près l'une de l'autre que le navire n'avait que la moitié de sa largeur pour se mouvoir entre elles. Après avoir surmonté cet obstacle, nous fîmes deux milles dans ce canal sans en rencontrer d'autre, et nous arrivâmes à deux grandes montagnes de glace, hors du courant, et près de l'entrée d'un bon havre. Dans cette position, nous avions une île de chaque côté, et le continent en face de nous.

Cette terre offrait le même caractère que celle que nous avions vue la veille. Une chaîne de hautes montagnes s'étendait sur la côte au nord et au sud, et semblait incliner d'une manière plus favorable qu'auparavant ; on ne voyait aucune terre au delà du cap. Nous reconnûmes et nous sondâmes le havre qui était près de nous, et les différentes entrées qui y conduisaient. Mais elles étaient toutes bloquées, à l'exception d'une seule, celle devant laquelle nous nous trouvions. Ainsi donc, l'endroit que nous avions d'abord choisi se trouva être le plus convenable ; et, satisfaits du résultat de nos travaux pendant cette journée, nous rendîmes grâce au ciel de nous avoir fait échapper aux périls d'une pareille navigation. Il y avait un peu de neige, mais point de glace de nouvelle formation. L'air et l'eau étaient également à 29°, et le vent, dans la soirée, était au nord-est. Nous fûmes obligés de remplir nos tonneaux de glace, n'ayant pu trouver d'eau fraîche. La terre était composée de granit, comme à l'ordinaire.

Le vent passa au nord pendant la nuit, et il fit monter la marée au point de mettre en mouvement toutes les montagnes de glace (25).

Elles furent donc toutes entraînées, à l'exception d'une seule, qui fut retenue en place par nos câbles. Dans la matinée, le ciel fut clair et nous vîmes du haut du mât un grand espace d'eau libre au sud, formant un réceptacle pour les glaces qui sortaient de cet étroit canal. Nous pensâmes d'abord qu'il en serait bientôt dégagé, mais malheureusement l'arrivée d'un grand champ de glaces par l'entrée située au nord, non-seulement l'en remplit de nouveau, mais produisit un engorgement général qui nous obligea à faire entrer le vaisseau plus avant dans le havre.

Dans l'après-midi, nous débarquâmes, et nous prîmes possession de l'île près de laquelle nous étions amarrés, et à laquelle je donnai le nom d'André Ross, qui est celui de mon fils. Du monticule de pierres que nous élevâmes, nous obtînmes une vue très-étendue, et nous vîmes une terre qui nous restait au sud, à la distance de dix-huit à vingt milles; mais nous ne pûmes nous assurer si elle se composait d'îles, ou si c'était une continuation de la terre que nous avions près de nous, et le continent de l'Amérique. Nous vîmes aussi beaucoup d'eau libre dans la même direction; ce qui nous donna quelque espoir de pouvoir aller plus loin à l'aide d'un vent du nord, et d'être en état de sortir du canal dans lequel nous étions en prison. Nous fîmes une esquisse de cette vue, et nous donnâmes des noms aux îles.

Le vent de la nuit précédente avait tellement balayé la glace, la jetant sur les terrains creux et dans les ravins, que la terre n'en conservait presque aucune trace, et nous pûmes voir tout le granit de l'île où nous étions, et où l'on n'apercevait aucune marque de végétation. Un léger brouillard dans la direction des îles que nous avions découvertes tout nouvellement, continua à les masquer en partie. Dans la soirée nous eûmes un temps modéré, une température de 24° , et il ne se forma point de nouvelle glace. Ayant fini l'examen du havre, nous trouvâmes qu'il avait quinze pieds de profondeur à la marée basse sur un fond de boue, qu'il n'y existait aucun courant, excepté dans le principal canal, et qu'on y était à l'abri de tous les vents. A la vérité, quand le courant se faisait sentir, il avait une très-grande force, et il entraînait les glaces avec une rapidité et un bruit terribles. Nous ne vîmes aucun autre animal qu'une mouette verte.

Quoique le temps eût été calme (26) et le ciel pur, après minuit, et que le thermomètre n'eût pas monté plus haut que 27° , nous ne vîmes aucune glace de nouvelle formation, et la marée emporta la

plus grande partie de celles qui étaient amoncelées dans le canal. Mais à neuf heures, elles commencèrent à arriver par l'entrée située au nord, ce qui, joint à une brise du nord-est, et à une forte chute de neige mit fin à tout espoir de pouvoir avancer pendant cette journée. Lorsque la nuit tomba, le thermomètre descendit à 25°. La neige continuait toujours; mais cédant à l'influence des marées, les glaces commençaient à se retirer dans les deux directions. Une augmentation de vent nous obligea à employer un plus grand nombre de câbles; le *Krusenstern* fut amarré en lieu de sûreté.

Pendant la nuit (27), il fit un très-violent vent du nord, et la marée s'étant élevée en conséquence, toutes les montagnes de glace furent mises en mouvement. Le plus fort de nos câbles glissa du rocher auquel il était attaché, ce qui nous obligea à jeter une ancre en mer, attendu qu'il faisait encore nuit; mais quand le jour parut, nous relevâmes l'ancre. Nous vîmes alors que le canal était bloqué par les glaces aux deux extrémités, et il resta dans le même état toute la journée, quoiqu'il y eût un peu d'eau libre dans le milieu de sa partie la plus large. Beaucoup de grosses glaces arrivèrent à l'entrée de ce petit havre, mais elles ne vinrent pas jusqu'à nous. Nulle glace ne s'était formée près de nous, la violence du vent l'ayant probablement empêché.

Après les prières, et quand l'équipage eut été passé en revue, nous en envoyâmes une partie à terre pour y prendre de l'exercice, et les autres eurent leur tour dans la soirée. Étant avec les derniers, je vis qu'en dépit de quelques portions de mer libre, nous n'avions aucune chance d'être délivrés de notre situation présente sans un changement de vent. Nous eûmes le temps de nous promener sur cette île, qui est la plus grande de ce groupe. Nous n'y vîmes aucune trace de végétation ni aucun animal. Cependant le lendemain matin, nous tuâmes un veau marin et une mouette verte. La température de l'air et de l'eau fut de 29°, et le vent souffla avec force du nord-ouest, quand nous fûmes de retour à bord.

Quoique le vent eût passé à l'ouest pendant la nuit, il ne nous délivra pas, comme nous l'avions espéré. A la vérité, les glaces avaient dérivé à une distance assez considérable de la côte, mais notre canal était encore bloqué (28). D'ailleurs des glaces énormes montaient et descendaient avec la marée, et quand même nous aurions pu prendre le large, il n'aurait pas été prudent de nous exposer à les rencontrer.

Quelques-unes de ces masses entrèrent même dans notre canal ; le balayèrent, pour un moment, dans toute sa largeur, et bloquèrent l'entrée de notre havre. Une reconnaissance que nous fîmes sur une barque nous prouva que nous pourrions en sortir par l'entrée située au sud, si nous parvenions à nous délivrer de notre emprisonnement.

Le temps fut modéré toute la journée, mais le baromètre tomba d'un pouce, pronostic de ce qui ne tarda pas à arriver. En effet, nous eûmes dans la soirée un violent ouragan venant du nord-nord-ouest, et accompagné d'un déluge de neige. Nous fûmes obligés de nous amarrer par un nouveau câble à un rocher, et d'en attacher un autre à une montagne de glace, afin de la maintenir entre nous et le rivage, dans le cas où un changement de vent nous porterait vers les rochers, dont nous n'étions qu'à quelques toises. Le thermomètre baissa jusqu'à 22°, et remonta ensuite à 28°. Nous allâmes examiner l'île que nous avions au sud, mais nous n'y trouvâmes rien qui méritât l'attention.

La neige continua sans relâche toute la nuit. Dans la matinée (29), le vent avait chassé les glaces au point de rendre le passage navigable. Cependant le temps ne nous permit pas d'en profiter, car aucune voile n'aurait pu résister à un tel ouragan. Vers midi, et dans la soirée, il n'y eut plus de coups de vent, et la neige cessa de tomber. L'ouragan avait emporté toute la neige dont la terre avait été couverte. Au milieu de cette tempête, le thermomètre était à 23°, et il ne baissa point au-dessous de 21°. Dans la soirée, le baromètre commença à remonter. L'entrée du havre était alors libre, et la glace nouvellement formée, ainsi que la neige gelée, avaient disparu. Lorsque la marée eut monté, elle resta toute la journée presque à la même hauteur, ce qui prouve l'effet que les vents produisent sur elle, comme nous l'avions déjà observé plus d'une fois. La latitude, par observation, était de 70° 12', et la longitude, non corrigée, de 92° 21'. Personne ne put quitter le navire pendant toute cette journée.

L'ouragan diminua peu à peu pendant la nuit, et à cinq heures (30 septembre), — il faisait jour alors, — le vent parut assez modéré pour nous permettre de faire une tentative pour partir, le canal, du côté du sud, étant presque entièrement dégagé de glaces. Nous détachâmes donc les câbles, et les cordes, et nous partîmes à six heures, prenant le *Krusenstern* à la remorque. Quoique la marée, dans le canal, portât au nord, c'est-à-dire fût contre nous, la brise du nord,

qui nous favorisait, fut suffisante pour nous le faire traverser à raison de cinq milles par heure, estimant le courant en même temps à moitié. A sept heures, nous passâmes l'entrée méridionale du havre, et celle du canal au sud-est. Nous trouvions la marée plus forte, à mesure que nous avançons, et plus rapide dans les passages les plus étroits, comme nous devions nous y attendre.

Il était alors nécessaire de savoir plus précisément ce que nous allions trouver, puisque nous étions arrivés au point où se terminaient toutes les connaissances que nous avions acquises jusqu'alors. Nous étions donc empressés de voir comment la terre inclinait, et nous avions toujours les yeux fixés sur le cap le plus à l'ouest, et sur toutes les pointes qui se montraient successivement à nous, à mesure que nous faisons du chemin. A huit heures, nous avons doublé le cap, et nous vîmes successivement sept pointes, dont la cinquième marquait la place d'une grande baie que nous trouvâmes remplie de glaces en nous en approchant. Une baie, au delà de la seconde pointe, semblait aussi offrir un bon havre, et nous vîmes en outre un bras de mer remarquable, à l'entrée duquel était ce qui nous parut être deux îles.

Tout en longeant la côte, nous nous en éloignâmes graduellement de deux milles. A midi, nous vîmes le grand champ de glaces s'étendant depuis le rivage à environ deux milles au nord de l'extrême pointe du continent jusqu'aux îles qui en étaient au sud. Tout passage ultérieur nous était donc bouché, puisque les glaces consistaient en masses énormes, serrées les unes contre les autres. Nous avons fait dix-sept milles, cinq au sud, et douze au sud-ouest. Nous dûmes alors changer de route, et nous nous rapprochâmes de la terre pour chercher un havre. Quand nous en fûmes près, nous fîmes partir une barque pour sonder et chercher une position sûre. En attendant, nous nous amarâmes à une montagne de glaces voisine, quoique dans une situation qui n'inspirait pas grande confiance, attendu le peu de profondeur de l'eau.

La barque découvrit, au nord-est de l'endroit où nous étions, une baie spacieuse, mais ouverte sur trois points du compas; et au sud-ouest une île qui nous offrait un lieu de sûreté, ayant au sud un rocher qui s'élevait au-dessus de l'eau, et près de l'entrée du côté du nord, un banc de rocher fort bas. Nous prîmes cette dernière position, et, nous étant amarrés à deux montagnes de glace, nous nous mîmes sous la protection de cette île; de sorte que nous n'étions pas à plus d'un

quart de mille de distance de la barrière que nous opposaient les glaces. Nous pouvions alors les mieux voir, et nous reconnûmes qu'elles étaient composées de plusieurs centaines de montagnes de glace, soudées ensemble de manière à ne former qu'une seule masse. Nous en avions vu, chemin faisant, passer plusieurs qui allaient se joindre à cette barrière redoutable, et nous avons été obligés de nous frayer un passage à travers des glaces raboteuses nouvellement formées, ce qui ne nous avait pas donné peu d'embarras.

Le thermomètre varia de 23° à 25° dans la journée ; mais dans la soirée le temps devint calme, et la température tomba tout d'un coup à 18° . Au coucher du soleil, le ciel était clair, et l'on voyait au delà de la pointe, et à la distance de dix à onze lieues, une haute terre qui nous restait au sud-ouest et qui s'étendait au sud en inclinant vers l'est ; mais nous ne pûmes découvrir si c'était ou si ce n'était pas la continuation de la terre que nous avions près de nous. Les grandes îles nous restaient d'est quart sud-est à sud-sud-est à environ neuf milles de distance, et elles étaient entourées de grosses glaces, qui en étaient séparées en un seul endroit par une petite ligne d'eau.

L'aspect de la terre avait alors considérablement changé. Elle était beaucoup plus basse que les parties de la côte que nous avions déjà examinées, et la surface en général en était beaucoup plus unie. Il y avait quelque végétation sur la petite île, et nous y trouvâmes des traces récentes de lièvres et d'hermines. Nous y vîmes aussi deux cercles de pierres, qui étaient les restes d'habitations d'été d'Esquimaux, mais d'une date beaucoup plus récente que celles que nous avions déjà vues. Quoiqu'il y eût de la neige, la plus grande partie en avait été jetée par le vent dans les ravins, ce qui nous permit de voir que les rochers étaient de granit rouge. On trouva ensuite les traces d'un ours près de l'endroit où nous étions amarrés, et beaucoup de veaux marins se montrèrent. Comme nous ne fîmes pas d'observations, nous fûmes obligés d'estimer la latitude à 70° , et la longitude, non corrigée, à $92^{\circ} 40'$.

Nous étions alors arrivés au dernier jour de septembre, et je pensai que tout espoir d'avancer plus loin pendant cette saison était évanoui. Je consignai cette opinion dans mon journal, et j'y ajoutai les remarques que je vais transcrire, sans y rien changer parce qu'elles font mieux connaître l'impression générale qui résultait de ce que nous avions fait jusqu'alors, et de notre situation présente, que tout ce

que j'aurais pu écrire à une époque postérieure, ou que je pourrais écrire à présent.

« Je suis pleinement convaincu que, dans un voyage de cette nature, la sûreté du vaisseau doit être la première considération, celle devant laquelle toutes les autres doivent céder, puisque de sa conservation dépend la chance du succès à un plus grand degré que dans toute autre navigation ; quoique, dans tous les cas, cette proposition soit vraie jusqu'à un certain point. En jetant avec calme un coup d'œil en arrière sur tout ce qui vient de se passer, j'ai lieu de me reprocher de n'avoir pas assez constamment agi d'après ce principe. Un désir assez naturel de poursuivre mon voyage m'a souvent porté à avancer aussitôt qu'il y avait quelque probabilité de pouvoir me glisser le long de la côte ; et cependant je trouve peut-être quelque excuse dans la circonstance que je pouvais risquer avec un petit bâtiment ce qu'il aurait été infiniment plus imprudent de faire sur un plus grand. C'est en partie pour l'utilité de ceux qui pourront, par la suite, renouveler la même tentative sur de plus grands vaisseaux, que je fais cette remarque.

» Mais que cette excuse soit, ou non, valable, tout ce qui est arrivé a prouvé que cette ambition et cette impatience n'ont servi à rien. C'était combattre contre les difficultés insurmontables du climat : contre les vents et les courants ; contre les glaces et les rochers ; contre la nature même qui nous menaçait tous les jours de tracer la ligne que nous ne dépasserions pas. Il est maintenant évident (et que ceux qui navigueront par la suite dans ces mers profitent de cette remarque), que si j'avais attendu patiemment, dans bien des occasions, jusqu'à ce que je fusse sûr de gagner un bon ancrage, nous serions arrivés plus tôt que nous ne l'avons fait, à l'endroit où nous sommes aujourd'hui, et avec beaucoup moins de fatigue, d'inquiétude et de danger. Cependant il est clair, d'après l'état des glaces, que, quand même nous y serions arrivés à une époque moins avancée de la saison, nous aurions à peine pu réussir à pousser plus loin notre voyage avant l'hiver. Quant à ce qui concerne nos opérations pour la saison prochaine, nous sommes probablement ici en aussi bonne position pour en décider que nous l'aurions été un peu plus avant. Et tandis que nous sommes arrivés à trois cents milles plus loin qu'aucune des expéditions précédentes, nous ne sommes pas à plus de deux cent quatre-vingts milles de la côte tracée sur la carte du capitaine Franklin.

» Relativement à la manière de naviguer sur ces mers, je puis aussi déclarer ici que j'ai acquis la parfaite conviction que, lorsqu'il n'y a point de havre, et que les glaces s'établissent le long de la côte, on ne doit pas hésiter à prendre position au milieu d'elles, surtout quand un vaisseau est vision de la terre. C'est en réalité le parti le plus sûr ; et quoiqu'il puisse en résulter souvent un mouvement rétrograde, cela ne peut être mis en balance avec la sûreté du vaisseau, et jamais nous n'avons éprouvé de difficulté pour nous dégager du milieu des glaces un peu plus tôt ou un peu plus tard. J'insiste sur ce point, parce que l'opinion opposée prévaut ; et le résultat de la pratique contraire est de tenir un vaisseau dans un état constant d'inquiétude et de danger actuel ou imminent. Et telle est, dans le fait, la source de tous les périls que nous voyons consignés dans les relations de voyages, et auxquels on n'échappe que comme par miracle, tandis qu'un peu de soin et de patience ferait éviter l'inconvénient si fréquent d'être enfermé par les glaces. Un peu de réflexion doit suffire pour démontrer qu'il n'est pas au pouvoir d'un vaisseau de se frayer un chemin à travers de semblables obstacles ; et de là, je reviens à la conclusion qu'il est aussi imprudent qu'inutile de se porter continuellement en avant pour atteindre chaque espace d'eau libre qu'on aperçoit, à moins qu'on ne puisse le faire sans risque, et qu'on n'ait la perspective de pouvoir conserver le terrain qu'on aura gagné, et de faire de certains progrès.

» Il est vrai, sans doute, comme on peut le dire en réponse à ces remarques, qu'il est important de chercher un havre, surtout après un long voyage, et sur une côte inconnue ; mais en général, il est facile de charger une barque de cette besogne ; elle court bien moins de risques ; et, en tout cas, au lieu de compromettre ainsi la sûreté du bâtiment, le parti le plus sage, le seul qui soit prudent, est de s'amarrer aux glaces. C'est, si je ne me trompe, le refuge offert par la Providence ; et celui qui néglige d'en profiter, en se fiant néanmoins à cette même Providence pour échapper à des dangers auxquels il s'expose sans nécessité, ne doit pas se plaindre s'il échoue, puisqu'il n'a pas employé tous ses soins et toute sa prudence à se donner des droits à cette protection. Que ces observations soient du moins présentes à l'esprit de quiconque pourra tenter à l'avenir de trouver un passage au nord-ouest, et qu'il ne perde jamais de vue ces deux mots : prudence et patience. »

CHAPITRE XII.

Remarques sur l'état du bâtiment, et préparatifs pour le débarrasser du poids de la machine à vapeur. — Le navire est désagréé. — Succès d'une chasse d'ours. — Nous reconnaissons que nous sommes enfermés dans les glaces pour tout l'hiver. — Magasin à poudre établi sur le rivage. — Examen des provisions. — Transport à terre des canons et d'une partie de la machine.

Avant de commencer le journal du mois suivant, je dois faire quelques remarques sur l'état dans lequel se trouvait alors notre navire, particulièrement en ce qui concerne la machine à vapeur. Le journal des dernières semaines a déjà prouvé que nous ne le regardions que comme un simple bâtiment à voiles ; et il est également vrai que les services que notre machine nous avait rendus jusqu'alors n'étaient pas plus grands que ceux que nous aurions pu recevoir de deux barques qui nous auraient remorqués. Mais cette machine ne nous était pas seulement inutile ; elle était pour nous un encombrement très-sérieux, puisque, avec le charbon qu'il lui fallait, elle occupait, tant pour le poids que pour l'espace, les deux tiers de notre tonnage. D'une autre part, elle avait été pour nous, depuis le commencement de notre voyage, une source de contrariétés, et indépendamment des embarras et des travaux sans fin dont j'ai déjà parlé, elle exigeait constamment le service de quatre hommes qui n'étaient pas marins, ce qui diminuait très-sensiblement le nombre réel de notre équipage maritime. Lors de l'équipement du vaisseau, elle avait été considérée comme l'agent essentiel pour le faire mouvoir, et par conséquent on avait réduit le nombre des mâts et des voiles, puisque nous présumions que nous n'aurions besoin de voiles que dans les gros temps ; de sorte que, dans le fait, notre navire n'avait presque que des agrès de fortune. Pour ajouter à tous ces désavantages, il avait encore la tâche laborieuse de conduire à la remorque un bâtiment de dix-huit tonneaux et d'une dimension qui était à peu près du quart de la sienne ; tout cela formait une série d'embarras et d'obstacles que nous n'avions réellement pas prévus en partant d'Angleterre.

Si, malgré tous ces inconvénients, nous avons sujet de rendre grâce

au ciel des progrès que nous avons faits dans notre voyage, et d'être surpris du succès que nous avons obtenu jusqu'alors, ce n'était pourtant pas une raison pour fermer les yeux sur le parti qu'il paraissait alors indispensable de prendre. Notre vaisseau devait être à l'avenir un bâtiment à voile, et rien de plus. Je résolus donc de l'alléger des portions les plus lourdes et les moins coûteuses de cette machine, et d'employer à le fortifier tout ce qui pourrait servir à cet usage. Dans ce dessein, nous prîmes des arrangements le 30 septembre pour démonter les chaudières pièce à pièce, afin de les transporter à terre dès que le navire serait enfermé par les glaces, ce qui ne pouvait tarder; et, en agissant ainsi, j'obtins la vive approbation de tous les officiers, et probablement de chaque homme de l'équipage. Il est vrai que c'était réduire notre bâtiment à un degré d'infériorité marquée sur tous les vaisseaux qui avaient avant nous entrepris un voyage de cette nature; mais, dans le fait, cet inconvénient s'était déjà fait sentir en dépit de nous; et nous y condamnâmes volontairement, ce n'était guère, après tout, qu'un acte de pure forme.

Pendant la nuit (1^{er} oct.), le thermomètre tomba à 17°; ce qui semblait nous annoncer que nous étions arrivés à notre dernière station pour cette saison; mais lorsque le jour parut, le temps se couvrit, la température de l'air monta à 21°, et il tomba de la neige, ce qui dura toute la journée. Nous ne pûmes donc monter sur les terres élevées des environs, pour décider, en observant l'état des glaces et des côtes, si nous tenterions encore d'avancer plus loin. Tout ce que nous pûmes faire, fut de sonder et de reconnaître notre petit havre, et nous vîmes avec plaisir, que si nous étions réellement enfermés en ce lieu par la glace, nous y serions en sûreté, après avoir repoussé les gros blocs, et avoir scié la glace nouvellement formée, qui avait alors six pouces d'épaisseur. La neige cessa à l'entrée de la nuit. Nous trouvâmes sur la côte une trappe à renard, évidemment faite depuis peu de temps; et comme les veaux marins, quoique en grand nombre, étaient farouches, nous en conclûmes qu'il n'y avait pas longtemps que les Esquimaux avaient quitté cet endroit.

Le ciel fut couvert dans la matinée (2 oct.), mais le temps ne mettait pas obstacle à une excursion dans l'intérieur des terres. Nous débarquâmes au nord de notre havre, la glace n'étant pas de nature à nous permettre de nous rendre à terre du côté du sud, qui était pour nous le point important. Après avoir traversé une vallée dans laquelle

était un lac couvert de glace, je gravis une haute montagne, et de là je reconnus qu'une crique, qui nous avait fait faire un circuit, s'avancait dans la terre d'environ six milles, dans la direction du nord-ouest. J'y vis aussi l'extrémité du grand bras de mer que nous avions remarqué le 13 septembre. La terre qui l'entourait paraissait beaucoup plus élevée que celle qui en était au sud-ouest, et qui consistait en une chaîne uniforme de petites montagnes. Je ne pus voir aucune eau au delà de cette terre. Au sud-est, j'avais une vue parfaite des fies que nous avions passées le 30 septembre, et de quelques terres à l'est et au sud. C'était probablement le continent de l'Amérique, mais je ne pouvais alors décider cette question, ni savoir si c'était une continuation de la terre sur laquelle je me trouvais alors.

Ce qui était plus important pour le moment, c'était de savoir quel était et quel serait probablement l'état des glaces ; mais ce que nous vîmes ne nous donna aucun espoir de pouvoir aller plus loin. Notre marche était complètement arrêtée. Nous avions prévu depuis longtemps que cet événement ne pouvait être bien éloigné ; qu'il nous menaçait tous les jours, et par conséquent, nous ne pouvions raisonnablement être surpris qu'il fût arrivé. Cependant, jusqu'à ce moment, nous avions toujours été activement occupés ; et nos efforts perpétuels nous avaient empêchés, comme c'est l'ordinaire, de songer à l'avenir, et de voir que le mal, qui ne pouvait toujours être retardé, s'approchait de nous d'heure en heure, de minute en minute, et qu'enfin il nous atteignait. Nous avions éprouvé cet espoir aveugle qui, même en face d'un danger inévitable et d'une ruine certaine, et même sur le lit de mort, est le résultat du courage qui se roidit fortement ; cet espoir qui ne cesse qu'avec les efforts qui le soutenaient, quand le malheureux navire se brise sur les rochers, et que le soleil disparaît aux yeux de l'homme mourant.

Ce fut alors que nous fûmes forcés de réfléchir ; car ce fut alors que nous n'eûmes plus autre chose à faire ; et ce fut aussi alors que les longs et tristes mois, je pourrais presque dire la longue année d'une détention inévitable, au milieu d'une glace immobile, se déployèrent à nos yeux. La porte de notre prison se fermait pour la première fois. Nous sentions que nous étions des captifs sans secours et sans espoir ; et que la nature même, pendant bien des mois qui allaient s'écouler, ne pouvait ni nous délivrer, ni nous aider. Nous étions sous l'influence de ces pensées, qui suivent le désappointement,

et qui sont toujours encore plus pénibles, quand on sent se calmer les sensations qui suivent le premier moment où nous voyions complètement paralysés ces efforts qui nourrissaient l'espérance. Aurions-nous mieux réussi, aurions-nous surmonté toutes ces difficultés, aurions-nous atteint le but de nos désirs, en étendant nos découvertes jusqu'à celles qui avaient été faites à l'ouest, si notre machine à vapeur eût répondu à notre attente, si nous fussions arrivés en cet endroit un mois ou six semaines plus tôt, comme nous aurions dû le faire? Était-ce le mauvais état de notre navire, une complication de défauts qu'on ne pouvait prévoir, qui nous avait empêchés de compléter le plan des côtes de l'Amérique, et de trouver le passage au nord-ouest, en une seule saison? Telles étaient les pensées qui nous tourmentaient; et rien n'était plus naturel, quand nous nous rappelions tous les délais et les désappointements que nous avions éprouvés. Mais ces pensées, comme tant d'autres par lesquelles les hommes se tourmentent et se rendent si souvent misérables sans aucun fruit, étaient inutiles et plus qu'inutiles, et nous cherchions à les chasser, quand elles se présentaient à notre esprit. La réflexion nous démontrait que nous ne pouvions ni sonder l'avenir, ni rapprocher les distances; que nous ne pouvions déterminer quelle était la nature de la terre qui était devant nous, ni deviner dans quel état se trouvaient les glaces avant notre arrivée; par conséquent nous ne pouvions savoir, ni s'il existait un passage à l'ouest à trouver de ce côté, ni si nous aurions fait un pas de plus en avant, quand même tous nos désirs auraient été remplis.

Nous vîmes en cet endroit beaucoup de traces de lièvres, et nous en tuâmes quelques-uns, qui, même à une époque si peu avancée, étaient déjà entièrement blancs. Ce changement a lieu, comme les naturalistes doivent le savoir à présent, longtemps avant que la terre soit couverte de neige permanente, et que le temps soit devenu décidément froid; ce qui est du moins une preuve qu'il n'est pas la suite de la température de l'air, mais qu'il a pour but de les mettre en état de supporter la rigueur de l'hiver. Nous trouvâmes aussi les traces d'un ours; et dans l'intérieur, nous vîmes, même à travers la neige, des marques de végétation dans les plaines. Les rochers étaient de granit rouge, avec des fragments de pierre à chaux, près du rivage. Nous trouvâmes un grand nombre de trappes d'Esquimaux, et de ces monticules de pierres, qui, de loin, ressemblent à des hommes, et qu'ils construisent pour effrayer les rennes, et les faire venir à leur

portée. Dans un espace de cinq milles que nous parcourûmes, il y avait deux grands lacs.

Pendant notre excursion de la veille (3 oct.), nos hommes avaient presque entièrement démoli une montagne de glace qui formait le principal obstacle à notre sortie du havre, et elle fut entraînée par la marée avant cinq heures. Mais comme le calme continuait, et que la température était de 20°, il n'était guère probable que nous pussions nous remettre en marche, même après avoir détruit cet obstacle ; car, dans cet état de choses, la glace nouvellement formée ne pouvait manquer de nous retenir. Dans la matinée, ce fut encore pis, car le thermomètre descendit à 13°, mais dans le cours de la journée, il remonta à 21°, le ciel étant pur, et le temps modéré. Nous nous rendîmes à terre de nouveau, et à midi nous étions sur le sommet de la plus haute montagne accessible ; mais nous n'y eûmes qu'une vue imparfaite de l'horizon, et nous ne pûmes rien déterminer, si ce n'est que ce que nous pouvions voir ne donnait aucune espérance. Du haut d'une autre montagne nous découvrîmes une vaste étendue de terre s'étendant de nord-est en sud-ouest ; mais nous ne vîmes aucun espace d'eau, si ce n'est dans le havre où nous étions, et qui ressemblait au fond d'une grande baie. Nous vîmes encore des traces de lièvres, d'hermines et de renards, et celles d'un ours blanc, et nous ramassâmes le bois d'une renne.

Cependant l'état des glaces était la considération importante ; et ne sachant que trop bien combien il est difficile dans ces régions de juger de la nature de la terre, et de savoir si elle est la continuation d'une autre, je sentais que nous ne pouvions tirer aucune conclusion décisive de ce que nous avions vu jusqu'alors. Les glaces paraissaient être dans la même situation, et nous avions même alors plus de motifs que jamais pour croire que toutes les pièces qui avaient composé le grand champ, étaient cimentées ensemble d'une manière si solide, qu'elles ne se sépareraient plus de tout l'hiver. Quant à la terre, j'avais résolu de mieux la connaître, en y pénétrant aussi loin qu'il serait possible. Notre navire n'était pas tout à fait encaissé dans les glaces, mais il était placé dans la position la plus désirable qu'on pût trouver, si cet événement arrivait, comme nous avions lieu de nous y attendre.

La nature du terrain que nous parcourûmes ainsi ne différait guère de celui que nous avions déjà vu ; seulement, il était plus inégal et

plus raboteux. Il y avait des lacs dans les vallées comme auparavant; mais ceux que nous vîmes n'avaient que quelques pieds de profondeur, et ils ne paraissaient pas contenir de poisson. Nous prîmes des angles d'un monticule de pierres que nous élevâmes sur la plus haute montagne, et nous fîmes les observations ordinaires. Pendant ce temps l'équipage s'occupait à démonter la machine à vapeur pour la transporter à terre; on exerçait les chiens à tirer des traîneaux, et l'on faisait d'autres préparatifs pour se mettre en quartier d'hiver. Pendant la nuit, le thermomètre descendit à 16° ; il tomba de la neige, et l'air était particulièrement froid et piquant.

La température de l'air ne fut que de 13° dans la matinée (4 oct.), mais elle monta à 17° à midi, et la neige cessa de tomber. Comme c'était dimanche, on célébra le service divin, après quoi nous envoyâmes nos hommes à terre pour y prendre de l'exercice, et ils virent quelques ptarmigans. Les glaces n'avaient pas augmenté considérablement, et l'on voyait encore beaucoup d'eau libre au nord-est, et quelque peu vers le sud; mais le grand champ qui nous bouchait le chemin était toujours dans la même situation. Il y avait plus de neige sur les montagnes; cependant l'hiver approchait plus graduellement que ce n'est la coutume dans ces climats.

L'équipage s'occupa (5 oct.) à désenverguer quelques-unes des petites voiles, et à dépasser les manœuvres courantes; tandis que les ingénieurs continuaient l'ouvrage qu'ils avaient commencé le samedi. La température de l'air monta de 14° à 17° , mais elle retomba à 14° dans la soirée, et il y avait de l'eau libre à assez peu de distance du vaisseau. On exerça de nouveau les chiens, et l'on vit un renard sur la glace. C'était le premier que nous eussions encore aperçu. Nous observâmes une aurore boréale à une heure, et le baromètre monta à $30^{\circ} 73'$. Cependant le temps se couvrit de manière à nous ôter tout espoir de voir davantage la terre, et comme le navire était enfin complètement pris dans la glace, tout espoir d'avancer diminuait à chaque instant.

Une brise fraîche rendit la nuit plus froide qu'aucune de celles qui l'avaient précédée. Le matin (6 oct.), la température de l'air était de 12° , et elle ne monta qu'à 14° dans le cours de la journée. Nous nous occupâmes alors à couper la glace de manière à mettre le navire dans ce que nous regardions comme la position la plus sûre pour l'hiver, travail qui employa toute la journée. Il y avait encore un peu d'eau

libre au nord ; il ne tomba pas beaucoup de neige , et dans la soirée le vent fratchit et passa au sud.

Nous fîmes diversion à l'ennui de ce jour, précurseur de beaucoup d'autres qui nous en causèrent encore davantage, en donnant la chasse à un ours ; c'était la première fois que nous en trouvions l'occasion. Cet animal s'étant approché du navire, nous le poussâmes vers l'île, et par ce moyen nous pûmes lui couper la retraite. L'ayant ainsi emprisonné, nous lâchâmes contre lui nos chiens du Groenland, mais il ne nous furent d'aucune utilité ; ils nese montrèrent nullement animés de ce désir instinctif si général dans leur race d'attaquer cet animal. Poursuivi du côté de l'eau, l'ours se jeta dans les glaces nouvellement formées, ce qui retarda sa course ; notre barque l'atteignit donc aisément, et il fut tué. Quand on l'eut apporté à bord, il se trouva que c'était une femelle de moyenne taille, ayant six pieds huit pouces entre le nez et la queue, et pesant cinq cents livres.

Après un beau commencement de matinée (7 octobre), la neige arriva à huit heures. Cependant la rigueur du froid s'adoucit à un tel point que le thermomètre monta de 12° à 21°. L'opération de scier la glace fut terminée à midi, et le vaisseau fut placé dans son petit bassin, la proue tournée vers le nord, entre l'île et le continent, de manière à être à l'abri des coups de vent de l'est et de l'ouest. Ayant aussi la terre au nord, et le rocher au sud-est, il n'était exposé que sur trois points du compas, de sorte que nous avions tout lieu d'être satisfaits de notre position, lorsque, dans aucun temps, nous n'aurions pu avoir une grande latitude de choix. L'eau avait trente-trois pieds de profondeur ; et comme il y avait eu un courant aussi longtemps qu'il avait pu en exister un, nous avions lieu d'en conclure qu'il reviendrait avec l'été, qu'il faciliterait la rupture des glaces, et qu'il nous aiderait à partir quand cette saison serait arrivée. On plaça alors les barques à terre ; on dégagea les ponts des cordages et de tout ce qui y devenait inutile, et l'on fit tous les arrangements nécessaires pour donner au vaisseau une toiture pour l'hiver.

Dans le fait, il ne pouvait plus rester le moindre doute que nous ne fussions dans notre habitation d'hiver, si nous avions pu raisonnablement en conserver quelques jours auparavant. Mais comme je l'ai déjà dit, c'était un événement qui devait arriver tôt ou tard. A la vérité nous ne pouvions nous attendre à mener désormais une vie active ; nous ne savions même pas si nous trouverions à nous occuper

utilement ; mais c'était notre affaire de chercher quelque moyen d'employer le temps , et de nous rendre aussi heureux que nous le pouvions dans une situation à laquelle nous avions lieu d'être préparés. Je crois que nous avions tous une assez bonne provision de patience, et nous n'avions aucune raison pour manquer d'espérance : les années suivantes devaient mettre la première de ces qualités à une forte épreuve , et prouver que la seconde dépend peut-être d'une heureuse constitution plus que de tout autre chose.

Notre conviction était donc complète, car on ne pouvait plus voir nulle part une seule goutte d'eau libre ; et à l'exception de la sombre pointe d'un rocher qui s'avancait çà et là, on n'apercevait tout autour de l'horizon du côté de la terre qu'une immense étendue de neige. C'était une perspective vraiment terrible. Au milieu de cet éclat éblouissant dont un long hiver la revêt, cette terre, la terre des glaces et des neiges, a toujours été, et sera toujours un désert aride, stérile, désolé, monotone, dont l'influence paralyse l'esprit, le rend insensible à tout, l'empêche de penser, et fait qu'il cesse de sentir ce que la nouveauté d'un tel spectacle pourrait lui faire éprouver, s'il ne s'offrait aux yeux qu'une seule fois, ou s'il ne durait qu'un jour ; car ce n'est qu'une vue d'uniformité, de silence et de mort. Même une imagination poétique serait embarrassée pour trouver un sujet de description dans ce qui n'offre aucune variété, là où rien n'est en mouvement, où rien ne change, où tout est toujours de même, froid, triste et silencieux.

Au milieu de tout cela, c'était une satisfaction de voir que chacun paraissait content des progrès que nous avions faits. Ils étaient sans doute beaucoup moindres que nous ne l'avions d'abord espéré ; mais maintenant que nous les envisagions plus tranquillement et plus en détail que nous n'avions pu le faire dans le premier moment, et que nous nous rappelions les obstacles et les difficultés sans nombre que nous avions eus à surmonter, la raison nous faisait comprendre que nous avions plus de motifs de nous féliciter que d'éprouver des regrets. Nous ne pouvions oublier les jours où nous nous serions crus heureux de pouvoir seulement arriver à Port-Bowen cette année, quand même nous n'aurions pu pénétrer jusqu'à l'endroit où *la Furie* avait fait naufrage, et profiter des approvisionnements qui y avaient été laissés. Mais quand la carte fut enfin déployée devant nous, nous vîmes que non-seulement nous avions atteint ce point important de

notre voyage, mais que nous l'avions dépassé de cent soixante-six milles géographiques, et que nous étions à deux cents milles au delà de ce havre où nous nous étions attendus à être obligés de rester, lors même que nous aurions pu arriver jusque-là. Il n'était pas moins satisfaisant de songer aux dangers nombreux auxquels nous avions échappé en naviguant dans des passages si difficiles et si périlleux, au milieu des ouragans que nous avions évités, et à travers les glaces dont nous avons fait nos esclaves, au lieu de nous soumettre à leur domination. Après avoir mûrement pesé toutes ces considérations, — et nous avions alors autant de loisir que de raisons pour le faire, — nous arrivâmes à la conclusion tranquillisante que nous étions devenus maintenant une petite famille dont les membres étaient unis, tous également doués de zèle et de patience, tous prêts à combattre de nouvelles difficultés quand il s'en présenterait, tous remerciant le ciel du succès que nous avions obtenu ; et tous ceux dont le devoir était d'obéir, prêts à le faire avec une bonne volonté et un empressement qui auraient pu ne pas être si remarquables sous la sévérité d'une loi martiale.

Pendant vingt-quatre heures un vent frais, qui venait de l'est-sud-est, chassa la neige avec force, et nous gêna pour nos travaux ; mais le thermomètre étant à 24°, le froid n'était pas rigoureux. Nos hommes étaient occupés à vider la cale, et à mesurer le charbon qui restait ; les ingénieurs continuaient à démonter la machine à vapeur, et les charpentiers travaillaient à faire des changements à la cabane pour nous mieux garantir du froid. Nous n'avions pu auparavant y maintenir la température au-dessus de 28°, à cause de la position de la porte ; mais au moyen de ce changement, nous pûmes la porter à 45°, et nous ne désirions pas un plus grand degré de chaleur ; il suffit pour empêcher l'humidité, et, dans ces climats, il faut l'éviter avec plus de soin que le froid. Nous fîmes fondre sur le rivage la graisse de notre ours et de quelques veaux marins ; mais l'odeur n'attira ni ours ni renards, ce qui nous fit penser qu'il ne se trouvait pas de ces animaux en cet endroit.

La neige cessa dans la matinée (9 oct.), et le thermomètre monta de 19° à 25°, le soleil ayant brillé toute la journée. La machine était presque entièrement démontée, et en supprimant la cloison, les hommes de l'équipage furent beaucoup plus commodément logés. Ayant remarqué de grands espaces d'eau libre au sud-ouest, nous

allâmes les examiner. Nous trouvâmes que l'étendue en variait de dix toises carrées à une acre ; qu'un fort courant bouillonnait dans leur partie occidentale, et se dirigeait vers l'est ; c'était dans cette direction que se trouvait leur plus grande longueur. Ce courant resta le même pendant toute la journée, fait qui nous intrigua ; mais c'était un problème dont nous fûmes obligés de remettre la solution à l'été suivant, époque où nous pourrions en déterminer la nature et la cause véritable.

Vers le soir, le vent tourna au nord et le thermomètre tomba à 13°. On tua un veau marin ; mais il s'enfonça dans la mer, et nous le perdîmes. Le squelette de l'ours ayant été jeté dans la mer pour que les animaux marins le nettoyaient, on l'en retira avec quelques chevrettes et autres poissons à coquilles qui y étaient attachés, et qui augmentèrent notre petite collection. Cette nuit fut la première d'une clarté parfaite que nous eussions eue depuis notre entrée dans ce détroit ; la lune était dans son plein et ses rayons animaient d'une manière extraordinaire le site que nous avions sous les yeux.

Le vent du nord avait été très-fort, mais il diminua vers le matin (10 oct.), de manière à nous laisser un jour clair et brillant. Cependant l'horizon du côté de la mer était chargé d'un épais brouillard. Il ne restait à bord que les mâts majeurs et leurs agrès ; une excursion sur le rivage nous fit rencontrer une pierre grossièrement taillée en forme de colonne, ouvrage des Esquimaux, mais pour quel usage, c'est ce que rien n'annonçait. Nous remarquâmes des traces de renards. Nous vîmes encore un petit espace d'eau libre au nord, semblable à ceux dont j'ai déjà parlé, mais nous ne pûmes déterminer la cause de ce courant. Pendant le jour la température fut de 15°, et elle tomba à 10° pendant la nuit. Nous déterminâmes la latitude à 69° 58' 42" et la longitude à 92° 1' 6".

Le ciel étant couvert (11 oct.), le thermomètre monta à 18°, mais même avec cette température, le froid ne se faisait pas sentir, la brise étant modérée. L'équipage fut passé en revue, et tous nos hommes furent trouvés en bonne santé, à l'exception de R. Wall, qui était tombé dans la chambre de la machine, mais sans se blesser grièvement. Après le service divin, l'équipage eut la permission de se rendre successivement à terre en deux divisions. Dans leur promenade, ils élevèrent un point de reconnaissance pour le navire à quatre milles de distance sur la côte. Le vent fraîchit pendant la nuit, et le thermomètre tomba à 11°.

Il n'y eut aucun changement important (12 et 13 oct.). Les travaux sur le navire se continuèrent , et nous choîsîmes un endroit sur l'île voisine pour y placer notre magasin à poudre , ce qui la fit nommer l'île du Magasin. La cale ayant été remplie de nouveau , on mesura les combustibles , et il s'y trouva sept cents boisseaux de charbon , ce qui , d'après nos calculs , devait suffire pour les besoins ordinaires du vaisseau pendant un pareil nombre de jours. Nous fîmes aussi un examen complet de nos provisions , et le résultat fut que nous en avions assez pour deux ans et dix mois , à ration entière. L'huile et le suif se trouvèrent en quantité suffisante pour promettre une durée égale à celle des vivres ; et nous avions d'ailleurs quelque droit de compter sur les captures que nous pourrions faire d'ours et de veaux marins sur terre et sur mer.

Le 12 , le thermomètre fut à 14° , et il tomba à 10° le lendemain ; il remonta jusqu'à 20° et ne descendit pas au-dessous de 17° à minuit. Le temps se chargeait de plus en plus , et semblait menacer de neige. Nous nous trouvâmes heureux de découvrir ici ce qui pouvait devenir une source de provisions fraîches , en prenant un grand *whelk* , poisson qui n'avait pas été vu dans les autres voyages. Nous fîmes contre les veaux marins quelques attaques qui ne réussirent pas ; et une partie de la machine fut placée sur la glace. Le lendemain (14 oct.) la neige tint ses promesses , en tombant de très-bonne heure dans la matinée. Le thermomètre monta à 20° , puis à 22° , et retomba vers la nuit à 17°. Les canons de cuivre furent placés sur la glace , ainsi que de nouvelles parties de la machine ; et le premier pont fut débarrassé de quelques approvisionnements qui furent placés dans la cale. Ceux qui croyaient aux augures purent chercher ce que prophétisait un corbeau qui vola autour du navire. Quels furent leurs calculs et leurs pronostics , c'est ce dont je ne pris pas la peine de m'informer. S'ils avaient eu quelque intérêt , il est probable que j'en aurais assez entendu parler , sans avoir besoin de faire de questions.

CHAPITRE XIII.

Remarque sur la température. — On continue à alléger le vaisseau. — La machine à vapeur est enfin placée à terre, et le *Krusenstern* est mis en lieu de sûreté. — On achève de couvrir le vaisseau. — Suppression de l'usage des spiritueux à bord. — Mesures prises pour assurer la chaleur et la ventilation entre les ponts. — Arrangements pour passer l'hiver, tant à l'égard du navire que de l'équipage.

La neige cessa de tomber avant le jour (15 oct.), mais le vent fraîchit du nord. Le thermomètre était à 18°; cette température, quelques jours auparavant, ne nous avait pas semblé désagréable, et cependant nous souffrîmes du froid. Cette différence s'explique facilement par la force du vent; et dans cette supposition, la cause immédiate en est trop simple pour qu'il soit besoin d'en parler. Mais il y a beaucoup d'autres circonstances à prendre en considération; et l'on fait si peu d'attention à quelques-unes d'entre elles, ou il est si difficile de les apercevoir, que si le lecteur est quelquefois embarrassé pour concilier des contradictions apparentes dans les détails qu'on lui donne tant sur la chaleur réelle, que sur la chaleur telle qu'elle s'est fait sentir, ceux qui éprouvent ce que les autres lisent, se trouvent souvent dans le même embarras. Je crois devoir énoncer ici les réflexions qui m'ont frappé à cet égard; car les mêmes faits contradictoires se représenteront souvent, et par ce moyen le lecteur pourra lui-même s'en expliquer la cause, ce qui m'épargnera la peine, de revenir sur ce que je crois pouvoir appeler le côté philosophique de cette question.

Dans le nombre de ces considérations se trouve l'état hydrométrique de l'air, circonstance qui ne fut point constatée dans nos observations, et qui n'est pas aussi simple qu'elle le paraît au premier coup d'œil. Chacun sait qu'un air humide paraît froid et piquant; cela tient à la propriété qu'il acquiert alors d'être meilleur conducteur de la chaleur. Cependant l'état contraire de l'atmosphère produit le même effet sur l'organisation. Un air sec augmente la transpiration du corps, et cette transpiration est une source de froid. En combinant l'une ou l'autre de ces deux circonstances, avec la force variable du

vent , nous jetons déjà un certain jour sur cette question compliquée ; cependant ce n'est pas encore tout , même en ce qui concerne uniquement l'atmosphère. L'air humide ne produit pas nécessairement et dans tous les cas une sensation de froid ; et il opère encore moins cet effet quand le temps est calme , puisqu'un brouillard peut faire plus que compenser le même froid que son pouvoir , comme conducteur , pourrait occasionner , par l'obstacle qu'il apporte à toute radiation de la chaleur à la surface ; tandis qu'il agit aussi dans le même sens , mais d'une autre manière , en arrêtant la transpiration du corps.

Mais l'état du corps même n'est guère moins important que tout ce qui précède , pour expliquer ces contradictions apparentes , car il rend la question encore beaucoup plus compliquée. Chacun sait que la sensation de froid peut exister dans certaines fièvres , même sous le soleil brûlant de l'Afrique ; et la même sensation intérieure , semblable à celle qui serait causée par une température très-basse , est souvent la suite d'autres maladies , et même d'un dérangement de santé si léger qu'on ne saurait le définir. Il est encore remarquable que la sensation d'extrême froid peut être éprouvée dans la fièvre , quand la température du corps est de plusieurs degrés au-dessus de la chaleur naturelle , et quand la peau du malade paraît brûlante au toucher des autres ; et que , dans l'espace de quelques minutes , elle peut paraître de même au malade , sans qu'il soit survenu aucun changement dans la température.

Ainsi , quoique dans des circonstances différentes , l'exercice ou le manque d'exercice produisent une sensation de froid ou de chaud , quand il n'existe aucune cause extérieure pour l'occasionner. L'excès , ou le manque de nourriture , amènent les mêmes résultats. Ce sont des choses qui affectent le principe générateur de la chaleur animale , et le plus ou moins d'énergie de ce principe est peut-être la principale cause de tous les faits qu'il est souvent si difficile d'expliquer en ne consultant que la température extérieure. D'une autre part , cette énergie n'est pas uniquement le produit de la nourriture et de l'exercice ; car il est des cas où ni l'abondance des vivres , ni tous les efforts des muscles , ne pourront suffire pour conserver une température élevée dans le corps humain. En réalité , quoique ce fait ait été peu remarqué , et qu'aucun des auteurs qui ont écrit sur la physiologie , ne l'ait observé , à ce que je sache , le principe générateur de la chaleur varie extrêmement dans différents individus , et fait partie

de leur constitution originale, aussi bien que la force de leurs muscles ou de leur courage. Quiconque le voudra peut observer ce fait dans la vie commune ; il nous a toujours frappé dans des circonstances où l'application de cette règle avait si souvent lieu dans des cas extrêmes ; et, après une courte expérience, il était facile de prévoir quels seraient ceux qui souffriraient d'un degré de froid auquel les autres étaient insensibles.

Et ici, je dois dire, pour rendre justice aux hommes de notre équipage qui ont le plus souvent souffert du froid, qu'un célèbre physiologiste a jugé que je possédais moi-même, à un très-haut degré, le principe générateur de la chaleur. De là vient, suivant lui, cette indifférence au froid que j'ai toujours éprouvée, et, par une conséquence nécessaire, le peu de souffrances qui ont été comparativement mon partage pendant ce long hiver qui par sa durée en égala quatre d'Angleterre, quoique l'Angleterre n'ait jamais vu, n'ait jamais pu même se figurer de pareils hivers, et pendant cinq étés qui tous, dans notre pays, auraient paru plus rigoureux que nos mois de janvier et de février. Je dois laisser au lecteur le soin de juger jusqu'à quel point ma constitution peut avoir influé, en bien des occasions, sur mes idées, relativement à l'action de la température. Il est certain que je ne pouvais juger de ce que les autres éprouvaient, mais je n'aurais pu décrire ce que je n'éprouvais pas moi-même.

Ces observations ne sont ni de simples objets de recherche philosophique, ni de pures questions d'amusement et de curiosité. Elles peuvent fournir des données utiles à ceux qui, par la suite, entreprendraient de pareilles expéditions ; car elles méritent une sérieuse attention quand on s'occupe de former un équipage. Les considérations de santé et de force étant égales, on doit préférer l'individu qui paraît posséder au plus haut degré le principe générateur de la chaleur. Il faut en avoir fait soi-même l'expérience pour savoir combien de désappointements, de contrariétés, d'embarras et de gêne peuvent résulter de ce que les gens de l'équipage d'un navire chargé d'un pareil service, sont sensibles au froid. Et je ne parle pas des maladies, telles que le scorbut, la gangrène, la mort, qui peuvent provenir de la même cause. Je ne connais pourtant aucune règle que je puisse donner comme infaillible. Ce qui paraît du moins certain, c'est que ceux qui ont le plus d'appétit, et qui digèrent le mieux, sont également ceux chez qui domine ce principe si important, et que les es-

tomacs faibles, soit dyspeptiques, comme on les appelle, soit simplement incapables de recevoir beaucoup d'aliments, sont sujets à souffrir le plus du froid, ne produisant jamais assez de chaleur pour en repousser les impressions.

C'est aux médecins à décider si la force digestive, et le principe générateur de la chaleur ne sont que les effets différents d'une même constitution originaire, ou si une grande quantité de nourriture n'est pas une cause qui produit la chaleur; mais ce qui va suivre est du moins vrai en pratique, et les raisons en semblent parfaitement claires. L'homme bien nourri résiste mieux au froid que celui qui n'a qu'une quantité insuffisante d'aliments. Cela explique sans doute en grande partie le pouvoir de résister au froid que possèdent les naturels de ces régions glacées; car on sait qu'ils font une consommation prodigieuse de nourriture. Mais c'est aussi une remarque utile pour ceux qui pourront par la suite se trouver dans la même situation que nous; puisque, si mes idées sont justes, comme l'expérience et le raisonnement me portent à le croire, c'est une preuve qu'on ne doit rien épargner pour assurer à un équipage une ample provision des meilleurs aliments.

Notre système alimentaire, pour la marine royale et marchande, dans quelque partie du monde que ce soit, sur les mers glaciales, ou sur l'Océan entre les tropiques, a été fixé sur une base uniforme. Peut-être ne dois-je pas blâmer ceux qui ont fait ces réglemens, puisqu'ils ne connaissaient pas les causes qui auraient dû servir de base à leurs ordres, et que par conséquent ils ne pouvaient les prendre en considération. En fixant uniformément la ration de vivres des marins, quels que soient le climat vers lequel ils se dirigent et la nature du service exigé d'eux, nous avons agi d'après une expérience fondée sur d'autres circonstances, et d'après un système calculé sur des données bien différentes.

Voici donc la conclusion à laquelle je désire m'arrêter, quoique j'eusse voulu pouvoir étendre ces remarques de manière à produire une plus entière conviction: c'est que, dans tout voyage vers une région polaire, du moins si l'on a dessein d'y passer l'hiver, la quantité de nourriture doit être augmentée, quelque inconvénient qu'il puisse en résulter. Il serait sans doute très-désirable que nos marins pussent prendre du goût pour la nourriture des Groenlandais, puisque l'expérience a démontré qu'une nourriture abondante d'huile et de graisse est le véritable secret de la vie dans ces contrées glaciales; que les

natu
mal
cela
les p
de l'
ont
suis
passe
aura
prud
Je
men
la cl
mais
hom
fleur
que d
le pr
secon
decin
classé
et ay
un vo
quoid
qu'ils
Si ce
crois
pour
contr
de ré
indul
duise
l'esp
un fa
hom
êtres
A
comp

naturels du pays ne peuvent exister sans cela, et qu'ils deviennent malades et meurent sous tout autre régime. Je ne sais même pas si cela est impossible, car on sait que, dans des hôpitaux d'Angleterre, les personnes attaquées de rhumatisme, qui en ont été guéries avec de l'huile de poisson, non-seulement ont bientôt appris à l'aimer, mais ont préféré celle qui a l'odeur la plus forte et la plus repoussante. Je suis convaincu que la plupart des infortunés qui ont péri pour avoir passé l'hiver dans ces climats, et dont l'histoire est bien connue, auraient survécu s'ils eussent connu ces faits, et qu'ils eussent eu la prudence d'imiter l'exemple des naturels du pays.

Je ne sais si je puis sans risque faire une autre remarque relativement aux constitutions chez lesquelles paraît dominer le principe de la chaleur, parce que c'est empiéter sur le terrain des médecins; mais ils seront assez disposés à me reprendre, si je me trompe. Un homme ayant de l'élasticité dans les membres, et un teint clair et fleuri, m'a toujours paru mieux défendu par la nature contre le froid, que celui à qui elle a donné une constitution contraire. Pour désigner le premier, on emploie le terme de tempérament sanguin; pour le second, de tempérament flegmatique ou mélancolique; mais les médecins savent mieux que moi combien il y a d'espèces dans cette classe. Quoi qu'il en soit, les hommes flasques, à teint pâle et jaune, et ayant un air mélancolique, ne sont pas ceux qui conviennent pour un voyage dans les mers arctiques; ils souffrent davantage du froid, quoiqu'il puisse y avoir des exceptions; et c'est pourquoi je suppose qu'ils n'ont pas au même degré que les autres le principe de la chaleur. Si ces individus ont en outre l'esprit lent et mélancolique, comme je crois que cela est ordinaire, c'est certainement une raison de plus pour ne pas les employer; car, même quand ces dispositions se rencontrent dans un meilleur tempérament, elles diminuent le pouvoir de résister au froid; comme s'il était vrai, ce qui me semble à moi indubitable, que les passions excitantes, comme on les appelle, conduisent à la propagation de la chaleur; et les passions qui abattent l'esprit, à l'effet contraire. Que cette théorie soit vraie ou non, c'est un fait démontré par la pratique. L'espoir et la confiance mettent les hommes en état de supporter le degré de froid qui fait souffrir les êtres timides et découragés.

Aussi, indépendamment du choix à faire des hommes qui doivent composer un équipage, ne saurait-on appeler trop vivement l'atten-

tion sur les soins qu'il faut leur donner et sur les occupations qu'on doit leur trouver ; car il est de l'intérêt, comme du devoir de l'officier commandant, d'entretenir leur ardeur et leur espoir par tous les moyens qu'il peut imaginer ; et en agissant ainsi, il sait qu'il emploie aussi un des expédients les plus efficaces pour les garantir des attaques du scorbut.

J'ajouterai seulement à ces remarques, et j'espère que cela pourra être utile aux futurs navigateurs dans les mers arctiques, que, quoiqu'on doive prendre, sous le rapport des vêtements, toutes les précautions convenables pour résister aux impressions de la température extérieure, précautions trop connues pour qu'il soit nécessaire d'en parler en détail, la chaleur extérieure elle-même ne peut suppléer que d'une manière bien imparfaite à l'absence du principe générateur de la chaleur. Il est fort peu utile de vêtir chaudement celui qui ne peut de lui-même produire la chaleur. C'est vouloir essayer d'échauffer un morceau de glace, en l'enveloppant dans une couverture de laine. Mais c'est une méprise trop commune que de s'imaginer que ce qui peut seulement conserver la chaleur, est également capable de la produire.

Le temps continua à être beau (16 oct.), mais le thermomètre tomba à 6°. Nous continuâmes à alléger le vaisseau, et nous en tirâmes les chaudières. Je montai sur la plus haute montagne accessible au sud-ouest, et je pensai que la terre qu'on voyait dans l'éloignement était continue depuis le sud-ouest jusqu'en face de l'extrémité occidentale de l'île, quoique je ne pusse avoir une certitude complète à l'égard d'objets si éloignés, ni être sûr qu'il n'y eût pas quelque ouverture dans toute cette distance. La terre était raboteuse, coupée de ravins, et plusieurs petites îles étaient éparses le long de la côte. Il y avait encore un peu d'eau libre au nord et dans le détroit ; mais l'horizon étant chargé de vapeurs, nous ne pûmes voir plus loin que l'île de l'Hécla et de la Furie. Les trous que nous avions remarqués dans la glace étaient alors complètement gelés, et par conséquent tout indice de courant avait disparu. Le lendemain (17), un violent vent du nord rendit le froid très-rigoureux, quoique le thermomètre variât de 14° à 8°. Nous prîmes un seul gade, et je doute qu'on sût auparavant que cette espèce de poisson fréquentait les mers du nord, si toutefois ce n'en était pas une nouvelle.

Le jour fut beau (18 oct.) et le temps fut calme. Le thermomètre

resta entre 6° et 8°, mais il baissa dans la soirée, et à sept heures il était à un degré. C'était la température la plus froide que nous eussions éprouvée. Le dimanche trouva tous nos hommes bien portants, et celui qui avait éprouvé l'accident que j'ai rapporté ne s'en ressentait plus. Nous obtînmes plus de cinquante distances lunaires pour la longitude. Une aurore boréale se montra au sud-est. Nous vîmes avec plaisir que nos filets continuaient à nous rapporter des poissons à coquilles, quoique en petite quantité.

Le thermomètre remonta de quelques degrés à midi (19 oct.), mais quand le soleil se coucha, il descendit à 2°. Le temps continua à être calme jusqu'au soir, et alors il fit un peu de vent. Nous obtînmes encore des distances lunaires au nombre de cent vingt, et des hauteurs méridiennes du soleil et de plusieurs étoiles. Un chronomètre destiné aux observations des passages, fut mis au temps moyen. Dans le cours de la soirée, on tira encore du vaisseau quelques parties de la machine. Je crois que nos hommes sentaient qu'ils se débarrassaient d'un objet nuisible, d'un ennemi, au lieu d'un ami qu'ils avaient cru trouver.

Le beau temps continua, et le thermomètre descendit à deux degrés au-dessous de zéro¹; c'était la première fois que nous avions une température au-dessous de zéro, et nous commençâmes à convenir que le temps froid était réellement arrivé. Cependant ce froid était encore très-supportable. Dans le cours de la journée, le thermomètre remonta à 7°; mais à la nuit il tomba à 9° au-dessous de zéro. On tira du vaisseau les derniers restes de la machine, et je puis dire qu'il n'y eut personne de nous qui n'en vit le transport avec plaisir. Nous ne pouvions même en regarder les fragments sans nous rappeler ce qu'elle aurait dû être, et ce qu'elle avait été, et sans faire des réflexions qui n'étaient pas à l'honneur de celui qui l'avait fabriquée, quand nous songions à combien d'épreuves elle avait mis notre patience; combien de travail elle nous avait coûté pour la réparer; que de fausses espérances elle nous avait données, et de quels accès de dépit et d'humeur

¹ Le point zéro du thermomètre de Fahrenheit répond à environ 14 degrés au-dessous de zéro de celui de Réaumur. Le point de congélation, fixé à zéro dans le thermomètre de Réaumur, est à 32 degrés au-dessus de zéro dans celui de Fahrenheit. Comme le thermomètre de Réaumur est celui qui est principalement en usage en France, cette observation a paru nécessaire pour mettre le lecteur en état de juger du degré de froid qu'éprouvèrent nos voyageurs. En ce moment ils ont environ 16 degrés au-dessous de zéro, suivant l'échelle de Réaumur.

(Note du Traducteur.)

ations qu'on
ir de l'officier
par tous les
qu'il emploie
r des attaques
e cela pourra
tiques, que,
ts, toutes les
e la tempéra-
oit nécessaire
peut suppléer
pe générateur
t celui qui ne
ayer d'échauf-
couverture de
l'imaginer que
ent capable de
thermomètre
ous en tirâmes
accessible au
l'éloignement
irémité occi-
de complète à
t pas quelque
teuse, coupée
g de la côte. Il
détroit; mais
plus loin que
ons remarqués
ur conséquent
7), un violent
e thermomètre
oute qu'on sût
mers du nord,
thermomètre

elle avait été la source pour la plupart d'entre nous. Mais notre ennemi était enfin dans l'impuissance de nous nuire. Nous nous fîmes pourtant un devoir d'en arranger toutes les pièces en bon ordre, quoiqu'il eût été bien difficile de dire pourquoi nous prenions cette peine, si ce n'est par suite de cette habitude ou de ce sentiment qui se révolte contre toute dévastation faite à plaisir ; mais , dans le fait , je crois que parmi tous ceux qui étaient présents , il n'y avait personne qui désirât en revoir jamais le moindre fragment.

Le Krusenstern avait été placé en lieu de sûreté la veille , et pendant la nuit , nous vîmes une aurore boréale. Nous prîmes un poisson que nous n'avions jamais vu , et que nous crûmes être une nouvelle espèce. Le thermomètre descendit fort bas , et varia de 4° au-dessus de zéro , à 4° au-dessous. Le temps fut presque calme. On commença à couvrir le vaisseau d'un toit , et l'on tua un renard blanc. Nous ne pûmes faire aucune observation lunaire , et il était probable que nous allions être quatre mois sans pouvoir en obtenir.

Quoique la terre fût fort élevée par la réfraction , elle ne nous offrit rien de nouveau (20 oct.) Le thermomètre ne varia que fort peu. Il devint nécessaire de couper la glace autour du navire , afin qu'après avoir été allégé d'un poids si considérable , il pût prendre sa nouvelle ligne de flottaison. Après cette opération , il se leva de neuf pouces , et nous construisîmes tout autour un banc de neige et de glace pour nous garantir du froid. On changea aussi la place de la cuisine , et on la mit au centre des hamacs des hommes d'équipage , afin que la chaleur du feu se distribuât plus également. On plaça aussi un réservoir en tôle sur le second pont par-dessus les chaudières ; et par ce moyen , la vapeur si incommode quand la température est basse , fut arrêtée et condensée. On vit un autre corbeau , et nous continuions à pêcher tous les jours quelques whelks.

Une brise fraîche rendit le froid très-sensible (23 oct.). L'effet qu'elle produisit fut pourtant de faire monter le thermomètre de 6 au-dessous de zéro à 8° au-dessus dans le cours de la journée. Ce vent continua le lendemain (24), et amena de la neige ; le thermomètre tombant à 3° au-dessous de zéro , et remontant ensuite à 15° au-dessus. C'est un signe immanquable de neige dans ces climats , et il en tomba beaucoup à minuit. Dans le cours de la journée , on fit quelques autres changements utiles sur le vaisseau , et entre autres choses , on conduisit un tuyau du tillac jusqu'au feu , ce qui donnait toujours un

moyen facile de le régler. Cela fait, on reconnut qu'une très-petite quantité de charbon suffisait pour maintenir le premier pont, qui était l'habitation de l'équipage, à l'abri de l'humidité, et pour y entretenir une chaleur moyenne d'environ 55°, point que je jugeai le plus avantageux.

La neige continuant dans la matinée (25), le thermomètre monta à 18°; mais il commença à descendre à midi, et dans la soirée, il était à 6° au-dessous de zéro. Les prières et une promenade à terre occupèrent une partie de la journée, qui était un dimanche. Nous nous aperçûmes que nos chiens avaient trouvé le moyen de voler l'appât d'une trappe à renard que nous avions tendue la veille.

Quoique la température (26 oct.) ne différât pas beaucoup de celle de la veille, un vent assez vif rendit le froid très-rigoureux. Nous nous pressâmes donc de terminer le toit du vaisseau, que nous construisîmes avec les voiles de rechange, provenant du *Rookwood* et de *la Furie*, et nous reconnûmes sur-le-champ l'avantage d'avoir cette nouvelle défense contre le froid. D'autres travaux nécessaires, du ressort des charpentiers et des ingénieurs, nous occupaient encore à bord du vaisseau, à une heure où l'on ne pouvait guère travailler en plein air sans s'exposer à être atteint par la gelée.

Après un ouragan qui dura toute la journée (27 oct.), le vent tomba à six heures, le ciel s'éclaircit, ce qui nous permit d'avancer les travaux de notre forteresse de neige; mais dans la soirée le vent redevint aussi violent que jamais, et le thermomètre descendit à 11° au-dessous de zéro. Le vent continua le lendemain (28 oct.) jusqu'à six heures du matin; alors il se calma, et le ciel s'éclaircit. Pendant cette journée, la température baissa à 13° au-dessous de zéro, le point le plus bas qu'elle eût encore atteint. Cependant, le navire étant alors complètement couvert, nous nous trouvions dans une position très-supportable.

Pendant la nuit précédente (29 oct.), le thermomètre remonta à 3° au-dessus de zéro, et s'éleva ensuite à 4°, ce qui, comme je l'ai déjà dit, annonce toujours de la neige: aussi en tomba-t-il en grande quantité. Le jour suivant (30), le vent chassait la neige avec une telle force que nous ne pûmes travailler à nos fortifications. Les changements de température ne furent pas assez considérables pour en parler, mais je dois faire remarquer qu'en cette occasion, comme dans presque toutes les précédentes, le baromètre avait annoncé l'arrivée

de l'ouragan. Nous prîmes dans la trappe un renard blanc vivant.

Le vent devint encore plus violent (31 oct), et le thermomètre descendit à 16° au-dessous de zéro. Le soleil, à son coucher, était entouré d'un grand halo; c'était la seconde fois seulement que nous avions vu ce phénomène, mais ce n'était qu'un halo blanc. Il y eut ensuite une aurore du côté du sud. La force du vent avait emporté la neige des cimes des montagnes; mais le contraste qui existait entre ces sombres rochers et la nappe blanche qui les entourait de toutes parts, ne faisaient qu'imprimer à l'aspect de ce paysage d'hiver un nouveau caractère de désolation. Le pauvre renard fut étranglé par accident. Ce ne fut qu'une anticipation du destin auquel nous aurions été obligés de le condamner par la suite; mais nous n'y pensions pas en ce moment.

Ce jour complétait le premier mois de notre détention dans cette contrée stérile et misérable. Nous fûmes naturellement portés à comparer notre situation présente à celle des voyageurs qui nous avaient précédés, et à faire quelques remarques générales sur différents points. Je rapporterai les plus importantes aussi brièvement qu'il me sera possible.

Je puis d'abord faire observer qu'il n'en est pas de ce climat comme de la Suède et de la Norwége, et que la latitude a très-peu d'influence, si même elle en a, sur le degré de température. C'est ce que prouve le petit tableau comparé que je vais insérer ici, indiquant notre degré de température moyenne pendant ce mois, et celle qui avait été éprouvée dans des années précédentes à l'île Melville, à l'île Winter, à Igloodik et à Port-Bowen. Ce n'est pourtant pas une comparaison très-exacte, parce que, dans ces derniers cas, les degrés de température ont été notés à bord des vaisseaux et non sur la glace. Et il ne suffit même pas d'allouer 3° pour cette différence, car ma propre expérience prouve qu'elle peut s'élever jusqu'à 6°.

	Latitude.	Longitude.	Tempér. moyenne en octobre
Position.			
de la Victoire. . .	69° 50' 00"	92° 01' 06"	1820. 8° 43' au-dessus de 0.
Ile Melville. . . .	74° 47' 20"	110° 48' 07"	1819. 6° 30' au-dessus de 0.
Ile Winter.	66° 11' 27"	83° 11' 00"	1821. 9° 51' au-dessus de 0.
Igloodik.	69° 20' 30"	81° 32' 43"	1822. 9° 70' au-dessus de 0.
Port-Bowen.	73° 13' 40"	88° 34' 48"	1824. 10° 85' au-dessus de 0.

Comparant ensuite les progrès que nous avons faits dans notre

voyage avec ceux de quelques-uns des voyageurs précédents, il était vrai que nous ne nous étions pas avancés vers l'ouest aussi loin que l'île Melville; mais nous avons traversé autant de glaces, puisque notre navigation s'était étendue sur deux cent quarante milles géographiques; notre marche avait été très-laborieuse, et les dangers qui nous avaient menacés en plus d'une occasion, avaient aussi leur gravité.

Il avait été en outre parfaitement reconnu que les marées venaient du nord, et qu'elles arrivaient plus tard et montaient moins haut quand le vent était au sud. Nous n'avions pas vu une baleine pendant nos derniers soixante milles et nous n'avions jamais rencontré de narval.

J'ai déjà parlé de la quantité de vivres et de combustibles qui nous restait, et nous avons calculé qu'ils dureraient jusqu'au mois d'août 1832. Mais nous n'avions de spiritueux que pour les rations d'un an; circonstance dont je me félicitais au lieu de le regretter, car on ne peut douter des effets pernicioeux qu'ils produisent dans ces climats, et notamment, comme j'en suis convaincu, en augmentant les dispositions au scorbut. Cependant, il était nécessaire que ce que nous en avons encore fût réservé pour les détachements que nous pouvions charger de faire quelques expéditions par terre. Ils pouvaient aussi nous devenir nécessaires, soit en cas de naufrage, si nous étions réduits à ne plus avoir que nos barques; soit dans le cas où, le navire étant encore bloqué par les glaces au printemps, nous serions forcés de continuer nos recherches par terre; car il pourrait alors nous servir non-seulement comme boisson, mais comme combustible. Je donnai donc ordre de cesser la distribution des rations de grog, et j'eus la satisfaction de voir que cet ordre ne donna lieu à aucune remontrance.

Le toit du navire avait été achevé pendant ce mois, mais il nous restait encore à terminer nos fortifications et à couvrir de neige le tillac. Nous avons aussi fait dans l'intérieur du navire d'autres arrangements que ceux dont j'ai déjà parlé. Entre autres choses, nous avons établi une chambre pour y déposer les caisses des hommes de l'équipage et pour y placer tous les ustensiles nécessaires pour la cuisine et la boulangerie; et des tuyaux en cuivre étaient disposés tout autour de l'appartement pour absorber la vapeur. Au-dessus de la cuisine à vapeur, du four, et du couloir d'arrière, on pratiqua des ouvertures

dans le tillac, et l'on plaça par-dessus des chaudières en fer renversées. La vapeur s'y réunissait et se condensait sur-le-champ; mais quoique nous eussions espéré que nous pourrions l'en retirer sous la forme d'eau, et que nous eussions pris nos mesures pour cela, il arrivait si souvent qu'elle se gelait, que nos précautions étaient inutiles.

Nous reconnûmes que ce dernier expédient était le meilleur qui eût jamais été adopté. En maintenant sec l'appartement occupé par l'équipage, il nous évitait la nécessité de forcer le degré de température, comme on l'avait fait précédemment, pour que la vapeur flottante se condensât sur les solives et sur le pont. Il en résultait aussi une grande économie de charbon, car nous trouvâmes qu'une température entre 40° et 50° suffisait pour rendre cet endroit sec, chaud et agréable, tandis que sur les vaisseaux qui avaient fait ce voyage avant nous, il avait été nécessaire de la porter à 70°.

Voici quelques mesures qui furent adoptées, et j'en fais mention ici pour que les navigateurs futurs dans ces contrées puissent obtenir sans peine l'expérience qui a été achetée par tant de voyages successifs. On verra aisément, que tout en étant utiles, elles avaient surtout pour but de tenir en haleine les gens de l'équipage, et de procurer de l'exercice à leur corps.

Nos hommes couchaient dans des hamacs qu'on descendait à six heures du matin, et qu'on remontait à dix heures du soir, et on les exposait à l'air deux fois par semaine. Le premier pont, qui était leur habitation, était nettoyé avec du sable chaud tous les matins jusqu'à huit heures, après quoi ils déjeunaient. Le lundi fut fixé pour blanchir le linge, et cette opération étant terminée à midi, on le faisait sécher devant le poêle. Le tillac ayant enfin été couvert de deux pieds et demi de neige, on la foula aux pieds de manière à en faire une masse de glace, qu'on couvrit ensuite de sable, de sorte qu'il ressemblait à une allée sablée sur laquelle on aurait passé le rouleau. Par-dessus était le toit dont j'ai parlé, et la toile des côtés descendait assez bas pour couvrir les flancs du vaisseau. La digue de neige qui l'entourait, lorsqu'elle fut terminée, s'élevait jusqu'au plat-bord, et en joignant ainsi le toit, elle nous mettait parfaitement à l'abri de tout vent, et contribuait matériellement à nous garantir des impressions du froid extérieur. Le pont de la cabane était également couvert de neige, et il y avait de doubles fenêtres à l'écouille d'en haut. Cependant le passage de la cabane au pont n'était pas fermé : la gelée n'était pas

encore assez forte pour rendre cette précaution nécessaire ; les portes intérieures étaient seulement munies de cordes et de poulies.

Relativement aux arrangements dans l'étage en dessous , on établit une communication de l'arrière à l'avant de l'entre-pont , par le moyen d'une porte conduisant d'abord dans une antichambre , et ensuite dans un espace d'environ cinq pieds carrés. Nos hommes descendaient directement du tillac dans cette dernière pièce , passaient de là dans l'antichambre , et entraient dans leur appartement sans être exposés à un changement subit de température. De cette manière , après avoir secoué la neige qu'ils pouvaient avoir reçue , ils étaient obligés de laisser dans la première pièce les vêtements qui étaient chargés de neige ou humides , et entraient ensuite dans l'antichambre , qui servait à empêcher l'entrée de l'air froid extérieur dans leur appartement.

Pendant le jour , c'est-à-dire depuis six heures du matin jusqu'à neuf heures du soir , la cuisine à vapeur suffisait pour préparer les vivres et répandre en même temps la chaleur ; et pendant la nuit , le four de la boulangerie servait au même usage et échauffait en outre le sable dont on devait se servir le matin. Comme c'est un plan aussi pernicieux qu'incommodé que de faire entrer par les portes , comme on le fait même en Angleterre , l'air exigé par le feu , je fis conduire un grand tuyau de cuivre du dehors jusqu'à la cheminée. Ainsi , non-seulement l'air extérieur ne pouvait établir un courant d'air froid dans la chambre , mais le tuyau même s'échauffait assez pour aider à y maintenir un air sec.

Par ces moyens , la vapeur pouvait plus aisément monter et se fixer dans les condensateurs extérieurs , au lieu de se résoudre en eau dans la chambre même , tandis que , ce qui n'était pas moins important , le feu brûlait toujours avec le même degré d'intensité. Pour preuve de l'utilité de nos condensateurs , je puis dire à présent que nous avions coutume de les nettoyer tous les samedis , et que la quantité de glace qui s'y trouvait montait à environ un boisseau par jour ; ce qui représentait d'abord une certaine quantité de vapeur , et ensuite une masse d'eau proportionnée , qui aurait été non-seulement incommodé , mais véritablement nuisible.

Par suite de nos arrangements d'hiver , tous nos agrès furent démontés , nettoyés , étiquetés et mis de côté. Voici ce qui fut adopté pour fixer le service et les heures des repas de l'équipage : il y eut cinq divisions : les trois enseignes , l'ingénieur et le harponneur avaient



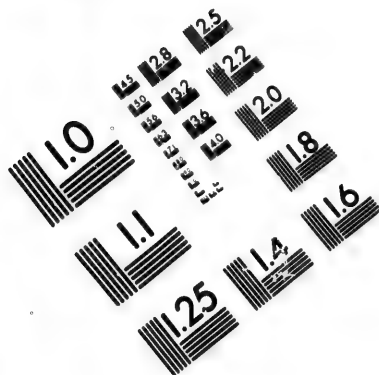
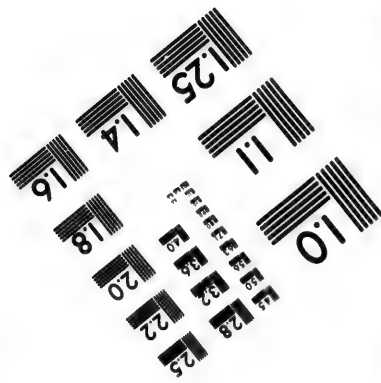
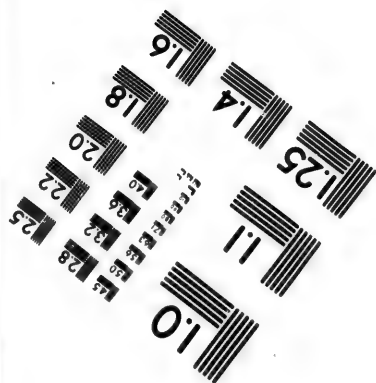
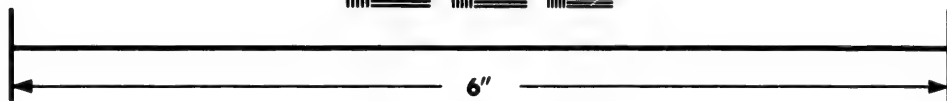
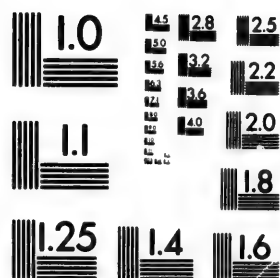


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

**23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503**



chacun tour à tour la garde du tillac avec un homme. Leurs fonctions étaient de surveiller le feu, d'examiner s'il ne paraissait ni animaux sauvages, ni naturels du pays, et de tenir registre de la direction et de la force du vent, de l'état du temps et du ciel, de la température de l'air, de l'arrivée et du départ des marées, et de l'apparition des aurores boréales. Les officiers et leurs domestiques, les charpentiers, les armuriers et le cuisinier, avaient assez d'autres devoirs à remplir, chacun dans son département respectif.

Le déjeuner consistait en cacao ou en thé, et le dîner était à midi. Quand le temps permettait qu'on fît quelque chose hors du vaisseau, les hommes, après ce repas, travaillaient jusqu'à trois ou quatre heures, et quand cela était impossible, ils étaient obligés de se promener sur le tillac, sous le toit, pendant un certain nombre d'heures. Ils prenaient le thé à cinq heures, après quoi ils se rendaient à une école du soir, qui commençait à six heures et qui durait jusqu'à neuf. Quand elle était terminée, on tendait les hamacs, et ils se couchaient à dix heures.

Le dimanche, nul travail n'était permis. Les hommes mettaient leurs meilleurs habits, et étaient passés en revue à dix heures, après quoi, il y avait les prières et un sermon. Pour les occuper le reste du jour, nous avions une collection de petits traités religieux, qui nous avaient été donnés par mistress Enderby, de Blackheath, présent aussi judicieux qu'utile. A six heures, il y avait une école du dimanche; les hommes s'y occupaient à lire quelques morceaux des saintes Écritures; et ils finissaient par les leçons et les psaumes indiqués dans la liturgie. Je ne pus douter du bon effet de ce système d'instruction et de devoirs religieux: nos hommes semblaient véritablement sentir qu'ils composaient tous une même famille, et leur conduite était régulière et tranquille, ce qui n'arrive pas toujours à bord d'un navire.

On cuisait le pain, pour l'équipage, les dimanches et les jeudis; et pour les officiers, tous les deux jours, à l'exception des dimanches: ce qui avait été réglé en vue de l'utilité indirecte que nous pouvions tirer de la chaleur du four. On verra dans le tableau suivant quelle était la ration fournie aux hommes de l'équipage et aux officiers pour quatorze jours:

ÉTAT DES RATIONS FOURNIES A 18 HOMMES POUR 14 JOURS.													
JOURS.	LIVRES.										GALLONS.		PINTES.
													Liqueurs spiritueuses.
													4 1/2
													4 1/2
													9
													1 1/8
													1 1/8
													3
													40 1/2
													40 1/2
													108
													15 6/8
													6
													15 6/8
													39 3/8
													9
													6
													145 1/2
													126
1. Dimanche.													
2. Lundi.													
3. Mardi.													
4. Mercredi.													
5. Jeudi.													
6. Vendredi.													
7. Samedi.													
8. Dimanche.													
9. Lundi.													
10. Mardi.													
11. Mercredi.													
12. Jeudi.													
13. Vendredi.													
14. Samedi.													
TOTAL.													

On fournissait en outre du vinaigre à ceux qui en demandaient ; mais on distribuait plus rarement de la soupe conservée, parce que nous jugions à propos de la réserver pour le temps le plus froid, ou pour des occasions particulières. Nous avions aussi des citrons et des tamarins pour ceux qui pouvaient être indisposés.

Cette distribution faisait partie des fonctions de M. Thom, qui était aussi chargé du loch, du baromètre et du thermomètre, étant maître d'équipage aussi bien que munitionnaire. Les chronomètres étaient alors sous la garde du commandant Ross, qui s'occupait conjointement avec moi de tout ce qui concernait la navigation et les observations, et qui avait à lui seul le département de l'histoire naturelle.

CHAPITRE XIV.

Commencement froid et orageux de novembre. — Le temps s'améliore. — Remarques sur le thermomètre et le baromètre. — Magnifique aurore boréale. — Résumé de ce mois.

Nous eûmes le 1^{er} novembre l'ouragan le plus violent que nous eussions encore éprouvé. Il arriva tout à coup du côté du nord, accompagné d'une forte chute de neige, et le thermomètre tomba au-dessous de zéro. Le dimanche se passa comme à l'ordinaire, si ce n'est qu'il fut impossible d'aller prendre de l'exercice à terre. Il y eut pendant la nuit une aurore boréale, mais elle n'eut rien de remarquable. Le vent se calma alors; la journée (2 nov.) fut superbe; et quoique la température fût à 14° au-dessous de zéro, le froid n'était pas désagréable. Quoique l'horizon ne fût pas très-clair dans le lointain, nous pûmes voir que les glaces avaient été rompues en partie par la tempête, car on apercevait un espace d'eau libre du côté du sud-est. Dans la soirée, le vent tourna à l'ouest, et il y eut une autre aurore boréale; mais elle fut de courte durée.

Il n'y eut aucun changement remarquable (3 nov.), ni dans le vent, ni dans le temps, le thermomètre étant à 9° au-dessous de zéro. Pendant notre promenade à terre, nous vîmes des traces de renards.

Nous fîmes encore de nouveaux travaux pour compléter notre fortification de neige. Je suppose que la plupart des lecteurs savent à présent que la neige gelée est coupée par morceaux en forme de pierres carrées, et que l'eau sert de ciment pour les joindre. Le lendemain, il tomba encore de la neige toute la journée. Le thermomètre (4 nov.), remonta à zéro, et redescendit pendant la nuit à 10° au-dessous. Nous avions alors cessé, depuis quelques jours, de prendre des poissons à coquille.

La matinée (5 nov.) fut belle, et, ce qui est peu ordinaire à cette époque, le thermomètre remonta à un degré au-dessous de zéro. Le lendemain (6), le vent vint du nord ; il était frais, mais pas assez froid pour mettre obstacle aux travaux nécessaires. Nous tuâmes quatre ptarmigans. L'examen des condensateurs prouva qu'ils amassaient ensemble chaque jour un boisseau de glace, comme je l'ai dit dans le résumé du mois précédent. Nous songeâmes avec plaisir que sans la réunion et la condensation de ce boisseau de glace, nous aurions nous-mêmes été les condensateurs, en recevant, toutes les vingt-quatre heures, une quantité équivalente de vapeur et de pluie dans l'intérieur du vaisseau. On aime toujours à être soulagé de ce qui fait souffrir ; mais il est infiniment plus satisfaisant de savoir qu'on doit ce soulagement à son invention et à son industrie. C'est la véritable récompense des efforts qu'on a faits, et l'on est excusable de s'en féliciter.

En dépit d'un vent très-fort du nord-est (7 nov.) et d'une neige qui battait avec violence, nos officiers réussirent à tuer deux ptarmigans ; et le thermomètre remonta à 3° au-dessous de zéro. J'avoue que nous ne pouvions toujours comprendre ces vacillations dans la température : nous savions en général quel devait être l'effet d'un vent particulier ; pourquoi un ciel chargé élevait la température, et une chute de neige rendait l'air comparativement doux ; nous savions aussi pourquoi nous devons attendre le froid le plus vif quand le firmament était pur ; mais toutes les causes qui servaient de base à nos calculs nous manquaient quelquefois. Je ne puis donc que conclure aujourd'hui, comme je le fis alors, que notre connaissance de l'atmosphère, et des variations qu'elle peut éprouver, n'est pas encore suffisante pour nous mettre en état d'expliquer même les changements de température, puisqu'elle nous laisse au dépourvu, en cela comme en tout autre chose, quand nous cherchons à établir

ces règles générales sans lesquelles il n'existe pas de science parfaite.

Il en est de même de ces indices qui semblent infailibles : les changements du baromètre , et si ce que nous eûmes occasion d'observer plusieurs fois est maintenant inexplicable, je ne puis que rappeler à mes lecteurs physiciens que les mêmes faits se trouvent confirmés par les rapports de La Peyrouse , et par l'expérience de vavigateurs sans nombre. Le mercure montait quand il aurait dû descendre, et il descendait quand toutes les raisons qui ont jamais été données pour qu'il montât se trouvaient réunies. Il descendait par des vents du-nord et de l'est , et même par des vents de terre , ce qui a été donné comme une raison pour qu'il monte, et il montait dans les circonstances contraires. Ainsi , un baromètre descendu très-bas amenait du beau temps, et un baromètre monté très-haut, de la pluie. Je l'ai vu aussi tomber par un vent d'est amenant une forte pluie ; et, le vent tournant à l'ouest, remonter de plus d'un demi-pouce en très-peu de temps, et avec un temps beau et durable. Sans doute ces cas doivent se considérer comme des exceptions ; je serais aussi fâché que personne que cet instrument ne fût pas toujours d'un grand usage à bord des bâtiments, surtout sur les mers et dans les saisons où l'on est exposé à des coups de vent subits et violents ; mais puisque les pronostics qu'on en tire ne sont pas absolument certains, ils ne doivent pas servir d'excuse pour négliger d'autres circonstances, ou pour nous relâcher de cette vigilance constante qui est indispensable sur mer ; car on doit se rappeler qu'en physique, de telles exceptions prouvent que nous ignorons les lois que nous prétendons connaître. C'est une maxime aussi sotte que fausse , quelque généralement qu'elle soit admise, que celle qui dit que l'exception confirme la règle ; car le moindre effort du sens commun doit démontrer que rien de ce qui admet une seule exception ne peut être une loi en physique.

La soirée précédente (8 nov.) , il avait fait un grand vent du nord, mais la matinée du dimanche fut belle et le ciel pur et sans nuage. Tous nos hommes se portaient bien, à l'exception de l'armurier, qui ne pouvait supporter ce climat. Dans le fait , il n'aurait pas dû être avec nous , car il était destiné pour notre bâtiment de conserve, *le John*, dont l'armurier devait passer sur notre bord. Malheureusement, cet homme fut du nombre des mutins, et quoique mon dessein eût été de renvoyer en Angleterre notre armurier, attendu son état de faiblesse et de mauvaise santé, par le premier bâtiment baleinier que

nous rencontrerions, je ne pus l'exécuter faute d'en avoir trouvé aucun.

Le beau temps continua (9 nov.), avec le thermomètre à 10° au-dessous de zéro. Nos chasseurs n'obtinrent aucun succès, ils ne firent que voir quelques lièvres et les traces d'un ours. Le lendemain (10), ils furent obligés de revenir à bord, le thermomètre étant tombé à 20° au-dessous de zéro, quoiqu'il fût encore beau. Pendant la nuit, il descendit à 22°. C'était le froid le plus intense que nous eussions encore éprouvé. Vers le milieu du jour suivant (11), le vent s'éleva; il tomba beaucoup de neige dans la soirée, et le vent et la neige augmentèrent jusqu'à minuit. Ce temps nous empêcha d'observer quelques occultations par la lune dans le Taureau, que nous avions calculées, et pour lesquelles nous avions fait quelques préparatifs.

Après avoir continué (12 nov.) avec une fureur toujours croissante, l'ouragan se modéra enfin vers le soir. Il est digne de remarque que pendant les dernières trente-six heures, le thermomètre monta jusqu'à 48° au-dessus de zéro. Si le vent occasionna quelque rupture dans les glaces, c'est ce que nous n'eûmes pas le moyen de découvrir, car nous n'avions plus alors que trois heures de jour sur vingt-quatre; mais cela était assez vraisemblable, car le vent ayant passé du nord-est au sud-est dans la soirée, il y eut une marée extraordinairement haute. La glace se rompit près de nous avec un bruit terrible, et l'eau se fit jour en-dessus. Le thermomètre à minuit était encore à 26° au-dessus de zéro.

La température ne commença à baisser qu'après midi (13 nov.) et elle ne baissa que très-graduellement; c'était une longue durée de ce qu'on pouvait appeler de la chaleur à cette époque de l'année, puisque pendant environ dix-huit heures le thermomètre avait dépassé 24° au-dessus de zéro. Mais le fait le plus remarquable, c'est que, pendant tout ce temps, le vent était au nord-est, ce qui confirme les observations que je viens de faire sur l'obscurité des causes qui influent sur la température de l'air. D'après l'expérience générale acquise dans ces climats, le froid aurait dû être rigoureux. Quant aux observations faites avec le thermomètre, il ne peut y avoir aucun doute de leur exactitude, puisqu'elles furent faites à terre, loin de l'influence du vaisseau, et avec les mêmes instruments que ceux dont on s'était servi dans les expéditions précédentes. Il était presque amusant d'entendre les chasseurs se plaindre de la chaleur; et la neige qui tombait était mêlée de quelques gouttes de pluie.

Quoique nous n'eussions eu aucun succès à la chasse (14 nov.), la position du soleil et la transparence de l'air, lorsque nous fûmes sur la montagne que nous avions si souvent gravie, me firent distinguer la terre qu'on voyait dans le lointain, mieux que je ne l'avais fait jusqu'alors. Le coloris du tableau était admirable, comme il l'avait été quelques instants dans l'après-midi du jour précédent. Ce n'était pas seulement parce que les nuages et le firmament du côté du sud présentaient ces riches teintes d'une soirée d'été qu'on voit de temps en temps dans notre pays, et que rehausse encore par le contraste le pourpre calme et foncé de l'horizon septentrional; mais, indépendamment du reflet de la neige des montagnes, qui égalait ou surpassait l'éclat des nuages, les rochers les plus voisins du soleil brillaient souvent des couleurs du prisme lorsqu'il dardait sur eux ses rayons. En réalité, le soleil du midi dans ces contrées est un soleil du soir: il n'est donc pas surprenant que dans sa course diurne il conserve les apparences du soleil couchant dans nos latitudes européennes. J'eus lieu de croire, d'après la couleur du firmament, qu'il y avait quelque espace de mer ouvert du côté du nord, et nous vîmes distinctement, à une distance qui n'était pas très-éloignée, une étendue d'eau d'environ un mille de diamètre, qui n'était pas couverte de glace, et quelques autres espaces moins considérables. C'était l'effet de la dernière tempête.

Le temps continua à être calme sans être froid (15 nov.), car le thermomètre ne descendit pas plus bas que 1° au-dessus de zéro, et il remonta jusqu'à 8°. Il tomba un peu de neige sur la terre; les vallées et les ravins en étaient déjà remplis; et les montagnes en étaient généralement couvertes; à peine apercevait-on de loin en loin un rocher solitaire dont la cime noire prouvait que l'ouragan lui avait fait sentir toute sa force. Nos chasseurs voyaient tous les jours des traces de renards et de lièvres, sans apercevoir aucun de ces animaux. Le dimanche (16) se passa comme à l'ordinaire. Le soleil ne s'était pas montré la veille; et le dimanche, ni le soleil ni la lune ne furent visibles. Le temps fut presque aussi doux: cependant la température de l'air était tombée pendant la nuit à 4° au-dessous de zéro, et elle ne changea guère de toute la journée.

Le lundi (17 nov.), le soleil se montra d'une manière très-singulière, et il produisit un effet trop extraordinaire et trop incroyable pour pouvoir être rendu par le pinceau, quelque splendide qu'il fût

pour les yeux. Le centre en était obscurci par un nuage, tandis que la circonférence était entourée par une ceinture, sous laquelle il dardait ses rayons, de manière à ressembler à l'étoile de l'Ordre du Bain. S'il y eut quelqu'un à bord qui s'imagina que c'était un augure que quelqu'un de nous serait décoré de cet ordre de chevalerie ou de tout autre, il garda bien son secret, heureusement pour le prophète, qui aurait pu perdre sa réputation par trop de confiance en un présage trompeur ; et cependant, par une coïncidence fort singulière, l'augure s'est vérifié, le jour même où je corrige l'épreuve de cette feuille, ce qui me permet d'en mentionner ici l'accomplissement¹.

Le temps fut encore doux (18 nov.), mais le vent poussait la neige avec trop de force sur les montagnes, pour qu'il fût possible de chasser. A minuit, le thermomètre monta à 7° au-dessus de zéro. Notre école était complètement organisée (19 nov.). On y enseignait la lecture, l'arithmétique, les mathématiques et la navigation. Nos hommes étaient divisés en différentes classes, et on leur avait donné les livres et les autres objets nécessaires. Sur dix-huit individus, trois n'avaient jamais appris à lire ni à écrire, mais le manque d'instruction en arithmétique était général. Nos trois enseignes étaient en état de commencer l'astronomie et la navigation. Nulle contrainte n'était nécessaire ; tous apprenaient volontairement ; et les heures destinées à l'école se terminaient par la lecture de deux chapitres de la Bible et des psaumes du soir.

Il n'y avait eu à voir, les deux jours précédents, ni soleil, ni lune, ni étoiles ; et le temps resta encore couvert, avec fort peu de vent et encore moins de neige. Le thermomètre monta jusqu'à 9° au-dessus de zéro, et la moyenne pendant les vingt-quatre heures, fut de 5°. On tua un lièvre blanc. La matinée du jour suivant (21 nov.) fut également sombre et il tomba de la neige par intervalles. La lune se montra une ou deux fois pendant quelques instants. A minuit le thermomètre descendit à 1° au-dessous de zéro. On prit une renarde dans la trappe, et on l'amena à bord dans le dessein de l'appivoiser. Une aurore très-pâle se montra au sud-est.

Le dimanche (22), le temps fut calme et le ciel pur. Le thermo-

¹ Le capitaine Ross, en récompense de ses services, a été nommé chevalier de l'Ordre du Bain.

(Note du Traducteur.)

mètre tomba à 9° au-dessous de zéro. Après le service divin, nos hommes, en faisant leur promenade, virent des traces de rennes, mais sans rencontrer aucun de ces animaux. Le lundi (23), le thermomètre continua à descendre, et atteignit 16° au-dessous de zéro. Le commandant Ross côtoya le rivage jusqu'à une certaine distance, et reconnut pour la première fois que la pointe du sud-est de la terre la plus voisine était séparée de la terre principale par un canal qui se dirigeait vers l'ouest, mais il ne put s'assurer jusqu'à quelle distance il avançait dans la terre. Le vent passa au sud-est ; et nos hommes eurent de l'ouvrage à dégager les chaudières de la machine, qui avaient été laissées sur la glace, et qui étaient enterrées en partie sous une nouvelle couche qui s'était formée, lorsque la mer avait percé au-dessus de la glace quelques jours auparavant.

Un ciel chargé fit remonter le thermomètre de quelques degrés (21 nov.), mais ce changement ne fut que temporaire. Il y eut assez d'ouvrage toute la journée à couper la glace autour des chaudières et d'une de nos barques qui était dans la même situation. On acheva de construire un grand monticule de pierres dans l'île, pour servir de point de reconnaissance à ceux qui pourrait s'égarer sur terre, et leur indiquer la position du vaisseau. On y fixa un thermomètre qui avait été fait tout exprès pour nous. Il y eut une aurore éclatante au sud-ouest, et sa rougeur brillante s'étendait jusqu'au zénith. Le vent fut variable le lendemain (25 nov.) ; et dans la soirée nous vîmes une aurore encore plus magnifique, et dont la splendeur augmenta jusqu'à minuit. Elle ne finit que dans la matinée suivant. Elle formait un arc brillant, dont les deux extrémités semblaient reposer sur deux montagnes en face l'une de l'autre. Elle était de même couleur que la pleine lune, et ne paraissait pas moins lumineuse. Le ciel sombre et bleuâtre qui en formait l'arrière-plan était sans doute la principale cause de cet effet magique.

Nous pouvons conjecturer ce que l'anneau de Saturne doit paraître aux habitants de cette planète ; mais ici, la conjecture se vérifiait peut-être, tant la forme et la lumière de cet arc étaient exactement ce que nous devons nous figurer du brillant satellite de cette planète, quand nous le voyons traverser l'horizon de Saturne. Cependant cette aurore varia enfin de manière à ne plus offrir cette ressemblance imaginaire, mais ce fut en devenant plus éclatante et plus remarquable encore. Tandis que la masse ou la densité de la matière

lumineuse suffisait pour frapper d'obscurité la constellation du Taureau, elle continuait à faire jaillir des groupes de rayons qui formaient des pointes angulaires, telles qu'on en voit dans les étoiles fabriquées par les joailliers, et illuminaient par leur réverbération tous les objets qui étaient sur la terre. Deux brillantes *nebulae*, de matière semblable, parurent ensuite sous l'arc, émettant les mêmes rayons, et formant un contraste encore plus frappant avec le ciel sombre près de l'horizon. Vers une heure du matin, l'arc commença à se briser en fragments et en *nebulae*; les réverbérations devinrent plus fréquentes et irrégulières, et tout disparut subitement à quatre heures.

C'était alors le temps des grandes marées, et l'eau coula à travers le trou à feu, comme on appelle une ouverture pratiquée pour se procurer de l'eau en cas de feu à bord (26 novembre). Elle couvrit la glace près du navire d'une telle manière, que nous fûmes obligés de construire un nouveau banc de neige tout autour, pour empêcher cet inconvénient. Dans la soirée, le thermomètre tomba à 27° au-dessous de zéro, et cependant l'air ne paraissait pas très-froid. D'après notre latitude, le soleil aurait dû disparaître la veille pour l'hiver; mais, malheureusement, l'horizon avait été si chargé de nuages, que, depuis trois jours, nous n'avions pas vu cet astre. Cependant, il n'était pas certain que nous ne le verrions pas encore une fois ou deux par l'effet de la réfraction. Le 28 ne fut pas un jour plus clair que les précédents; mais le thermomètre remonta de six degrés.

Le jour suivant (29 novembre), il retomba de nouveau à 27°; et l'horizon, à midi, fut encore chargé de nuages de manière à nous empêcher de voir le soleil. C'était un dimanche, et tout alla suivant la coutume. Le lundi (30) fut le jour le plus clair et le plus calme que nous eussions eu de tout le mois; mais il fit un froid beaucoup plus vif que nous n'en avions encore éprouvé, car le thermomètre descendit à 37° au-dessous de zéro. Cependant l'instant du lever, du midi ou du coucher du soleil, comme on voudra l'appeler, fut encore obscurci par des nuages, et l'on ne put l'apercevoir du vaisseau au-dessus du banc de brouillard qui bordait l'horizon. Cependant, du haut des terres les plus élevées de l'île, on le vit à midi percer ces vapeurs un instant ou deux.

Ainsi se termina le mois de novembre, et, comme nous l'avions calculé, avec lui disparut le soleil pour le reste de l'hiver. Cependant il était consolant de voir que la journée avait été belle en dépit du

grand froid, qui pourtant ne se faisait pas sentir d'une manière très-rigoureuse. Nous eûmes lieu de croire que les ptarmigans quittaient alors cette côte, et émigraient vers le sud, dans l'intention de suivre le soleil dans sa course. Nous comparâmes la température moyenne de ce mois avec celle qu'on avait éprouvée dans les expéditions précédentes, et nous ne trouvâmes aucune raison pour attendre un hiver plus dur que de coutume dans ces climats, quoique le début en eût semblé fort rigoureux, et que la température eût été fort basse depuis quelques jours.

Nous reconnûmes aussi alors que les degrés de température les plus élevés étaient arrivés quand le vent était au nord-ouest, et les plus bas lorsqu'il était au sud, ce qui était directement contraire à ce qu'on devait attendre, et à ce qu'on avait éprouvé lors des voyages précédents. La seule explication, juste ou fausse, que nous pûmes en trouver, fut que la mer était libre au nord, et que tout le côté du sud, soit mer, soit terre, était une masse de glace. Si cette supposition était vraie, la perspective d'avancer dans cette dernière direction n'en était nullement embellie.

Pendant toute la durée de ce mois, le temps fut de nature à nous mettre dans l'impossibilité de faire des observations sur les occultations des astres par la lune, ou sur tout autre chose; et nos hommes avaient à s'acquitter de devoirs plus indispensables que de construire des observatoires sur terre pour des observations magnétiques et astronomiques. Cependant il était satisfaisant de voir que tous les arrangements que nous avions pris produisaient l'effet que nous en avions attendu. Le système d'une économie qui n'excluait rien de ce qui pouvait contribuer au bien-être de l'équipage, était aussi parfait qu'on pouvait le désirer, et nos hommes étaient complètement satisfaits de leur situation, d'eux-mêmes et de leurs officiers. Ils avaient fait des progrès dans la carrière de l'instruction avec une rapidité surprenante, et il était facile d'apercevoir un changement en mieux dans leur caractère moral et religieux. Ils avaient même renoncé à cette coutume qu'une longue habitude rend, je crois, la plus difficile à déraciner, celle de jurer.

CHAPITRE XV.

Nouvelles aurores boréales. — Jour de Noël. — Résumé du mois. — Remarques à la fin de 1820.

Le 1^{er} décembre, nous vîmes de l'île, pendant quelques instants, l'extrémité supérieure du disque du soleil, l'atmosphère étant d'une pureté extraordinaire. Il était élevé d'environ deux minutes d'un degré. C'était le résultat de la réfraction, puisque la disparition astronomique de cet astre avait eu lieu six jours auparavant. Nous n'étions plus alors qu'à six semaines du jour le plus court, de sorte que les mêmes circonstances devant se reproduire quand il reparaitrait, nous n'étions pas condamnés à plus de six semaines d'obscurité totale. Nous obtînmes les hauteurs de plusieurs étoiles. Le thermomètre varia de 30° à 37° au-dessous de zéro. Le baromètre était à 30 pouces.

Un nuage noir à l'horizon au sud nous aurait empêché de voir le soleil, quand même il se serait montré, comme la veille, au-dessus de cette ligne. L'observatoire pour les observations magnétiques fut construit, et l'on commença l'autre. A minuit (3), il y eut une aurore magnifique en forme d'arc, mais elle n'avait que cinq degrés de hauteur. La couleur en était d'un jaune pâle, et elle lançait des rayons. Elle perdit peu à peu sa forme, et disparut vers une heure. Le jour fut calme et le ciel pur, mais l'horizon fut nuageux. Le thermomètre remonta à 19° au-dessous de zéro, et le lendemain à 14°. Nous avions au-dessus de nous quelques légers nuages, et l'on en voyait qui étaient nuancés d'un rouge foncé près du passage du soleil. Nous comparâmes les thermomètres au mercure avec ceux à l'esprit de vin, attendu que nous pourrions bientôt être réduits à n'employer que les derniers, et nous fîmes les corrections nécessaires pour nous en servir.

Un vent très-fort rendit cette matinée (5) très-froide; mais il passa du nord-est au sud-ouest, et le thermomètre descendit de 4°, ce qui confirme les observations que j'ai déjà faites. Une hermine mourant de faim vint à bord; nos hommes la prirent et lui donnèrent à manger. Nous eûmes le dimanche beaucoup de vent et des giboulées de neige.

Quand le vent tomba, le thermomètre commença à monter. Une forte brise dura tout le lundi jusqu'au soir ; alors elle se modéra et le ciel s'éclaircit ; le thermomètre tombant en même temps de 12° au-dessous de glace à 23° . La lune se montra, pour la première fois depuis assez longtemps, mais elle ne passa sur aucune étoile, et nous ne pûmes faire les observations que nous désirions.

A ce temps calme succéda une brise venant du nord-est, et le thermomètre remonta à 16° au-dessous de zéro. Le lendemain (9), nous eûmes un léger vent et un temps couvert. L'observatoire étant fini, nous réussîmes à voir quelques étoiles éclipsées par la lune. La température tomba à 26° au-dessous de zéro dans la soirée, et il y eut une aurore qui n'offrit rien de remarquable. Le 10, nous vîmes autour de la lune un halo, qui envoyait des rayons à une grande distance, en forme de croix. La même chose se répéta le lendemain (11). Le thermomètre pendant ces trois jours, varia de 16° à 17° au-dessous de zéro. Il y eut peu de chose à remarquer pendant cette journée. Il n'y eut presque aucun changement ni de temps, ni de température, et nos hommes continuèrent leurs occupations ordinaires.

Le lendemain étant un dimanche, ce jour se passa de la manière accoutumée. Il est à remarquer que, pendant la semaine précédente, l'état du temps avait permis de discontinuer les feux toutes les nuits pendant huit heures, sans que la température entre les ponts tombât au-dessous du degré qui avait été fixé comme le plus convenable. Le lundi (14), le thermomètre fut en général à 13° au-dessous de zéro, et l'eau qui couvrit de nouveau la glace nous incommoda beaucoup. Le temps fut couvert et parut doux toute la journée et la matinée suivante, pendant laquelle la lune se montra entourée d'un grand halo. Mais le vent s'éleva ; le froid devint trop rigoureux pour que nos hommes pussent travailler sur la glace, et le thermomètre descendit à 24° au-dessous de zéro.

Le même vent et la même température de l'air empêchèrent tout travail hors du navire ; mais le jeudi (17) le vent quitta l'ouest pour passer à l'est, et il s'ensuivit un grand accroissement de froid, le thermomètre descendant enfin à 37° au-dessous de zéro. A ce point, le mercure se gela, mais nous ne pûmes nous assurer si c'était parce qu'il s'y trouvait quelque élément étranger, ou parce que l'instrument avait été mal gradué. La première supposition était pourtant la plus probable, car d'autre mercure que nous avions à bord ne se gela point.

Nous vîmes encore une belle aurore boréale. La marée occasionna plusieurs fentes dans la glace autour du navire, mais elles ne furent pas suffisantes pour permettre à l'eau de pénétrer au-dessus.

A un calme de peu de durée succéda une autre brise venant de l'est, et le thermomètre monta alors à 28° au-dessous de zéro. Des nuages couvrirent l'aurore qui avait commencé la veille; cependant on la voyait encore en partie, et elle semblait occuper tout l'espace de l'est à l'ouest. Le 19, le thermomètre continua à remonter jusqu'à 17° au-dessous de zéro, mais il n'en fit que plus froid, attendu qu'il y eut une brise piquante jusqu'à midi, après quoi le vent se calma. On n'obtint aucun succès à la chasse; tous les animaux semblaient avoir abandonné cette partie de la côte. Notre charpentier était musicien, et j'aurais déjà dû dire que nous permettions à nos hommes de danser le samedi soir, les amusements de cette nature étant toujours agréables et utiles tout à la fois. C'était en quelque sorte un jour de congé pour l'école.

L'aurore dura encore (20 décembre); et à défaut d'autre variété, c'était pour nous un amusement au milieu d'une scène si uniformément monotone. La neige battait avec force, et le vent la rendait si froide que nous ne pouvions y rester exposés plus de quelques minutes, le thermomètre étant à 20° au-dessous de zéro. L'aurore finit enfin, mais elle reparut dans la soirée sous une forme encore plus brillante et plus variée, et elle lançait des rayons pleins d'éclat. Elle disparut un peu après minuit. Le ciel était si pur au-dessus de nos têtes, que nous voyions clair dans la cabane à midi à travers la double écoutille, malgré la neige qui la couvrait. Hors du vaisseau, on pouvait lire le plus petit caractère d'impression. Le dimanche se passa de la manière accoutumée.

Le temps continua à être beau; et quoique le vent eût passé du nord-ouest au nord-est (21), il y eut un grand calme. L'air semblait doux, ce qui arrive ordinairement en pareil cas; le thermomètre était alors à 16° au-dessous de zéro. L'horizon était si clair, que nous pouvions distinguer tous les objets autour de nous, et nous vîmes plus parfaitement que jamais la terre que nous avions déjà vue tant de fois. Ce fut la même chose le lendemain, et nous eûmes, du haut des montagnes, une vue complète de l'horizon, principalement du côté du sud, où les teintes du firmament étaient si variées et si splendides, que c'était un sujet digne d'être retracé par le pinceau plutôt que

par la plume, si toutefois la peinture peut réussir à le rendre. Le vent avait balayé une grande partie de la neige qui couvrait le haut des rochers, de manière à laisser voir leur cime noire et aride.

La matinée (27) commença par un temps couvert et une brise : mais un calme y succéda, et il y eut ensuite une aurore de peu de durée. Le même temps continua le lendemain (24), et la pureté du ciel nous permit de voir les étoiles les plus apparentes, dans la partie la plus claire du jour, et par conséquent surtout à midi. Nous vîmes aussi Vénus du côté du sud, offrant aux yeux une brillante couleur d'or. Il y eut encore une autre aurore à ajouter à cette série de phénomènes, qui était plus régulière et plus durable que celle qui s'était offerte à moi lors de mon premier voyage dans ces régions.

C'était le jour de Noël. Il y a peu d'endroits dans le monde civilisé où ce jour ne soit peut-être regardé comme le plus remarquable de toute l'année. C'est du moins un jour de fête pour tout le monde, et c'est quelque chose de plus pour bien des gens. Les éléments eux-mêmes semblèrent avoir voulu que ce fût un jour remarquable pour nous, car il commença par une magnifique aurore boréale qui occupa toute la voûte céleste. Pendant plusieurs heures, elle nous présenta une suite d'arcs, dont la grandeur augmentait à mesure qu'elle avançait de l'orient vers l'occident, et elle subit des changements aussi brillants qu'aucune de celles que nous avions déjà vues. On fit la lecture de l'office adopté par l'Eglise pour cette fête, et suivant le rituel du service naval, on la célébra aussi par un dîner extraordinairement splendide, dont la portion essentielle et orthodoxe fut composée de ce qui nous restait de notre bœuf de Galloway ¹. Je n'ai pas besoin de dire que le règlement qui supprimait la ration de grog fut suspendu pour cette journée, sans quoi, il aurait manqué quelque chose au régal attendu par un marin. Les approvisionnements de *la Furie* nous rendirent en cette occasion un service que nous ne pouvions raisonnablement en attendre, car il s'y trouva des *minced-pies* ², et, ce qui

¹ Une pièce de bœuf rôtie est de rigueur sur toutes les tables en Angleterre le jour de Noël, et des bœufs sont spécialement engraisés pour cette époque.

(Note du Traducteur.)

² Les *minced-pies* sont une tourte dont la pâtisserie est fort légère, et dont le contenu est composé de viande hachée de moelle de bœuf, de raisins de Corinthe, d'écorce de citron confite, de sucre, d'eau-de-vie, etc. On en sert partout aux fêtes de Noël, et jamais on n'en voit à aucune autre époque de l'année. Malgré le mélange

aurait été plus agréable ailleurs, quoique fort naturel où nous étions, des cerises à l'eau-de-vie à la glace. Ce fut pour nous un sujet d'amusement, en songeant que nous jouissions des objets de luxe d'un mois de juin de Londres, sans avoir la chaleur d'une salle de bal de Grosvenor Square, pour en rehausser le prix ; et réellement sans avoir un désir très-particulier de friandises d'une nature si fratche. Je crois que ce fut un jour heureux pour tout l'équipage ; et un jour heureux avait pour nous une valeur morale dont ne se doutent guère ceux qui, passant leur vie dans une uniformité d'aisance, de paix et de luxe, deviennent insensibles à ces jouissances qui ont été gagnées par des travaux pénibles, et ne remarquent pas les effets qu'ils produisent sur l'esprit des hommes. Il est inutile d'ajouter que nous déployâmes tous nos pavillons, et l'éclat dont Vénus brillait dans le ciel fut naturellement regardé comme étant en harmonie avec le reste de la journée.

Le temps fut calme et le ciel pur dans la matinée qui suivit le jour de Noël, et le thermomètre varia de 18° au-dessous de zéro à 22°. Nous fîmes quelques observations avec nos instruments, et il y eut une autre aurore. Elle dura jusqu'à huit heures du lendemain matin (27), et alors le thermomètre descendit à 32° au-dessous de zéro. Comme c'était dimanche, on ne se livra à aucune espèce de travail. Il n'y eut rien de nouveau le jour suivant (28), si ce n'est que la température monta de quelques degrés. Le 29, elle descendit jusqu'à 37° au-dessous de zéro, et le mercure suspect se gela de nouveau ; mais comme le temps était calme, le froid ne nous parut pas très-âpre.

Dans le cours de cette journée (30), nous vîmes un lièvre ; nous en avions vu deux la veille ; ainsi tous les animaux n'avaient pas disparu. Nous eûmes une très-bonne clarté depuis dix heures jusqu'à trois heures et demie, et pendant tout ce temps le thermomètre remonta à 20° au-dessous de zéro. Il y eut aussi une aurore peu remarquable (31). Le lendemain le ciel fut couvert, mais le temps était doux, le thermomètre remonta de douze degrés. Nous vîmes sur le rivage les traces d'un loup. Elles se dirigeaient vers le nord, et il avait passé à peu de distance du vaisseau. Nous les suivîmes pendant deux milles, et nous finîmes par les perdre.

bizarre des ingrédients qui composent ces tourtes, je dois dire qu'elles sont fort bonnes.

(Note du Traducteur.)

Ainsi se terminèrent le mois de décembre et l'année 1829. La température de ce mois, comme celle du précédent, avait tenu le milieu entre celles qu'on avait éprouvées pendant le même mois dans les voyages précédents. Quelque incertaine que doive être la température dans ces climats septentrionaux, comme ailleurs, quand on la calcule pendant un court espace de temps ; quelque incertaine que doive même être la moyenne d'un mois, dans des années différentes, quand nous savons combien diffère le caractère général de ces années, c'est pourtant une circonstance remarquable que la moyenne de toutes les latitudes et longitudes de l'île Melville, d'Igloolik, de l'île Winter, et de Port-Bowen, donne presque la situation exacte de *la Victoire* dans le havre Félix, et que la température moyenne que nous y éprouvâmes s'accorde également avec celle de ces quatre positions ; ce qui indique par conséquent un rapport graduel de température, qui est en opposition avec les idées qu'on se forme vulgairement sur ce point.

Je dois maintenant faire observer que notre observatoire avait été construit sur un plan beaucoup meilleur que celui des années précédentes. Étant plus spacieux et plus commode, l'haléine des observateurs ne se condensait pas si facilement sur les instruments. Celui qui était destiné à observer les passages avait été fait sur une plus grande échelle ; il avait 36 pouces, et sa position avait été vérifiée par des observations sur les étoiles circompolaires. Cependant, relativement aux observations en général, ce mois n'avait pas été heureux. La lune, pendant sa déclinaison vers le nord, avait toujours été cachée par des nuages, ce qui nous avait mis hors d'état d'obtenir les distances lunaires ordinaires. Nous avions encore à espérer que janvier serait plus favorable, et nous étions parfaitement préparés pour les observations que nous désirions faire. Nous n'avions pu faire aucune expérience sur l'aurore boréale, quoique nous l'eussions vue si souvent, attendu l'état du temps et la force du vent à ces époques.

Je ne parle point ici de l'état du baromètre, et j'en ai rarement fait mention dans mon journal ; car on ne peut bien en juger sans avoir sous les yeux la table et l'ensemble de toutes ses variations. Je me bornerai à dire que le degré qu'il indiquait était régulièrement enregistré quatre fois par jour. Nous en avions plusieurs à bord, entre autres celui qui avait servi dans les voyages précédents, et que nous devons à la libéralité de l'amirauté. Les observations magnétiques ne fournirent rien qui mérite d'être rapporté.

Il fut très-satisfaisant pour nous de voir que la gèle n'avait pas causé le plus léger accident parmi les hommes de notre équipage ; et en continuant les mêmes soins, nous espérions n'être pas moins heureux par la suite, quoique nous sussions parfaitement que tous les soins sont quelquefois inutiles. Après être resté quelque temps dans une température qui ne peut nuire, il ne faut quelquefois que tourner un angle pour être exposé subitement à un coup de vent imprévu ou à quelque courant d'air, dont l'effet est aussi soudain qu'inévitable. Celui à qui cet accident arrive, est le seul qui ne s'en aperçoive pas, et si par malheur il est seul, les suites peuvent en être irréremédiables. Tandis que tout le reste de notre équipage jouissait de ce bon état de santé, il était pénible de voir que le pauvre armurier approchait de sa fin. Il le sentait lui-même, il s'y attendait depuis quelque temps, et il était résigné. Mais c'était un destin qu'il n'aurait pu retarder longtemps quand même il fût resté en Angleterre, et nous n'avions pas lieu de croire qu'il eût été accéléré par le voyage ou par le climat.

L'épreuve de ce second mois continua à nous démontrer la bonté de nos arrangements intérieurs, et nous ne trouvâmes rien à y changer. Nous fûmes particulièrement charmés du succès de notre appareil pour condenser la vapeur produite dans l'intérieur du navire. Quelque différentes que soient les circonstances, il est évident que le principe en était le même que celui du condensateur de la machine à vapeur de Watt. Nous avons eu de nombreuses preuves de l'efficacité du moyen que nous avons employé ; mais je dois changer ici quelque chose à ce que j'ai dit précédemment sur la quantité de glace qui s'amassait par semaine dans nos trois condensateurs. J'ai dit qu'elle montait en totalité à environ un boisseau par jour. C'était le résultat de nos premières épreuves avant que nous eussions bien réglé la production et le taux moyen de la chaleur entre les ponts. Mais pendant que nous faisons des essais pour découvrir le degré de température le plus convenable, et pour l'entretenir constamment, nous reconnûmes que la quantité de glace produite dans les condensateurs était sujette à de grandes variations, et que, dans certaines semaines, elle montait à peine à quatre boisseaux. Il nous fut facile de nous assurer que cette quantité augmentait en proportion de l'accroissement de la chaleur dans l'intérieur du vaisseau, et notamment les jours où l'on faisait sécher le linge qui avait été lavé ; il ne faut qu'un

instant de réflexion pour voir que c'en était la suite nécessaire. Nous ne trouvions aucun avantage dans cet accroissement de chaleur ; et comme nous reconnûmes que le degré de température avait d'abord été fixé trop haut sans nécessité et sans avantage, nous la réduisîmes à un taux moyen de 45° ; la glace produite chaque semaine monta alors à environ quatre boisseaux, et quelquefois à un peu moins.

Non-seulement nos hommes se trouvèrent ainsi dans une température convenable, et l'intérieur du navire fut maintenu sec, ainsi que tout ce qui s'y trouvait ; mais nous ne fûmes plus obligés de placer des poêles dans la cale, et dans les coins les plus éloignés. Il en résultait moins de fatigues, d'inconvénients, et probablement de dangers, et en outre la consommation du charbon devenait beaucoup moindre. Chacun sait que ces différents points avaient occupé l'attention de tous ceux qui avaient navigué avant nous sur ces mers. Ce fut donc pour nous une raison de nous féliciter d'avoir été les premiers à y réussir, et cela par des moyens aussi simples que peu dispendieux. Si j'indique cet expédient aux bâtiments qui navigueront à l'avenir sur les mers septentrionales, n'importe pour quel objet, c'est parce qu'il est aussi facile à adopter qu'à comprendre, d'après la description générale que j'en ai déjà donnée.

L'école continuait à plaire à nos hommes, et ils faisaient des progrès évidents dans l'étude de la religion, de la morale et des sciences les plus indispensables. Ce plan aurait été utile quand bien même il n'aurait servi qu'à les occuper ; car c'était à les tenir toujours en haleine, de manière ou d'autre, que tendaient tous nos soins. La chasse nous procurait fort peu de gibier ; mais c'était un exercice, et il faisait variété. A défaut des lièvres, si souvent suivis, si rarement tués, l'espérance nous amusait du moins, quoique les feuilles de notre registre de chasse fussent presque toutes en blanc. Quoi qu'il en soit, trois mois s'étaient écoulés depuis que nous étions retenus en cet endroit, sans nous être ennuyés et presque sans nous en être aperçus, et nous n'avions été obligés d'inventer aucun amusement pour tuer le temps. Ceux de nos hommes qui avaient l'ambition de s'instruire, pensaient, je crois, qu'il s'était passé trop rapidement ; car ils prévoyaient que les devoirs dont ils auraient à s'acquitter quand l'été reviendrait, forceraient de supprimer l'école avant qu'ils eussent fait autant de progrès qu'ils le désiraient.

Si nous jetions les yeux sur l'année qui venait de se terminer, elle

nous offrait un tableau mélangé de bien et de mal, et c'est en général l'histoire de la vie humaine. D'abord, l'expédition même avait été une chose désespérée ; elle avait enfin été entreprise, grâce à la libéralité généreuse d'un négociant de Londres, dont le nom ne peut être oublié. Des arrangements mal faits, et auxquels il était devenu impossible de remédier, nous avaient causé une foule de délais, de contrariétés et de désappointements ; avaient inspiré des craintes et de sinistres pressentiments à ceux qui se laissaient aller aisément au découragement, et n'avaient pas même laissé sans inquiétude ceux qui avaient plus de confiance ; et pourtant, à la fin de cette année, nous avions fait plus que nous ne l'avions espéré, plus que personne n'aurait pu s'y attendre ; car nous nous étions avancés dans le même détroit plus loin que tous nos devanciers, malgré tous les avantages qu'ils avaient eus sur nous. Nous nous étions trouvés dans des dangers fréquents et terribles, et nous nous en étions tirés ; et comme ce n'avait pas été par nos simples efforts, nous comptions pour l'avenir sur la même protection de la Providence, que nous nous efforcions de mériter encore davantage. Si nous avions poursuivi jusque-là « la chimère d'un passage au nord-ouest, » comme on l'a nommée, nous avions l'espoir de la suivre encore plus loin ; d'obtenir un résultat positif de nos travaux, et du moins de découvrir cette portion inconnue des côtes septentrionales de l'Amérique ; découverte à laquelle se sont bornées, je crois, depuis longtemps, les espérances de tous les hommes sensés à ce sujet. Nous nous trouvions dans une position avancée ; nous apercevions avant peu les indices d'un nouvel été, et dès que nous aurions recouvré la liberté, chaque pas que nous ferions serait une nouvelle découverte.

Si nos pensées se portaient vers l'Angleterre, ce n'était pas pour regretter la promesse futile que nous y rentrerions peut-être l'année suivante ; mais nous étions fâchés de n'avoir trouvé aucun moyen d'y envoyer de nos nouvelles depuis que nous avions quitté l'établissement danois de Holsteinborg. Nous n'avions pas rencontré de bâtiments baleiniers ; mais, attendu la saison et la marche que nous suivions, ces bâtiments pouvaient facilement informer nos amis que, quoiqu'ils ne nous eussent pas vus, ce n'était pas une raison pour craindre pour nous ; et tout le monde savait que nous étions pourvus d'une habitation pour l'hiver, et que nous avions dû trouver dans les approvisionnements laissés par *la Furie*, tout ce que nous aurions pu nous procurer en Angleterre.

CHAPITRE XVI.

Commencement de 1830. — Première rencontre des Esquimaux sur cette côte. — Description de leur village, de leur état de société et de leurs mœurs. — Ils sont reçus à bord. — Ils nous donnent quelques informations géographiques et nous en promettent davantage.

La nouvelle année commença par un temps beau et serein, et qui semblait doux, quoique le thermomètre fût à 16° au-dessous de zéro, et qu'il descendît ensuite à 22°. Le ciel, à midi, offrait les belles teintes d'un soir d'été, mais d'un caractère différent de ce qui arrive dans des climats plus méridionaux : les hautes montagnes, à l'horizon, avaient un coloris presque écarlate, et le firmament qui les couvrait était d'un pourpre brillant, mais plus foncé que celui qu'un crépuscule semblable produirait en Angleterre. Cette seconde fête de la saison de Noël fut célébrée à peu près comme la première ; et nos hommes, après un bon et copieux dîner, se donnèrent un concert qui répondait parfaitement à leur bal ; l'un et l'autre étant en harmonie parfaite avec notre établissement, avec nos appartements, et avec le climat sous lequel nous nous trouvions, et ayant du moins par conséquent le mérite de l'à-propos. Mais qu'importe la manière, si l'on peut se rendre heureux innocemment ? Il est probable que, s'ils eussent été en Angleterre, la moitié d'entre eux se seraient enivrés, ce qui est le chemin exclusif du bonheur dans l'opinion de nos concitoyens ; mais je ne puis m'empêcher de penser comme Froissard, que, quoique ce soit l'usage en Angleterre, c'est jouer de soi-même *bien tristement*.

Le thermomètre subit pendant la nuit (2 janvier) plusieurs changements en quelques heures, sans aucune cause apparente, et la lune fut entourée d'un halo remarquable. En coupant la glace, on en trouva l'épaisseur de cinq pieds quatre pouces, ce qui donnait une augmentation de près de trois pieds pendant le mois précédent ; à moins, comme cela est possible, que quelque fragment détaché n'eût été poussé par la marée sous le champ de glace, et ne s'y fût attaché. Le vent augmenta dans le cours de la journée, le temps fut couvert,

et le froid se fit rigoureusement sentir, quoique la température ne fût que de 19° au-dessous de zéro. Le lendemain (3), il fit plus doux parce que le temps était plus calme; la température fut d'abord la même que la veille, mais elle monta ensuite de 8°. C'était un dimanche, et on le passa à l'ordinaire.

Le temps fut chargé (4 janvier); un vent du sud amena de la neige, et le thermomètre monta à 7° au-dessous de zéro. Les rochers, dont la neige avait été balayée par le vent, en furent de nouveau couverts, de sorte qu'on ne voyait de toutes parts qu'une surface blanche qui, avec la mer devenue une plaine solide, montagneuse et également blanchie par la neige, offrait la vue la plus aride qu'on puisse imaginer, sans avoir rien de pittoresque, rien qui pût inspirer le moindre intérêt. Tel est le spectacle que présente presque partout cette misérable contrée, surtout en hiver. Le voyageur peut être peintre ou poète, mais ses talents descriptifs ne lui seront d'aucune utilité en ce pays, à moins qu'il n'ait l'audace d'inventer ce qu'on n'y voit pas.

Nous avions pensé la veille qu'il y avait une augmentation visible dans le crépuscule à midi; mais la journée du 5 fut sombre et nuageuse, quoique calme et par conséquent douce. La hauteur moyenne du thermomètre fut de 8° au-dessous de zéro, et son plus haut point fut de 4°. Le temps, devenu encore plus chargé dans la soirée, nous contraria beaucoup; cependant nous pûmes observer quelques occultations dans le ciel. Les lièvres se montrèrent en grand nombre dans le cours de cette journée, et l'on en tua un. Cette circonstance mérite d'être remarquée, parce que, dans les expéditions précédentes, on n'en avait jamais vu en janvier. La construction d'un escalier en neige fut une occupation et un amusement pour nos hommes, qui avaient appris à tirer vanité de la beauté et de la perfection de leur architecture et de leur maçonnerie en glace.

Le vent ayant passé au nord (6 janvier), le froid devint très-vif, mais le ciel brillait de teintes magnifiques, variées de pourpre et de rouge. Un nouveau mesurage de l'épaisseur de la glace confirma nos premiers soupçons; nous ne la trouvâmes que de quatre pieds et demi, ce qui était pourtant encore un demi-pied de plus que celle qu'on avait trouvée dans les voyages précédents à la même époque de l'année: la cause en était probablement le moins de profondeur de l'eau. Une aurore fort pâle se montra au zénith. Le lendemain (7 jan-

vier) un ciel brillant, à dix heures du matin, nous offrait un aspect tout à fait nouveau : l'espace au-dessus de la lune qui se couchait, était d'une riche couleur d'or ; tandis que, du côté du soleil, le firmament avait une teinte brillante d'argent ; ce qui est précisément le contraire de ce qu'on observe ordinairement dans les autres climats.

Le vent augmenta (8 janvier), et il chassait la neige avec force ; mais une belle nuit nous permit de faire plusieurs observations utiles. Le ciel présentait le même coloris, et le thermomètre était à 26° au-dessous de zéro. Le vent balaya de nouveau la neige qui couvrait la cime d'un grand nombre de rochers. Pendant cette journée et la précédente, nos hommes s'occupèrent à porter du sable sur la glace, mesure préparatoire avant de procéder à l'ouverture du canal par lequel nous avions dessein de faire passer le vaisseau, quand le temps de partir serait arrivé.

Étant allé à terre dans la matinée (9 janvier), un de nos marins m'informa qu'il avait vu des hommes de l'observatoire. Je marchai sur-le-champ dans la direction qu'il m'indiqua, et je vis bientôt quatre Esquimaux près d'une petite montagne de glace, à peu de distance de la terre, et à environ un mille du vaisseau. Ils se retirèrent derrière la montagne dès qu'ils m'aperçurent ; mais, comme je continuais à avancer, tous se montrèrent tout à coup, formant un corps de dix de front, sur trois de profondeur, et il y avait du côté de la terre un homme séparé des autres, et qui paraissait assis sur un traîneau. J'envoyai mon compagnon chercher le commandant Ross avec quelques hommes auxquels je fis donner ordre de se tenir à quelque distance de lui. Avançant alors seul jusqu'à une cinquantaine de toises, je vis que chacun d'eux était armé d'une espèce de javeline et d'un couteau ; mais je n'aperçus ni arcs ni flèches.

Sachant que lorsque des tribus différentes de ce peuple se rencontrent, elles se saluent en prononçant les mots *tima*, *tima*, je leur adressai la parole en leur propre langue, et ils me répondirent par une acclamation générale du même genre. L'homme qui était à l'écart, fut alors appelé, et il se plaça en tête de la ligne. Mes compagnons étant bientôt arrivés, nous avançâmes jusqu'à une trentaine de toises, et jetant par terre nos fusils, nous leur criâmes *aja tima*, sachant que c'était leur manière d'ouvrir une communication amicale. A l'instant, ils jetèrent en l'air de tous côtés leurs javelines et

leurs couteaux, en répétant le cri *aja*, et en étendant les bras, pour montrer qu'ils étaient aussi sans armes. Cependant comme ils ne changeaient pas de place, nous nous approchâmes d'eux, et nous embrassâmes successivement tous ceux qui étaient sur la première ligne, en passant la main sur leurs vêtements de haut en bas, démonstration d'amitié dont ils s'acquittèrent à leur tour envers nous. Tout cela parut leur faire grand plaisir; ils l'exprimèrent tous en riant, en criant, et en faisant des gestes étranges, et ils nous accordèrent sur-le-champ et sans hésiter, toute leur confiance.

L'expérience que le commandant Ross avait acquise dans ses précédents voyages nous fut alors de la plus grande utilité. Nous les informâmes que nous étions des Européens (*Kablunæ*), et ils nous répondirent qu'ils étaient des Innuits. Leur nombre était de trente et un. Le plus âgé avait soixante-cinq ans; il y en avait six de quarante à cinquante ans, vingt de vingt à quarante, et les quatre autres étaient plus jeunes. Deux d'entre eux étaient boiteux, et les deux autres les portaient sur des traîneaux, ainsi que le vieillard. L'un de ceux-ci avait perdu une jambe, en attaquant un ours, à ce que nous pûmes comprendre, et l'autre avait une dislocation ou quelque autre accident à la cuisse. Tous étaient bien vêtus, principalement en peaux de renne; leur vêtement de dessus était doublé, et leur entourait le corps, tombant par devant du bas du menton jusqu'à mi-cuisse, et ayant par derrière un capuchon pour couvrir la tête. La partie de derrière atteignait le bas de la cuisse, et se terminait en pointe, à peu près comme l'habit d'un soldat autrefois. Les manches leur couvraient le bout des doigts. Des deux peaux qui composaient ce vêtement, celle de dessous avait le poil tourné du côté du corps, et celle de dessus était disposée en sens inverse. Ils avaient deux paires de bottes, le poil de chacune étant tourné en dedans, et ils portaient par-dessus des pantalons de peaux de renne, descendant très-bas sur les jambes. Quelques-uns d'entre eux avaient des souliers par-dessus leurs bottes, et des pantalons en peau de veau marin au lieu de peau de renne.

Avec cette immense quantité de vêtements, ils paraissaient plus grands et plus gros qu'ils ne l'étaient réellement. Tous portaient des javelines, qui ressemblaient assez à une canne, et qui avaient à un bout une boule de bois ou d'ivoire, et à l'autre une pointe en corne. Cependant en les examinant, nous vîmes qu'elles étaient formées de

petits morceaux de bois et d'os d'animaux fort artistement joints ensemble. Les couteaux que nous leur vîmes d'abord, étaient d'os ou de bois de renne, sans pointe ni tranchant, et formaient une arme fort peu dangereuse ; mais nous découvrîmes bientôt que chacun d'eux portait suspendu derrière le dos un couteau méritant mieux ce nom, qui était garni d'une pointe de fer, et dont plusieurs étaient même bordés de ce métal. Nous en vîmes un qui était formé de la lame d'un couteau fermant anglais, et qui avait encore la marque du cou-telier. Elle avait été fixée dans un manche, de manière à en faire une espèce de poignard.

C'était une preuve que si cette tribu n'avait pas eu de communi-cation directe avec les Européens, elle en avait du moins eu avec celles qui trafiquent avec eux. A la vérité le commandant Ross ne reconnut parmi eux aucune de ses anciennes connaissances, et il était évident qu'il leur était inconnu. Mais quand il leur nomma différentes places dans la baie de Repulse, ils le comprirent aussitôt, et étendirent le bras dans cette direction. Il comprit aussi qu'ils étaient venus du sud ; qu'ils avaient aperçu le vaisseau la veille ; que leurs huttes étaient à quelque distance vers le nord, et qu'ils ne les avaient quittées que dans la matinée.

N'ayant pu prévoir une pareille rencontre, nous n'avions sur nous aucun présent à leur faire, et nous envoyâmes un de nos hommes au vaisseau pour en rapporter trente et un morceaux de cercles de fer, afin de pouvoir faire un présent à chaque individu. Mais avant qu'il fût de retour, ils consentirent à nous accompagner à bord, et nous arrivâmes bientôt à notre mur de neige. Cette vue ne parut leur causer aucune surprise ; et dans le fait, cet ouvrage ressemblait trop aux leurs pour leur en inspirer ; et ni le vaisseau, ni la quantité de bois et de fer qu'ils avaient sous les yeux ne leur arrachèrent les signes d'étonnement que les mêmes objets avaient occasionnés aux tribus sauvages que nous avions trouvées en 1818 dans le nord de la baie de Baffin. Il était évident que même l'abondance de ces maté-riaux n'avait rien de surprenant pour eux.

Cependant le fer que nous leur donnâmes causa une joie univer-selle. Ils nous offrirent en retour leurs javelines et leurs couteaux, et ils parurent aussi satisfaits que surpris quand ils nous virent refuser de les accepter. Il était facile d'observer que leur extérieur était très-supérieur au nôtre, car ils étaient tout au moins aussi bien

vêtus, et beaucoup mieux nourris. Leurs joues étaient rebondies, et couvertes d'autant d'incarnat qu'il pouvait s'en montrer sous une peau si basanée. Comme celle des autres tribus d'Esquimaux, leurs figures empreintes d'une expression de bonne humeur, formaient un ovale régulier. Ils avaient les yeux noirs et rapprochés l'un de l'autre, le nez petit et les cheveux noirs. Leur peau n'était pas aussi cuivrée que celle des autres Esquimaux que j'avais vus autrefois dans le nord. Ils semblaient aussi être plus propres ; et, ce que je n'avais jamais vu, leurs cheveux étaient coupés courts et arrangés avec quelque soin.

Leurs vêtements étaient faits avec beaucoup de dextérité. Quelques-uns étaient ornés de franges faites avec des nerfs, ou de petits os attachés ensemble. Des peaux de gloutons, d'hermines et de veaux marins gris, suspendues sur leur poitrine, semblaient aussi leur servir d'ornements. Leurs traîneaux étaient fort grossièrement fabriqués ; les côtés en étaient composés d'os attachés ensemble et entourés d'une peau, et les traverses étaient les jambes de devant d'un renne. L'un d'eux n'avait que deux pieds de longueur sur quatorze pouces de largeur ; les autres avaient de trois à quatre pieds de longueur. La partie qui touchait à terre était recouverte de glace, ce qui en rendait le mouvement très-facile.

On fit entrer trois d'entre eux dans la cabane, et là ils donnèrent enfin assez de marques d'étonnement. Les gravures représentant des Esquimaux, jointes aux relations des voyages précédents, leur firent grand plaisir, car ils reconnurent sur-le-champ que c'étaient des portraits d'individus de leur nation. Les miroirs furent à l'ordinaire la principale source de surprise, mais cette surprise augmenta encore quand ils se virent dans notre plus grande glace. La lampe et les chandeliers ne les étonnèrent guère moins. Cependant ils ne montrèrent jamais le désir de se mettre en possession d'aucun des objets qu'ils voyaient ; recevant seulement, avec des signes de reconnaissance auxquels on ne pouvait se méprendre, les choses qui leur étaient offertes. Nos viandes conservées ne leur plurent pas ; cependant l'un d'eux, qui en mangea un morceau, parut le faire comme par obéissance, en disant que cela était fort bon. Mais, à force de questions, le commandant Ross lui fit avouer qu'il n'avait pas dit ce qu'il pensait, et ses compagnons, en ayant reçu la permission, jetèrent ce qu'il leur avait été donné. On offrit ensuite de l'huile au même homme ; il la but avec un air de satisfaction, et dit qu'elle était

réellement bonne. C'est ainsi que le goût de toutes ces tribus est admirablement adapté aux aliments dont elles sont forcées de se nourrir ; et que leurs idées de bonheur sont analogues aux moyens qui leur ont été donnés pour se le procurer. Ces hommes, au milieu de leur graisse et de leur huile, de leur nourriture dégoûtante et d'une odeur infecte, n'avaient aucun motif pour envier les aliments délicats servis sur les tables du sud, et s'ils s'y étaient assis, non-seulement ils auraient éprouvé du dégoût, mais ils auraient eu sans doute pitié de notre barbarie et de notre ignorance ; même s'ils avaient pu se résoudre à manger de nos mets, ce n'aurait été que lorsque la faim les y aurait forcés.

Trois autres furent reçus ensuite dans la cabane de la même manière, tandis que les premiers amusaient leurs compagnons en leur faisant le récit de ce qu'ils avaient vu. Une course eut ensuite lieu entre l'un d'eux et un de nos hommes ; mais ils y mirent l'un et l'autre tant de politesse, qu'on ne put dire quel était le vainqueur. Un marin joua alors du violon ; et ils se mirent à danser avec nos hommes, paraissant ainsi avoir plus de goût pour la musique que les voyageurs qui nous avaient précédés n'en avaient trouvé parmi les tribus de ce même peuple.

L'instant étant venu de nous séparer, nous leur proposâmes de les accompagner pendant une partie du chemin qui conduisait à leurs huttes, dont ils nous montrèrent la direction, en nous faisant entendre que leurs femmes, leurs enfants, leurs chiens et leurs traîneaux y étaient, et qu'ils y avaient des vivres en abondance. Chemin faisant nous trouvâmes sur la glace un trou de veau marin, et ils nous montrèrent comment ils se servaient de leur javeline, en l'agrandissant pour y placer une baguette de frêne ou de bouleau, et de quelle manière ils lançaient cette arme. Mais toutes nos questions ne purent nous apprendre ce qu'il nous importait le plus de savoir, c'est-à-dire, de quel côté se trouvait une mer libre. A la vérité ils nous montraient toujours le côté du nord ; mais ne pouvant comprendre ce qu'ils nous disaient quand nous leur demandions ce qui se trouvait au sud et à l'ouest, nous fûmes obligés de remettre nos questions à un autre jour. Après avoir fait environ deux milles, nous traçâmes une marque sur la neige pour indiquer l'endroit où nous nous retrouverions le lendemain, leur faisant comprendre que nous irions voir leurs huttes ; proposition qu'ils accueillirent avec la plus grande satisfaction. Nous

nous séparâmes avec les mêmes cérémonies qui avaient accompagné notre rencontre.

Ce fut pour nous une journée très-satisfaisante, car nous avions renoncé à tout espoir de trouver des habitants en cet endroit, et nous savions que c'était des naturels du pays que nous devions attendre les instructions géographiques qui nous aideraient à aplanir les difficultés et à continuer notre course. Il fallait quelque philosophie pour spéculer sur les connaissances qu'on pourrait obtenir d'une tribu si peu nombreuse, vivant dans un pays si éloigné, si aride, si sauvage, si repoussant, et cependant composée d'hommes pleins de vigueur et de santé, bien nourris, et jouissant de tout ce qui constitue en cette contrée, non-seulement la richesse, mais l'opulence du luxe, puisqu'ils étaient amplement munis de provisions, et de tout ce qui pouvait être nécessaire à leurs besoins; et si le moraliste veut réfléchir sur la nature et la distribution du bonheur en ce monde, et sur la manière admirable dont les désirs, dans toutes les parties du globe, sont adaptés aux moyens de les satisfaire, l'homme pieux n'oubliera pas la main toute-puissante qui, dans les circonstances en apparence les plus désespérées, prépare ainsi pour ses créatures une table dans le désert.

Après le service divin (10 janv.), que nous célébrâmes à cet effet de très-bonne heure, nous nous mîmes en chemin pour nous acquitter de notre promesse, quoique le thermomètre fût descendu à 37° au-dessous de zéro. Nous trouvâmes les naturels au rendez-vous convenu. Dès que nous en approchâmes, un d'entre eux, qui paraissait un chef, s'avança à environ cinquante toises, en étendant les bras pour prouver qu'il était sans armes. Nous jetâmes nos fusils par terre, et tous les Esquimaux qui étaient en arrière jetèrent aussi toutes leurs armes, comme ils l'avaient fait la veille, et nous attendirent en poussant leurs cris ordinaires. Leur nombre était alors augmenté d'une vingtaine d'enfants, et nous les saluâmes suivant les formes accoutumées.

Nous vîmes bientôt leur village, qui était composé de douze huttes de neige, placées à l'extrémité d'une petite crique, à environ deux milles et demi du vaisseau. Elles avaient l'air d'un bassin renversé, et aucun ordre n'avait été observé dans leur position relative. Chacune de ces huttes était précédée d'un passage couvert, long et tortueux, à l'entrée duquel étaient les femmes avec leurs filles et leurs enfants

en bas âge. Nous fûmes invités à y entrer, et comme nous avions préparé pour les femmes des présents de grains de verre et d'aiguilles, la distribution que nous en fîmes eut bientôt fait disparaître la timidité qu'elles avaient montrée dans le premier moment.

Ce passage, toujours long, et généralement tortueux, conduisait à l'appartement principal, qui était en dôme, et de forme ronde, ayant dix pieds de diamètre quand il n'était destiné qu'à une famille, mais qui formait un ovale de quinze pieds sur dix quand il devait en contenir deux. En face de la porte était un banc de neige, occupant près d'un tiers de la largeur de la hutte, d'environ deux pieds et demi de hauteur, et dont le haut, bien nivelé, était couvert de différentes peaux. C'était le lit général de tous ceux qui l'habitaient. A un bout, était assise la maîtresse de la maison, en face d'une lampe, dans laquelle une mèche de mousse brûlant dans l'huile, comme c'est la coutume générale de ce peuple, produisait une flamme suffisante pour répandre la lumière et la chaleur, de sorte qu'on n'éprouvait aucune atteinte du froid. Au-dessus de la lampe était suspendu un vase de pierre, dans lequel de la chair de renne et de veau marin était à cuire dans l'huile, et ils ne paraissaient pas manquer de provisions semblables. Du reste, ces provisions, leurs vêtements, et le peu d'ustensiles qu'ils possédaient, étaient dans une confusion inexprimable, et qui prouvait du moins que l'esprit d'ordre n'était pas au nombre de leurs vertus.

Il fut beaucoup plus intéressant pour nous de remarquer, au milieu de tout ce désordre, quelques saumons frais, puisque s'ils pouvaient se procurer ce poisson, il n'était pas douteux que nous ne pussions en faire autant, et nous ne pouvions trop multiplier nos ressources. Leurs réponses à nos questions sur ce sujet nous apprirent qu'il s'en trouvait en grande quantité, et nous laissèrent la perspective d'un amusement, et d'un bon prix de notre travail. Ils nous offrirent alors en retour de nos présents tout ce qui pourrait nous être agréable, et nous acceptâmes quelques javelines, quelques arcs avec leurs flèches, quelques échantillons pour notre collection d'histoire naturelle, et un ornement d'oreille, qui était une boule de minerai de fer, décorée en outre de quelques dents de renard qui y étaient attachées, et d'une frange en nerfs. Quelques aiguilles que nous ajoutâmes à notre premier présent, achevèrent de nous gagner leur affection et leur confiance sans réserve.

En parlant de ces huttes, entièrement construites en neige, je dois

ajouter qu'elles étaient toutes éclairées par une grande pièce de glace transparente, de forme ovale, enchâssée dans la neige à environ moitié de leur hauteur, du côté de l'est. Il n'y avait dans toutes les huttes que bien peu de différence dans la forme, la grandeur et la position de cette espèce de fenêtre. Nous remarquâmes aussi ensuite — ce qui nous avait d'abord échappé, attendu que le peu de clarté permettait à peine de distinguer les objets — que vers le milieu de chaque passage conduisant dans la hutte, il se trouvait un embranchement aboutissant à un réduit destiné pour les chiens. Nous vîmes aussi que l'entrée extérieure du passage pouvait toujours être tournée de manière à empêcher le vent d'y pénétrer. Nous apprîmes que ces huttes venaient seulement d'être construites; elles n'avaient encore qu'un jour d'existence; ce qui prouve que l'architecture de ce pays n'exige pas beaucoup de temps. Leur provision d'hiver de chair de renne et de veau marin était enterrée sous la neige: ils l'amassent pendant l'été, et ils y ont recours dans la saison des grands froids. On n'avait pas remarqué jusqu'ici cet usage des naturels de ces contrées; était-ce par oubli, c'est ce que nous ne pouvions décider.

Les femmes n'étaient certainement pas des beautés, mais du moins elles n'étaient pas inférieures à leurs maris, et elles ne se conduisaient pas moins bien. Toutes celles qui avaient plus de treize ans semblaient être mariées, et il y en avait trois ou quatre dans chaque hutte. Faisaient-elles toutes partie du même établissement, c'est ce dont nous ne pouvions être sûrs. Elles étaient de petite taille, et fort au-dessous des hommes sous le rapport des vêtements et de la propreté; leurs cheveux particulièrement étaient grasseyés et en désordre. Leurs traits étaient pleins de douceur, et leurs joues avaient les mêmes couleurs que celles des hommes. Une fille de treize ans pouvait même passer pour avoir une jolie figure. Toutes étaient plus ou moins tatouées, surtout sur le front, et de chaque côté de la bouche et du menton. Cet ornement ne consistait qu'en lignes, sans former aucun dessin, ce qui est conforme à l'usage des Esquimaux du nord-ouest de l'Amérique, d'après les relations de divers voyageurs. Leurs vêtements ne différaient guère de ceux des hommes, si ce n'est que celui de dessus se terminait en pointe par devant comme par derrière; quelques-unes y ajoutaient une frange de différentes peaux.

Il nous restait alors à faire les questions importantes, et nous reçûmes les réponses suivantes, où il se trouvait de bonnes et de mau-

vaies nouvelles. Ils connaissaient Igloolik, l'île Winter, et la baie de Repulse ; et il n'y avait que treize jours qu'ils avaient quitté Akoolee, station située en face de cette baie. Ils étaient venus à l'endroit où nous les avions trouvés , pour se rapprocher de la mer libre, qu'ils nous dirent être à quelque distance vers le nord. Ils ajoutèrent que la terre que nous avions à l'est était une île nommée Kajaktagavik, et qu'ils étaient venus le long de la côte occidentale, où il y avait plusieurs grandes rivières : mais nous ne pûmes bien comprendre s'il y avait un passage au sud de cette île, ou de la pointe méridionale que nous avions en vue. Rien n'était plus contrariant , car c'était de ce côté qu'était tout notre espoir d'aller plus loin, et nous ne pouvions douter que la terre que nous avions à l'est, ne fût le continent de l'Amérique.

Ils nous informèrent en outre qu'il se trouvait beaucoup de bœufs musqués sur les montagnes du côté du sud ; que tous les rennes passaient par ce chemin en avril, et la peau d'un glouton, que nous leur achetâmes , prouvait que cet animal s'y trouvait aussi. Ils nous expliquèrent leur manière de chasser le renne. C'est exactement celle qui est adoptée dans d'autres parties de ce pays, et comme la description en a déjà été faite plusieurs fois, je me bornerai à dire qu'elle consiste à prendre l'apparence de cet animal, en se couvrant la tête de celle d'un renne avec son bois, et que par cet expédient les chasseurs arrivent jusqu'au milieu du troupeau sans avoir été découverts.

Lorsque nous voulûmes faire un dessin de leur village, ils parurent éprouver de l'inquiétude, mais ils furent satisfaits dès que nous leur eûmes expliqué ce que nous voulions faire, et ils furent enchantés de la fidélité de l'esquisse, quand elle fut terminée, chacun d'eux y reconnaissant son habitation. Comme il était alors temps de songer à retourner au vaisseau , plusieurs d'entre eux offrirent de nous accompagner, et nous prîmes congé des femmes et des enfants, invitant l'homme qui avait perdu une jambe , à venir à bord le lendemain, pour que notre chirurgien l'examinât. Huit d'entre eux nous suivirent au vaisseau. Nous en abandonnâmes six aux soins de l'équipage, et nous invitâmes les deux chefs à venir dîner avec nous dans la cabane.

La vue des couteaux , des fourchettes et des autres objets qui se trouvaient sur la table fut pour eux une source d'étonnement, et si leur goût ne s'était pas perfectionné depuis la veille, du moins la soupe parut leur plaire, et ils apprirent sur-le-champ à se servir d'une

cuiller, sans trop de gaucherie. Ils étaient du moins bons imitateurs, car, après avoir observé nos mouvements pendant quelques instants, ils se servirent également du couteau et de la fourchette, comme s'ils y eussent été accoutumés toute leur vie. Ils parurent alors manger avec plaisir la viande conservée, et le saumon, ce qui était plus naturel, mais ils ne pouvaient souffrir la viande salée, ni le pudding, ni le riz et le fromage. Après avoir dîné, ils désirèrent se lever de table, et nous les conduîmes à leurs compagnons qui avaient été également bien traités par nos marins, et que nous trouvâmes dansant avec eux.

Tandis que nous retournions au vaisseau avec eux avant le dîner, un coup de vent très-froid partit tout à coup d'une vallée, et l'un d'eux me disant que j'avais une joue gelée, fit sur-le-champ une boule de neige, et m'en frotta. Après cela, il resta constamment près de moi, me recommandant souvent de couvrir ma joue d'une main pour prévenir le retour du même accident. Cette preuve d'un bon naturel contribua, ainsi que tout le reste de leur conduite, à nous donner une opinion favorable de cette peuplade; car tous montraient les mêmes dispositions, et nous aidaient à porter ce dont nous pouvions être chargés, comme s'ils n'eussent pu en trop faire pour nous obliger.

La matinée fut belle, mais froide (11 janvier); le thermomètre étant à 35° au-dessous de zéro. Comme nous attendions nos nouveaux amis, nous ne sortîmes point. A une heure l'homme qui avait perdu une jambe, et qui se nommait Tulluahiu, arriva sur un traîneau, tiré par un de ses compagnons, nommé Tiagashu, homme fort intelligent. Après avoir examiné son moignon, le chirurgien le trouva en bon état, guéri depuis longtemps, et comme le genou était courbé, il n'y avait aucune difficulté à y adapter une jambe de bois. Nous envoyâmes chercher le charpentier, pour en prendre la mesure. Tulluahiu, voyant ce dont il s'agissait, fut saisi d'un transport de joie. Comme il semblait extraordinairement communicatif, ainsi que son compagnon, nous déployâmes une carte, et nous vîmes qu'ils connaissaient tous les points entre Igloolik et la baie de Repulse, du moins leurs noms et même ceux de quelques-uns de leurs habitants. Lorsqu'on prononça celui d'Akoolee, et qu'on le leur montra sur la carte, ils reconnurent sur-le-champ leur position et celle du vaisseau.

Un d'eux, Tulluahiu, prit alors le crayon, et traça la ligne qu'ils

avaient suivie en venant. Il y marqua ensuite divers endroits, et compta sur ses doigts pour montrer qu'ils n'avaient dormi que neuf fois pendant leur voyage. Tiagashu traça ensuite une ligne de côtes, autour de laquelle il nous dit que nous pourrions faire voile pendant l'automne. Cette ligne se dirigeait à l'ouest, et désignait des caps, des baies et des rivières. A quelque distance de la côte, il indiqua des îles, et plaça un lac dans l'une d'elles. Pendant cette explication, il nous apprit en outre où nous pourrions trouver des saumons et des poissons en abondance. Son plan de la côte se dirigeait ensuite vers le nord, beaucoup au delà et à l'ouest de notre position actuelle. Il estimait la distance à deux journées de marche, et il nous dit qu'il s'y trouvait aussi des rivières qui se jetaient dans la mer.

Son compagnon reprit alors le pinceau, et traça plusieurs grands lacs dans la partie du pays où nous nous trouvions ; indiquant les endroits où nous rencontrerions des naturels du pays, désignant une route par laquelle il pourrait aller par terre jusqu'à la mer, en neuf jours de temps. Ils ajoutèrent pourtant qu'un de leurs compagnons était beaucoup meilleur géographe qu'eux, et ils nous promirent que nous le verrions. Cette discussion géographique étant terminée, ils nous apprirent que dix-huit de leurs hommes étaient partis pour aller tuer des veaux marins, mais qu'il faisait trop froid pour que les femmes et les enfants les accompagnassent. Nous les amusâmes ensuite jusqu'au dîner, en leur montrant les gravures jointes aux relations des voyages précédents. Ils semblèrent reconnaître tous les noms esquimaux, comme s'ils eussent du moins entendu parler des individus qui y étaient mentionnés ; et si nous avions mieux compris leur langue, nous aurions sans doute trouvé que le talent de savoir tout ce qui peut discréditer son prochain est tout aussi commun dans ces régions glacées que dans une petite ville de province en Angleterre, et qu'il n'est même pas nécessaire d'être très-proches voisins pour se mêler d'affaires auxquelles on devrait rester étranger, et pour être aussi méchant que possible. Je serais charmé de trouver l'occasion de reconnaître qu'en faisant cette conjecture, j'ai été injuste envers nos nouveaux amis ; mais il serait encore plus désirable qu'on pût prouver que je me trompe en ce qui concerne mon propre pays.

Dans la cabane, ceux d'entre nous qui prenaient du tabac attirèrent beaucoup leur attention ; mais ce qui produisit le plus d'effet sur eux fut un grand verre grossissant, qui, lorsqu'on le tenait entre eux, mon-

trait à chacun d'eux la figure de son ami grossie et agrandie d'une manière qui leur paraissait incompréhensible. Telles sont les jouissances que procure la nouveauté, et c'est ainsi que la curiosité d'une ignorance complète trouve toujours de nouveaux plaisirs. Mais nous, qui savons tout, nous qui connaissons même ce que nous n'avons ni vu ni appris, nous avons réussi à nous débarrasser de ces plaisirs. Il est même à craindre que le maître d'école, qui se trouve partout, ne reconnaisse bientôt que sa place n'est plus qu'une sinécure, tant les connaissances se jettent irrésistiblement sur ceux mêmes qui ne se donnent pas la peine de les chercher. C'est presque un proverbe qu'il n'y a pas de chemin du roi conduisant à la science ; mais une route aussi courte qu'un roi même aurait pu le désirer, sans avoir le pouvoir de l'ordonner, a été trouvée par ceux à qui les privilèges des connaissances cessent d'être odieux, quand ils peuvent les exercer eux-mêmes.

Heureusement du moins pour nos nouveaux amis, il n'y avait pas, dans ce pays illettré, de science à deux sous qui pût mettre des bornes à leur admiration ; aussi fut-elle complète, comme celle de leurs compagnons l'avait été la veille. Cependant un des mauvais côtés de leur ignorance se montra dans le dégoût que leur inspira un plum-pudding dont nous avions espéré régaler des estomacs accoutumés à trouver la graisse de veau marin une friandise, et l'huile rance préférable au marasquin. A la vérité nous ne pouvions leur offrir cette dernière liqueur, mais notre eau-de-vie leur parut aussi détestable que notre pudding. Ils ont donc encore à acquérir ce goût, qui, en pervertissant le caractère moral, a accéléré l'extermination de leurs voisins du côté du sud en Amérique. Si pourtant ces tribus doivent finir par disparaître, comme tel semble être leur destin, il vaut mieux qu'elles périssent graduellement par la force du rhum, que d'être exterminées en masse par le fer et le feu, comme lors des conquêtes des Espagnols ; puisqu'il y a du moins quelque plaisir, tout misérable qu'il est, dans ce suicide lent et volontaire. N'est-ce pas le destin des castes sauvages et incivilisées de faire place sur la terre aux hommes plus adroits et plus instruits, aux connaissances et à la civilisation ? l'ordre du monde le veut ainsi ; cet ordre est juste, et tous les raisonnements d'une philanthropie puérile, joints à ses efforts plus absurdes et plus blâmables, ne pourront briser un seul échelon d'un ordre de choses aussi sage qu'immuable. Tout ce que notre devoir exige, c'est que ce

destin ne soit ni accéléré par l'oppression et l'injustice, ni accompagné de souffrances individuelles.

Mais au milieu de ces réflexions accablantes, il était temps de renvoyer nos hôtes chez eux, et leur équipage, tel quel, les attendait. Nous expliquâmes à Tulluahiu que sa nouvelle jambe serait prête dans trois jours, et que nous espérions avoir le plaisir de la lui essayer. Nous donnâmes à chacun d'eux une des caisses d'étain qui avaient contenu des viandes conservées, et ils partirent au comble de la satisfaction. Il est délicieux de pouvoir répandre l'or à pleines mains sur ceux qui sont dans le besoin ; mais il ne l'est pas moins, je crois, de pouvoir obliger sans qu'il en coûte rien. En cette occasion, et avec ce qui ne valait guère mieux qu'un vieux poëlon, nous avons rendu ces pauvres gens aussi riches et aussi heureux que si ce que nous leur avons donné eût été d'argent, et eût dû se payer à prix d'or. Que personne ne s'imagine connaître la valeur d'un présent, avant d'avoir appris quel bonheur peuvent produire un grain de verre bleu, un bouton jaune, une aiguille, ou un fragment d'un vieux cercle de fer.

Un vent très-froid nous empêcha de les escorter une partie du chemin, comme nous en avions le projet. Nous ne nous occupâmes pendant le reste de cette journée qu'à placer hors de vue certains objets d'approvisionnement qui, par suite de leur peu de volume, auraient pu devenir une cause de tentation pour ces hommes si honnêtes jusqu'alors ; ne voulant pas avoir à nous reprocher de leur avoir donné l'idée d'un vice qui semblait leur être inconnu, vice commun à toutes les tribus sauvages, et qui n'est pas étranger non plus à quelques-unes de celles des Esquimaux, comme nous l'apprend l'expérience de plusieurs navigateurs.

CHAPITRE XVII.

Nouveaux renseignements géographiques reçus d'un des naturels, nommé Ikmalik.

— Continuations de nos communications avec eux. — Le mercure pur se gèle enfin à 39° au-dessous de zéro. — Premier lever du soleil de l'année. — Mort de notre armurier. — Fin du mois. — Résumé.

L'hydrographe qui nous avait été promis, nommé Ikmalik, arriva ce matin (12 janv.), accompagné de Tiagashu. Nous les fîmes entrer

dans la cabane, et nous laissâmes aux soins de l'équipage six autres Esquimaux qui étaient avec eux. La première nouvelle qu'ils nous apprirent, fut qu'ils avaient tué la veille plusieurs veaux marins, leur méthode étant, comme beaucoup de lecteurs le savent peut-être déjà, de les percer de leur javeline, quand le mouvement de la baguette placée dans le trou de la glace prouve que l'animal est monté près de la surface pour respirer. C'est ainsi que l'adresse même de l'être placé au dernier rang des créatures humaines, l'emporte sur la sagesse de l'animal le plus prudent, quoique ni nos amis les Esquimaux de cette tribu, ni les animaux qu'ils attaquaient, ne doivent être compris dans ces deux extrêmes.

Une esquisse de la terre déjà connue entre la baie de Repulse et le détroit du Prince-Régent, et où étaient indiqués les noms des différentes places, fut alors mise sous leurs yeux. Ils reconnurent sur-le-champ toutes les positions, et Ikmalik, prenant le crayon, compléta l'esquisse à partir d'Akoolee, en suivant d'abord de très-près, pendant un espace considérable, la ligne déjà tracée par Tulluahi. Ensuite, il la prolongea davantage vers l'ouest, au lieu de la faire tourner vers le nord, comme celui-ci l'avait fait, puis il l'inclina vers le nord-ouest, dans une direction plus favorable à nos vues. Il n'y marqua pourtant aucune île, et nous ne pûmes découvrir combien il comptait de journées, depuis la fin de sa carte jusqu'à Akoolee, près de la baie de Repulse. Cependant, il plaça très-correctement la baie et la rivière de Wager, et indiqua aussi plusieurs autres rivières. Il nous fit ensuite comprendre que notre vaisseau ne pourrait y passer avant l'automne, et nous fûmes obligés, pour le moment, de nous contenter de ces informations.

Nous montrâmes à nos nouveaux amis les portraits de naturels du pays, gravés d'après les dessins qu'en avaient faits les précédents navigateurs dans ces mers, et nous leur en dîmes les noms en même temps. Leurs noms n'eurent rien d'étranger pour leurs oreilles, mais tous deux furent frappés de la différence d'aspect qui existait entre ces individus et eux ; et sans la barbe, ils auraient été tentés de les prendre pour des portraits de femmes. Ce chef, Ikmalik, était un homme vigoureux et actif, d'environ cinq pieds dix pouces¹ ; c'était

¹ Mesure d'Angleterre, plus petite que celle de France d'environ un pouce par pied.
(Note du Traducteur.)

le phénix de cette tribu ; et parmi tous les autres, il n'avait peut-être pas son égal pour la taille et la force. Nous leur fîmes les mêmes présents qu'à leurs compagnons, et ils nous quittèrent heureux et reconnaissants.

Le thermomètre à 35° au-dessous de zéro, rendit ce jour (13 janv.) véritablement froid ; mais le vent n'était pas de nature à nous empêcher de tenir la promesse que nous avions faite à nos amis de les accompagner dans une expédition contre les veaux marins. Nous les trouvâmes à environ mi-chemin de leur village ; ils étaient sans armes ; et quand ils apprirent que nous allions à leurs huttes, ils y retournèrent avec beaucoup de joie. Une brise très-vive s'étant élevée en face de nous, le danger d'avoir le visage gelé devint sérieux ; mais nos amis se chargèrent de nous avertir, dès qu'ils verraient quelque partie de notre figure en péril, afin de la frotter avec la main, pour y établir la circulation du sang.

A cette seconde visite, les femmes avaient perdu presque toute leur timidité. Apprenant que ceux qui devaient aller à la chasse des veaux marins étaient déjà partis, nous entrâmes dans la hutte de Tulluahu, et nous y fûmes cordialement reçus par sa mère, sa femme et sa fille, qui, avec deux jeunes enfants, paraissaient composer toute sa famille. On avait préparé un costume complet de femme, pour m'en faire présent, semblable à ceux dont j'ai déjà fait la description. Mais il était facile de voir qu'on avait mis des soins tout particuliers pour que les peaux fussent en harmonie ensemble, et que les couleurs correspondissent de chaque côté. Le bas en était orné d'une frange, et il y avait une bordure blanche autour du capuchon, et des ouvertures pour les bras. Je ne doutai pas que ce ne fût un chef-d'œuvre, et il était de mon devoir de l'apprécier autant qu'une dame de Londres aurait estimé la plus belle parure, sortie des mains de la première couturière de la capitale. J'offris en retour à cette généreuse femme un mouchoir de soie, qui, de tout ce que je lui avais montré, était ce qui avait le plus attiré son attention. Je découvris bientôt aussi que, toute femme qu'elle était, elle avait des connaissances en géographie, et d'une toute autre espèce que celles qu'elle aurait pu acquérir dans une pension d'Angleterre, à l'aide du traité par demandes et réponses, et du livre sur l'usage des globes. Tiriksiu, c'était son nom, comprit fort bien ce que signifiait la carte que je lui montrai, et quand je lui eus mis en main un crayon, elle en traça

une à sa manière, qui y ressemblait beaucoup, mais qui contenait beaucoup plus d'îles. Elle y désigna les endroits où nous devrions nous arrêter chaque soir, et ceux où l'on pouvait se procurer des vivres. A ce dernier égard du moins, c'était une addition utile aux connaissances que nous avions déjà obtenues.

Les chasseurs revinrent bientôt, rapportant un grand veau marin blanc. Le reste de nos gens vinrent nous rejoindre. Partout où ils s'étaient présentés, ils avaient été aussi bien accueillis que nous, et ils avaient vu dans toutes les huttes où ils étaient entrés, de grandes provisions de chair de renne et de veau marin, qui avaient évidemment été enterrées dans la neige. La politesse des naturels, car on doit y donner ce nom, alla jusqu'à vouloir nous escorter une partie du chemin, comme nous l'avions fait auparavant à leur égard, civilité qu'ils voulaient sans doute nous rendre. Cependant, au bout de quelque temps, ils demandèrent à s'en retourner, et nous nous séparâmes avec le bruyant cérémonial d'usage. Il fut convenu auparavant que Tulluahiu viendrait le lendemain essayer sa jambe, tandis que ses compagnons se remettraient à la poursuite des veaux marins. Il faisait extrêmement froid pendant que nous retournions au vaisseau, et je ne pus éviter de perdre une partie de l'épiderme d'une de mes joues. Nous avons vu trois ptarmigans dans la matinée, mais ce fut en vain que nous essayâmes de les faire partir en revenant.

Le thermomètre qui était, dans la soirée précédente, à 33° au-dessous de zéro, descendit jusqu'à 38° (14); et comme la brise faisait paraître le temps encore plus froid, je doutais que Talluahiu tint sa promesse. Il arriva pourtant à midi avec son ami Otookiu, qui était accompagné de sa femme. Une autre vieille femme, quatre hommes, et deux jeunes gens étaient aussi de la partie. Nous fîmes entrer les trois premiers dans la cabane, car nous ne pouvions y admettre commodément toute cette compagnie, et un enseigne fut chargé de recevoir les autres. On fit alors l'essai de la jambe de bois, pour voir si elle était de la longueur convenable; mais comme le charpentier avait encore la dernière main à y mettre, nous dîmes à Tulluahiu de venir la chercher le lendemain. Un nouvel examen de la carte ajouta peu de chose à nos connaissances, seulement nous pûmes en conclure qu'il existait une grande baie entre Akoolee et l'endroit où nous étions, et que s'il y avait là un passage à l'ouest, il devait être fort étroit.

Il était évident qu'ils savaient tous ce que c'était que de tracer la

représentation de la terre, car ils placèrent très-exactement les lacs voisins de la baie de Repulse, ainsi que plusieurs criques et rivières sur la côte, tant au sud qu'à l'ouest. Ils avaient entendu parler des « maisons de mer » des autres Esquimaux, mais ils ne les avaient pas vues. Nous en conclûmes qu'ils n'avaient jamais été sur la côte orientale, ce qui semblait prouver que cette tribu ne s'éloignait pas des limites de cette baie, quoique nous ne puissions être certains de la nature de leur mode de vie et de l'étendue de leurs migrations.

Comme ils désirèrent partir à une heure, nous fîmes venir leurs compagnons, et, ce qui nous amusa beaucoup, ce fut de voir que l'enseigne avait réussi à déterminer la vieille femme à se laisser couper, peigner et arranger les cheveux, ce qui avait produit en elle un changement si avantageux, que tous désirèrent subir la même opération. C'était une preuve de goût et d'amour-propre dont nous n'avions pas encore vu d'exemple parmi ces tribus; et elle me fit regretter de n'être pas pourvu d'un assortiment de peignes pour leur en faire présent. Mais une rangée de grains de verre que nous donnâmes à chacune des femmes, avait probablement plus de prix à leurs yeux, quoiqu'elle fût moins utile.

Nous exposâmes à l'air du mercure que nous savions être pur, et il gela (15 janvier). C'était la preuve d'une température de 39° audessous de zéro, et comme le thermomètre d'après lequel nous faisons alors nos observations était au même point, nous fûmes certains qu'il était juste. Il baissa ensuite à 40°, et c'était le degré le plus bas que nous eussions encore eu. L'horizon vers le sud fut moins clair que de coutume, de sorte que le soleil ne nous procura presque aucun crépuscule à midi. Nous ne reçûmes la visite que des deux individus qui étaient venus la veille, et nous comprîmes que tous les autres avaient fait une expédition contre les veaux marins. La jambe de bois étant alors finie, on l'attacha au genou de Tulluahiu qui apprit bientôt à en faire usage et à en reconnaître le prix, en se promenant dans la cabane avec un air d'extase; et certainement il avait lieu d'être satisfait d'un présent plus précieux pour lui que tout ce que nous avions donné à ses compagnons ne pouvait l'être pour eux. Tout le mérite chirurgical, en ce cas, appartenait au charpentier, qui n'est pas, je crois, le plus mauvais opérateur pour un mal de cette nature; mais je doute que les plus grands succès obtenus par la chirurgie aient jamais donné au patient plus de satisfaction que nous n'en avons

causé à cet homme, en lui rendant ainsi les moyens d'être encore utile tant à lui-même qu'à la société dans laquelle il vivait.

Leur reconnaissance, en cette occasion, se montra d'une manière fort amusante, quoique très-naturelle de leur part, si elle était burlesque pour nous. Ils n'avaient aucune raison pour douter de leurs connaissances médicales, et la seule supériorité que nous leur eussions montrée en ce genre n'était due qu'au bois et surtout aux outils que nous possédions; mais, qu'ils eussent plus ou moins de vanité, du moins leur bonne volonté ne pouvait être mise en doute. Ils voyaient que notre pauvre armurier était devenu un vrai squelette; et comme Otookiu était un *angedkok*, c'est-à-dire sorcier et médecin en même temps, ils nous proposèrent de faire usage de ses charmes pour guérir un malade qui touchait évidemment à sa fin. Il est assez vrai qu'un grain de sorcellerie peut quelquefois guérir les maladies, surtout quand elles existent dans l'imagination; et sans le pouvoir de cette sorcellerie, la médecine serait privée de sa main droite, même à Londres où il se trouve d'autres *angedkoks* que les charlatans effrontés qui, chacun dans sa sphère, prétendent guérir toutes les maladies des dupes qui s'abandonnent à leurs soins. Mais le cas de notre pauvre armurier était trop sérieux pour en faire un objet d'amusement, et nous laissâmes tomber cette proposition, qui fut bientôt oubliée au milieu de la multitude d'objets qui attiraient l'attention de nos amis.

On grava sur la jambe le nom du vaisseau, et on la plaça sur le traîneau, Tulluahiu n'était pas encore assez habitué à s'en servir pour entreprendre une course de deux milles sur la neige et la glace. Il n'est pas besoin de dire que nous nous quittâmes meilleurs amis que jamais. Nous apprîmes que Tulluahiu avait un frère qui était allé plus avant vers le nord avec une partie de ses compagnons pour chasser les bœufs musqués, et qu'il comptait aller bientôt les rejoindre; qu'il s'y trouvait d'excellents saumons pendant le printemps et l'été, et qu'il y avait aussi de grands poissons dans les lacs. Il nous informa encore que sa tribu devait continuer à rester en cet endroit, attendu qu'ils avaient tué la veille plusieurs veaux marins. Nous reconnûmes avec regret que, quoiqu'ils parlassent la même langue, leur dialecte différait beaucoup des vocabulaires contenus dans les relations de voyage que nous avions, et du dictionnaire Danois-Esquimaux que nous possédions aussi. Nous avons donc grand intérêt à l'étudier sérieusement, puisque ce devait être notre principale source d'informations à l'avenir. Le com-

mandant Ross fut celui qui fit le plus de progrès dans cette étude.

Les naturels vinrent nous dire (16 janvier) qu'ils avaient tué la veille six veaux marins. Tiagashu, fils du vieillard qui portait le même nom, était un des Esquimaux les plus intelligents avec qui nous eussions encore conversé. Cependant, après avoir examiné notre carte, aucun d'eux ne put ajouter rien de nouveau à ce que nous savions déjà. De même que tous leurs compagnons, ils parurent s'amuser des esquisses que nous faisions de quelques-uns d'entre eux, et ils rirent beaucoup des portraits de l'homme à la jambe de bois et de son compagnon. Nous donnâmes une caisse d'étain vide à ceux qui n'en avaient pas encore reçu ; et en nous quittant, ils nous dirent, si nous les comprîmes bien, qu'ils avaient vu récemment quelques naturels d'Igloodik. Dans la soirée, le thermomètre tomba à 42° au-dessous de zéro, et il y eut une aurore boréale qui n'offrit rien de remarquable.

Après avoir été à 43° au-dessous de zéro, le matin (17 janvier), la température s'éleva de quelques degrés dans le cours de la journée. Pendant le service divin, cinq Esquimaux arrivèrent, et nous les reçûmes à bord dès qu'il fut terminé. Je n'ai pas besoin de dire qu'ils ne savent ce que c'est que le dimanche. Les traits d'un vieillard nommé Holishuktoo, dont nous fîmes le portrait, offraient une différence marquée avec le caractère général de ceux de cette tribu, et l'on aurait pu croire qu'il faisait partie d'une autre. Ils nous apprirent qu'ils avaient encore tué cinq veaux marins, ce qui faisait un total de dix-huit pour la semaine, et ce qu'ils regardaient comme une bonne chasse, quand même ils n'en prendraient aucun autre. Nous fîmes des présents à ceux qui n'en avaient pas encore reçu, et deux d'entre eux furent charmés d'être débarrassés de leur barbe par la main d'un de nos enseignes. Un vent très-vif s'étant joint à une température si froide, nous les invitâmes à passer la nuit à bord ; deux y étaient assez portés, mais les autres devaient partir pour la chasse, et ils nous quittèrent tous.

La neige battit avec force, car le vent qui s'éleva le matin (18 janvier), devint bientôt un ouragan, et elle était si épaisse à midi, que nous ne pûmes voir le soleil, comme nous l'avions calculé. Cependant le thermomètre remonta à 32° au-dessous de zéro, et à neuf heures du soir, il s'éleva même jusqu'à 9°. Ce fut pour nous un jour de complète captivité.

Le vent fut beaucoup moins fort le lendemain (19 janvier), ayant

turné au nord-ouest, et le baromètre étant à 28 1/2°, ou environ. Il n'empêcha donc pas, comme il l'avait fait la veille, la visite de nos amis. Trois hommes et deux jeunes gens arrivèrent de bonne heure dans la matinée, restèrent avec nous quelques heures, et partirent après avoir reçu quelques présents suivant l'usage. Ce fut la première fois qu'une tentative eut lieu pour nous tromper, mais elle était assez pardonnable. Un des jeunes gens nous demanda une caisse d'étain pour sa mère, et nous découvrîmes que le mari en avait déjà reçu une. Mais la découverte de cette ruse ne fit que mettre les autres en gaieté, résultat qui eut toujours lieu dans plusieurs occasions de ce genre, par la suite. Un des hommes était distingué par une rangée de dents de renard qu'il portait sur ses cheveux, et il semblait d'une intelligence remarquable. Je réfléchis qu'en prenant à bord une couple de leurs jeunes gens, il nous serait possible de leur apprendre l'anglais, et l'art de lire et d'écrire leur propre langue, à l'aide des livres que nous avait donnés le ministre de Holsteinborg. Si nous réussissions, ils pourraient rendre des services importants par la suite. Je me promis donc de faire cette proposition à la première occasion.

Le vent se calma tout à fait, et le temps se fixa au beau (20 janvier). Le commandant Ross et le chirurgien allèrent faire une visite au village, et s'amuserent beaucoup du chant et de la danse des Esquimaux. Le soleil se montra pour la première fois après une absence de cinquante jours, étant d'environ la moitié de son diamètre au-dessus de l'horizon visible, de sorte que nous aurions pu en voir le limbe supérieur la veille, comme nous l'avions calculé, si le temps eût été assez clair. Mais ce qui nous causait tant de plaisir ne produisait pas le même effet sur les Esquimaux, pour qui la nuit de cette contrée est le jour, ou pour qui du moins elle est préférable, puisqu'elle les sert mieux pour la chasse des veaux marins, toujours prudents et sur leurs gardes. Pour cette raison, ils retournaient toujours chez eux dès que le jour paraissait; et ils se plaignaient de la lumière comme d'une ennemie qui les condamnait à une oisiveté forcée. Comme ils nous avaient informés qu'ils avaient vu quelques ptarmigans, nous sortîmes pour nous mettre en quête de ce gibier, et nous tuâmes un oiseau; mais c'était une perdrix blanche, ce qui prouve qu'elle se trouve dans ces contrées dans toutes les saisons de l'année.

Notre malheureux armurier, James Maslin, mourut dans cette soirée. On savait depuis longtemps qu'il était attaqué d'une consomp-

tion tuberculeuse, et qu'il ne pouvait en guérir, circonstance qui rendit naturellement nos regrets moins amers. Dès les premiers jours de notre voyage, nous avions appris qu'il avait été dans les hôpitaux d'Angleterre pour cette maladie, mais il n'était plus alors en notre pouvoir de le congédier. Il avait quarante-cinq ans, et la mort ne le surprit pas sans qu'il s'y fût préparé.

Le 21, le temps fut calme et le ciel pur. Quelques Esquimaux vinrent nous voir avec un jeune garçon, et une fille tellement enveloppée de fourrures, qu'elle ressemblait à une boule montée sur deux bâtons; mais des yeux noirs et perçants, des joues vermeilles et un air de jeunesse, la faisaient paraître jolie dans un pays où nous n'étions pas très-difficiles en fait de beauté. Je présume que cela arrive plus souvent qu'on ne l'imagine, et que l'habitude, en beaucoup moins de temps qu'on ne le pense, opère dans l'opinion sur ce sujet un changement que nous regardons à tort comme ne pouvant jamais arriver. C'est du moins ce qu'apprend l'expérience de tous les voyageurs, et cette disposition de l'esprit est sans contredit fort sage, car il faut savoir se contenter de la seule chose qu'on puisse trouver. Cette jeune fille était déjà promise en mariage, comme c'est la coutume de ce pays, où le mariage des filles est arrangé dès leur enfance, et quelquefois même dès leur naissance. Nous avons tous lu des romans dans lesquels de pareils arrangements ne réussissent pas; peut-être réussissent-ils mieux dans ces contrées, où il y a si peu de variété pour distraire l'attention, qu'une femme offre l'équivalent de toute autre qu'on pourrait choisir. Mais si ce système n'est pas très-différent en pratique de celui des Turcs et des Chinois, — en supposant que le contrat soit irrévocable, ce que nous ne savons pas, — du moins le futur mari voit la future épouse; il peut suivre des yeux les progrès qu'elle fait en grandissant, et il n'achète pas « chat en poche » comme l'habitant de la Chine et le descendant d'Otman.

Mes lecteurs sont probablement las de trouver ici les noms d'hommes qui ne peuvent leur inspirer aucun intérêt particulier, et que, comme ceux qui ont écrit l'histoire de l'Inde, — si ces personnes voulaient s'en souvenir, ce que malheureusement elles n'ont jamais fait, — je ne puis distinguer par rien qui puisse rappeler un de ces noms, si difficiles à prononcer, de préférence à un autre. Qui peut se soucier de savoir qui était la femme ou la fille, le fils ou le neveu de tel ou tel individu; quel mariage était arrangé; en quoi consistaient les com-

mérages, les liaisons, les intrigues, les querelles et les partis politiques de cette cité septentrionale ? Je dois donc m'abstenir de rapporter ici beaucoup de particularités que nous avons apprises ; car je doute fort qu'elles pussent amuser même les vieilles douairières d'un village d'Angleterre. A mesure que « les connaissances universelles feront des progrès », un nouvel intérêt s'attachera à un pays que la nature même a si entièrement privé de « ses droits naturels », et quelque journal ne manquera pas de rapprocher ce peuple couvert de glaces et de fourrures de la grande confrérie du genre humain. Ce qui était beaucoup plus important que tout ce que j'aurais pu trouver dans le *Morning-Post* de cette contrée si maltraitée, si ce journal y eût existé, c'était d'apprendre que la jambe de bois de notre ami l'avait mis en état d'aller à la chasse des veaux marins. Cependant, comme l'industrie de notre digne charpentier, Chimham Thomas, avait imaginé un pied plus convenable pour marcher sur la neige, et que ledit pied était sur le point d'être fini, nous lui fîmes dire de venir le chercher le lendemain.

Ils partirent peu après midi, et le reste de la journée fut employé à creuser une tombe pour l'armurier. Cette tâche n'est rien pour ceux qui en font leur métier ; mais c'était un ouvrage pénible pour nous, qui, dans notre petit cercle, séparés du monde entier, dépendions les uns des autres. C'était comme si un père ou un frère eût creusé une fosse pour son plus proche parent, et cela, dans une île déserte, et quand chacun ignorait si ce ne serait pas bientôt son tour à avoir besoin que ceux qui lui survivraient lui rendissent le même service. Cependant la longue conviction que cet événement était inévitable avait usé ces réflexions et émoussé ces sentiments. Cette tâche s'exécuta en silence, et il n'appartenait à aucun de nous de demander aux autres quelles sensations ils éprouvaient.

Le soleil était réellement brillant à midi, et il s'éleva considérablement à l'horizon. C'était un spectacle délicieux ; un spectacle qui promettait plus encore, puisque chaque jour il devait augmenter d'éclat et de durée. C'était un lever du soleil, quoique plus en promesse qu'en réalité, auprès duquel la splendeur du soleil du matin, dans un climat méridional, n'est absolument rien. La vue de cet astre glorieux est toujours accueillie avec plaisir quand il annonce le jour, du moins par ceux qu'un système artificiel de vie n'a pas corrompus ; et même par ces derniers, si le hasard leur permet jamais de voir le

soleil se lever. Mais c'est bien autre chose pour ceux qui ont été privés de son aspect pendant plusieurs semaines, et qui, pendant plusieurs mois, n'ont vu en quelque sorte qu'une longue soirée. Son lever semble le signal d'une vie nouvelle, et quoiqu'il finisse sa courte carrière presque avant qu'on ait eu le temps de s'écrier « le voici ! » on jouit de la certitude qu'on le verra mieux le lendemain ; on a l'assurance que l'été viendra, et qu'il commence en effet à approcher.

Cette journée (22 janv.) fut la plus belle que nous eussions eue depuis longtemps ; et quoique la température de l'air fût de 35° au-dessous de zéro, le temps était si calme, que le froid se faisait peu sentir. Le propriétaire de la jambe de bois vint nous voir avec une nombreuse compagnie, et un troupeau d'enfants de cinq à treize ans. Le nouveau pied, ayant été adapté à la jambe, promettait de telles merveilles, que nous pûmes à peine l'empêcher de repartir sur-le-champ pour en faire l'essai. Lui et ses amis semblaient accablés de la grandeur d'un tel bienfait ; et nous savourâmes tous, y compris, bien entendu, le charpentier, le triomphe complet d'une civilisation supérieure. Les naturels eux-mêmes étaient évidemment convaincus que nous étions une race plus ingénieuse que la leur, quoique nous ne sussions pas aussi bien qu'eux harponner un veau marin par un trou dans la glace, ni manger de la chair de narval assaisonnée d'huile rance.

Tel est l'avantage des arts utiles. Il est arrivé souvent que les navigateurs n'ont pu faire comprendre aux nations sauvages leur supériorité, comme ils s'y attendaient, parce qu'ils leur fournissaient des objets qui n'étaient que de luxe ; et lorsque, découvrant leur erreur, ils ont voulu faire mieux, ils ont oublié que de nouveaux besoins ne peuvent se former en un instant ; qu'on ne change pas de vieilles habitudes en un jour, à l'aide d'une bouteille de porter, d'une tranche de bœuf, ou d'une paire de culottes qui gênent celui qui n'y est pas accoutumé, et qui, vanité à part, suffirait pour que le sauvage estimât beaucoup plus ses vêtements, ou même sa nudité, que tout ce que l'art d'un Stultz ¹ pourrait produire de plus parfait. C'est pour la même raison qu'il préfère sa manière de vivre et sa nourriture à tout ce qu'on peut lui proposer en échange. Une politique plus sage mesurerait d'abord l'esprit sur lequel elle veut agir, et y proportionnerait les tentatives d'amélioration que la bienfaisance peut inspirer.

¹ Tailleur célèbre de Londres.

(Note du Traducteur.)

Mais il est très-déraisonnable de vouloir que tout le monde soit sage, et surtout de s'attendre à trouver la sagesse dans ceux qui veulent civiliser et perfectionner. Je m'abstiendrai donc de faire aucune remarque sur les erreurs de gens dont les intentions sont bonnes ; mais je suis sûr que cette jambe de bois nous éleva plus haut dans l'esprit de cette tribu, que toutes les merveilles que nous lui avions montrées, et que tous les talents des Européens, qu'ils sont hors d'état d'apprécier.

Il n'aurait pas été politique de faire voir toutes nos merveilles dès le commencement de notre connaissance, et par conséquent nous avions en réserve bien des choses que nous leur montrâmes peu à peu. Les allumettes phosphoriques, pour se procurer de la lumière à l'instant, firent parmi eux, pour employer une expression à la mode, une forte sensation. L'intérieur d'une montre leur parut plus qu'incompréhensible, et nous fûmes en grand danger de passer dans leur esprit pour des sorciers. Nos prédécesseurs en physique eurent la même réputation, réputation qui eurent trop souvent pour eux des suites très-sérieuses, et cela dans un temps qui n'est pas encore bien éloigné de nous, et au milieu de plus de lumières qu'il n'en brilla jamais dans la région intellectuelle d'une tribu d'Esquimaux.

Pendant ce temps, mon neveu nous rapportait trois perdrix blanches. Nous n'avions pas voulu qu'aucun des naturels l'accompagnât à la chasse, ne nous souciant pas de leur faire connaître encore les effets de nos armes à feu. Cependant ils examinèrent ces oiseaux avec beaucoup d'attention, et ils montrèrent un grand désir de savoir de quelle manière nos fusils pouvaient les tuer. Nous éludâmes leurs questions en y répondant par des explications qui étaient inintelligibles pour eux. Ils prirent beaucoup d'intérêt à nous voir mesurer leur taille, et ils poussèrent de grands cris en apprenant que l'un d'eux n'avait que quatre pieds dix pouces, tandis que deux autres avaient cinq pieds huit pouces. Leur départ nous laissa à nos occupations ordinaires, qui avaient toujours pour but ou l'amélioration de notre situation présente, ou l'exécution de nos projets pour l'avenir.

Nous eûmes une autre visite d'hommes et d'enfants (23 janv.). L'un des premiers venait de Neitchillee, et il avait les traits d'un Indien plutôt que d'un Esquimau. Ils nous dirent que cet endroit était à la distance de neuf journées de voyage en traîneau, du côté du sud-ouest, ce que nous supposâmes pouvoir faire environ cent cin-

quante milles. Les effets de l'aimant furent la principale nouveauté que nous leur montrâmes ce jour-là. La vue de l'eau-de-vie brûlante, dans laquelle nous jetions des raisins que nous en retirions tout enflammés pour les mettre dans notre bouche, leur causa une si grande surprise, surtout à l'*angekok*, qui, en retour, nous régala de quelques-uns des chants qu'il employait dans ses conjurations. Enfin nous leur montrâmes l'usage d'un pistolet, car, tôt ou tard, il était nécessaire qu'ils apprissent que nos armes étaient supérieures aux leurs.

La température, qui était la veille à 35° au-dessous de zéro, s'éleva le 24 jusqu'à 20°. Nous avions décidé que les funérailles de l'armurier se feraient avant le service divin, et elles eurent lieu dans les formes ordinaires. Nous fîmes choix d'un sermon qui convenait à la circonstance. Heureusement nulle visite des naturels ne nous interrompit pendant nos cérémonies religieuses; mais après midi, ils arrivèrent au nombre de quatorze, en y comprenant cinq enfants. Tulluahu avait fait à pied tout le chemin, environ neuf milles et demi, et il se servait alors parfaitement de sa jambe. Il y avait parmi eux un homme d'une autre tribu qui portait ses cheveux différemment arrangés, mais nous ne pûmes comprendre de quel côté il était venu.

Le renard qui avait été apprivoisé mourut pour avoir mangé une perdrix blanche que nous voulions conserver, et dans laquelle il y avait une préparation d'arsenic, ce qui fut pour nous une double perte.

D'autres naturels vinrent à bord (25 janv.). Parmi eux se trouvait une femme, portant un enfant sur le dos. Elle avait tout le visage tatoué d'une manière hideuse, et nous fîmes son portrait, comme nous avions fait celui de plusieurs autres. Son mari était un étranger qui faisait partie de quelque tribu demeurant du côté du sud. Il connaissait le cuivre jaune et le cuivre rouge, et leur donnait des noms particuliers, au lieu que nos amis donnaient à tous les métaux le même nom qu'au fer. Les présents que nous leur fîmes n'empêchèrent pas qu'une paire de mouchettes ne disparût; mais nous ne pûmes découvrir quel était celui qui l'avait prise.

Quinze Esquimaux arrivèrent (26 janv.), apportant quelques vêtements qu'ils voulaient vendre, et ils se crurent amplement payés, en recevant pour chacun, un couteau. Pour mettre des bornes à une familiarité qui commençait à devenir importune, je n'en reçus que quatre à bord; deux de nos anciens amis et leurs femmes. Pour pré-

venir toute tentation, nous fîmes remettre sur le vaisseau divers objets portatifs que nous laissions sur la glace, pour les y trouver plus aisément au besoin ; et quelques-uns de nos hommes furent chargés d'avoir l'œil au guet, en cas de tentative de vol. A part même l'affaire des mouchettes, nous sentions que nous ne devions pas nous attendre à trouver dans cette tribu une honnêteté plus rigide que dans les autres, et, dans tous les cas, c'était un devoir pour nous de ne pas les exposer à la tentation. Après leur départ, nous fîmes une promenade, et nous vîmes un corbeau qui se repaissait d'un lièvre que nous avions probablement blessé à mort, dans quelque-une de nos excursions. La température était à 35° au-dessous de zéro.

D'autres Esquimaux nous apportèrent encore deux de leurs vêtements (27 janv.), que nous leur payâmes le même prix, et une peau de veau marin, qui fut estimée valoir un morceau de cercle de fer. Nous eûmes encore à faire voir nos curiosités. Mais tout ce que nous pûmes apprendre sur Neitchillee, fut qu'il s'y trouvait une grande rivière, et beaucoup de poissons. Ils avaient tué plusieurs veaux marins depuis quelques jours, et ils allaient se remettre à leur poursuite.

Le thermomètre remonta (28 janv.), et nous sentîmes que le soleil commençait à avoir quelque force. Quatorze Esquimaux vinrent à bord. De ce nombre étaient cinq femmes, qui n'avaient pas encore vu le vaisseau, et il nous fallut de nouveau leur montrer toutes nos merveilles, et leur faire des présents. Nous profitâmes de cette occasion pour augmenter notre collection de portraits. Nous prîmes dans une trappe un renard presque mourant de faim. C'était une femelle, et elle montra une voracité extrême quand on lui présenta de la viande. Elle servit à remplacer celui que nous avions perdu. On en prit le lendemain (29 janv.) un autre, qui était dans le même état ; et le malheureux corbeau solitaire, s'étant trop approché du vaisseau, fut tué d'un coup de fusil. Il avait été notre compagnon tout l'hiver, et il aurait mérité d'être épargné. Dans un autre siècle, et avec un esprit plus disposé à la superstition, je ne sais quelles inquiétudes n'aurait pas occasionnées ce sacrilège.

En nous rendant au village des Esquimaux (30 janvier), nous contrâmes l'homme à la jambe de bois. Il allait au vaisseau pour nous apporter un arc en présent, et dans l'intention de nous apprendre qu'Otookin était malade. En effet, nous le trouvâmes le visage enflé,

et nous lui dîmes de venir le lendemain chercher des médicaments à bord. Nous fûmes cordialement accueillis par les femmes, et nous leur achetâmes quelques petits objets. Le thermomètre était à 30° au-dessous de zéro.

Ce mois se termina par un très-beau jour. La moitié du village arriva pendant que nous étions à célébrer le service de l'église ; Ootookin, au visage enflé, était de ce nombre ; on lui donna des médicaments, et on le renvoya à terre, attendre avec ses compagnons que le service fût terminé. Lorsque nous arrivâmes, nous vîmes que la plupart étaient déjà parti, et nous en congédiâmes quelques autres, après leur avoir acheté des peaux de rennes qu'ils avaient apportées. Nous apprîmes des trois que nous reçûmes à bord, que les femmes étaient parties dans la supposition que nous ne leur permettrions pas d'entrer dans le vaisseau, et comme des visites si nombreuses étaient réellement incommodés, nous prîmes cette occasion pour leur dire de ne venir nous voir à l'avenir qu'au nombre de cinq ou six à la fois.

Nous apprîmes qu'ils avaient trouvé un ours engourdi dans son antre, et qu'ils l'avaient tué avec leurs couteaux ; nous leur offrîmes de le leur acheter, et ils promirent de nous l'apporter le lendemain. L'un d'eux nous donna un échantillon d'astuce. Il avait mal à une jambe, et il demanda qu'on lui en fit une en bois, espérant se procurer un morceau de bois par ce moyen. On lui fit aisément comprendre que la première chose à faire était de couper la mauvaise jambe, et il ne répéta pas sa demande.

Nous avions alors terminé le premier mois d'une nouvelle année, et il s'était passé comme un songe. Nous avions eu plus d'occupations et d'amusements que le mois précédent, et les visites des Esquimaux avaient jeté quelque variété sur l'uniformité monotone de notre vie. La température moyenne de janvier avait été de 25° au-dessous de zéro, ce qui, comme dans les mois précédents, répondait au taux moyen de celle qu'on avait éprouvée dans les autres voyages. Ce mois est regardé dans ces contrées comme le plus froid de tous ceux de l'année, quoiqu'il y ait souvent, en février et en mars, quelques jours isolés où il fait encore plus froid. Quoi qu'il en soit, ce mois avait été le plus orageux que nous eussions eu depuis quelque temps, et le baromètre était descendu une fois jusqu'à 28 pouces.

La santé des hommes de l'équipage, loin de souffrir, paraissait plutôt s'être fortifiée. Quant à la mort de l'armurier, l'on ne pouvait

attribuer cet événement au climat. Il est douteux qu'il eût vécu plus longtemps en restant en Angleterre. En tout cas, il avait déjà voyagé dans ces mers, et il savait ce qu'il risquait en nous cachant un secret que nous ne pûmes découvrir que lorsqu'il était trop tard. Son ardeur méritait sans doute des éloges, mais pour bien des raisons, nous aurions désiré qu'il eût agi autrement.

Notre rencontre avec les Esquimaux nous avait intéressés et amusés sous bien des rapports; mais leur connaissance pouvait en outre nous être profitable. Ils nous avaient déjà fourni quelques vêtements beaucoup plus utiles pour nos hommes que ceux que nous avions apportés d'Angleterre, et nous avions lieu d'en attendre davantage. Il était également probable qu'ils pourraient nous fournir de la viande fraîche, ce qui nous mettait en état d'économiser nos provisions.

Les informations qu'ils nous avaient données étaient encore d'une plus grande importance; et nous espérions qu'à l'aide de leurs chiens et de leurs traîneaux, nous pourrions reconnaître une bonne partie de la côte de manière à être en état de décider quelle direction nous devons suivre en mer, longtemps avant qu'il nous fût possible de mettre à la voile.

L'ordre et la satisfaction avaient régné dans tout notre établissement intérieur, et notre école promettait de former en peu de temps quelques bons navigateurs. Nous avions fait avec succès un grand nombre d'observations, et les préparatifs pour ouvrir un canal dans la glace s'étaient continués toutes les fois que l'occasion s'en était offerte.

CHAPITRE XVIII.

Larcins commis par les naturels. — Première chute de neige de l'année. — Danse des Esquimaux. — Résumé du mois de février.

D'autres Esquimaux arrivèrent le premier jour de ce mois (février), amenant avec eux leurs femmes et leurs enfants, et nous leur achetâmes trois vêtements de peaux. Quant à l'ours, on ne fit que continuer à nous le promettre. L'homme à la figure enflée se trouvait

mieux, et il nous apporta un arc, dans le dessein de nous en faire présent. Une des femmes portait sur la tête un ornement formé de la tête d'un hibou et de peau d'hermine. La température fut de 25° au-dessous de zéro, et le temps si couvert, que nous ne pûmes observer aucune des occultations que nous attendions dans la constellation du Taureau. Il ne s'éclaircit que lorsque la lune eut passé le Taureau, et qu'il n'y eut plus aucune observation à faire ; mortification qui arrive assez souvent aux astronomes.

Les Esquimaux nous apportèrent encore quelques peaux que nous leur achetâmes ; mais l'ours n'arriva pas, et nous eûmes lieu de croire qu'ils n'avaient pas intention de tenir leur promesse à cet égard. Mais nous eûmes alors un autre point à régler avec eux, et l'événement devait nous prouver qu'ils n'étaient pas des modèles d'honnêteté parfaite, comme nous l'avions d'abord supposé, s'ils étaient moins portés au vol que la plupart des peuplades sauvages. Quelques excuses que les navigateurs aient trouvées pour pallier leurs vols, en alléguant la force de la tentation, quand le fer en était l'objet, elles ne pouvaient s'appliquer ici, puisque les objets volés ne pouvaient leur être d'aucune utilité, à l'exception d'un marteau dont ils auraient certainement pu tirer parti, car quoique les mouchettes fussent de fer, il était difficile qu'elles leur rendissent de grands services.

Une grande loupe pour lire avait disparu depuis quelques jours ; et en y réfléchissant j'avais lieu de soupçonner de ce larcin l'*angekok* Ootookin, la chandelle s'étant éteinte dans la cabane à l'instant où je venais de lui en montrer les effets. Mes soupçons se confirmèrent ensuite, quand je vis la répugnance qu'il montra à me laisser entrer dans sa hutte, lorsque, après cet événement, je fis une excursion jusqu'au village. Je lui dis donc que l'enflure qu'il avait au visage avait été occasionnée par le verre magique, et qu'il fallait qu'il le rendît. Il fit sur-le-champ l'aveu du larcin et me promit de me rapporter la loupe le lendemain. Je lui recommandai de ne pas l'oublier, en l'assurant que, s'il y manquait, son autre joue aurait une enflure semblable. Il me la rapporta fort exactement, ainsi qu'un marteau qui avait également disparu, et j'appris qu'une de leurs femmes était en possession des mouchettes, et d'un verre de mes lunettes qui s'en était détaché et qu'un enfant avait ramassé. La terreur de l'*angekok* fut si grande qu'il me rapporta même un hameçon et un fer de harpon que je lui avais donné en échange d'un arc ; et afin de conserver cette impres-

sion de terreur qui pouvait être utile, je consentis à faire de nouveau ce troc, comme si le premier n'eût jamais eu lieu.

Nous avions observé la veille un passage de la lune, et le 3, nous fîmes plusieurs observations sur les étoiles, le temps étant extraordinairement clair. Le thermomètre tomba de 38° à 40° au-dessous de zéro. Les Esquimaux ne nous apportèrent qu'une partie de la peau de l'ours, mais nous leur achetâmes une peau de renne. Le verre de lunette fut rapporté, et je récompensai le porteur en lui donnant une caisse d'étain, attendu que cet objet avait été trouvé, et non volé. Les mouchettes nous furent aussi rendues, et nous déclarâmes que, si nous perdions à l'avenir la moindre chose, nous ne permettrions plus à aucun naturel de venir à bord. Et pour leur prouver que cette résolution était sérieuse et serait exécutée avec fermeté, nous n'y reçûmes personne pour cette fois.

Le thermomètre tomba à 42° au-dessous de zéro (4 fév.) ; mais le temps était pur et calme, de sorte que le froid à terre n'était pas insupportable. Plusieurs naturels vinrent nous voir et nous vendirent quelques vêtements, et un ornement fait avec des dents. Ils avaient tué huit veaux marins depuis deux jours. Ils nous apportèrent une petite partie de l'ours, disant qu'ils ne pouvaient en avoir davantage. Quelques-uns vinrent encore le lendemain (5 fév.). Parmi eux se trouvait une femme qui, prenant son enfant dans le sac qu'elle portait sur le dos, l'exposa tout nu en plein air pour lui donner le sein, par une température de 40° au-dessous de zéro.

Le jour suivant (6), le thermomètre remonta à 32°, le temps continuant à être le même. Les trente et un Esquimaux arrivèrent tous, et comme il y en avait deux qui n'avaient pas encore vu le navire, ils y furent admis. L'*angekok* était désespéré ; il n'avait pu tuer un seul veau marin ; et il attribuait sa mauvaise fortune au verre magique ; je lui assurai une meilleure chance sous deux jours ; et ils nous promirent de nous apporter un veau marin le lendemain, s'ils réussissaient à en prendre. En coupant la glace, ce que nous avions commencé à faire la veille, nous lui trouvâmes une épaisseur de six pieds, ce qui était une augmentation de vingt pouces depuis un mois, c'est-à-dire un pied et demi de plus que celle qu'elle avait eue à Port-Bowen en 1825 pendant la même saison.

Le froid augmenta le dimanche (7), et dans l'après-midi le thermomètre tomba à 43° au-dessous de zéro. Quinze Esquimaux nous

arrivèrent. Quelques-uns furent admis à bord après le service divin, et nous vendirent quelques excellentes peaux. Le lendemain (8), ils nous en apportèrent trois autres, et nous dirent que leurs chiens avaient tué un ours sur la glace, et qu'il serait transporté à leur village le jour suivant. Nous leur proposâmes de le leur acheter, ainsi qu'un veau marin. Le vent changea très-souvent pendant le cours de cette journée, et le thermomètre remonta à 30°.

Il retomba pendant la nuit (9) à 42°, et le froid se faisait vivement sentir. Nous n'en allâmes pas moins au village avec nos principaux amis, qui étaient venus nous chercher. Nous y fûmes cordialement accueillis, comme de coutume, mais comme il n'était arrivé ni ours ni veau marin, nous perdîmes notre peine. En retournant au vaisseau, nous avions le vent en face, et le froid était très-âpre. Cependant nous allâmes jusqu'au monticule de pierres que nous avions élevé pour en faire une extrémité d'une base trigonométrique, et qui nous avait servi en outre à faire des expériences sur la vélocité du son à de si bas degrés de température. Dans la soirée le thermomètre descendit à 45° au-dessous de zéro.

Nous estimâmes le jour suivant (10), qu'il devait être à 48° ; mais à ce degré, notre instrument était incertain. Les Esquimaux arrivèrent, quelques-uns d'entre eux ayant sur les joues des marques de gelée. Ils nous vendirent la peau d'un ourson et quelques autres objets, et nous informèrent que l'ours qu'ils attendaient n'était pas encore arrivé. Nous vîmes une aurore boréale, mais trop peu caractérisée pour mériter une description. Le lendemain (11) ils vinrent nous vendre quelques bagatelles, et l'homme à la jambe de bois nous rapporta une aiguille et un dé qu'un des naturels avait trouvés ou volés. Nous le récompensâmes en lui donnant une aiguille à voiles.

Le thermomètre (12 fév.) remonta de 4°, mais le froid n'en fut pas moins vif, comme cela ne pouvait manquer d'arriver ; car avec une température si basse, à peine peut-on s'apercevoir d'une différence de 20°, et je pourrais même dire de 40 degrés. Quelques femmes esquimaux vinrent nous vendre des gants et quelques autres objets, et s'en retournèrent à midi sans être venues à bord. La nuit fut calme, et le thermomètre descendit à 45° au-dessous de zéro. Le jour suivant (13), d'autres femmes avec quelques enfants vinrent encore nous offrir divers objets : tout fut acheté. Un homme nous vendit une javeline et un harpon et en reçut le prix.

Le soleil eut beaucoup de force (14), et le thermomètre remonta jusqu'à 33° au-dessous de zéro. Après le service divin, quelques Esquimaux des deux sexes nous apportèrent une petite quantité de chair de veau marin pour nos chiens, et nous en promirent un tout entier pour le lendemain. Un ouragan eut lieu pendant la nuit (15); il fut accompagné de violents coups de vent; mais il se modéra dans la matinée. Les naturels vinrent encore nous proposer divers objets qu'ils voulaient vendre; mais nous refusâmes de les recevoir jusqu'à ce qu'ils apportassent le veau marin qu'ils nous avaient promis. Ootookin nous montra un couteau sur la lame duquel était gravé le nom d'un coutelier anglais. Il nous dit qu'il le tenait d'une tribu de sa nation qui avait vu nos vaisseaux autrefois à Igloodik.

Le baromètre monta à 30° 79' sans aucune cause apparente (16), car le temps n'était pas aussi beau qu'il l'avait été depuis quelques jours. La température varia, et descendit enfin à 35° au-dessous de zéro. Un Esquimau vint dans la matinée nous dire qu'ils n'avaient pas réussi à tuer des veaux marins; et trois autres, dans la soirée, nous confirmèrent cette nouvelle. Quelques officiers allèrent au village; mais ils ne purent se procurer aucun de ces animaux. Un renard mâle fut pris dans la trappe.

Le ciel fut couvert (17 fév.), le vent chassa de la neige du haut des montagnes, et le thermomètre monta à 16° au-dessous de zéro. Nous achetâmes quelques objets que nous apportèrent les Esquimaux, mais nous ne leur permîmes pas de venir à bord. Cependant ce n'était pas là le principal but de leur visite; il ne s'agissait de rien moins que de nous faire une restitution générale, à ce que nous comprîmes, de tout ce qui nous avait été dérobé. On ne s'était aperçu de la perte que d'un couteau de table. Indépendamment de cet objet, il y avait un morceau de fer, un fragment de cercle de même métal, et le rouet d'une poulie. La cause de ce repentir et de cette restitution devait s'attribuer aux coups de fusil qui avaient été tirés pour faire des expériences sur la vitesse du son. Un des Esquimaux ayant accompagné le commandant Ross à l'observatoire, lui avait demandé « ce que disaient les fusils, » et celui-ci lui avait répondu qu'ils disaient le nom de ceux qui avaient pris la moindre chose sur notre vaisseau. D'après cette réponse, il fut tenu une assemblée générale dans le village, et il y fut décidé que tout nous serait rendu. Nous avons à regretter de ne pouvoir employer le même sortilège à l'égard des voleurs beaucoup

moins excusables de notre cher pays natal. Mais « la marche des connaissances, » entre autres avantages, a privé les gens de bien de la faculté d'exercer un pareil empire sur les vauriens. Quel gain ou quelle perte en résulte-t-il ? ce n'est pas mon affaire de discuter cette question ; mais souvenons-nous du moins que ce n'est pas tout gain. Quoi qu'il en soit, nous profitâmes ici des avantages qui étaient encore en notre pouvoir, et nous ne perdîmes pas cette occasion d'affermir nos amis dans la bonne résolution de ne plus voler, en leur disant que c'était la cause de leur peu de succès contre les veaux marins. Nous avions su d'avance que leur chasse n'avait pas été heureuse, et comme beaucoup d'autres sorciers moins excusables, nous sûmes exploiter cette circonstance.

La température s'éleva jusqu'à 9° au-dessous de zéro (18 fév.), et la moyenne pour toute cette journée fut de 12° ; le vent étant au nord-est, ce qui amenait toujours le plus de chaleur. Les naturels nous apportèrent le veau marin promis depuis si longtemps, mais dans un tel état qu'il ne pouvait plus servir que de nourriture pour les chiens. Ils nous demandèrent quelques médicaments pour une de leurs femmes qui était malade. Le chirurgien alla la voir sur un traîneau attelé de six chiens, et revint après avoir fait les prescriptions convenables pour un rhume accompagné de toux.

Le 19 février, il tomba de la neige pour la première fois de l'année, et le thermomètre monta à 7° au-dessous de zéro. Quelques femmes nous apportèrent des bagatelles qu'on leur acheta, et elles parurent enchantées de la vue d'un traîneau que nous avions construit. C'était un ouvrage beaucoup plus à la portée de leur intelligence que tout ce qu'ils avaient vu jusqu'alors, et je ne doute pas qu'il ne leur ait donné une idée plus raisonnable de notre supériorité sur eux. La neige ne continua pas le lendemain (20, et le temps fut doux et couvert. Nous prîmes dans la trappe un renard femelle, ce qui nous mettait à portée d'en propager la race si nous le désirions. Quelques Esquimaux arrivèrent ; et heureusement pour nos prophéties, ceux qui nous avaient fait restitution avaient réussi dans une expédition contre les veaux marins ; mais leurs familles étaient dans un tel dénûment qu'ils ne purent nous céder aucune partie de leur butin.

Ce jour (21 fév.) fut le plus beau et le plus chaud que nous eussions encore eu depuis novembre. Le temps était calme ; le thermomètre continua à monter, et à minuit il était à zéro. Un lecteur anglais

pourra être surpris d'entendre parler de chaleur sous une température de 32° au-dessous du point de congélation ; mais l'effet de la température sur le corps est relatif, et l'habitude ne tarde pas à modifier sensiblement le degré de froid ou de chaleur que nous pouvons supporter. Les naturels arrivèrent enfin avec un veau marin de moyenne taille, et ils en reçurent le prix convenu, un couteau à usage de femme, c'est-à-dire un de ces couteaux à lame courbe dont les corroyeurs se servent pour couper leurs peaux ; le beau sexe, chez les Esquimaux, ayant le privilège ou la tâche, comme on voudra l'appeler, de dépecer les veaux marins. Ils furent laissés sous la surveillance du quart, jusqu'à ce que le service divin fût terminé ; car nous avions résolu de ne jamais l'interrompre, tant que nous serions dans la possibilité de le célébrer. Nous leur avions aussi appris à nous quitter sans leur cérémonial bruyant et importun.

La température varia de 11° à 2° au-dessous de zéro (22 fév.). A tous autres égards, il fit doux. Nous vîmes plusieurs lièvres, mais ils avaient été si souvent poursuivis, qu'il fut impossible d'en approcher. Nous achetâmes encore quelques vêtements de peau. Le lendemain (23), le thermomètre remonta à 1° au-dessus de zéro, et se fixa ensuite à 5° au-dessous. Parmi divers objets que les Esquimaux nous vendirent, il se trouvait une peau de ptarmigan. Comme il avait été pris la veille dans une trappe, nous en construisîmes une, dans l'espoir d'obtenir le même succès. Dans la soirée, ils nous apportèrent encore un veau marin, et nous tuâmes un ptarmigan. Pour la première fois, depuis longtemps, nous déjeunâmes et nous dînâmes à la lumière du jour.

Le 24 fut un beau jour, quoique couvert, et le thermomètre resta en général à 5° au-dessous de zéro. On tua un beau lièvre, et l'on tendit la nouvelle trappe. Nous achetâmes encore quelques peaux, et nous étions en bon train de nous voir approvisionnés de vêtements pour longtemps. La température tomba le lendemain (25) à 16° au-dessous de zéro. Nous prîmes dans nos trappes deux renardes, dont une fut conservée vivante. Nous achetâmes encore quelques jaquettes de peau de veau marin.

Le temps fut beaucoup plus froid (26), quoique le thermomètre ne descendit pas plus bas que 5° au-dessous de zéro. Les naturels nous apportèrent la peau d'un autre glouton qu'ils avaient pris le jour précédent, et trois jaquettes de peau de veau marin ; un couteau était le prix convenu pour tous ces objets. Soit que ce fût pour eux un

jour de fête, soit que nous dussions regarder cette attention comme un tribut de reconnaissance, Ikmalik, le géographe, nous amena une vingtaine de ses compagnons pour nous régaler d'une danse; danse d'ours plutôt que tout autre chose, et encore faut-il convenir qu'un ours, conduit par un Savoyard, est un meilleur danseur. La danse fut suivie d'un concert vocal, les femmes se rangeant en demi-cercle, fermant les yeux, ouvrant la bouche, et beuglant *Amna aija* de toute la force de leurs poumons. Je crois que nous n'étions pas assez musiciens pour sentir et apprécier le mérite particulier de cette musique nationale. Les Esquimaux du Groenland, que nous avons entendus, avaient des idées toutes différentes de cet art. Il reste une épreuve à faire, c'est de s'assurer si les naturels de cette contrée, ayant effectivement le don de la musique, n'ont besoin que d'instruction pour le développer, comme d'entendre ce qu'ils n'ont jamais entendu. Nous serions aussi injustes en prononçant contre eux un jugement définitif, que les anciens voyageurs l'ont été à l'égard des Hottentots; car ceux-ci ont surpris les frères moraves qui les instruisaient, et, d'après leur rapport, ils ont même produit une rivale de Catalani. Je dois ajouter qu'Ikmalik, étant sans doute le coryphée, continua à danser au centre du demi-cercle.

La journée (27) fut belle, mais moins chaude. Les Esquimaux vinrent nous vendre quelques bagatelles, et les officiers, pendant leur excursion à terre, virent un glouton et un lièvre. Le temps se refroidit encore le dimanche (28), le thermomètre ayant baissé jusqu'à 31° au-dessous de zéro. Une brise fraîche nous glaça pendant que nous étions à faire quelques observations dans la soirée. Un Esquimau nous apporta un veau marin tout entier, et en assez bon état pour permettre d'en conserver la peau pour l'empailler. Il nous confirma quelques-uns des détails géographiques qui nous avaient déjà été donnés, et il se retira avant l'heure du service divin.

La fin de ce mois laisse peu de chose à dire en forme de résumé. Ce fut un mois très-froid, et je crois que la température dut descendre jusqu'à 50° au-dessous de zéro. La moyenne de celle des quinze premiers jours ne fut certainement pas moindre de 40°, et peut même avoir été au-dessous; mais elle n'excéda pas 28° pendant le reste du mois; ce qui, encore une fois, s'accordait avec la température éprouvée à la même époque dans les précédents voyages. Les variations du baromètre furent remarquables, mais le taux moyen fut de 30° 11'.

Les succès obtenus par les Esquimaux à la chasse pendant le cours de ce mois consistent en deux ours blancs, trois gloutons, une douzaine de renards, et cinquante veaux marins. Nous avons nous-mêmes tué ou pris cinq renards avec quelques lièvres, des ptarmigans et des perdrix blanches. Ce pays n'est pas aussi dépourvu de gibier, même à cette époque de l'année, qu'on l'avait supposé ; ce qui prouve qu'il ne se retire pas vers le sud pendant l'hiver.

Il n'y eut aucun changement dans notre situation intérieure ; tout se passait toujours très-bien. Nous avons fait quelques nouvelles observations astronomiques qui pouvaient être utiles, et plusieurs expériences sur la propagation du son. Je n'ai rien de plus à remarquer sur nos relations avec les naturels du pays, si ce n'est que nous étions parvenus à nous entendre parfaitement sur le prix de tous les objets qu'ils nous apportaient. Nous avons lieu de croire qu'ils ne songeaient plus à nous voler ; mais il est certain qu'ils ne considéraient pas le vol comme un bien grand crime, car, lorsqu'ils étaient découverts, ils ne faisaient en général qu'en rire.

CHAPITRE XIX.

Nouveaux achats aux Esquimaux. — Expédition du commandant Ross pour aller prendre des informations près des naturels du pays. — Leur manière de construire des huttes de neige. — Résumé du mois de mars.

La matinée (1^{er} mars) fut extrêmement froide, plus froide qu'on n'aurait dû le croire d'après le thermomètre. Deux Esquimaux étant arrivés, je fis une promenade avec eux, et ils me montrèrent un meilleur endroit à placer une trappe pour prendre des gloutons ; c'était sur le chemin que suivent ces animaux pour aller plus au nord. Je réussis à déterminer l'un d'eux à me vendre un de ses meilleurs chiens, qu'il me garantit être en état de tenir en arrêt un ours ou un bœuf musqué ; de trouver des trous de veau marin, et de tirer un traîneau. Avec de pareilles qualités, il n'était pas trop cher pour un couteau. Comme ils ne nous offrirent pas autre chose, nous en conclûmes qu'ils avaient vendu tout ce dont ils pouvaient disposer.

Nous achetâmes (2 mars) un autre chien pour compléter notre attelage. Je ne pus me hasarder à en acheter davantage pour le moment, de crainte de ne pas avoir de quoi les nourrir. Des Esquimaux nous apprirent la mort du vieillard que nous avions vu lors de notre première rencontre avec eux. Nous ne l'avions pas vu depuis ce temps; et quand nous avions demandé de ces nouvelles, lors de nos visites au village, on nous avait dit qu'il dormait, quoiqu'il ne fût pas dans la hutte qu'on nous avait montrée, ce dont nous nous étions assurés; tandis qu'il y en avait une autre qui était fermée. La solution de ce mystère, si c'en était un, fut nécessairement différée.

Les naturels nous apportèrent une belle peau de renne (3 mars), et nous promirent un autre veau marin. Le temps continuant à être couvert, nous ne pûmes faire aucune observation. Dans le cours de ces deux journées, la température varia de 24° à 38° au-dessous de zéro. On nous apporta une peau d'ours, et nous apprîmes que deux expéditions allaient avoir lieu sur la glace, l'une à l'est, l'autre au nord, pour prendre des veaux marins; mais qu'elles reviendraient bientôt pour épier le passage des animaux qui devaient avant peu arriver du côté du sud.

Il n'y eut que peu de variation dans le temps (5 mars). Deux femmes vinrent nous informer que tout le reste de la tribu était allé construire des huttes sur la glace du côté de l'est, près de l'île que nous avions en vue. Mais comme elles ajoutèrent que leurs compagnons devaient revenir dans la soirée, la distance ne pouvait être bien grande. Elles nous dirent que le vieillard n'était pas encore enterré. Quelques-uns de nos officiers allèrent ensuite au village: ils n'y trouvèrent rien de changé, si ce n'est que quelques-uns des passages servant d'entrée avaient été démolis, et que les fenêtres de glace avaient été enlevées.

Le soleil eut assez de force (6 mars), tant qu'il resta sur l'horizon, pour faire monter la température de 38° à 18° au-dessous de zéro; mais elle descendit ensuite à 24°. Les mêmes officiers retournèrent au village, et ils trouvèrent dans une des huttes le corps du vieillard, nommé Illicto, dans la position dans laquelle il semblait être mort. On lui avait fait une incision à l'abdomen, évidemment après sa mort, et comme on ne l'avait pas transporté ailleurs, nous supposâmes qu'on regardait l'endroit où il était comme une tombe suffisante; et dans cette saison de l'année, c'était peut-être la meilleure, ou la seule. Nous fîmes un trou dans la glace, et nous y enfonçâmes un pieu pour juger

de la marée. Nous trouvâmes une crue de quatre pieds et demi. Un malheureux nuage nous fit perdre une observation intéressante.

Nul Esquimau ne vint nous interrompre le dimanche (7). Le temps fut beau, et la température à peu près comme la veille. Nous pouvions alors observer les marées : elles étaient fort irrégulières, mais la plus grande crue fut de près de six pieds. Le lundi (8), elle ne fut le matin que d'un pied huit pouces, mais elle s'éleva à cinq pieds trois pouces dans la soirée. Nous tuâmes un renard. Deux vieilles femmes vinrent nous voir et nous dirent que les Esquimaux avaient pris cinq veaux marins.

Le temps fut calme et beau, et la lune était dans son plein (9 mars). L'irrégularité du flux, du reflux, et de la hauteur des marées fut extrême. Deux de nos officiers allèrent en se promenant sur la glace jusqu'au nouveau village, qui était à environ sept milles. Ils y trouvèrent cinq familles qui avaient réussi à prendre un grand nombre de veaux marins. Les autres étaient allées à environ quinze milles du côté du nord. Le commandant Ross alla en traîneau à peu près à la même distance au sud-ouest ; mais, quoiqu'il vît parfaitement la terre, il ne put s'assurer si elle était coupée ou non par des bras de mer. Cependant la côte paraissait bordée d'un grand nombre d'îles. Quelques naturels vinrent en traîneaux, et nous apportèrent du saumon fumé que nous achetâmes avec grand plaisir.

Dans le cours de la journée (10), le thermomètre remonta à 12° au-dessous de zéro ; les marées continuèrent d'être aussi irrégulières. Deux troupes d'Esquimaux arrivèrent de leurs nouveaux établissements, et nous leur achetâmes un fort beau chien, deux veaux marins, quelques souliers et d'autres objets. Nous leur donnâmes par-dessus le marché un bon dîner. Deux d'entre eux nous construisirent une hutte en neige pour nos instruments, et ils consentirent à rester avec nous toute la nuit, si nous voulions retourner avec eux le lendemain matin. Ils avaient tué treize veaux marins et étaient amplement munis de provisions. Un bon souper suivit le bon dîner ; mais quand vint le temps de se coucher, quoiqu'il y eût un bon lit pour chacun d'eux, ils ne dormaient qu'à tour de rôle. Était-ce soupçon, était-ce cérémonie, c'est ce que nous ne pûmes découvrir. Notre école parut les surprendre autant que le kaléidoscope.

Le thermomètre passa de 14° à 32° au-dessous de zéro (11 mars), et le froid devint plus vif qu'il ne l'avait été depuis quelques jours.

Nous nous aperçûmes que nos Esquimaux avaient fini par se décider à dormir tous deux. Peut-être alors leurs soupçons s'étaient-ils dissipés. Leur déjeuner, consistant en cinq à six livres de veau marin pour chacun, leur parut très-satisfaisant. Nous avions aussi mal jugé leur appétit que leur goût en les comparant aux nôtres; mais nous reconnûmes qu'il faudrait un garde-manger bien garni, si nous voulions donner des dîners dans ce pays. Les neuf cuisiniers du prince Talleyrand, malgré tout leur talent et toutes leurs ressources, pourraient à peine préparer pour neuf Esquimaux un dîner capable d'influer sur leur politique et leur diplomatie. En retour de ce déjeuner somptueux, ils achevèrent la hutte de neige pour notre observatoire. La perfection de la main-d'œuvre en était le moindre mérite, car tout en excluant l'inconvénient du vent et du froid, les murailles étaient assez transparentes pour permettre toutes nos opérations.

A dix heures, le commandant Ross partit sur notre traîneau attelé de six bons chiens; il était accompagné d'Ikmallik, le géographe. Une partie de nos hommes travaillèrent à élever de nouveaux monticules pour nos opérations trigonométriques. Quelques naturels vinrent chercher le second Esquimaux, Nulungiak. En arrivant à bord, il avait pris un fusil chargé, qui était parti entre ses mains, heureusement sans lui faire aucun mal, mais en lui causant une telle frayeur, qu'il était peu probable qu'il touchât une seconde fois à une arme à feu.

Il est inutile de parler davantage des marées et de leur irrégularité qui continuait toujours, puisque, loin de pouvoir en tirer aucune conclusion, nous étions obligés de revenir sur celles que nous avions cru pouvoir tirer précédemment. C'était un mystère dont il fallait remettre au temps la solution. La température fut de 35° au-dessous de zéro, pendant la nuit, et elle ne monta pas au-dessus de 18° pendant la journée. Dans la matinée, deux des chiens qui s'étaient dégagés du traîneau, revinrent au navire; et un troisième nous fut ramené par son ancien maître dans la hutte duquel il était retourné. L'honnêteté de cet homme méritait bien la récompense que nous lui donnâmes; et malgré nos premières résolutions, nous lui achetâmes un autre chien, renommé pour la chasse de l'ours. Le commandant Ross revint de son expédition, accompagné de quelques Esquimaux, qui nous apportaient un veau marin. Il avait trouvé leurs huttes, au nombre de dix, sur la glace à environ douze milles au nord-est, et avait été parfaitement accueilli. Son souper avait été un morceau d'un

jeune veau marin, et il nous en parla avec éloge. Les Esquimaux avaient obtenu beaucoup de succès à la chasse.

Une forte brise augmenta le froid (13 mars) ; ce qui n'empêcha pas les naturels de nous apporter un jeune veau marin, qu'ils nous avaient promis, et la moitié d'un bœuf musqué. Outre le prix de ces objets, nous leur donnâmes à dîner, et ils partirent fort contents. La semaine se termina par les travaux ordinaires du samedi.

Le froid augmenta (14 mars), et le thermomètre descendit à 40° au-dessous de zéro. Le mercure peut se geler dans la boule de cet instrument, sans que le verre se casse, quelque dilatation qu'il puisse subir en se cristallisant : si toutefois ce qu'on a supposé est vrai, l'augmentation de volume n'est pas suffisante pour produire cet effet. Il est plus vraisemblable que si il ne se contracte pas, comme l'argent, le bismuth et plusieurs autres métaux, il ne varie, du moins, que très-peu dans ses dimensions. J'avais acquis la preuve qu'il devait souvent s'être gelé ainsi, sans avoir brisé le verre, en cassant un de ces instruments à un degré de température qui avait eu lieu plusieurs fois sans nuire aux thermomètres, et, en effet, j'avais trouvé le mercure cristallisé. Quelques Esquimaux vinrent du campement qui était au nord, et nous apportèrent deux veaux marins et un chien en remplacement d'un autre que nous leur avions rendu. Nous leur fîmes servir un dîner, qui, après de tels voyages, était devenu un acte indispensable de civilité, et ils retournèrent chez eux fort satisfaits.

Un accident désagréable arriva à bord à un enfant qu'ils avaient amené avec eux. Leurs enfants étant dans l'habitude de lécher leurs plats et autres ustensiles, et même de se lécher la figure les uns des autres, celui-ci appliqua sa langue au cercle de fer d'un baril, et il ne put l'en tirer qu'en y laissant la peau. Nous trouvâmes la chair du bœuf musqué fort bonne, et elle n'avait pas ce goût de musc qu'elle n'acquiert peut-être qu'à une époque particulière. Avec sept chiens accoutumés à cette chasse, nous avions donc la perspective de pouvoir par la suite procurer à notre équipage quelques provisions fraîches.

Le temps s'adoucit tellement (15 mars), que le thermomètre s'éleva à 15° au-dessous de zéro. Une troupe nombreuse d'Esquimaux vint à bord, et nous donnâmes à dîner à neuf d'entre eux. Ils nous amenèrent un meilleur chien en place d'un autre que nous leur avions rendu, et ils nous apprirent qu'ils avaient encore pris cinq veaux marins. Le lendemain (16), la température retomba à 38° au-dessous de

zéro, et nous reçûmes une autre visite de quelques Esquimaux, qui nous apportèrent un petit veau marin, un traîneau fait avec les os et la peau d'un bœuf musqué, des gants et des bottes. Ils nous dirent aussi qu'une autre tribu d'Esquimaux était à environ deux journées de nous du côté du sud.

Une partie de nos hommes (17 mars), sous la direction du commandant Ross, étaient occupés depuis quelque temps à mesurer une base pour nos opérations trigonométriques ; et ils continuèrent ce travail malgré la rigueur du froid, qui était de 40° au-dessous de zéro. Quelques naturels arrivèrent, et ils avaient avec eux un enfant nommé Kawalua. C'était un orphelin, neveu d'Ikmallik, le géographe. C'était sur lui que j'avais jeté les yeux pour le prendre à bord et faire son éducation. Il resta donc avec nous quand les autres s'en allèrent, et il reçut le soir même à l'école sa première leçon.

Le temps étant beau (18 mars), le commandant Ross fit en traîneau un voyage d'environ trente milles vers le sud, et revint dans la soirée. Il avait pris avec lui le jeune Esquimaux, et il en avait reçu beaucoup d'informations. D'après ce que lui avait dit Kawalua, ils avaient été jusqu'à mi-chemin de Neitchillee, qui n'était donc pas si éloigné que nous nous l'étions imaginé. Les renseignements qu'il avait donnés sur différentes places s'accordaient si bien avec ceux que nous avions déjà reçus que c'était pour nous une garantie de l'exactitude des autres. Il nous décrivit un endroit où ils étaient obligés de traverser en canot un grand courant d'eau salée, qui coulait toujours vers l'orient, et qu'ils ne pouvaient jamais passer d'une autre manière. Comme cet endroit, d'après son récit, n'était pas à plus de deux journées de nous, nous espérâmes que nous pourrions bientôt en faire la reconnaissance, et nous assurer de la nature de ce détroit et de ce courant. Le commandant Ross, pendant cette excursion, vit les traces d'un glouton et d'un renne, sans rencontrer aucun animal vivant. Dans le cours de la journée, nos amis nous apportèrent un beau veau marin avec son petit. En me promenant je vis des traces de lièvres et de renards en beaucoup plus grand nombre qu'auparavant. Deux corbeaux, venant du côté du nord, passèrent par-dessus le vaisseau.

Les naturels ne nous apportèrent que des bagatelles (19 mars), et nous permîmes à l'enfant de s'en retourner avec eux sous la promesse qu'il nous fit de revenir le lendemain. Ils nous apportèrent alors des gants et des bottes (20 mars), et un beau chien que nous achetâmes,

car nous étions décidés à former un second attelage de ces animaux, espérant que, de manière ou d'autre, nous serions en état par la suite de les nourrir du moins aussi bien que leurs anciens maîtres. M. Thom et le chirurgien allèrent se promener jusqu'à un rocher dont nous avions calculé la distance à dix milles; mais ils furent surpris par la nuit, en revenant, et ils n'arrivèrent que fort tard, épuisés de fatigue, après nous avoir causé quelque alarme. Ils n'avaient rien vu d'important du haut de ce rocher, le temps étant couvert. Je tuai deux ptarmigans.

Le temps fut extrêmement capricieux (21 mars), et changea à chaque instant; mais le thermomètre remonta à 13° au-dessous de zéro. Après le service divin, quelques naturels vinrent pour demander ce que signifiaient les coups de fusil qu'ils avaient entendus, et les flammes bleues qu'ils avaient vues; c'étaient des signaux pour nos deux officiers en retard, ce qui les avait fort effrayés. Le chien que nous avions acheté nous fut amené; mais un des nôtres disparut, ayant probablement rompu sa chaîne pour suivre son ancien maître. Nous ne manquions pas alors de veau marin, et par conséquent nous pouvions toujours donner aisément à dîner à nos Esquimaux.

Dans la journée (22), le thermomètre s'éleva jusqu'à 5° au-dessous de zéro, mais il redescendit à 28° pendant la nuit. Deux femmes nous ramenèrent le chien qui s'était enfui; mais nous les renvoyâmes pour qu'elles nous rapportassent un anneau de cuivre qui manquait à ses harnais. Le jour suivant 23 il y eut un peu de neige, et la température monta à 1° au-dessus de zéro. L'anneau fut rapporté, et quelques Esquimaux de l'autre campement nous apportèrent un veau marin, pour lequel nous donnâmes une vieille lime, objet qui était alors le plus désiré. Nous essayâmes de dégager de la neige la proue du vaisseau; mais l'eau monta, et nous obligea d'y renoncer.

Le temps fut doux (24), la température étant de 16° au-dessus de zéro. La moyenne, depuis vingt-quatre heures, avait été d'un degré au-dessus de zéro. Nous eûmes des visites des deux camps, et l'on nous ramena un de nos chiens qui s'était échappé. Les Esquimaux nous payèrent leur dîner en chantant et en dansant. Le lendemain (25), une brise venant du nord fit baisser le thermomètre de douze degrés, et le froid se fit sentir vivement. Deux Esquimaux vinrent prendre avec nous des arrangements pour un voyage à Neitchillee. Il fut convenu qu'ils viendraient coucher à bord trois ou quatre jours avant la pleine

lune, qui devait être le 5 avril, et qu'ils partiraient alors avec le commandant Ross. Ils devaient emporter leurs canots, à ce que nous pûmes comprendre, afin de pouvoir poursuivre les rennes dans l'eau.

Le temps (26 mars) fut à peu près le même que la veille, et tout marcha comme de coutume. Nos hommes s'occupèrent à couper un bassin à bâbord du vaisseau, attendu que nous avions de ce côté une voie d'eau qui nous gênait beaucoup. La marée aurait dû être haute; mais ce fut tout le contraire, ses irrégularités continuant toujours (27 mars). Une brise ne nous empêcha pas de recevoir une visite des Esquimaux; mais nous n'avions pas de dîner à leur donner, et nous leur annonçâmes qu'ils ne devaient plus en attendre, jusqu'à ce qu'ils nous eussent apporté quelque veau marin.

Il y eut une forte brise pendant la nuit (28 mars), et il tomba un peu de neige. Le temps était si brumeux qu'il empêcha toute visite d'Esquimaux. Nous passâmes donc tranquillement ce dimanche, et nous ne fûmes pas fâchés de rester seuls. Le lundi (29), un beau jour nous permit de faire quelques bonnes observations, et notamment de prendre deux distances lunaires avec le soleil à l'ouest de la lune; ce qui était d'autant plus important, que toutes les autres distances que nous avions prises étaient sous une position contraire. Nous eûmes la visite d'un homme et d'une femme, mais comme ils n'apportaient pas de veau marin, ils ne furent pas reçus à bord. Le thermomètre monta à 15° au-dessus de zéro à midi, et la moyenne pendant cette journée fut de zéro.

Le thermomètre (30 mars), monta à 18° au-dessus de zéro. C'était le point le plus élevé qu'il eût atteint depuis plusieurs mois. Un Esquimaux nous apporta quelques peaux. Le temps fut encore couvert le lendemain (31 mars), mais il nous parut chaud; le thermomètre étant resté trois heures à 20° au-dessus de zéro, et n'étant pas descendu au-dessous de 4°. Dans la soirée quatre familles, composées de quinze personnes, passèrent près du navire. Ils allaient se construire de nouvelles huttes à environ un demi-mille vers le sud. Ils avaient quatre traîneaux lourdement chargés, et tirés par deux ou trois chiens, mais ils marchaient très-lentement. Nous les suivîmes pour voir comment ils bâtissaient leurs habitations de neige, et nous fûmes surpris de leur dextérité. Un homme avait fini de couvrir sa maison en quarante-cinq minutes. On pourrait à peine dresser une tente en moins de temps qu'il ne leur en faut pour se construire une hutte.

avec le com-
nous pûmes
l'eau.

ille, et tout
à couper un
ce côté une
être haute;
ont toujours
une visite des
ner, et nous
qu'à ce qu'ils

il tomba un
toute visite
imanche, et
un beau jour
otamment de
e la lune; ce
distances que
ous eûmes la
portaient pas
mètre monta
cette journée

zéro. C'était
nois. Un Es-
core couvert
thermomètre
tant pas des-
, composées
se construire
1. Ils avaient
trois chiens,
es pour voir
t nous fûmes
rir sa maison
une tente en
e une hutte.

La manière dont ils s'y prennent mérite peut-être d'être décrite. Après s'être assurés par le moyen de la javeline dont ils se servent pour sonder les trous des veaux marins dans la glace, que la neige est assez profonde et assez solide, ils nivellent d'abord l'endroit où ils veulent bâtir, à l'aide d'une pelle en bois, laissant en dessous une masse solide de neige, d'au moins trois pieds d'épaisseur. Commencant alors par le centre du cercle qui doit former l'espace de leur habitation, et qui a un diamètre de dix pieds au plus, ils coupent des blocs en forme de coins, d'environ deux pieds de longueur, et d'un pied d'épaisseur dans la partie extérieure; leur donnant alors la forme convenable avec un couteau, ils les placent circulairement les uns sur les autres, de sorte que le mur, inclinant graduellement à l'intérieur, se termine en forme de dôme. La porte étant coupée de l'intérieur avant qu'elle soit tout à fait bouchée, fournit des matériaux pour le haut du mur. Pendant ce temps, les femmes remplissent tous les joints avec de la neige, et les enfants construisent le chenil pour les chiens. Le sofa de neige, servant de lit, l'arrangement des peaux qui le couvrent, et la pièce de glace servant de fenêtre, achèvent l'ouvrage, et il ne reste plus qu'à bâtir le passage. Ils s'en occupent dès que la maison est finie, et construisent aussi quelques petites huttes pour les provisions. Quelques-uns des enfants imitent leurs parents, et s'amusent à bâtir des maisons en miniature. Un d'entre eux fut mordu à la main par un chien, et le chirurgien l'emmena à bord pour le panser. Nous leur fournîmes de l'eau pour leur éviter l'embarras de faire fondre de la neige.

En résumé, le mois de mars n'offrit pas beaucoup de variété. La température la plus basse avait été de 40° au-dessous de zéro, la plus élevée de 20° au-dessus, et la moyenne de 20° au-dessous; ce qui était un degré de plus que celle des voyages précédents, suivant la comparaison que nous en fîmes. La glace commençait à se dissoudre, quoique fort lentement, au sud du vaisseau, et le soleil avait fondu la neige qui couvrait la cime des rochers.

Notre commerce avec les naturels nous avait procuré une bonne provision de vêtements et de peaux; nous étant débarrassés de deux de nos chiens, qui n'étaient bons à rien, nous en avions acheté huit autres, de sorte que nous avions alors un bon attelage de dix chiens. Les informations que nous avions obtenues relativement à Neitchillee, nous portaient à croire qu'il devait se trouver en cet endroit un passage

à l'ouest; les naturels nous avaient expliqué qu'il y avait réellement au nord de ce lieu un détroit communiquant avec une mer à l'ouest, et dans lequel régnait un fort courant venant de l'est. Ils nous avaient aussi parlé de quelques îles existant dans ce canal; et ils les appelaient *Shag-a-Voke*, c'est-à-dire courant impétueux, ajoutant qu'en cet endroit les vagues s'élevaient souvent très-haut. Outre cela, ils avaient fait mention d'un autre canal au nord, par lequel le vaisseau pourrait plus aisément entrer dans une mer libre, où l'on n'apercevait aucune terre. Quoique la confiance fût alors pleinement établie entre nous, nous n'avions pu décider l'élève que nous voulions faire, à rester avec nous, et nous n'avions pu en obtenir un autre pour le remplacer. Après son départ pour ce que nous regardions comme un jour de congé, il n'était jamais revenu. Nous avions fini de placer sur la glace une couche de sable pour qu'échauffée par le soleil, elle nous frayât un canal avant que la glace se rompt naturellement. Nos traîneaux étaient en bon état, et nos chiens bien exercés. Tous nos arrangements intérieurs continuaient à être satisfaisants, et tous nos hommes étaient en bonne santé. Le gibier avait été fort rare, et quatre renards avaient été notre principale prise. La marée la plus haute s'était élevée à six pieds; et la hauteur moyenne du thermomètre avait été de 30 pouces.

Nos opérations trigonométriques avaient continué; mais nos observations sur les occultations par la lune n'avaient pas mieux réussi que les mois précédents; elle avait toujours été couverte de nuages à ces époques. Nous pûmes observer quelques passages et prendre quelques bonnes distances lunaires. Enfin il est bon de remarquer, — qu'on l'explique comme on le pourra, si toutefois c'est un fait qui se répète constamment, ce que nous ne savons pas encore, — que tous les jours les plus froids arrivaient peu de temps après la pleine lune, et que la température la plus haute avait lieu immédiatement après qu'elle avait changé de quartier.

CHAPITRE XX.

Journal jusqu'au 10 avril. — Voyage du commandant Ross.

Il tomba de la neige (1^{er} avril), et quoique la température fût beaucoup plus basse, la brise fut très-froide. Quelques naturels vinrent

nous voir de chacun de leurs campements. Awack, qui devait servir de guide pour le voyage de Neitchillee, fut surtout le bienvenu. Ceux qui étaient le plus près de nous n'avaient pas eu de succès à la chasse des veaux marins. Le lendemain (2) nous parut l'été, et le thermomètre monta à 22° au-dessus de zéro. Nos voisins n'avaient pas été plus heureux, et ils commençaient à craindre de manquer de provisions. En nous voyant nous servir du sextant pour une observation, ils nous demandèrent si cela avait rapport aux veaux marins, et si nous en apercevions. La chaleur du soleil suffit pour sécher le linge qu'on avait lavé, et des ruisseaux d'eau de neige fondue descendaient de tous les rochers.

Les Esquimaux nous apportèrent un veau marin (3 avril), et reçurent une lime en échange. Cependant ils n'avaient pas obtenu plus de succès. Pour preuve de l'effet que la chaleur du dehors produisait sur nos arrangements intérieurs, je remarquerai que la quantité de glace qu'on trouva cette semaine dans les condensateurs ne fut que de deux boisseaux. Il fit plus froid que la veille de quelques degrés. Nous jugeâmes pourtant nécessaire d'élever un mur de neige autour du pilier auquel le thermomètre était attaché, afin de le mettre à l'abri de la chaleur que réfléchissait la neige qui l'entourait.

Le dimanche (4) n'empêcha pas les naturels d'arriver de tous leurs campements; mais nous ne leur permîmes pas de mettre obstacle à l'accomplissement de nos devoirs ordinaires. Parmi eux se trouvaient Awack et Ooblooria, les deux guides qui nous avaient été promis, avec leurs chiens, leurs traîneaux et leurs provisions. Nos préparatifs de voyage étaient terminés, et les officiers qui devaient les accompagner étaient prêts. Le thermomètre descendit pendant la nuit à 8° au-dessous de zéro.

Le temps fut couvert (5 avril), le vent modéré, et comme il venait du nord-est, il était favorable pour le voyage. Le commandant Ross et le premier enseigne Blanky partirent à dix heures du matin avec les Esquimaux, sur deux traîneaux, avec des provisions pour dix jours. Le thermomètre, qui était remonté au commencement de la matinée, retomba à 4° au-dessous de zéro, et nous regrettâmes que leur départ n'eût pas été différé. Pour surcroît de malheur, il commença à tomber de la neige à une heure, et dans la soirée le vent fut si violent, que nous craignîmes qu'ils ne fussent obligés de s'arrêter. Ce qui nous consolait, c'était de savoir que nos officiers avaient pour

guides les deux Esquimaux qui avaient le plus d'expérience et d'activité; et que par conséquent, il ne faudrait pas longtemps pour qu'ils eussent la tête abritée. Les naturels campés à l'orient nous apportèrent un beau veau marin, ce qui nous mit en état de donner quelque assistance à la famille de Tiagashu, qui semblait manquer de vivres.

Il continua à neiger (6 avril); le vent fut encore vif, et il passa du nord à l'est. Cependant le thermomètre monta à 21° au-dessous de zéro. Dans la soirée, le vent tourna au sud. Nous allumâmes des feux du Bengale, et nous tirâmes une fusée volante pour indiquer aux voyageurs la situation du vaisseau. Pendant la nuit, le vent se modéra un peu.

La matinée (7 avril) fut encore orageuse, et le vent chassait avec violence la neige qui tombait. Il se calma vers le soir, et le ciel s'éclaircit. Nous répétâmes les mêmes signaux, quoique nous eussions l'espoir que nos voyageurs étaient arrivés à Neitchillee. Quelques-uns de nos voisins vinrent nous demander des vivres. Comme nous savions que leurs huttes étaient vides, nous leur donnâmes une certaine quantité de veau marin. Il tomba encore de la neige le lendemain (8 avril); le commencement de la journée fut calme, mais après midi, le vent reparut et fut très-variable. Neuf Esquimaux vinrent de nouveau nous demander des vivres. Heureusement nous avions encore un reste de veau marin, et ils étaient si affamés qu'ils en mangèrent la chair toute crue, sans oublier pourtant d'en garder une partie pour la porter à leurs familles. Nos hommes commençaient à faire divers préparatifs à bord pour l'été. Les signaux furent répétés pendant la nuit.

La neige devint encore plus forte (9 avril), et elle chassait avec une telle violence qu'on ne pouvait rien voir. Le vent se changea en un ouragan venant du sud-ouest. Nous tirâmes encore une fusée volante à l'heure qui avait été convenue, c'est-à-dire à dix heures du soir, l'attention étant d'abord attirée sur la position du navire par des feux du Bengale, parce que, par ce moyen, les voyageurs pouvaient s'assurer de leur longitude par le chronomètre. Des Esquimaux vinrent, mais ne nous apportèrent rien. Un de nos renards s'échappa, et tomba probablement entre leurs mains. Le thermomètre descendit à 13° au-dessous de zéro.

L'ouragan diminua de force (10 avril), et le vent se modéra à neuf heures du matin. A cinq heures du soir, nos voyageurs arrivèrent

après avoir fait un voyage très-fatigant, et avoir beaucoup souffert du froid, mais sans aucun accident sérieux. Ils avaient vu la mer à l'ouest, et ils étaient convaincus que nous étions alors sur les côtes de l'Amérique. Cependant le canal dont on nous avait parlé comme conduisant à la mer, n'avait encore rien de certain, car il y avait deux bras de mer un peu au nord de notre havre qui paraissaient aussi pouvoir également y conduire; et le passage pouvait en outre se trouver dans ce qu'on a appelé la baie de Creswell, sous la latitude de $72^{\circ} 30'$. Mais je vais donner la relation du commandant Ross dans ses propres termes.

CHAPITRE XXI.

Relation du commandant Ross.

La matinée (1^{er} avril) était loin d'être favorable à notre voyage, car il tombait beaucoup de neige, et il faisait un vent frais venant du nord. L'aspect du temps déplaisait tellement à nos guides, qu'ils désiraient remettre l'expédition à un autre jour. Cependant je me flattais qu'il changerait, et j'avais tant d'impatience d'arriver à l'endroit que nous avions tant d'intérêt et de désir de connaître, que je réussis enfin à les décider, et nous partîmes à six heures du matin.

Nous étions quatre, M. Blanky, notre premier enseigne, et moi, et nos deux guides, Awark et Ooblooria. Notre bagage fut attaché sur deux traîneaux tirés par des chiens, et le nôtre étant beaucoup plus chargé que celui des deux Esquimaux, ce n'était pas sans peine que nous pouvions les suivre, d'autant plus qu'ils se plaçaient de temps en temps sur leur traîneau, tandis que nous étions obligés de courir à côté du nôtre, et quelquefois même de le traîner à travers de profondes couches de neige que nous rencontrions incessamment.

Nous avançâmes vers le sud-ouest, en côtoyant le rivage, jusqu'à midi. Alors le vent devint d'une violence extrême, et la neige qu'il chassait était si épaisse, qu'Awack, qui nous servait de conducteur, perdit son chemin. Nous nous trouvâmes bientôt sur une glace dont la surface était si inégale et si raboteuse, que le traîneau de nos

Esquimaux se rompit en deux endroits. Cet accident fut sur le point de mettre fin à notre voyage à peine commencé, car nous n'avions aucun moyen de réparer le dommage. Pour cette raison, et à cause de l'ouragan, contre lequel il nous aurait été impossible de lutter, si nous avions voulu retourner sur nos pas, nos guides commencèrent à construire une hutte de neige. Ce projet nous plaisait fort peu, et nous désirions trouver quelque moyen de continuer notre route. M. Blanky me dit qu'il croyait qu'il était possible de faire servir les javelines de nos conducteurs à réparer leur traîneau. Comme je savais qu'ils ne consentiraient jamais à se priver ainsi de leurs armes, je les cassai toutes deux, sans leur en demander la permission, à la longueur nécessaire pour qu'elles pussent servir à ce qu'on voulait en faire. Comme je pouvais m'y attendre, cet acte arbitraire fut suivi de grands cris de surprise et de colère; mais en assurant nos Esquimaux que je leur donnerais deux autres javelines beaucoup meilleures, dès que nous serions de retour au vaisseau, je réussis à les calmer, et ils se mirent à l'ouvrage d'un air de bonne humeur.

Le traîneau raccommodé, nous nous remîmes en marche en dépit de la neige et de l'ouragan; mais nous ne tardâmes pas à éprouver de nouvelles contrariétés, car nous rencontrâmes un immense espace de glace raboteuse, qui nous obligea à un travail pénible pendant deux heures. Pour nous en tirer, nous voulûmes nous rapprocher de la côte; mais nos guides étaient complètement en défaut, car la neige qui tombait était si épaisse, qu'ils ne pouvaient voir à dix toises devant eux. Nous fûmes donc forcés de renoncer à toute tentative ultérieure, et de consentir à ce qu'ils contruisissent une hutte de neige.

Elle fut terminée en une demi-heure, et jamais nous n'eûmes lieu d'être plus satisfaits de ce genre d'architecture, qui, en si peu de temps, nous procura un abri contre le vent et la neige aussi bien qu'aurait pu le faire la meilleure maison construite en pierres. A la vérité notre demeure n'était que de la grandeur strictement nécessaire pour contenir quatre personnes; mais, dans la situation fâcheuse où nous étions, nous nous serions contentés d'un asile beaucoup plus misérable.

Nos vêtements avaient été tellement pénétrés par la neige, qui s'y était ensuite gelée, que nous ne pûmes les ôter que lorsque la chaleur de nos corps les eut rendus plus souples. Nous souffrions beaucoup de la soif, et tandis que les Esquimaux construisaient la hutte, nous

filmes fondre de la neige à l'aide d'une lampe à esprit de vin. Nous en eûmes bientôt une quantité suffisante pour nous quatre, et nos guides en furent aussi enchantés que surpris, car la même opération qu'ils font dans un vase de pierre sur leur lampe, est pour eux l'ouvrage de trois à quatre heures.

Notre habitation n'était pourtant pas sans inconvénients. Son extrême petitesse en était déjà un ; mais le plus grand était que les murs se fondaient, et que l'eau tombant sur nos habits, les mouillait à un tel point que nous fûmes obligés de les ôter, et de nous glisser dans les sacs de fourrure dont nous étions munis. Par ce moyen, nous écartâmes l'ennemi, et nous pûmes dormir.

J'ai déjà dit que nous avions voyagé toute la journée le long de la côte ; mais comme l'épaisseur de la neige qui tombait ne m'avait jamais permis de voir les objets à plus d'un quart de mille, je ne pus même me former une idée à peu près correcte de la direction dans laquelle nous avions marché. Je crois pourtant que nous n'avions pas fait plus de vingt milles. Cette marche nous avait pris huit à neuf heures, malgré la rapidité avec laquelle nous avions fait la première partie de notre voyage ; et tant d'heures de froid, de fatigue et d'efforts continus sur une glace raboteuse, avaient complètement épuisé nos forces.

Nous eûmes, en récompense, l'avantage de dormir profondément (6 avril), et nous ne nous serions pas éveillés de très-bonne heure, s'il n'eût éclaté une rébellion parmi nos chiens. N'étant jamais trop nourris, et ayant sans doute bon appétit, ils s'étaient débarrassés de leurs rênes et avaient attaqué le traîneau des Esquimaux, dans le dessein sans doute de dévorer le poisson gelé qui en formait les matériaux, à moins qu'ils ne préférassent les courroies de cuir de bœuf musqué qui servaient de liens pour joindre toutes les parties du traîneau. Les propriétaires coururent y mettre ordre, et, comme l'attaque ne faisait que de commencer, il ne fut ni long ni difficile de réparer le dommage. Nous n'avions d'ailleurs que trop de loisir pour cet ouvrage, car le temps était de nature à nous empêcher de nous remettre en marche.

Nous pûmes ainsi avoir une assez longue conversation avec nos nouveaux amis. Se trouvant alors à leur aise, et délivrés des craintes qu'ils avaient d'abord conçues, ils commencèrent à gagner beaucoup dans notre opinion, et ils montrèrent infiniment plus d'intelligence et

de pénétration qu'on aurait pu en attendre de physionomies si stupides. Cependant le plus important pour nous ce furent les informations qu'ils nous donnèrent sur la nature de la côte, et sur l'Océan situé à l'ouest, qu'ils nous représentèrent comme étant d'une vaste étendue.

Pour la première fois aussi, ils nous parlèrent d'une île qu'ils appelèrent Oo-geoo-Lik, et où ils nous dirent que nous verrions pendant l'été un grand nombre d'Esquimaux. Ils nous nommèrent en outre un homme qui, d'après la description qu'ils nous en firent, était boiteux, et une femme appelée Kablalla, qui nous parut être un personnage de grande importance parmi eux, et ils nous citèrent les noms de son mari, de ses enfants, et de plusieurs de ses parents.

Ils nous dirent que l'île d'Oo-geoo-Lik était fort éloignée, et qu'il fallait plusieurs journées de voyage sur l'eau salée pour y arriver. Cette circonstance confirmait ce qu'ils nous avaient dit auparavant de la vaste étendue de la mer de l'ouest ; mais je ne pus leur faire comprendre alors que je désirais y aller. Je fus donc obligé de me contenter des anecdotes qu'ils nous racontèrent sur quelques-uns de leurs compagnons, et de répondre, aussi bien que je le pus, aux diverses questions qu'ils me firent sur les Esquimaux que j'avais vus à Igloodik, et aux affaires desquels ils semblaient prendre un très-vif intérêt.

Leurs principales questions à ce sujet se rapportaient à la manière de chasser des habitants d'Igloodik, à leurs jeux et à leurs chants. Ils furent aussi curieux de savoir si j'avais vu leurs « *angedkoks*, » et si j'avais été témoin de leurs conjurations. J'étais assez bien informé sur tous ces objets, car j'avais fait avec des membres de cette tribu plusieurs excursions pour chasser le veau marin et le narval, et j'avais assisté aux opérations de leurs sorciers. Ils voulurent savoir en outre si j'avais entendu *Torn-Gah*, « l'Esprit, » et ce qu'il avait dit. Je répondis de mon mieux à leurs questions, de sorte que, pendant cette journée de détention, il y eut du moins pour moi de l'amusement, sinon de l'occupation. Je fus obligé de leur citer à plusieurs reprises les noms des *angedkoks* et ceux de leurs femmes et de leurs enfants, car ils désiraient se les rappeler, et ils y travaillaient en me les faisant répéter. Ils rirent beaucoup en apprenant que plusieurs d'entre eux avaient deux femmes, et ils dirent qu'ils connaissaient du côté de l'ouest un homme qui était aussi doublement pourvu, ayant ramené deux femmes de la baie de Repulse. J'en aurais conclu que la bigamie

était très-rare dans la peuplade avec laquelle nous étions ; mais nous eûmes ensuite de bonnes raisons pour reconnaître que cette conclusion n'était pas juste.

Nous prîmes beaucoup plus d'intérêt à la relation qu'ils nous firent des circonstances qui les avaient amenés sur cette partie de la côte, et dans notre voisinage immédiat. Deux de leurs compagnons avaient été pêcher au nord à un endroit nommé Ow-weetee-week, et ils avaient vu notre navire entouré de glaces et entraîné vers le sud ; ce qui dut arriver, à ce que je suppose, le 2 ou le 3 septembre. Alarmés de cette vue, ils partirent sur-le-champ pour aller rejoindre le corps principal de leur tribu à Nei-tyel-le ¹, où ils restèrent jusqu'à l'arrivée d'une femme nommée Ka-ke-kag-iu. Cette femme avait une sœur qui habitait chez les Esquimaux que nous avions trouvés à l'île Winter pendant un autre voyage dans les mêmes régions, et elle fit un récit si attrayant de la manière dont nous les avions reçus en cette occasion, qu'ils résolurent de nous chercher partout où le hasard aurait pu nous conduire. Ils partirent donc, et nos compagnons nous peignirent les sensations qu'ils éprouvèrent quand ils virent pour la première fois les traces de nos pas sur la neige, leur surprise en voyant quelle en était la dimension, ce qui fit qu'ils tinrent conseil pour savoir s'ils avanceraient ou non. L'éloquence de Ka-ke-kag-iu l'emporta sur leurs craintes, et ils nous exprimèrent le plaisir dont ils avaient été transportés, quand, après s'être rangés en ligne pour nous recevoir, ils nous avaient vus jeter nos armes à terre.

Tout en parlant ainsi, ils n'en mangeaient pas moins ; car c'est une occupation qu'ils ne négligent jamais, tant qu'ils ont quelque chose à manger. Tout ce que nous avions appris de ces hommes gloutons en vivant parmi eux, ne pouvait diminuer la surprise que nous éprouvions en voyant des preuves toujours nouvelles de leur appétit insatiable, de la capacité de leurs estomacs, et de la facilité avec laquelle ils digéraient cette prodigieuse quantité de nourriture. Il est impossible qu'ils mangent ainsi par faim, ou même par appétit ; nulle créature humaine, gouvernée par l'instinct de l'appétit seul, ne peut éprouver de tels besoins, de quelque manière que la nature dispose de cet énorme superflu. Nul animal, quelque carnivore, quelque vorace qu'il soit, n'agit de cette manière : le glouton même, en dépit de sa

¹ Même endroit que le capitaine Ross écrit Neitchillee.

(Note du Trad.)

réputation, et quelque mérite que puisse être le nom qui lui a été donné, satisfait sa faim, et n'en désire pas davantage. L'homme seul mange uniquement pour manger, pour satisfaire son goût, et non un besoin naturel, et peut-être est-ce aussi l'effet de la cupidité, qui veut s'approprier exclusivement ce qui pourrait suffire à plusieurs. Voilà ce qu'on appelle un être raisonnable ! Mais dans le cas dont il s'agit, comme dans beaucoup d'autres, cette raison sert, non à réprimer les passions malfaisantes, mais à les encourager, en un mot à rendre l'homme, quand telle est sa volonté, l'animal le plus pernicieux de toute la création.

Il résulta de cette voracité que les vivres de nos guides disparurent plus promptement qu'ils ne l'auraient désiré, car ils n'en avaient qu'une petite provision, ayant partagé ce qu'ils avaient avec leurs familles avant notre départ du vaisseau. Il fut donc heureux, pour cette raison et pour d'autres plus importantes que le temps commençait à s'éclaircir, et à donner à nos Esquimaux l'espoir de pouvoir bientôt garnir leur garde-manger. Je fis quelques observations pour déterminer notre position, et je tirai les angles nécessaires pour la reconnaissance que je voulais faire des côtes.

La latitude de notre position actuelle était de $69^{\circ} 44' 20''$, et la longitude $0^{\circ} 44' 6''$ à l'ouest du vaisseau. La hutte était construite sur la rive méridionale d'une crique d'environ trois milles de longueur, s'étendant en est-sud-ouest. De chaque côté, la terre présentait des côtes de granit très-élevées et très-rocailleuses, et une grande rivière se jetait dans la crique en face de nous, à environ un demi-mille de distance. Les naturels la nommaient Ang-malook-took, et disaient qu'elle était très-poissonneuse pendant l'été. Le nom de la crique, dans la langue du pays, est Too-nood-lead, et je le lui ai conservé dans la carte que j'ai dressée.

En revenant d'une hauteur sur laquelle j'étais monté pour me faire une idée plus exacte de notre position et des côtes en général, je trouvai nos deux guides occupés à charger leur traîneau, et je fus aussi mécontent que surpris de voir qu'ils se préparaient à retourner à l'endroit d'où nous étions partis, pour s'y pourvoir de tout ce qui leur manquait, et surtout de nouvelles provisions, car ils avaient mangé toutes les leurs; leur traîneau était endommagé, et leurs javelines ayant été cassées, ils n'avaient aucun moyen de se procurer des vivres.

Pour les empêcher d'exécuter un projet qui me contrariait si vivement, je n'avais d'autre moyen que de recourir à quelque subterfuge qui les y fît renoncer ; car les raisonnements adressés à un estomac vide ne servent à rien, surtout quand cet estomac est celui d'un Esquimau ; et dans le fait, il n'est pas facile d'alléguer de bonnes raisons contre de pareils arguments. Une question de géographie ne pouvait avoir aucun poids à leurs yeux mise en balance avec quelques livres de veau marin et une pinte d'huile ; je ne pouvais donc espérer que nos recherches en ce genre, qui devaient leur paraître sans aucun but, et qui peut-être ne sembleront pas d'une très-grande importance à des gens beaucoup plus instruits, pussent avoir sur eux la moindre influence, quand elles contrariaient leurs désirs ou leurs caprices.

Je les tins donc occupés en conversant avec eux, tandis que M. Blanky choisissait quelques-uns des meilleurs morceaux de veau marin dont nous avions une ample provision pour nos chiens, et les enveloppait dans un morceau de toile. Je leur dis alors que je me rendrais sans eux à Nei-tyel-le ; qu'ils perdraient ainsi la récompense que je leur avais promise, et que j'avais des provisions en abondance, comme ils pouvaient le voir. Cet argument les décida, et nous nous remîmes en marche pour notre première destination.

Nous traversâmes d'abord une langue de terre d'environ trois milles de largeur, et nous y trouvâmes deux petits lacs que nos guides nous dirent être pleins de poisson. Étant descendus ensuite sur la glace qui couvrait la mer, ils nous informèrent que c'était l'entrée d'une baie qu'ils appelèrent Tarrio-nit-yoke, ce qui signifie dans leur langue « eau non salée. » C'est donc probablement une baie qui reçoit une ou plusieurs rivières assez considérables pour lui avoir fait donner ce nom. Ils en appellent aussi la sortie Shag-a-voke, ce qui veut dire « il court vite ; » il y a sans doute une assez grande accumulation d'eau fraîche dans l'intérieur lors de la fonte des neiges, pour occasionner à cette époque un courant rapide, ce qui justifie ce nom.

Nous nous arrêtàmes sur une petite île, à l'extrémité nord-ouest de cette baie, et nous y trouvâmes le canot de Tul-lo-ack couvert de pierres. Il avait été enterré de cette manière pour empêcher le bois de pourrir, et la peau qui le couvrait en avait été retirée dans le même but. Ils nous dirent qu'ils s'étaient procuré le bois dont il était construit bien loin à l'ouest, dans les environs d'Oo-geoo-lik.

De là, continuant notre marche par terre, nous remontâmes le long du lit d'une rivière, et nous traversâmes plusieurs petits lacs. Pendant quatre à cinq milles, nous eûmes à marcher sur une neige si épaisse, que nous ne pûmes avancer que très-lentement. Ce désagrément ne cessa qu'à notre arrivée à l'extrémité du dernier lac, que nos guides appelèrent Ty-shag-ge-wuck, et dans lequel ils nous dirent qu'on trouvait trois espèces de truites. J'y tuai deux gélinottes qui m'avaient permis d'approcher assez pour être sûr de ne pas les manquer. Je ne saurais décrire la surprise et le ravissement de nos deux Esquimaux, qui n'avaient pas encore vu les effets des armes à feu.

Le vent augmenta, et il chassait la neige avec tant de violence que c'était comme un torrent, contre lequel il nous fut impossible de lutter plus longtemps, de sorte que nous fûmes enfin obligés à sept heures du soir (7 avril), de nous procurer l'abri d'une hutte de neige, que nos guides construisirent à l'extrémité occidentale du lac où nous avait conduits une journée froide et fatigante.

Nos amis avaient remarqué les inconvénients de la petitesse de la première hutte ; ils donnèrent donc à celle-ci une dimension beaucoup plus considérable. Les Esquimaux, comme chacun sait, sont très-petits, quoique robustes, et calculant d'après leur taille, ils avaient oublié que la nôtre était beaucoup plus grande ; il en était résulté que nous ne pouvions nous étendre dans notre habitation sans faire passer par la porte nos pieds et une partie de nos jambes, ce qui n'était rien moins qu'agréable sous une température comme celle de ce pays. Nous vîmes avec plaisir qu'ils avaient été assez bons observateurs pour s'en apercevoir, et nous fûmes reconnaissants de la bienveillance et de la politesse qui les avaient portés à chercher à y remédier.

Dans la matinée du lendemain (8 avril), il fit du brouillard, et il tomba beaucoup de neige. Nos guides nous proposèrent de laisser notre bagage derrière nous, afin de pouvoir voyager avec plus de rapidité, d'arriver plus promptement à Nei-tyel-le, et d'être en état de revenir passer la nuit dans notre hutte. Je n'aurais pu choisir un jour plus défavorable pour aller voir un endroit qui avait pour moi tant d'intérêt ; mais comme je connaissais le caractère inconstant et capricieux de ce peuple, je ne voulus faire aucune objection. Dans tous les cas, j'aurais vu ce lieu, j'en aurais appris le chemin, et je pourrais y retourner quelque autre jour, dans des circonstances plus favorables pour l'examiner en détail.

Nous partîmes donc à neuf heures du matin, et après avoir traversé deux petits lacs, nommés Kung-Uck, d'après le caractère montagneux du pays qui les entoure, nous arrivâmes, par une rampe courte mais rapide, à un endroit nommé Pad-le-Ak, c'est-à-dire « fin du voyage. » Ne voyant ni marques, ni indices de marée, je doutai d'abord que nous fussions réellement arrivés à la mer ; mais Awack ayant détaché ses chiens, l'un d'eux trouva bientôt un trou de veau marin qui me permit de goûter l'eau salée. Une glace raboteuse, que nous rencontrâmes peu après, aurait suffi pour décider la question, et compléta ma satisfaction en confirmant un fait essentiel pour la géographie de ces contrées, ce qui était le but de notre excursion.

Continuant à marcher au sud-ouest jusqu'à onze heures, nous passâmes près d'une île que nos guides appelaient O-wuk-she-o-wick, parce qu'une espèce de morue qu'ils nomment O-wuk, se pêche sur cette côte en été et en automne, et s'y trouve en grande abondance. De là, nous tournâmes vers le sud, et ensuite vers le sud-est, puis ayant traversé un petit lac, où je pris la hauteur du soleil à midi, nous montâmes sur une côte basse formée de pierre à chaux, et nous arrivâmes à une heure au grand lac de Ney-tyel-le.

La rive orientale de cette pièce d'eau présentait une chaîne de montagnes de granit, en face de laquelle nos guides nous montrèrent plusieurs huttes d'hiver, qu'ils nommèrent O-ka-u-eet. Awack y avait laissé son canot, et il nous quitta pour aller le chercher. Pendant ce temps, nous avançâmes vers le sud, et arrivâmes bientôt à une rivière. J'essayai en vain de me faire une idée de l'étendue de ce lac, car il tombait une neige si épaisse, que je ne pus jamais voir à la distance de plus d'un mille d'aucun côté, pendant tout le temps que nous mîmes à parcourir les environs.

Nous trouvâmes le canot appartenant à l'autre guide sur une petite île formée dans la rivière, qui nous parut avoir en cet endroit environ un demi-mille de largeur ; et comme la glace qui la couvrait était d'une épaisseur considérable, je fus porté à croire qu'elle était profonde. D'après ce que nous dit Ooblooria, elle se jette dans la mer au sud-ouest de cette île, en sortant de l'extrémité sud-est du lac que nous venions de passer. Les rives étaient de pierre à chaux. J'en ramassai quelques fragments, et en ayant fait un monticule à l'aide de M. Blanky, nous accomplîmes le cérémonial de prise de possession du pays. A trois heures, nous avions fini tout ce que nous pouvions

faire alors en cet endroit, et nous nous préparâmes à nous en retourner.

Nous trouvâmes bientôt le canot d'Awack, qui nous laissa le soin de nous en charger, et il prit l'avance sur nous pour faire fondre de la neige, afin que nous eussions de l'eau en arrivant à la hutte. A six heures, nous atteignîmes de nouveau la mer, et à sept, nous étions à la rivière de Pad-le-ak. Le temps s'étant alors éclairci, je montai sur une hauteur avec Ooblooria, et j'eus de là une vue complète de cette grande baie.

Il m'informa que, du côté qu'il me montrait, et qui s'étendait de nord-ouest en sud-ouest, il existait une grande mer, sur laquelle il n'y avait aucune glace pendant l'été, et qu'à peu de distance derrière un promontoire très-élevé, qui terminait la côte de la baie au nord-est, on ne pouvait voir aucune terre à l'ouest ; mais que du sud-ouest au sud-est, il se trouvait une étendue de terre qui joignait le terrain sur lequel nous étions à Akoolee et aux côtes de la baie de Repulse ; qu'il n'y avait aucun passage pour entrer dans cette mer par le sud, et que si nous voulions conduire notre vaisseau de l'endroit où il était à Nei-tyel-le, il fallait qu'il fît un long circuit du côté du nord.

D'après ces détails, qui semblaient aussi exacts qu'il mettait de clarté à nous les donner, je conclus que nous avions alors sous les yeux le grand Océan occidental, dont cette peuplade nous avait si souvent parlé ; que la terre sur laquelle nous étions était le continent de l'Amérique, et que, s'il existait un passage à l'ouest de ce côté, il fallait le chercher au nord de notre position actuelle. Je donnai au promontoire en question le nom de cap Isabelle : c'était celui de ma sœur, et nous l'avions découvert le jour de sa naissance.

Le guide Ooblooria étendant alors le bras vers le sud-ouest, me dit que l'île d'Oo-geoo-lik était de ce côté. Je m'efforçai de le déterminer à m'y accompagner le printemps suivant, mais toutes les offres, toutes les promesses que je pus lui faire ne réussirent pas à l'y décider. Ses objections semblaient être la grande distance, et la difficulté de se procurer des vivres. Cette dernière raison était trop solide pour qu'on pût y répondre autrement que par la vue de provisions abondantes et bien assurées. Dans le cours de cette discussion, il m'informa que quelques individus de la tribu qui habite cette île, avaient apporté à la sienne quelques pièces de bois jetées par la mer sur leurs côtes, mais qu'aucun de ses compagnons n'y était jamais allé. Leurs communica-

tions étaient donc très-bornées, et par conséquent le guide ne pouvait avoir que des notions très-imparfaites.

Nous arrivâmes à notre hutte à neuf heures du soir et nous y trouvâmes Awack, qui, comme nous le pensions, y était arrivé avant nous. Il avait déployé ses connaissances nouvellement acquises d'une manière à laquelle nous ne nous attendions guère, étant parvenu à se procurer de la lumière au moyen des allumettes oxymuriatiques dont il nous avait vus nous servir. Il nous avait ainsi préparé une ample provision d'eau, rafraîchissement dont nous avions le plus grand besoin, et dont la privation paraît encore plus dure au milieu d'une contrée de glace et de neige, car nous vivions au milieu de l'eau, nous marchions sur l'eau, sous l'une ou l'autre de ses formes, et nous oublions sans cesse que la neige et la glace de ce pays sont bien autre chose que celles que produisent nos hivers, et qu'on ne peut en faire un liquide sans beaucoup de peine.

Étant alors en chemin pour retourner, nous nous régâlâmes pour la première fois d'une gélinotte bouillie, et nous fîmes aussi bouillir de la chair de veau marin pour nos guides. Ooblooria était complètement épuisé par suite des fatigues de la journée. L'éclat de la neige avait presque aveuglé son compagnon, et il avait été obligé de nous servir de conducteur pendant toute la marche, attendu que nous ne connaissions pas le chemin. Marchant ainsi à très-grands pas sur une neige quelquefois très-profonde, et presque toujours contre le vent, il avait au moins quarante milles en avant des traîneaux ; il n'était donc pas surprenant qu'il fût fatigué. Nous dormîmes tous parfaitement, et le lendemain à dix heures du matin (9), nous nous remîmes en route.

A midi, je fis une observation pour prendre la latitude de l'extrémité orientale du grand lac de Ty-shag-ge-wuck, et je trouvai qu'elle était de $69^{\circ} 38' 53''$. Awack nous quitta en cet endroit, mais il nous rejoignit quatre heures après à Tar-río-nit-yoke, rapportant avec lui quelques poissons et le ventre d'un renne, ce que ce peuple regarde comme un morceau friand : il avait enterré ces provisions sous la neige l'été précédent. Nous arrivâmes à notre hutte, dans la crique de Too-nood-lead, à quatre heures du soir, juste à temps pour échapper à un violent ouragan accompagné d'une neige abondante, qui dura toute la nuit sans interruption. Nous nous trouvâmes donc fort heureux d'avoir un abri dans notre petit nid. Le froid était

assez piquant, et le thermomètre tomba à 16° au-dessous de zéro.

Le jour suivant (10), vers 9 heures du matin, l'ouragan commença à perdre de sa force, et comme nous désirions vivement regagner le vaisseau, nous partîmes à midi. Le vent alors se calma peu à peu ; le temps devint aussi beau qu'on pouvait l'espérer, et nous fîmes fort agréablement le reste du voyage. Cependant notre guide Ooblooria était dans un état déplorable ; l'éclat de la neige l'avait à son tour presque aveuglé, et le frottement de ses vêtements gelés lui avait écorché les genoux.

Le traîneau des Esquimaux était occupé par les trois canots qui étaient le principal objet de leur voyage, de sorte qu'il ne s'y trouvait pas de place pour ce pauvre homme, qui pouvait à peine voir son chemin, l'eau décollant sans cesse de ses yeux enflammés. Je l'engageai donc à s'asseoir dans le nôtre, et je vis avec plaisir les difficultés qu'il fit pour y consentir ; par politesse ou par bonté d'âme il lui répugnait de nous voir aller à pied pour lui faire place ; mais la marche n'était pas un inconvénient pour nous ; ni M. Blanky ni moi n'étions fatigués, puisque nous n'avions marché qu'autant qu'il le fallait pour entretenir en nous quelque chaleur. Comme nous connaissions alors le terrain, nous nous chargeâmes aussi des fonctions de guides, marchant alternativement en tête des traîneaux, pour indiquer le meilleur chemin à suivre sur une glace inégale et raboteuse. Ce fut la seule journée favorable que nous eussions eue depuis que nous avions quitté le vaisseau, et elle me permit de faire toutes les observations nécessaires pour pouvoir reconnaître ensuite cette ligne de côtes. Nous arrivâmes enfin à bord de *la Victoire* à six heures du soir.

CHAPITRE XXII.

Occupations à bord. — Relations avec les naturels.

Le vent se fixa (11 avril), et le ciel fut serein, quoiqu'il tombât encore un peu de neige. Nos voyageurs étaient remis de leur fatigue, et les deux guides, ayant reçu les limes qui leur avaient été promises, partirent fort satisfaits. Ils devaient pourtant revenir le lendemain

pour recevoir deux javelines en remplacement de celles qui avaient été cassées, et du bois pour réparer un de leurs canots, qui était très-endommagé. La grandeur moyenne de ces canots était d'environ vingt pieds de longueur sur un pied et demi de largeur. On nous apporta quelques saumons et quelques truites de lac ; mais nous en trouvâmes de bien meilleure qualité dans les côtés des traîneaux que nous avions achetés, et qui étaient formés de ces poissons. L'office du jour (dimanche) ne fut pas oublié.

Nous eûmes une brise assez fraîche, venant du nord-est (12 avril), mais il ne fit pas froid. Il devint nécessaire de préparer un nouvel emplacement pour le thermomètre, l'ancien étant inondé d'eau. Quelques naturels vinrent des huttes pour nous remercier, et nous apportèrent, en présent, une excellente peau de veau marin et une paire de gants pour un de nos enseignes, en remplacement d'une autre paire qu'il avait prêtée et que les chiens avaient mangée. Ils reçurent le bois qui leur avait été promis, et ils nous apprirent les noms qu'ils donnaient aux poissons dont ils formaient les côtés de leurs traîneaux, et qu'ils prenaient, nous dirent-ils, dans le lac de Neitchillee.

La température (13 avril) s'éleva presque jusqu'au point de congélation ¹, et le ciel se couvrit. Il est encore à remarquer que pendant les changements de vent qui eurent lieu durant cette journée, le thermomètre monta au plus haut degré quand le vent venait du nord, et descendit rapidement quand il passa au midi. Nous n'étions pas encore en état d'expliquer ce fait. Il est plus facile de dire que de prouver que la mer était libre du côté du nord, et que le vent, en venant du sud, avait à passer sur une immense surface de mer glacée. Il y avait assez de glace et de terre dans la première direction pour rendre cette explication plus satisfaisante pour ceux qui discutent cette question dans leur cabinet, que pour nous qui connaissons le pays. Un Esquimau vint nous demander un manche pour sa javeline, dont le bois s'était cassé ; mais nous crûmes devoir lui refuser sa demande. Donner trop légèrement, c'eût été nous priver du pouvoir de récompenser. D'ailleurs il était absolument nécessaire de maintenir le prix de nos objets d'échange, de peur qu'ils ne perdissent leur valeur, ce qui nous aurait ôté les moyens d'acheter à l'avenir ce qui nous était indispensable.

¹ 32° au-dessus de zéro, d'après l'échelle de Fahrenheit. (Note du Traducteur.)

Nous reçûmes une visite de nos amis (14 avril), et elle nous fit d'autant plus de plaisir que nous apprîmes qu'ils avaient tous recommencé à prendre des veaux marins. Le temps fut doux et tranquille toute cette journée (15 avril), ainsi que la suivante, pendant laquelle nous vîmes quelques Esquimaux des deux campements, qui venaient de se réunir en un seul, comprenant neuf familles logées dans huit huttes. Le vaisseau avait tellement donné à la bande, attendu que la glace avait fléchi d'un côté, qu'il devint nécessaire d'alléger ce côté du tillac du poids de la neige qui le couvrait. Il était temps aussi de détruire la fortification de neige élevée autour du navire, et dont nous n'avions plus besoin. Cet ouvrage continua le jour suivant (16). Pendant ces trois jours, le thermomètre vacilla autour de zéro. Le plus haut point qu'il atteignit fut 2° au-dessus. Le 16, une autre visite nous apprit qu'une partie des Esquimaux étaient allés s'établir dans une crique au nord de leur première position.

Le commandant Ross et le premier enseigne partirent en traîneau (17 avril). Les naturels nous apportèrent un veau marin et la peau d'un autre. L'un d'eux me tourmenta de nouveau, tandis que je faisais des observations, pour que je lui indiquasse où il trouverait des veaux marins. Pour me débarrasser de lui, je lui désignai un endroit au hasard, ce qui me valut la réputation de sorcier, car il arriva qu'ils en prirent trois. Mais les prophéties sont un métier trop dangereux pour la renommée, pour qu'il soit prudent de l'exercer, et j'espérai que je ne me trouverais plus dans cette nécessité. On m'apporta en présent et comme marque de reconnaissance un des trois veaux marins, dont je ne payai pas moins le prix en donnant une lime au porteur. Nous vîmes pendant cette journée les premiers ortolans de neige. Le commandant Ross revint dans la soirée. Il avait été jusqu'aux huttes nouvellement construites à environ six milles du côté du nord, et ayant examiné la crique, il s'était assuré qu'il n'existait pas de passage dans cette direction. Ainsi s'évanouissait une de nos espérances, mais il nous en restait encore deux.

Le dimanche (18) nous amena un temps calme, mais la température ne s'éleva pas plus haut que 11° au-dessus de zéro. Après l'office, un Esquimau nous rapporta la porte en fer d'une trappe à renard, que son frère avait volée, après l'avoir construite. Ils semblaient avoir plus d'inclination à voler que de désir de conserver, car ils ne faisaient jamais de difficulté pour rendre ce qu'ils avaient dérobé. Leur opinion

paraissait être que, quoiqu'il fût mal de voler, on ne faisait aucun tort au propriétaire de l'objet volé, s'il ne s'en apercevait pas; argument, je suis fâché de le dire, qui n'est pas rare parmi des gens plus instruits dans notre propre pays, et qui n'en est pas meilleur pour avoir trouvé un apologiste dans Shakspeare. Ne cachant rien à leurs amis, ils nous informaient de ce que nous voulions découvrir. S'ils étaient accusés d'un vol, ils ne cherchaient point à le nier, et semblaient regarder ce reproche comme une plaisanterie. Cependant ils nous apportaient quelquefois des offrandes propitiatoires, comme ils le firent ce jour-là en nous donnant un petit veau marin. Je recouvrai aussi une pièce de l'horizon artificiel qui me manquait depuis deux jours, et un chien qui avait été retenu chez eux. Le coupable, qui allait partir pour Neitchillee, paraissait fort repentant, et désirait se réconcilier avec nous avant son départ. Ils étaient tous sur le point de s'éloigner, et il est probable que nous étions plus fâchés qu'eux d'une séparation après laquelle il était vraisemblable que nous ne les reverrions plus.

Le vent fratchit (19 avril), et il chassait la neige avec force, ce qui n'empêcha pas que beaucoup d'Esquimaux ne vinssent nous voir, pour nous faire une seconde fois leurs adieux. Chacun d'eux reçut quelque présent, et à dix heures ils se mirent en route du côté du nord, abandonnant leurs anciennes habitations. Ils étaient évidemment fâchés de se séparer de nous, quoiqu'ils s'attendissent à nous voir à Neitchillee. Ils prirent congé de nous en poussant de grands cris, pour nous faire leurs remerciements et nous souhaiter toute sorte de bonheur. Nous commençons à entendre passablement leur langage.

Un vent froid souffla jusqu'au soir (20). On nous apporta un veau marin du campement du nord, et le fils d'Ikmalik vint se proposer comme guide pour nous conduire à Shag-a-voke, station voisine de Neitchillee, et où nous désirions examiner un courant très-rapide. Nous le gardâmes donc à bord jusqu'au lendemain matin, qui fut fixé pour le départ de l'expédition et nous lui promîmes une lime pour récompense. Les Esquimaux nous dirent qu'ils avaient vu la veille la première mouette de l'année, ce qui était une bonne nouvelle. Nous ne pûmes leur persuader de passer la nuit à bord, parce qu'ils avaient promis à leurs compagnons de revenir. Les ingénieurs s'occupèrent à couper les chaudières de la machine à vapeur, afin de

nous procurer de nouvelle doublure pour certains endroits de l'extérieur du vaisseau, où le fer qui avait été employé dans l'origine ne valait rien, ce qui avait causé une partie de nos voies d'eau. Le thermomètre ne monta pas au-dessus de zéro.

Le commandant Ross et l'enseigne Blanky partirent avec leur guide (21 avril), emportant des provisions pour sept jours. Le temps était froid, mais beau, et le vent favorable. Un de nos anciens voleurs nous apporta une peau de veau marin, et son frère une javeline. C'était un présent qu'ils voulaient nous faire, mais nous leur en payâmes le prix. Comme ils se plaignaient de n'avoir pris aucun veau marin, je leur dis que c'était à cause du fer qu'ils nous avaient volé, ce qui détermina le premier à nous faire l'aveu de quelques larcins dont nous ne nous étions pas aperçus.

Le 22, le froid fut plus rigoureux qu'il ne l'avait été depuis un mois. Le thermomètre descendit à 9° au-dessous de zéro. Les naturels nous apportèrent un grand veau marin et quatre peaux, et nous informèrent qu'ils allaient quitter leur position actuelle pour se rendre plus au sud. A huit heures du soir, nos officiers revinrent de leur expédition. Ils avaient laissé leur guide, qui était épuisé de fatigue, avec ses amis, campés à six milles plus loin, au sud de notre position.

En dépit du froid et de la neige, ils avaient réussi à s'assurer qu'il existait, près du nouvel établissement de nos amis, à Shag-a-voke, un canal tortueux qui n'avait pas plus de 200 pieds de largeur; que ce canal avait un mille de longueur; qu'il était situé au fond d'une crique; qu'il conduisait dans l'intérieur des terres, du côté de l'ouest, et qu'il aboutissait à un bassin spacieux de cinq milles de diamètre. C'était le même qu'ils avaient traversé, dans leur première expédition, avant d'arriver à l'endroit où l'on nous avait dit qu'il se trouvait un bras de mer conduisant à l'Océan occidental, et où ils avaient reconnu qu'il existait un isthme étroit. Les caps entre lesquels se trouvait l'entrée de cette baie étaient visibles du vaisseau, de même que le continent au sud-est, qui semblait incliner vers Akoolee dans la baie de Repulse. Mais laissons parler le commandant Ross.

CHAPITRE XXIII.

Relation de la seconde expédition du commandant Ross.

Nous nous étions déjà assurés (21 avril) que c'était l'Océan occidental que nous avions vu à travers l'isthme étroit de cette étendue de terre à laquelle nous donnâmes ensuite le nom de Boothia. Rapprochant ce fait de ce que les Esquimaux nous avaient dit de l'endroit qu'ils nommaient Shag-a-voke, où ils affirmaient qu'il se trouvait un fort courant venant de l'ouest par un canal étroit, nous conçûmes assez naturellement l'espoir que nous pourrions y trouver un passage vers l'Océan occidental. A la vérité, les naturels ne nous donnaient pas grand encouragement. Ils nous disaient que la terre, autant qu'ils la connaissaient, allait sans interruption du nord au sud, et ils assuraient positivement qu'il n'existait pas de passage à l'endroit où nous nous figurions qu'il pouvait s'en trouver un. Nous pensâmes pourtant que nous ne devions pas les croire sur parole ; ils pouvaient se tromper, et, dans tous les cas, ce serait une source de repentir pour nous, et probablement un motif pour nos compatriotes de nous faire des reproches, si nous nous contentions de tout autre témoignage que celui de nos propres yeux, surtout après avoir fait un si long voyage pour cet objet, et quand nous avions les moyens d'obtenir à cet égard une conviction complète.

Mais comme Awack et Ooblooria souffraient encore des suites de la fatigue qu'ils avaient éprouvée pendant la dernière expédition, et n'étaient pas en état de nous accompagner, Noak-wush-yuk, jeune homme de seize à dix-huit ans, s'offrit à nous servir de guide, et nous partîmes le 21 avril de bonne heure dans la matinée.

Malheureusement le jour commença par un brouillard et de la neige, et il faisait trop de vent pour que nous pussions voyager à l'aise et avec rapidité, d'autant plus que la neige était chassée avec force, ce qui est la suite presque invariable du vent d'hiver dans ces contrées. Nous continuâmes pourtant à marcher au sud-ouest, le long de la côte, jusqu'au moment où nous arrivâmes au bras de mer

conduisant à Shag-a-voke. Il était quatre heures après midi quand nous en aperçûmes l'entrée, et que nous arrivâmes à l'une des trois petites îles qui sont à la hauteur du cap appelé par les Esquimaux Ac-cood-le-ruk-tuk. Là le guide voulut nous persuader que nous étions à l'endroit nommé Shag-a-voke; mais il était si différent de la description que m'en avait faite Ooblooria, que lorsque je lui montrai le bras de mer, il me dit sur-le-champ : « *Shug-loo-ooanga*; j'ai fait une histoire; » et il me demanda la permission de construire une hutte de neige, disant qu'il était si fatigué, qu'il ne pouvait aller plus loin.

Cependant le vent était tombé, et une belle soirée avait succédé à un temps jusqu'alors très-désagréable. Ne voulant donc pas perdre l'avantage que me donnait un temps aussi beau qu'il était rare, je dis au jeune guide de s'asseoir sur le traîneau, et nous marchâmes le long de la côte nord-ouest d'Ac-cood-le-ruk-tuk dans la direction de l'ouest-sud-ouest. Pendant ce court trajet, je pus reconnaître l'aspect général de ce bras de mer.

L'entrée en est bornée au sud-est par le cap Tad-le-achua et au nord-ouest par la pointe basse d'Ac-cood-le-ruk-tuk. Ces deux points sont à une distance d'environ cinq milles l'un de l'autre. Les deux rives sont composées de granit rouge, et, à la hauteur de chacun des deux caps, se trouvent plusieurs petites îles placées de manière à occuper une grande partie de l'entrée. A mesure que nous avançons, les côtes se rapprochaient; à la distance d'environ quatre milles de l'entrée, le canal devenait singulièrement tortueux, et il finit par ne plus avoir qu'une largeur de 120 pieds dans sa partie la plus étroite. En outre, il est rétréci par des rochers qui s'élèvent au-dessus de l'eau, et sur lesquels de grosses glaces étaient échouées. D'après toutes ces circonstances, je doutai fort qu'une barque même pût le remonter: ce qui du moins, est bien certain, c'est qu'aucun navire ne pourrait y passer.

Désirant alors faire des lieux un examen plus exact que je ne le pouvais en marchant, j'annonçai mon intention de m'arrêter, et ayant choisi un endroit convenable, je chargeai Noak-wush-yak d'y construire une hutte de neige; je partis seul pour exécuter mon dessein. Afin de marcher plus facilement, je laissai mon fusil, ce que j'eus bientôt occasion de regretter, car avant qu'une heure se fût écoulée, j'aperçus deux animaux derrière moi. Comme il commen-

çait à faire obscur, je les pris de loin pour des loups. Ce n'était certainement pas une compagnie très-agréable pour un homme sans armes ; mais je fus infiniment plus fâché encore de ne pas avoir mon fusil, quand je vis que c'étaient deux beaux rennes, qui passèrent à cinq toises de moi. C'étaient les premiers qu'on eût vus de la saison.

Je reconnus alors qu'au delà du passage étroit que je viens de mentionner, le bras de mer reprenait une largeur qui variait d'un quart à trois quarts de mille, et après environ trois heures de marche, j'arrivai à son extrémité et sur l'île où nous avions trouvé le canot de Tulloack. J'avais ainsi terminé la reconnaissance du seul bras de mer au sud par lequel nous pouvions espérer de passer dans l'Océan occidental.

Ce bras de mer, appelé Shag-a-voke, tire son nom de la rapidité avec laquelle, pendant l'été, l'eau coule dans sa partie la plus étroite, pour se rendre dans la mer ; et comme je l'ai déjà remarqué, ce nom est significatif, car sa traduction littérale est « il court vite. » Quant à la cause de ce courant, elle n'est pas douteuse, puisque la masse d'eau qui le produit provient évidemment de la fonte des neiges sur les terrains plus élevés, lesquels s'écoulent en nombreux torrents à travers les vallées qui descendent vers l'extrémité et les bords de ce bras de mer. De là provient ce courant impétueux, du moins dans le commencement de l'été, époque à laquelle les naturels fréquentent cet endroit, parce que c'est le moment favorable pour la pêche, les saumons quittant alors la mer pour remonter les rivières.

Il était minuit quand j'arrivai à la hutte, qui était construite depuis quelque temps. Ma course avait été beaucoup plus longue que je ne l'avais décidé ; mais je n'avais pu me résoudre à l'abréger, et je m'étais laissé entraîner d'un point à un autre, ne voulant pas laisser mon examen incomplet. J'étais, je l'avoue, extrêmement fatigué, car j'avais fait cinquante milles pendant cette journée, et ce fut une raison de plus pour blâmer la stupidité du jeune Esquimau qui avait construit la hutte. Elle était si petite, que ce ne fut qu'à force de dextérité et de persévérance que nous pûmes y entrer ; et quand nous y fûmes, nous vîmes qu'elle ne pouvait nous contenir tous trois qu'à la condition de nous résigner à être moitié assis moitié couchés. Cependant, par cette raison même, nous n'en étions que plus chaudement, et nous réussîmes à trouver le sommeil que procure la fatigue, en dépit de tous les inconvénients.

Ce n'était pourtant pas ce sommeil qu'envie l'homme qui a besoin de repos, et que chacun prolongerait volontiers. Nous fûmes plus charmés de nous lever (22 avril) que nous ne l'avions été de nous coucher, si ce terme peut s'appliquer à l'attitude que nous avons été forcés de prendre, et qui aurait exigé la souplesse d'un renard ou d'un lapin. Heureusement, la matinée était belle, et après nous être secoués comme des ours, je finis mes observations, et nous nous mîmes en marche pour retourner au vaisseau.

Tandis que nous descendions le bras de mer, nos chiens aperçurent trois rennes qui passaient sur la rive opposée, et avant que nous eussions pu prévoir leur intention et y mettre obstacle, ils se mirent à leur poursuite, entraînant avec eux l'équipage auquel ils étaient attelés. A chaque bond que faisait le traîneau sur une glace raboteuse, quelque partie de notre bagage en tombait, au grand amusement de notre guide, qui poussait des cris de joie. Ils furent bientôt hors de vue, et nous n'eûmes d'autre parti à prendre que de les suivre, en ramassant aussi vite que nous le pouvions les instruments et autres objets qui étaient tombés. Enfin, après trois heures de course, nous retrouvâmes le traîneau entre deux gros glaçons, et les chiens si fatigués, qu'ils pouvaient à peine remuer. Il n'en résulta pourtant d'autre inconvénient que celui d'allonger notre voyage, car la course des rennes était dans une direction toute différente de la nôtre. Nous n'arrivâmes donc au vaisseau qu'à huit heures du soir. Nous avons été obligés de laisser notre guide quelques milles en arrière, car il ne pouvait plus nous suivre, épuisé qu'il était de fatigue. Mais il trouva quelques-uns de ses compagnons qui le reçurent et prirent soin de lui.

Dans la matinée il vint au vaisseau, mais ce ne fut ni avec son air de confiance ordinaire, ni avec la même réputation qu'il avait en partant. Ses compagnons avaient appris qu'il avait essayé de nous tromper par un mensonge, et ils l'avaient surnommé *shug-loo*, le menteur. Il était lui-même évidemment honteux; mais était-ce de sa conduite ou du sobriquet? C'est ce que nous ne pûmes d'abord que conjecturer. Il est pourtant probable que le trouble de sa conscience en était la cause, car il ne réclama point la lime que je lui avais promise en récompense de ses services; et, ce qui prouve que j'avais deviné juste, c'est que lorsque je lui demandai pourquoi il avait oublié de réclamer ce que je lui avais promis, il me répondit qu'il

ne l'avait pas mérité, parce qu'il m'avait trompé. Il raconta ensuite toute l'affaire à ceux de ses compagnons qui étaient venus au navire avec lui, et cela avec une apparence de simplicité parfaite, et sans avoir l'air de croire qu'il eût commis une grande faute.

Jusqu'à quel point ces Esquimaux désapprouvaient-ils le mensonge, c'est ce qu'il n'est pas facile d'établir, car il était plus souvent pour eux un sujet de plaisanterie que de censure sérieuse. S'ils se contentaient de rire de ce qu'on appelle chez nous *white lies*, légers mensonges, nous n'aurions guère à nous en étonner, puisque c'est ce que nous faisons souvent nous-mêmes ; mais il y a tout lieu de penser qu'un mensonge réel, ayant pour but de tromper, est, pour eux, un objet de louange ou de blâme, suivant qu'il réussit ou qu'il est découvert, comme le vol autrefois chez les Spartiates, et encore aujourd'hui chez leurs confrères les sauvages de la mer du Sud. Le fripon pris sur le fait était le seul qui fût puni à Sparte, et par cela même que notre jeune ami fut tourné en ridicule plutôt que blâmé, il y a lieu de croire qu'on pense chez les Esquimaux comme à Lacédémone. Deux hypothèses et deux erreurs se sont perpétuées parmi les voyageurs qui ont visité les tribus grossières et sauvages du monde. Les uns voient partout la vertu, et la trouvent même déguisée sous la forme du vice ; les autres adoptent l'opinion opposée. Je ne puis m'empêcher de soupçonner que nous avons été nous-mêmes un peu portés à juger trop favorablement nos amis les Esquimaux ; mais en fait d'illusions, les plus douces sont toujours les meilleures.

Quoi qu'il en soit, l'aventure se termina par la promesse que fit « le menteur, » de ne pas récidiver. La lime promise fut donnée, et il alla rejoindre ses amis, le cœur léger et, sans doute, la conscience soulagée.

CHAPITRE XXIV.

Départ du commandant Ross pour une troisième expédition. — Crainte d'une rupture avec les naturels. — Retour du commandant Ross.

Il avait été parfaitement reconnu qu'il n'existait point, au sud du soixante et dixième degré, de passage conduisant dans l'Océan occiden-

tal ; il était donc inutile de former de nouveaux plans pour avancer, avec le vaisseau, dans cette direction. Ce fut vers le nord que se fixa alors toute notre attention. Nous avions aussi lieu de remercier le ciel de n'avoir pu pénétrer plus loin, quoique nous eussions été, quelque temps auparavant, bien loin de supposer que nous serions obligés de prendre un tel parti. Si nous nous fussions enfoncés plus avant dans la baie, nous aurions été entourés de glaces encore plus épaisses ; et après tout, il nous eût fallu retourner vers le nord, au milieu de difficultés beaucoup plus grandes pour nous tirer des glaces, dont nous n'aurions peut-être pu dégager le vaisseau de tout l'été. Une partie de la relation de cette expédition n'était pas sans importance pour nous ; c'était celle qui nous apprenait que des rennes s'étaient montrés à douze milles seulement au sud du vaisseau ; qu'on en avait vu des traces innombrables, ainsi que des loups, leurs éternels ennemis.

Comme c'était le jour de la Saint-George (30 avril), nous accomplîmes le cérémonial d'usage, en tirant un salut et en déployant nos pavillons. Nous n'avions aucun témoin de cet acte de dévouement ; mais il était convenable de nous conformer à l'étiquette du service. Une bonne partie de la journée fut ensuite employée à couper le gouvernail qui avait été endommagé par la glace ; mais il resta encore assez de temps pour célébrer la fête du patron de l'Angleterre. Quelques naturels vinrent nous visiter, ainsi que le jeune guide qui était en chemin pour retourner chez lui.

La matinée (24 avril) commença par être belle, mais elle finit par de la neige venant du nord. Pendant que je faisais une excursion sur la montagne voisine, deux des naturels vinrent me joindre, et me montrèrent la position de Shag-a-voke et de plusieurs autres lieux qui ont été mentionnés ; ils m'apprirent aussi les noms qu'ils donnaient, dans leur langue, à différents endroits, et notamment à celui que nous occupions. Nous leur achetâmes ce qu'ils nous avaient apporté, et les renvoyâmes chez eux lestés d'un bon dîner. La glace trouvée dans les condensateurs se réduisit à un boisseau et demi par semaine, tant la différence de température qui se faisait sentir depuis peu avait diminué l'évaporation dans l'intérieur du navire.

Le vent fut froid (25 avril), quoique le thermomètre marquât 2° au-dessus de zéro. Il y eut quelques giboulées de neige, et le ciel fut couvert. Nous reçûmes une visite des Esquimaux du campement du

nord, qui étaient sur le point de partir pour Neitchillee. Rien ne dérangerait les devoirs et le repos du dimanche.

Le lundi (26 avril), des naturels nous arrivèrent de leurs trois camps. Ils avaient des peaux à nous vendre, et ils apportaient en présent au commandant Ross, de la part de la mère de son jeune guide, une paire de bottes, en témoignage de sa reconnaissance. Il fut convenu ensuite qu'ils nous fourniraient le lendemain un autre guide pour une expédition qui devait se diriger vers le nord, afin de vérifier l'existence du passage qu'on nous avait dit se trouver de ce côté. Mais comme nous apprîmes ensuite que quelques-uns d'entre eux devaient y aller pour leurs propres affaires, nous prîmes nos arrangements en conséquence.

Le commandant Ross et un de nos enseignes partirent pour aller examiner le bras de mer au nord (27 avril). Tout le village était en confusion par suite de la mort d'un enfant qu'une pierre détachée d'un rocher avait tué. Les cinq frères et le père de l'enfant sortirent de leur hutte, avec un air frénétique et leurs couteaux à la main ; et comme nous ne savions pas ce que cela pouvait signifier, nos hommes préparèrent leurs fusils. Les amis du père le forcèrent alors à rentrer dans sa hutte, et la paix fut rétablie. Il fut convenu que l'homme et le jeune garçon qui avaient déjà été engagés pour ce service accompagneraient nos officiers dans la matinée ; ils étaient convaincus qu'ils verraient des bœufs musqués. A bord, nous ne manquions pas d'ouvrage. On calfata le vaisseau aussi bas que possible, ce qui, avec d'autres préparatifs pour notre voyage futur, nous occupa toute la journée et la suivante (28 avril). Ni l'une ni l'autre n'offrirent aucun intérêt particulier.

Le froid avait augmenté graduellement depuis deux jours, et, le 29, le thermomètre descendit à deux degrés au-dessous de zéro. On finit de calfater le vaisseau, et l'on commença à garnir de peaux le canot qui avait été construit. Pendant la nuit, le thermomètre tomba à 9° au-dessous de zéro, et le lendemain matin (30 avril), nous eûmes une tempête de neige, le vent étant au nord. Il fut impossible de travailler hors du navire, et il ne nous arriva aucune visite.

En faisant le résumé de ce mois, je dois faire observer que, dans la première quinzaine, le temps fut beaucoup plus doux qu'on ne devait s'y attendre dans cette saison ; mais la fin en fut si froide, que la moyenne de la température pour tout le mois fut zéro. Les événe-

ments les plus importants furent les deux expéditions ; voici le résultat des enseignements qu'elles nous procurèrent :

Nous acquîmes la certitude que nous étions sur le continent américain ; on avait vu l'Océan occidental ; mais nous reconnûmes aussi que s'il existait un passage pour y entrer, il ne devait pas se trouver à plus d'un degré au nord de notre position, à l'extrémité du détroit du Prince-Régent, et dans la baie de Cresswell, où après avoir fait cinq milles, nous n'avions vu la terre d'aucun côté. Les limites des recherches que nous devons faire étant ainsi considérablement rétrécies, le plus pressant était évidemment d'explorer les différents bras de mer situés au nord. S'ils ne nous offraient aucun passage, nous retournerions dans le détroit du Prince-Régent, et nous examinerions la seule issue qui restât au sud des îles Léopold. Cet examen avait été fait, autant que cela était possible par terre, dans la première expédition, mais le résultat n'en avait pas été satisfaisant. L'avenir devait nous apprendre quel serait le succès de celle pour laquelle le commandant Ross venait de partir.

On avait fait dans l'intérieur du vaisseau beaucoup de travaux nécessaires, et tous nos hommes étaient en bonne santé. Ils avaient même échappé à l'inflammation que la neige cause ordinairement aux yeux, à l'exception du premier enseigne, qui en avait souffert pendant la première expédition. On avait trouvé sept pieds et demi d'épaisseur à la glace ; mais il n'était pas probable qu'elle épaissît encore. Nous avions fait plusieurs bonnes observations, et continué nos expériences sur la propagation du son ; mais les résultats en étaient si irréguliers, que nous ne savions encore quelles conclusions en tirer.

Ce jour ne fut pas pour nous le 1^{er} mai des poètes. Il fit pourtant assez doux, du moins jusqu'au soir ; mais alors il s'éleva une brise du nord-est. Nous ne reçûmes aucune visite des naturels, et quoique nous eussions vu plusieurs lièvres, nous n'en tuâmes aucun. Nous attendîmes en vain le retour de nos officiers. A minuit, le thermomètre marquait 4° au-dessous de zéro, et le baromètre était descendu d'un demi-pouce.

Point de nouvelles de nos officiers, ni des Esquimaux (2 mai). Après le service divin, un des enseignes et quelques hommes de l'équipage firent environ cinq milles dans la direction que devaient prendre nos voyageurs pour revenir. Mais on ne put les apercevoir. Le thermomètre monta, pendant quelques heures, à 18° au-dessus de zéro. Le

temps était si couvert que nous ne pûmes faire aucune observation à l'exception d'un passage de la lune.

Nos officiers étant encore absents (3 mai), nous commençâmes à être inquiets, et M. Thom, le chirurgien et deux hommes d'équipage furent envoyés aux huttes du nord de notre position, pour voir si les naturels y étaient encore. Dans le cas contraire, ils devaient y laisser un dépôt de provisions, et élever un signal pour en donner avis à nos voyageurs, qui pouvaient avoir besoin de vivres, et seraient ainsi à même de continuer leurs opérations sans revenir au vaisseau. Pendant ce temps, quelques naturels arrivèrent d'un autre campement; ils nous informèrent que nos officiers reviendraient le lendemain, et qu'ils avaient tué un bœuf musqué. Ils étaient neuf, et après leur avoir acheté quelques peaux, nous leur donnâmes à dîner. Peu de temps après, M. Thom revint; il avait trouvé les huttes vides, et avait exécuté sa mission. Il était certain que les naturels étaient partis pour Neitchillee, mais ceux qui étaient venus nous voir devaient rester encore quelque temps.

A notre grande satisfaction, nos officiers revinrent dans la soirée (4 mai); ils avaient tué deux bœufs musqués et apporté une partie de leur chair jusqu'à trois milles du vaisseau. Ce qui était beaucoup plus important pour nous, ce fut d'apprendre que le commandant Ross avait trouvé un canal conduisant à l'Océan occidental. Je donnerai sa relation textuellement, comme je l'ai déjà fait. Nous ne perdîmes pas de temps pour envoyer chercher ce que les officiers avaient apporté des bœufs musqués. Ces animaux étaient d'une taille peu ordinaire. Nos hommes avaient vu plusieurs rennes, et tué quelques ptarmigans au vol, à la grande surprise de leur guide.

FIN DU PREMIER VOLUME.



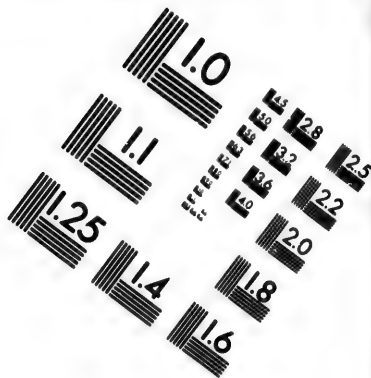
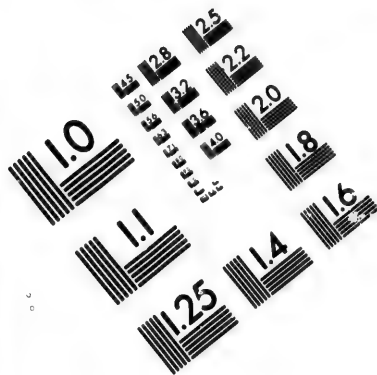
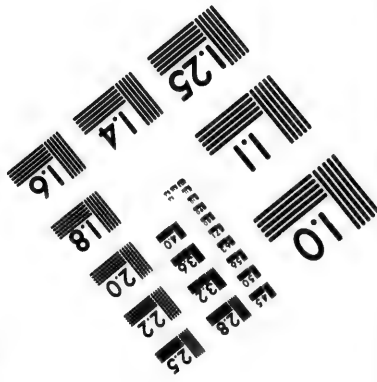
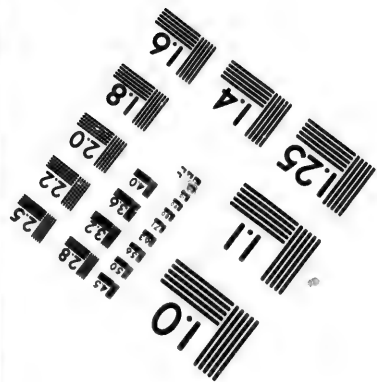
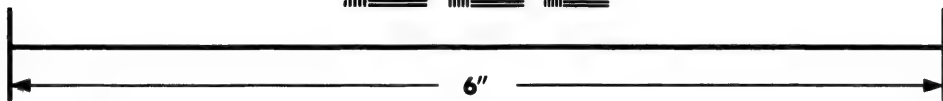
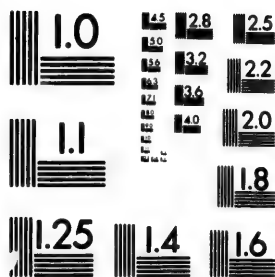


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

**23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503**

0
11
E 28
E 32
E 25
E 22
E 20
18
6

11
10
01
1

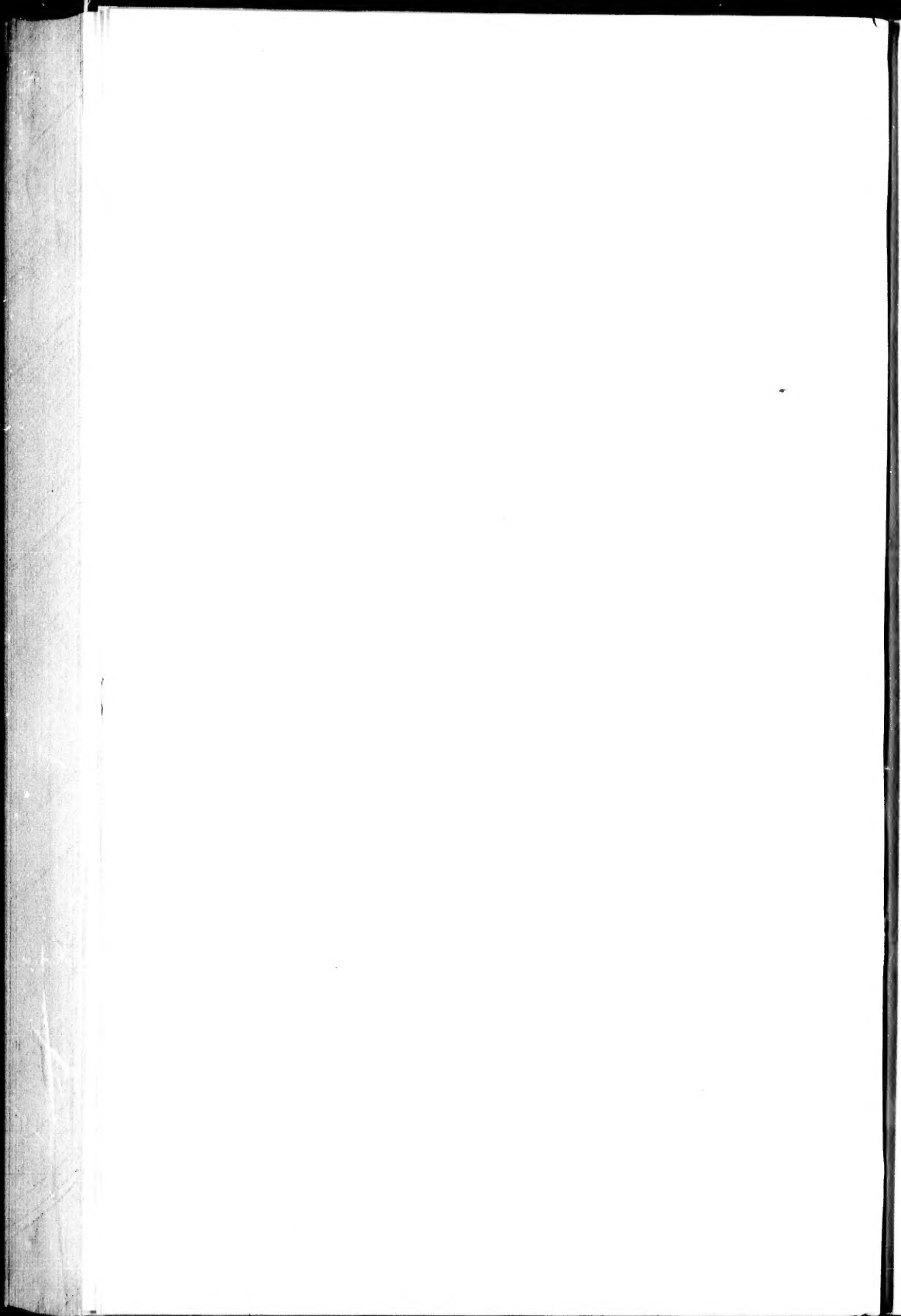


TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS LE PREMIER VOLUME.

CHAPITRE PREMIER.

Projet et préparatifs de l'expédition.	Pages. 31
--	--------------

CHAPITRE II.

Sortie de la Tamise. — Séjour forcé à l'île de Man. — Accident arrivé à l'ingénieur. — Débarquement à Port-Logan. — Arrivée à Loch-Ryan. — Événements à bord du bâtiment de conserve, le <i>John</i>	36
--	----

CHAPITRE III.

Départ de Loch-Ryan. — Ouragan et perte du petit hunier. — Première vue du blink de la glace. — Entrée dans le détroit de Davis.	51
---	----

CHAPITRE IV.

Arrivée à la hauteur du cap Farewell. — Première montagne de glace. — Rivière de Baal. — Sukkertop. — Terre et îles près de Wideford. — Découverte d'un banc de morues. — Montagne appelée le Capuchon de la Vieille-Femme. — Arrivée à un ancrage.	61
--	----

CHAPITRE V.

Visite du gouverneur danois de Holsteinborg. — Séjour en cet endroit, et achat d'approvisionnements provenant du bâtiment naufragé le <i>Rookwood</i> . — Départ de Holsteinborg.	73
---	----

CHAPITRE VI.

Île de Disco. — Commencement du mois d'août. — Arrivée au point le plus élevé que nous voulions atteindre vers le nord. — Marche vers le détroit de Lancaster. Entrée dans ce détroit. — Observations sur la première découverte qui en fut faite.	86
---	----

CHAPITRE VII.

Nous avançons dans le détroit de Lancaster. — Vue des montagnes de Catherine et d'Élisabeth. — Nous passons le cap d'York, et nous nous dirigeons vers le détroit du Prince-Régent. — Cap et baie d'Elwin. — Les boussoles cessent d'aller. — Découverte de la baie d'Adélaïde. — Nous approchons de l'endroit où *la Furie* avait fait naufrage. — Vue des pieux qui avaient soutenu les tentes dressées lors de ce naufrage. — *La Victoire* est amarrée. 97

CHAPITRE VIII.

Examen des approvisionnements de *la Furie*. — Embarquement des objets que nous avons dessein de prendre. — Départ de cette côte. — Découvertes; noms qui y sont donnés. — Obstacles opposés par la glace. — Nous amarrons. . . 107

CHAPITRE IX.

Tentatives pour gagner le rivage. — Découverte du port Logan. — Nous y débarquons. — Traces d'Esquimaux que nous y trouvons. — Nouveaux obstacles causés par les glaces. — Découverte du havre d'Élisabeth. 120

CHAPITRE X.

Tentative pour quitter le havre d'Élisabeth. — Lenteur de notre marche le long de la côte. — Position critique du navire au milieu des glaces. — Passage dangereux par lequel il échappe à ce danger. — Découverte du havre de l'Éclipse. — Autres découvertes. — Cap de Sainte-Catherine, et havre de Lax. 133

CHAPITRE XI.

Fort ouragan. — Suite de temps orageux. — Neige. — Les glaces s'ouvrent en partie, et le vaisseau reprend sa route. — Découverte de l'île d'André Ross, du cap Marguerite, du havre de Best, et des îles Martin. — Nouvelle baie. — Fin de septembre. — Remarques générales sur la marche du navire, et sur le mode de navigation parmi les glaces. 144

CHAPITRE XII.

Remarques sur l'état du bâtiment, et préparatifs pour le débarrasser du poids de la machine à vapeur. — Le navire est désagréé. — Succès d'une chasse d'ours. — Nous reconnaissons que nous sommes enfermés dans les glaces pour tout l'hiver. — Magasin à poudre établi sur le rivage. — Examen des provisions. — Transport à terre des canons et d'une partie de la machine. 162

CHAPITRE XIII.

Remarque sur la température. — On continue à alléger le vaisseau. — La machine à vapeur est enfin placée à terre, et le *Krusenstern* est mis en lieu de sûreté. — On achève de couvrir le vaisseau. — Suppression de l'usage des spiritueux à bord. — Mesures prises pour assurer la chaleur et la ventilation entre les ponts. — Arrangements pour passer l'hiver, tant à l'égard du navire que de l'équipage. . . 173

CHAPITRE XIV.

Commencement froid et orageux de novembre. — Le temps s'améliore. — Remarques sur le thermomètre et le baromètre. — Magnifique aurore boréale. — Résumé de ce mois. 188

CHAPITRE XV.

Nouvelles aurores boréales. — Jour de Noël. — Résumé du mois. — Remarques à la fin de 1829. 197

CHAPITRE XVI.

Commencement de 1830. — Première rencontre des Esquimaux sur cette côte. — Description de leur village, de leur état de société et de leurs mœurs. — Ils sont reçus à bord. — Ils nous donnent quelques informations géographiques et nous en promettent davantage. 206

CHAPITRE XVII.

Nouveaux renseignements géographiques reçus d'un des naturels, nommé Ikmallik. — Continuations de nos communications avec eux. — Le mercure pur se gèle enfin à 39° au-dessous de zéro. — Premier lever du soleil de l'année. — Mort de notre armurier. — Fin du mois. — Résumé. 220

CHAPITRE XVIII.

Larcins commis par les naturels. — Première chute de neige de l'année. — Danse des Esquimaux. — Résumé du mois de février. 235

CHAPITRE XIX.

Nouveaux achats aux Esquimaux. — Expédition du commandant Ross pour aller prendre des informations près des naturels du pays. — Leur manière de construire des huttes de neige. — Résumé du mois de mars. 243

CHAPITRE XX.

Journal jusqu'au 10 avril. — Voyage du commandant Ross. 252

CHAPITRE XXI.

Relation du commandant Ross. 255

CHAPITRE XXII.

Occupations à bord. — Relations avec les naturels. 266

CHAPITRE XXIII.

Relation de la seconde expédition du commandant Ross. 271

CHAPITRE XXIV.

Départ du commandant Ross pour une troisième expédition. — Crainte d'une rupture avec les naturels. — Retour du commandant Ross. 275

FIN DE LA TABLE.